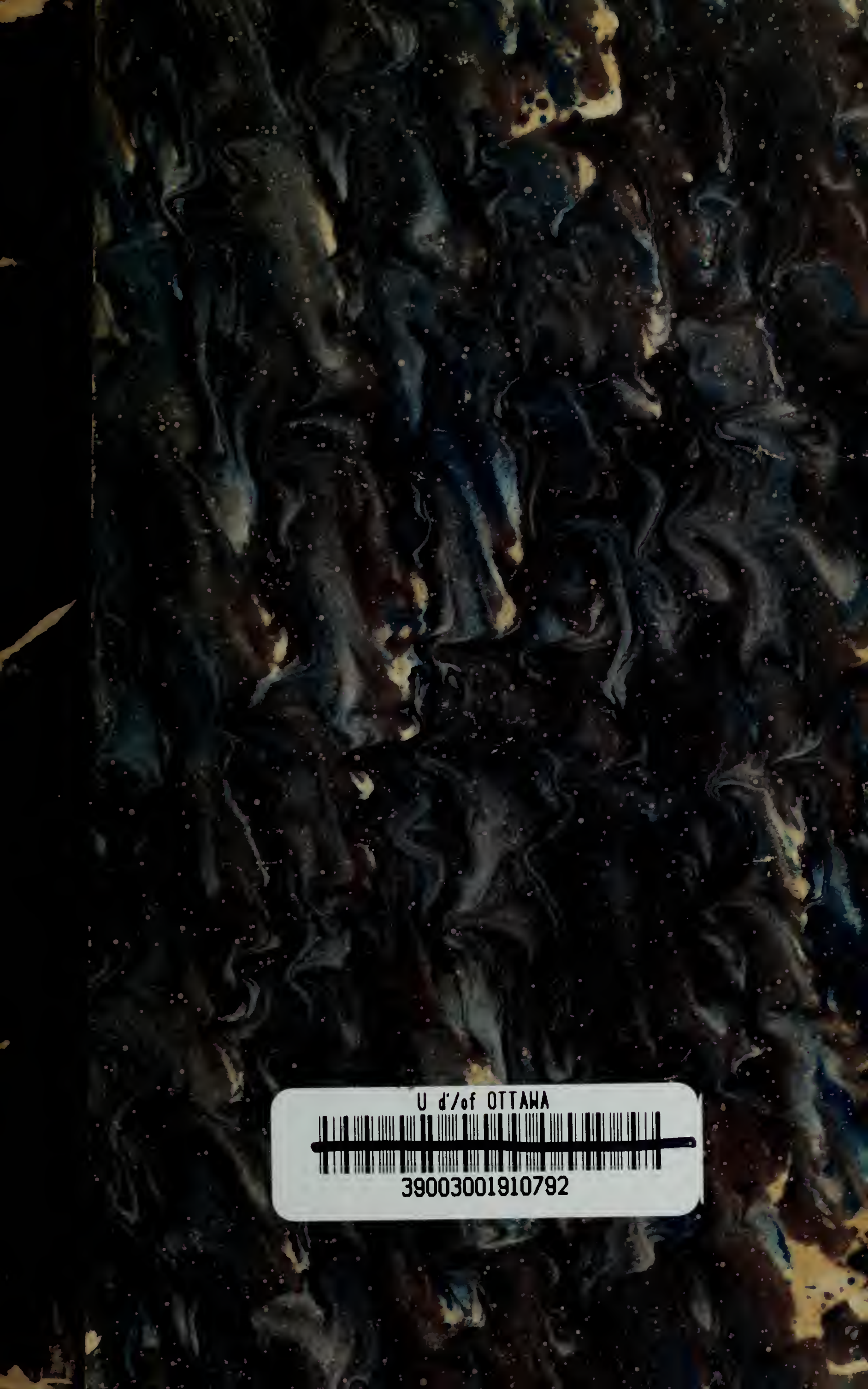


U d'/of OTTAWA
39003001910792




ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

OEUVRES
DE GRENADE.

CATÉCHISME,

OU

INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI.

Où il est traité des Moyens par lesquels les créatures peuvent s'élever à Dieu qui les a créées ; — de l'excellence de la Religion chrétienne ; — du Mystère de la Rédemption et de la certitude de la venue de Jésus-Christ.

COMPOSÉ EN ESPAGNOL

PAR LE R. P. LOUIS DE GRENADE,

DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE.

Traduit de nouveau en français par M. Girard, conseiller du roi en ses conseils.

TOME SECOND.

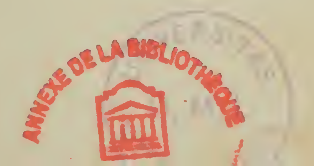


A LYON,

CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE MERCIÈRE, N.° 33.

1825.





LE

CATÉCHISME DE GRENADE.

SUITE DE LA

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE XXXVII.

De l'immensité et grandeur des perfections divines, par le témoignage des saintes Ecritures.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici a été à dessein de nous faire entrer en connoissance de ces quatre grandes et sublimes perfections divines de notre Créateur, qui sont bonté, sagesse, puissance et providence, en quoi consiste la plus haute, la plus nécessaire et la plus utile philosophie à laquelle l'esprit humain se puisse élever. Nous avons déjà parlé de l'utilité de cette connoissance ; il nous faut maintenant aussi parler des grandeurs de ces mêmes perfections, (qui sont en termes de théologie, les moyens et manières

intrinsèques de ces perfections,) non-seulement pour l'utilité qui nous en revient, mais aussi pour élever nos cœurs à l'admiration d'une grandeur si sublime. Nous pourrons, par le même moyen, connoître le respect qui est dû à une si haute Majesté; comme, au contraire, quel mal et quel crime c'est que d'oser lui faire une offense. Et ceci même ne sera pas le seul fruit que nous tirerons de cette matière ; il nous en arrivera beaucoup d'autres ensuite.

Encore que j'aie intention, en cette seconde partie, de procéder par les merveilles des choses créées à la connoissance du Créateur, comme les saintes Ecritures nous donnent encore plus de lumière pour arriver à cette connoissance, je rapporterai ici plusieurs passages qui y sont contenus, lesquels serviront beaucoup à mon dessein. Je mettrai donc, en premier lieu, ce qui est contenu au livre de Job, où ses amis, disputant avec lui, parlent en termes très-magnifiques des grandeurs de Dieu, à la connoissance desquelles ils étoient parvenus, par les merveilles qu'ils avoient remarquées dans les œuvres de la nature, dont nous parlons. Car encore que le saint homme eût par révélation expresse la connoissance du mystère de notre rédemption et de la résurrection générale, ses amis, qui disputoient avec lui, n'avoient pas eu la même grâce, aussi ils procédoient, comme nous avons dit, par la considération des choses créées.

Cette matière est très-agréable à ceux qui aiment Dieu véritablement, parce que comme ceux qui aiment sont bien aises d'ouïr raconter les perfections et

célébrer les louanges des personnes aimées, ainsi ceux qui aiment bien Dieu reçoivent une grande consolation d'entendre parler de ses grandeurs et de ses merveilles. Et par là ils ne sont pas moins excités à rendre l'honneur et la révérence qui est due à une si haute majesté, qu'à la crainte de l'offenser. Nous mettrons, en premier lieu, les paroles de Job, et puis celles de ses amis; et y ajouterons quelques petites explications pour les faire mieux entendre, prenant les unes et laissant les autres, ainsi que nous jugerons qu'il sera plus à propos.

Le saint homme commence par la grandeur de la puissance et de la justice de Dieu, et dit: (*Job.* 9.) «Je » sais de certitude que l'homme ne se pourra justifier » étant devant Dieu; et que s'il veut entrer en juge- » ment avec lui, de mille accusations qu'il lui fera, il » ne pourra répondre à aucune. Le cœur de Dieu est » rempli de sagesse; il est fort et puissant, et jamais » personne n'est demeuré en paix après lui avoir ré- » sisté; c'est lui qui par sa toute-puissance a renversé » de haut en bas les montagnes, sans que ceux qui y » faisoient leur demeure en sussent rien auparavant, » lesquels il a détruits en la fureur de sa colère. C'est » lui qui remue la terre de sa place et qui ébranle les » colonnes qui la soutiennent; lui qui commande au » soleil, quand il lui plaît, de ne donner point sa lu- » mière au monde, et aux étoiles de ne le point éclai- » rer. C'est lui seul qui a étendu les cieux, et qui » marche sur les ondes de la mer; lui qui a créé di- » verses étoiles et diverses constellations dans le ciel,

» pour la conduite et le gouvernement du monde.
» C'est lui, enfin, qui a fait des choses grandes, in-
» compréhensibles et merveilleuses, sans nombre.
» S'il vient à mon âme, je ne le verrai point; et s'il
» s'en retire, je ne m'en apercevrai point. Que s'il
» veut soudainement examiner l'homme, et entrer en
» jugement avec lui, qui est-ce qui lui pourra répon-
» dre? ou qui osera lui demander: Pourquoi faites-
» vous cela? C'est celui à la colère duquel nul ne peut
» résister, et devant lequel les anges qui meuvent les
» cieux, s'inclinent et plient les genoux. Qui suis-je
» donc, pour oser lui répondre, et proférer seulement
» une seule parole devant lui? car encore que j'aie
» peut-être quelque chose à lui alléguer pour ma dé-
» fense, je ne lui répondrai qu'en m'humiliant, et en
» lui demandant pardon. Que s'il a entendu mon orai-
» son, et qu'il l'ait exaucée, je vivrai néanmoins
» comme s'il ne l'avoit point entendue. Si vous cher-
» chez la force, il est très-fort; si vous désirez l'é-
» quité de sa justice, il n'y aura personne qui ose
» plaider ou témoigner pour moi; si j'entreprends de
» me justifier, ma propre bouche me condamnera,
» et si je veux faire parade de mon innocence, il me
» fera voir que je suis coupable. » Toutes ces paroles
sont de Job, qui nous apprend par là combien il avoit
de hauts sentimens de la divinité, et combien étoient
bas ceux qu'il avoit de lui-même. Un peu plus avant,
traitant de la même matière, il dit encore : « En lui
» est la sagesse et la force; en lui le conseil et l'intel-
» ligence. S'il lui plaît de détruire, nul ne pourra

» rebâtir; et s'il met l'homme en prison, il n'y aura
» personne qui le délivre. S'il veut retenir les eaux,
» tout se séchera; et s'il les envoie en trop grande
» abondance, toute la terre sera submergée. En lui
» est la force et la puissance; et c'est lui qui connoît
» le trompeur et le trompé. Il permet, par ses secrets
» jugemens, que les conseillers errent en leurs con-
» seils, et que les juges et les princes de la terre de-
» meurent surpris et étonnés de la grandeur de leurs
» calamités. Il ôte aux rois les plus puissans le bau-
» drier royal, et fait qu'ils sont contraints de se cein-
» dre les reins d'une corde. Il ôte aux prêtres leur
» gloire et leur honneur, et abat l'orgueil des gran-
» deurs et des puissances de la terre. Il permet que
» les sages errent en leurs conseils, et que la doctrine
» manque aux vieillards et aux anciens. Il fait que les
» princes sont méprisés, et relève ceux qui sont abat-
» tus et oppressés. C'est lui qui découvre ce qui étoit
» enseveli dans les plus profondes ténèbres, et qui met
» au jour ce qui étoit dans les ombres de la mort; et
» c'est lui-même qui, par ses secrets jugemens, mul-
» tiplie les nations, qui les détruit, et qui les rétablit
» après les avoir détruites. L'enfer est nu, et dépouillé
» en sa présence, et le lieu de la perdition n'a pas de
» quoi se couvrir. C'est lui qui envoie le vent pour
» souffler du côté du nord, sur l'élément de l'air, et
» qui a assis la terre au lieu où elle est, sans qu'elle
» repose sur rien. C'est lui qui ramasse et qui lie les
» eaux dans les nues, afin qu'elles ne tombent point
» en masse sur la terre. C'est lui qui orne et qui em-

» bellit son trône royal, qui est le ciel, et qui le cou-
» vre quand il lui plaît de nuées et d'obscurité. Il a
» mis des bornes aux eaux de la mer, qui dureront
» tandis qu'il y aura au monde de la lumière et des té-
» nèbres. Les colonnes du ciel tremblent en sa pré-
» sence et craignent le moindre signe de son indigna-
» tion. Par sa force et par sa vertu les mers sont sor-
» ties de leur lieu naturel, et se sont aussi retirées en
» leur propre sein, laissant la terre découverte. Son
» esprit a embelli les cieux, et par la puissance de sa
» main, le serpent tortueux a été chassé dehors, et
» le diable malin et pervers a été banni de la compa-
» gnie des bons anges. Cela n'est qu'une petite partie
» des grandeurs de Dieu, et à peine un petit filet d'eau
» en comparaison de ce qui reste à dire. Qui est-ce qui
» pourra supporter le tonnerre de sa grandeur, la-
» quelle étonne les oreilles de nos âmes, comme fe-
» roit le tonnerre du ciel?» Tout ce que nous venons de dire est tiré des livres de Job, qui nous a témoigné en cela quels étoient ses sentimens touchant la sagesse, la justice et la toute-puissance de Dieu.

§ 1.

Voyons maintenant ce que diront ses amis sur ce même sujet. L'un d'eux parloit ainsi : « L'homme se-
» ra-t-il si hardi que de se justifier en la présence de
» Dieu? osera-t-il se comparer à lui? ou pourra-t-il
» être plus pur que celui qui l'a fait? (*Job.* 14.) Con-
» sidère que les anges qui le servent n'ont pas eu par
» eux-mêmes les facultés ni la fermeté pour demeurer

» en leur être et en sa grâce, et qu'en plusieurs d'en-
» tr'eux il s'est trouvé de la malice. Combien à plus
» forte raison s'en trouvera-t-il dans les hommes qui
» habitent dans des cabannes de boue et de limon,
» qui est ce corps mortel et périssable, composé et
» pétri du limon de la terre, et qui sera consumé et
» déchiré, comme le vêtement est rongé par les vers?»

Voilà ce que disoit un des amis de Job. Un autre prenant la parole, disoit ensuite (*Job.* 25) : « La gran-
» deur de sa puissance et de sa justice est telle, qu'elle
» cause de la terreur et de la crainte dans les cœurs
» des hommes. Ne se trouvera-t-il point quelqu'un
» qui puisse faire le compte des ministres qui le ser-
» vent, à tous lesquels il communique la splendeur de
» sa lumière? y aura-t-il quelqu'un qui ose se justi-
» fier devant Dieu, et celui qui est né d'une femme
» prétendra-t-il d'être pur? La lune même ne luit
» pas en sa présence, et les étoiles ne sont pas nettes
» devant sa face. Combien moins le sera l'homme
» qui n'est que pouriture, et le fils de l'homme qui
» n'est qu'un ver de terre! » Un autre des amis de ce même saint, parlant aussi des grandeurs de Dieu, témoignoit comme il étoit incompréhensible, par ces paroles (*Job.* 11) : « Penses-tu pouvoir trouver les
» vestiges des démarches de Dieu, et connoître par-
» faitement celui qui est le tout-puissant? Il est plus
» haut que le ciel, que feras-tu donc? Il est plus pro-
» fond que l'enfer, comment donc le pourras-tu con-
» noître? Sa mesure est plus longue que toute la ter-
» re, et plus large que la mer; s'il veut bouleverser

» toutes choses, et les assembler confusément en un
» même lieu, qui sera assez puissant pour lui contre-
» dire, ou assez hardi pour lui demander, pourquoi
» fais-tu cela ? car il connoît la vanité des hommes;
» et connoissant leur malice, négligera-t-il de les châ-
» tier ? »

Après que ces deux amis de Job eurent ainsi parlé, le plus jeune de tous prit la parole, et traitant des mêmes grandeurs de Dieu, il dit : (*Job.* 34.) « Les
» yeux de Dieu sont attachés sur toutes les voies des
» hommes, et il tient le compte de tous les pas de
» leur vie. Il n'y a point de ténèbres ni ombre de mort
» où se puissent cacher les méchans : c'est lui qui
» brise et détruit une multitude innombrable de per-
» sonnes, et qui en met d'autres en leur place, parce
» qu'il connoît leurs mauvaises actions; et pour cela
» il convertit les jours clairs en des nuits obscures,
» changeant leur prospérité en adversité, afin de châ-
» tier par là ceux qui presque à dessein se sont éloi-
» gnés de lui, et n'ont pas voulu connoître ses voies.
» Ils ont été cause que la clameur des pauvres et les
» gémissemens des oppressés sont parvenus à ses oreil-
» les : s'il lui plaît de donner la paix et le pardon, qui
» est celui qui osera condamner ? et lorsqu'il voudra
» cacher sa face, qui est-ce qui le pourra contem-
» pler ? C'est lui qui a un empire absolu et universel
» sur toutes les nations et sur tous les hommes, et lui-
» même qui permet qu'un mauvais prince règne dans
» le monde, pour punir les péchés du peuple. O Job,
» lève tes yeux au ciel ; contemple et vois la hauteur,

» la largeur et la grandeur presque infinie qu'il con-
» tient, afin que tu puisses mieux connoître de com-
» bien Dieu est plus grand que toi : si tu pèches,
» quel dommage en recevra-t-il? quand tu multiplie-
» ras tes méchancetés et tes offenses, quel mal lui fe-
» ras-tu? mais quand même tu seras juste, qu'est-ce
» que tu lui donneras pour cela, ou quel présent re-
» cevra-t-il de ta main? Ta méchanceté pourra bien
» porter quelque préjudice à un homme comme toi,
» et ta justice apporter aussi quelque profit au fils de
» l'homme. C'est ce Dieu souverain et grand en sa puis-
» sance et en sa force, et non moins en sa sagesse.
» (*Cap.* 36.) Qui est celui qui pourra aller examiner
» et discuter ses voies, et qui pourra lui dire qu'il fait
» quelque chose contre la justice? Tous les hommes
» ont quelque connoissance de lui, mais tous le regar-
» dent de loin. Voici le grand Dieu qui surpasse notre
» sagesse, et le nombre de ses années ne se peut comp-
» ter : il suspend les eaux de la pluie, qui procèdent
» des nuées qui couvrent toute la région de l'air, et
» les verse après sur la terre en abondance. Ces gran-
» deurs de Dieu étonnent mon cœur, et le font sortir
» de sa place. (*Cap.* 37.) C'est lui qui voit et qui con-
» temple tout ce qui se fait sous le ciel, et la splendeur
» de sa lumière pénètre jusqu'aux extrémités de la
» terre : il fait gronder le tonnerre dans les nues avec
» un son épouvantable, témoignant par là les gran-
» deurs de son pouvoir; il commande à la neige de des-
» cendre en bas, et envoie les eaux de l'hiver pour
» humecter la terre; il envoie les tempêtes et les dé-

» luges d'eaux de la part du midi; et de celle du nord il
» envoie les froids, et par le souffle du même vent il
» fait glacer les eaux; et après être glacées, il les fait
» dégeler par la chaleur, pour venir fondre en abon-
» dance sur la terre. Les semences demandent les
» nuées, lesquelles tempèrent l'ardeur de la lumière
» qu'elles reçoivent du soleil; elles se répandent après
» sur la terre, et font le tour du monde par la route
» qu'il plaît à ce souverain gouverneur de leur prescri-
» re, obéissant sans contradiction à ses commande-
» mens, et s'étendant sur la face de la terre, tantôt
» en un lieu, et tantôt en l'autre, où il plaît à sa bonté
» de les envoyer. » Cet ami de Job conclud enfin son
discours en disant, « que nous devons le louer avec
» crainte et en tremblant, à cause de la grandeur de
» sa majesté; ajoutant, qu'il n'y a point d'entende-
» ment qui le puisse comprendre, à cause qu'il est
» très-grand en toutes choses : grand en sa force,
» grand en ses jugemens et en sa justice, et si grand,
» qu'il n'y a point de paroles qui en puissent expli-
» quer la grandeur. Pour cela les hommes le doivent
» craindre, et ceux qui s'estiment sages ne doivent pas
» entreprendre témérairement de le contempler. »

Telles sont les grandeurs de Dieu, à la connoissance desquelles les hommes sont parvenus par la contemplation des propriétés des choses créées, et par l'ordre et le cours des corps célestes; car tout cela nous annonce la gloire de Dieu, et nous fait voir la sagesse et l'artifice merveilleux de tous ses ouvrages.

Après avoir ouï ce que Job et ses amis nous en ont

dit, écoutons aussi ce que nous en diront les prophètes. Isaïe discourant sur ce sujet et sur les grandeurs de ce Maître souverain de toutes choses, nous en parle en ces termes : (*Isa.* 40.) « Qui est celui qui a mesuré toutes les eaux avec le poing, et qui a pesé les » cieux dans la paume de la main? Qui est celui qui » tient suspendue avec trois doigts toute la pesanteur » de la terre? qui a assis les montagnes et les vallées » avec poids et mesure? qui est-ce qui a prêté aide » et secours à l'esprit du Seigneur, pour faire un si » grand et si parfait ouvrage, ou de qui a-t-il pris » conseil pour l'entreprendre? Toutes les nations de » la terre comparées à lui sont comme une petite goutte » d'eau, et comme le moindre petit grain d'un poids » que l'on met dans la balance. Les îles sont auprès » de lui comme un petit grain de poussière, et tous » les bois du mont Liban avec tous les animaux qu'il » contient ne seroient pas suffisans pour lui présenter un digne sacrifice. Toutes les nations en sa présence sont comme si elles n'étoient point du tout, » et sont estimées comme rien devant lui. C'est lui » qui est assis sur le globe de la terre, et ses habitans sont comme de petites sauterelles devant sa face; » c'est lui qui étend les cieux comme un rideau, et » qui en fait un tabernacle pour sa demeure; c'est lui » qui permet que ceux qui veulent fouiller dans le » secret de ses conseils se trompent, et qui renverse et » trouble de telle sorte le sens des juges et des puissans de la terre, comme s'ils n'avoient jamais été, » ni semés, ni plantés, ni arrosés : ils ont été séchés

» du seul souffle de son haleine, et un tourbillon les
» a enlevés comme une paille. Qui est-ce donc qui a
» été si téméraire que de se comparer et s'égaler à
» moi, a dit le Seigneur et le Dieu saint? Levez les
» yeux au ciel, et considérez quel est celui qui a
» créé tout ce que vous voyez? c'est celui qui met en
» ordre tous les escadrons brillans des étoiles, et qui
» les appelle toutes par leur nom. Pourquoi donc oses-
» tu parler, Israël? et toi, Jacob, pourquoi dis-tu:
» Dieu ne voit point mes pas, et ne se soucie point de
» moi? Ne sais-tu point, et n'as-tu jamais ouï dire que
» le Seigneur Dieu est un Seigneur éternel, qui a créé
» les extrémités de la terre, qui ne se lasse ni ne se fa-
» tigue en la conduite du monde, et qu'il n'y a per-
» sonne qui puisse comprendre la grandeur de sa sa-
» gesse? C'est lui qui donne des forces à ceux qui
» sont las, et qui rend fermes et vigoureux ceux qui
» ne sembloient seulement pas avoir l'être. » Toutes ces paroles sont d'Isaïe, elles nous témoignent la grandeur du pouvoir, de la sagesse et de la providence du Créateur.

Jérémie entonne un cantique du même ton à la louange du Seigneur, lorsqu'il dit : (*c.* 32.) « C'est
» vous, Seigneur, qui avez fait le ciel et la terre par
» votre grande force et par votre bras puissant; aussi
» n'y a-t-il rien qui soit difficile à votre grand pouvoir.
» C'est vous qui usez de miséricorde à l'égard de vos
» serviteurs pendant des milliers d'années, et qui châ-
» tiez les péchés des pères après leur mort sur leurs
» enfans. Vous êtes très-fort, très-grand et très-puis-

» sant; votre nom est le Seigneur des armées, grand » en ses conseils et incompréhensible à tous les entendemens, qui a les yeux attachés sur les voies de » tous les enfans d'Adam, pour donner à chacun ce » qu'il aura mérité par ses œuvres et selon le fruit de » ses inventions. » Ceci est de Jérémie.

Mais il faut venir au saint roi et prophète David, lequel dans le psaume quatre-vingt-huit, traitant de ces mêmes grandeurs, dit : « Qu'y a-t-il dans les » unes qui se puisse égaler au Seigneur; et entre les » enfans de Dieu, qui est-ce qui lui ressemble ? Il est » loué et glorifié dans le conseil et dans l'assemblée » des saints, et il est grand et terrible par-dessus tous » ceux qui sont en sa présence : Seigneur Dieu des » vertus, qui est-ce qui sera semblable à vous ? Vous » êtes puissant, Seigneur, et la vérité de vos paroles » ne se sépare jamais de vous; vous avez l'empire sur » les eaux de la mer, et vous pouvez apaiser quand il » vous plaît la fureur de ses ondes; vous avez pris » vengeance de l'orgueilleux, et avec le bras de votre » pouvoir vous avez détruit tous vos ennemis. Les » cieux et la terre sont à vous, et vous avez créé sa » rondeur avec tout ce qu'elle embrasse; vous avez » fait la mer et les vents impétueux qui la soulèvent; » les monts de Thabor et d'Hermon se réjouiront en » votre nom, se revêtant d'arbres et de verdure, et » votre seul bras est puissant. » Et dans le psaume septante-trois, parlant de la même matière, il dit : « Dieu, notre roi, a opéré notre salut avant tous les » siècles dans le milieu de la terre : c'est vous, Sei-

» gneur, qui par votre pouvoir et votre vertu avez ou-
» vert et refermé la mer, et qui avez brisé la tête du
» dragon dans les eaux; vous avez ouvert les fontai-
» nes et les ruisseaux dans le désert, et vous avez sé-
» ché les grandes rivières. Le jour et la nuit sont à
» vous, et c'est vous-même qui avez fait le soleil et le
» matin; vous avez créé toutes les extrémités de la
» terre, et l'hiver aussi-bien que le printemps sont
» des ouvrages de vos mains. »

§ 2.

Toutes les autorités que nous venons d'alléguer nous font voir la grandeur de la puissance et de la sagesse de notre Créateur, et sont capables d'exciter dans toutes les âmes saintes une haute admiration et un respect très-profond pour une majesté si relevée, accompagnés d'une religieuse crainte de l'offenser.

Mais parce que ce Seigneur n'est pas moins grand en sa sagesse, qui est inséparable de sa toute-puissance, qu'en ses autres perfections, il me semble qu'il sera à propos d'en dire aussi quelque chose en cet endroit, rapportant quelques textes de l'Ecriture, qui sont propres à notre dessein. Entre ceux-là il y en a un très-remarquable au psaume cent trente-huit, où il traite de l'immensité de cette sagesse, et en parle à Dieu en ces termes : « Seigneur, vous m'avez connu
» et éprouvé, et vous savez tout ce que je fais, soit
» que je sois assis ou couché; vous connoissez de loin
» toutes mes voies, et il ne sort pas une parole de ma
» bouche que vous ne la sachiez; vous savez, Sei-

» gneur, tout le passé et l'avenir; vous m'avez formé, » et avez mis votre main dessus moi : votre sagesse » est si fort au-dessus de moi, que je ne la saurois » comprendre, et elle est beaucoup plus élevée que » tout ce que je ne saurois concevoir. Où irai-je, Sei- » gneur, pour m'absenter de votre esprit? et où fui- » rai-je pour m'éloigner de votre présence? Si je » monte au ciel, vous y êtes, et si je descends dans » l'enfer, vous y êtes aussi présent; si dès le matin je » prends des ailes fort légères, et que je vole jusqu'aux » dernières extrémités de la terre, vous saurez tou- » jours me trouver, et votre main m'en viendra tirer. » J'ai dit en moi-même : Peut-être que je me pour- » rai cacher dans l'obscurité des ténèbres, mais la » nuit est aussi claire pour vous que la lumière du » jour, pour me surprendre au milieu de mes plai- » sirs : car l'obscurité des ténèbres n'est point obs- » cure pour vous; les ténèbres et la lumière ne sont » pour vous qu'une même chose. » Tout ceci est de David.

L'Ecclésiastique ne nous rend pas un témoignage moins illustre de ces importantes vérités, quand il dit (23) : « L'homme qui commettant un adultère ne fait » pas d'état de son péché, dit en soi-même : Qui est- » ce qui me voit? Je suis à couvert des ténèbres, et » les murailles me cachent : qu'ai-je donc à craindre? » le Très-Haut ne s'apercevra pas de mes péchés. » L'homme qui parle de la sorte, ne craint seule- » ment que les yeux des autres hommes, et ne sait » pas que les yeux de Dieu sont plus clairs que la lu-

» mière du soleil. Ils sont toujours ouverts pour voir » toutes les démarches des hommes, pour voir la pro- » fondeur de l'abîme, les cœurs des mortels, et tout » ce qu'ils ont de plus caché. Et comme toutes les cho- » ses ont été présentes à Dieu avant qu'elles fussent » créées, il ne les voit pas moins clairement à pré- » sent qu'elles sont faites. » Le même Ecclésiastique dans un autre endroit, voulant donner un avis utile à l'homme qui ne craint pas d'offenser Dieu : « Ne di- » tes point, lui dit-il (*c.* 16), je me cacherai de Dieu, » et qui est-ce qui d'en haut prendra garde à moi? » Je ne serai pas aperçu parmi un si grand peuple; car » qu'est-ce que mon âme entre une infinité d'autres » créatures? Mais prenez garde, ô homme, que le » ciel et les cieux des cieux, que les abîmes, que » toute la terre et toutes les choses qu'elle contient, » se meuvent en la présence de Dieu : le seul cœur » de l'homme est insensible entre toutes ces choses. » Dieu sait tout ce qui se passe dans le plus caché de » leurs cœurs; mais qui est-ce qui pourra pénétrer » et comprendre ses voies? » La conclusion que nous devons tirer de ceci, c'est que toutes choses, comme dit l'Apôtre, sont nues et découvertes devant ses yeux.

Ainsi nous devons confesser qu'il a toujours actuellement présentes toutes les pensées des hommes qui ont été, qui sont, et qui seront jusqu'à la fin du monde, tant de ceux qui se doivent sauver, que de ceux qui se doivent damner. Et cela n'est rien à son égard, parce que Jésus-Christ notre Sauveur connoît

toutes

toutes nos pensées, non-seulement en tant qu'il est Dieu, mais en tant qu'il est homme; car puisqu'il doit être juge des uns et des autres, il faut qu'il sache la conduite et la vie de chacun d'eux. Cela doit faire un grand effet sur l'esprit des hommes, afin qu'ils vivent dans une continuelle crainte de l'offenser, se souvenant que toutes les fois qu'ils pèchent, ils le font en présence du Père éternel et de son Fils unique notre Sauveur, qui a dit par son prophète : *Je suis le juge et le témoin, dit le Seigneur.*

CHAPITRE XXXVIII.

De l'immensité et grandeur des perfections de Dieu, selon ce qui s'en peut recueillir par ses œuvres.

Ce que nous avons dit jusqu'ici est ce que les saintes Ecritures nous enseignent de la grandeur de Dieu. Nous allons maintenant poursuivre la même matière, en considérant les œuvres qu'il a faites en ce monde, soit celles qu'il nous a révélées par ses Ecritures, soit celles qui se découvrent par les lumières de la raison, parce qu'elles nous donnent des témoignages évidens de la grandeur de leur auteur. Mais avant que nous passions à l'explication de ces œuvres, je dois remarquer ici une grande différence entre le Créateur et ses créatures, qui est, que toutes les créatures ont leurs bornes qui s'étendent seulement autant que leurs propriétés et leurs vertus naturelles; de sorte qu'elles ont

leur être borné et limité, aussi-bien que leur pouvoir, leur savoir, leur vertu et toutes les autres facultés qui procèdent de cet être. Or ces limites sont conformes à la mesure qu'il a plu à Dieu de donner à ses créatures, donnant à l'une plus, et à l'autre moins, selon le bon plaisir de sa divine volonté. Mais Dieu n'ayant point eu de supérieur qui l'ait créé, il n'en a pas eu aussi qui ait limité son être, ou sa puissance, ou son savoir, ou sa bonté, ou sa félicité, ou quelqu'autre que ce soit de ses perfections; de sorte que comme il n'a ni bornes ni limites, aussi il est en tout et partout infini; tellement que son être est infini, son pouvoir infini, son savoir, sa bonté, sa beauté, sa gloire, ses richesses, sa miséricorde, sa justice et toutes ses perfections infinies. C'est pourquoi il est en soi incompréhensible et ineffable, et sa grandeur ne peut être connue, ni comprise par aucune créature créée, parce que lui seul se peut connoître et comprendre parfaitement.

Nous avons un exemple bien formel de cette vérité dans les rois de la terre, qui dans leurs royaumes donnent les charges et les offices à diverses personnes comme il leur plaît, limitant à chacun sa juridiction, de laquelle il doit user sans préjudice de celle des autres. Mais celui qui limite toutes les juridictions, s'en réserve une suprême et universelle dans tout son royaume, sans reconnoître aucun supérieur; de sorte que l'on ne sauroit prescrire de juridiction, ni de faculté, quelle qu'elle soit, que la sienne ne s'étende plus avant, même sans bornes ni mesure : cette

sorte de juridiction s'appelle infinie, parce que vous ne pouvez lui prescrire aucun terme, qu'elle ne passe en matière de juridiction légitime.

Par cet exemple nous pouvons facilement entendre ce que nous venons de dire, faisant comparaison du Créateur avec les créatures, comme du roi à ses officiers. Il est vrai que la comparaison n'est pas égale, en ce que la juridiction du roi n'est infinie qu'en une certaine manière, ainsi que nous avons expliqué; au lieu que celle du Créateur l'est pleinement et en toutes les manières. Cela se prouve encore par une autre raison qui est, que selon la commune opinion des philosophes et des théologiens, Dieu est une chose si grande, que non-seulement il n'y a, mais qu'on ne peut même concevoir rien de plus grand. Or, comme c'est quelque chose de plus grand d'avoir des perfections infinies, que de les avoir finies et limitées, si les perfections de Dieu étoient limitées de quelque manière, nous pourrions concevoir d'autres perfections plus grandes que les siennes; ce qui est impossible selon l'opinion que nous venons d'alléguer, que Dieu est une chose si grande, que l'on ne sauroit s'imaginer rien de plus grand.

Mais avant que d'entrer en ce sanctuaire, où nous découvrirons de si grandes choses, je prendrai comme pour fondement de mon discours ces paroles d'un ange qui représentoit Dieu, lequel étant interrogé par le père de Samson comment il s'appeloit, il lui répondit : *Pourquoi me demandez-vous mon nom qui est admirable?* Ceci est une parole si propre à la gran-

deur de Dieu et de ses œuvres, qu'il n'y en a point de si petite qui, étant bien considérée, ne soit capable de suspendre nos esprits en l'admiration de leur auteur, et qui ne nous fasse dire : *Pourquoi me demandez-vous mon nom, qui est admirable?*

Cicéron, grand orateur, a dit autrefois, qu'il ne faut pas faire grand état de l'éloquence qui n'est pas arrivée à ce point de ravir en admiration les auditeurs. Et quoi! si l'esprit humain par une étude et par une application purement humaine peut parvenir à un raisonnement si parfait, qu'il soit capable d'être admiré de ceux qui l'écoutent, ne devons-nous point avec plus de raison croire la même chose des œuvres faites de la main de cette sagesse infinie, en comparaison de laquelle toute la science des chérubins n'est qu'ignorance; principalement en ses plus importantes opérations, dont nous allons ouvrir le discours? Que s'il y a quelqu'un qui les ayant considérées, n'en demeure pas ravi d'admiration, c'est sans doute qu'il n'est pas capable de les connoître, à cause de l'aveuglement que leur vive splendeur lui cause.

Pour commencer donc par l'œuvre de la création, je dis qu'encore que la pensée de saint Augustin, qui est conforme au sentiment de l'Ecclésiastique, soit véritable, que Dieu créa l'univers et tout ce qu'il contient en un instant, néanmoins ce fut par un conseil tout divin que Moïse le distribua en six jours. Car, comme il est vrai que Dieu créa toutes choses pour l'amour de soi-même, c'est-à-dire, pour la manifestation de la grandeur de ses perfections, notre

entendement n'étant pas capable d'embrasser une chose si grande et si vaste, et qui comprenoit de si grandes choses, comme ce grand monde, il se fût perdu sans doute en la considération de toutes ses grandeurs jointes et unies ensemble : c'est pourquoi le saint prophète les a distribuées séparément en plusieurs parties, parce que chacune des œuvres de ces six jours est de soi si grande et mérite tant de considération, qu'il n'y en a aucune qui ne pût être divisée en plusieurs autres pour être mieux considérée.

Il faut aussi remarquer en ce lieu, qu'à parler proprement, créer n'est pas faire d'une chose une autre, ce qui est plutôt une génération, mais que c'est de rien faire quelque chose; ce qui est tellement propre à Dieu, qu'il ne peut être communiqué à aucune autre créature, pour parfaite qu'elle puisse être : car dans les mutations des choses naturelles, plus la distance d'une chose à une autre est grande, plus aussi la vertu qui cause ce changement doit être grande; c'est pour cette raison que nous voyons que le changement de la terre ou de l'eau, en la substance du feu, est beaucoup plus difficile que celle de l'air. Or la distance étant infinie du non être à l'être, parce qu'il ne peut y en avoir une plus grande, il s'ensuit qu'il faut une puissance infinie pour une opération de cette nature; ce qui appartient seulement à Dieu, *qui donne un nom aux choses qui ne sont pas, comme si elles étoient en effet.*

§ 1.

Pour parler donc de l'œuvre des six jours, je dis en premier lieu, qu'au premier jour il est dit : *Que Dieu créa le ciel et la terre;* c'est-à-dire, que nous entendons qu'il créa les cieux avec les quatre élémens qui sont au-dessous d'eux. Je ne veux point ici exagérer la grandeur du pouvoir qui tira du néant, et sans l'aide d'aucune matière précédente, et qui mit au jour ce grand corps de la terre, avec ses montagnes et ses vallées, parce que ce corps tout grand et tout vaste qu'il est, n'est qu'un point en comparaison de la grandeur des cieux. C'est de ceux-ci que je parlerai, dont l'étendue est si grande et si vaste, qu'elle seroit tout-à-fait incroyable, si les astronomes qui en ont traité depuis tant d'années, ne nous en avoient donné des certitudes presque convaincantes par leurs démonstrations.

Il est vrai que celui qui voudra considérer l'immensité de la puissance divine, laquelle a voulu par ces grands corps montrer sa grandeur, n'aura pas de peine à croire tout ce qui en a été écrit, présupposant toujours que le ciel supérieur est beaucoup plus grand que celui qui est au-dessous, et ainsi des autres jusqu'à l'empyrée, dont la grandeur ne se peut expliquer, et qui est le lieu que notre Dieu a choisi pour sa demeure et pour celle de tous les élus. Voyons donc et considérons d'où Dieu a tiré ces cieux si grands, et descendant plus bas, de quelles abîmes il a fait sortir ces grandes mers, de quel lieu il a tiré ce grand

corps de la terre pour le mettre au milieu du monde. *Qu'est-ce,* dit le Seigneur par la bouche du saint homme Job, *qui a creusé les fondemens de la terre, pour l'y asseoir en poids et en mesure? Sur quelles bases est-elle si solidement appuyée?*

N'allons point jusqu'au neuvième ciel, qui est appelé le premier mobile, et qui par son mouvement impétueux emporte et meut tous les autres cieux inférieurs, leur faisant faire dans l'espace d'un jour naturel, tout le tour du monde. Ne parlons point non plus de l'empyrée, qui est par-dessus tous, dont l'étendue est d'autant plus grande que celle des autres, qu'elle occupe un plus grand espace, n'y ayant point d'autres marques dans les mathématiques, qui puissent nous donner sur cela d'éclaircissement. Arrêtons-nous seulement au ciel où sont contenues les étoiles de différente grandeur, et considérons quel doit être le pouvoir, qui avec un seul mouvement de sa volonté a pu tirer des ténèbres et de l'abîme du néant, toute cette grande machine, non d'un ciel seulement, mais de tant de cieux joints et liés ensemble.

Lorsque les hommes veulent fabriquer quelque chose, il faut de nécessité qu'ils assemblent premièrement les matériaux qui doivent entrer en cette composition; qu'ils cherchent des ouvriers, des manœuvres qui servent les maîtres; qu'ils préparent divers instrumens pour tailler leur ouvrage, et enfin des plans et des modèles avant que de l'entreprendre; outre cela il faut encore beaucoup de temps pour mettre fin à leur ouvrage. Salomon n'employa-t-il pas sept années entières

à la construction du temple, quoiqu'il eût cent cinquante mille hommes pour le travail, et trois mille trois cent maîtres pour conduire l'ouvrage? Avec tout cela néanmoins un si grand roi fit un édifice, qui étant comparé avec tout le monde, ne semblera pas presque un nid de fourmis.

Mais ce Créateur très-puissant, sans aucun de ces instrumens, ni de ces matériaux, ni de ces ouvriers, dans un seul instant, d'une seule parole, créa ces corps d'une grandeur si prodigieuse et si peu croyable. Elle deviendra néanmoins en quelque façon croyable, si nous considérons la grandeur des étoiles, n'y en ayant aucune dans un si grand nombre, pour petite qu'elle soit, qui ne se trouve beaucoup plus grande que toute la terre, encore que d'ici elles nous semblent si petites, à cause de la distance qu'il y a de la terre au huitième ciel où elles sont placées, et par là nous pouvons comprendre quelque chose de la grandeur et de la hauteur des cieux.

C'est aussi ce qui a donné sujet de dire à ceux qui traitent de cette science, que si Dieu avoit converti la terre en une étoile, et qu'il l'eût mise, non pas dans le huitième ciel, mais seulement dans le sixième, nos yeux ne seroient pas capables de l'apercevoir à cause de sa petitesse. Que ceux-là donc qui ont quelque connoissance élèvent leurs esprits pour considérer combien est grand le nombre des étoiles, entre lesquelles il y en a qui sont cent fois plus grandes que toute la terre, et ils jugeront combien grand doit être le ciel où il y a un si grand nombre d'étoiles, qu'il

nous semble infini, et où il y a de si grands espaces, qu'il en pourroit contenir encore plusieurs autres. Toute cette machine néanmoins, comme nous avons dit tant de fois, si belle, si vaste et si admirable, fut formée de rien par le Créateur avec cette seule parole, *qu'il soit fait.* Mais tous les philosophes païens n'ont pu concevoir cette vérité, surtout lorsqu'ils venoient à considérer qu'en toutes les mutations naturelles il y avoit toujours une chose présupposée de laquelle l'autre se faisoit; ce qui leur a fait croire ou que le monde avoit été fait de toute éternité, ou que Dieu et la matière première, qu'ils appeloient chaos, et dont ils croyoient que toutes choses avoient été tirées, étoient de toute éternité. Mais la foi catholique que Dieu même nous a enseignée, nous apprend que son pouvoir est infini, de sorte que de rien il peut faire quelque chose, et par ce même pouvoir il feroit mille mondes, s'il vouloit, parce que l'immensité de ce pouvoir n'ayant point de bornes, il s'étend à cela et à beaucoup davantage.

Ceci sans doute est une merveille qui confond et épuise tous les esprits, et qui les rend incapables de pouvoir pénétrer dans un si profond abîme, de sorte qu'ils tombent comme abîmés, ne pouvant prendre pied dans un si vaste océan. C'est alors qu'ils se repentent de leur témérité d'avoir voulu peser et mesurer des choses si grandes, et qu'ils se reprochent à eux-mêmes leur folie par ces paroles de l'Ange : *Pourquoi osez-vous me demander mon nom, à moi qui suis l'admirable?* Voilà quel a été l'ouvrage du premier jour.

Venons maintenant au second : en ce jour toute la terre étoit couverte d'eau, comme étant élément plus léger, et qui avoit son centre et son siége naturel sur le corps de la terre; mais d'autant que si elle fût demeurée en cet état, elle étoit inutile pour l'habitation des hommes, à l'utilité desquels les élémens et toutes les autres choses créées avoient été destinées; le Créateur ordonna aux eaux de quitter leur lieu naturel pour se retirer en un autre endroit, et de laisser la terre découverte. Les eaux, comme si elles eussent eu un sens pour connoître, des oreilles pour ouïr et des pieds pour fuir, quittèrent aussitôt la terre et la demeure qui leur appartenoit, pour se retirer au lieu qu'elles occupent maintenant, qui n'est ni naturel, ni violent aussi, ne pouvant y avoir de violence lorsque la créature rend l'obéissance qu'elle doit aux lois de son Créateur.

Mais ce qu'il y a en ceci de plus admirable, c'est que sans bâtir ni murs, ni barrières pour empêcher que l'eau ne retourne à sa place naturelle, le sablon le plus délié suffit pour la contenir; et bien que souvent il arrive que ses vagues s'élèvent les unes sur les autres jusqu'aux nues, et qu'elles semblent menacer la terre, néanmoins arrivant sur le sable, elles connoissent les bornes et la loi qui leur est prescrite; de sorte que brisant là toute leur fureur et leur impétuosité, elles ne passent pas plus avant. Dieu même se glorifie souvent de cette merveille dans l'Ecriture, surtout dans le chap. 38 de Job, que nous avons déjà allégué, et dans Jérémie principalement, lorsqu'il dit :

Vous ne me craindrez pas et ne tremblerez pas en ma présence, moi qui ai eu le pouvoir de donner le sable pour bornes à la mer : ses ondes auront beau s'enfler et s'élever, jamais elles ne les outre-passeront. Or puisque le Créateur fait tant de cas de la grandeur de son pouvoir en cet ouvrage, nous pouvons bien avec raison répéter ici les mêmes paroles de l'Ange : *Pourquoi osez-vous me demander mon nom, à moi qui suis l'admirable?*

Il faut passer à la troisième journée, dans laquelle il y a une plus grande diversité de choses à considérer qu'à la seconde : car ce fut en ce jour que le Créateur commanda à la terre de produire toutes sortes de plantes et d'arbres. A ce seul commandement, sans autres semences ni labourage, sans influence du soleil, des étoiles, ni des planètes, qui n'étoient pas même encore créées, la terre produisit cette grande diversité de plantes, d'herbes, de fleurs et d'arbres, pour les nécessités et pour l'usage de notre vie, dont nous avons déjà parlé; c'est pourquoi nous n'en ferons pas ici la répétition; car ce Seigneur, à qui toutes les choses futures ont toujours été présentes, reconnut fort bien tous les besoins de notre vie, et nous pourvut aussi de tout en abondance.

Mais entre toutes ces grandes diversités d'arbres, dont la multitude est presque innombrable, un de ceux qui nous doit donner mieux à connoître sa providence, c'est l'espèce des pins qui naissent en divers lieux, et principalement en Allemagne; ils deviennent si grands, si gros, mais surtout si droits, qu'on n'au-

roit su les mieux ni plus justement aligner avec le plomb et avec la règle. C'est de là que l'on tire les grands mâts des navires et des galions d'une grandeur prodigieuse, qui font les voyages d'occident en orient, c'est-à-dire, des courses de plus de cinq mille lieues, par des mers très-orageuses. J'ai vu un de ces mâts couché sur les bords de la rivière de Lisbonne, d'une grandeur si étrange, qu'il me causa un grand étonnement. Il paroît par là que le Créateur avoit prévu qu'on devoit naviguer sur ces grandes mers; c'est pourquoi dès le commencement du monde, entre une infinité d'autres arbres, il créa aussi ceux dont nous parlons, ainsi droits, beaux et propres à la fin pour laquelle il les avoit destinés, qui étoit sans doute pour porter la foi, aussi-bien que les marchandises de l'Europe, jusques aux extrémités de la terre.

§ 2.

L'ouvrage du quatrième jour n'est pas moins admirable que celui des précédens, encore me semble-t-il qu'il l'est davantage; car ce fut en ce jour-là que Dieu dit : Que les lumières soient faites au ciel pour éclairer la terre. Par la vertu de cette seule parole, le soleil répandit sa lumière, comme fit la lune, l'aube du jour, toutes les planètes et cette infinité de resplendissantes étoiles, qui embellissent beaucoup plus cette grande voûte du ciel, que les plus belles fleurs ne font la face de la terre : si nous en admirons le nombre et la beauté, qui pourra nous en expliquer la grandeur, la vertu et l'efficace? Et après qu'on nous l'aura expli-

quée, qui est-ce qui la pourra croire? (1) Qui est-ce qui pourra être persuadé que le soleil est cent soixante-six fois plus grand que toute la terre et la mer joints ensemble, ne nous paroissant d'ici bas pas plus grand que la tête d'un homme? Qui croira la légèreté prodigieuse que le Créateur lui a donnée pour se mouvoir? Car nous voyons, le matin lorsqu'il commence à se lever sur notre hémisphère, qu'en moins d'un quart d'heure il s'est entièrement découvert à nous; et cela c'est après avoir parcouru autant de lieues et autant d'espace qu'en contient tout le rond de la terre, multiplié cent soixante-six fois, qui est la quantité que le corps du soleil occupe? Quel éclair y a-t-il qui tombe du ciel en terre avec telle vitesse? que si la terre a de rond six mille trois cents lieues, comme disent les mathématiciens, je laisse à faire cette multiplication de lieues autant de fois que nous avons dit, à ceux qui le sauront, pour juger combien de milliers de lieues fait cette planète en ce peu de temps qu'elle met à se découvrir entièrement après qu'elle a commencé de paroître. Celui qui aura bien considéré ceci, ne pourra pas s'empêcher sans doute d'admirer la grandeur de la puissance qui a donné une si grande légèreté à cet astre, ou pour mieux dire au ciel, par le mouvement duquel il reçoit le sien. Mais ce n'est pas à ceci que finit la merveille; en voici une beaucoup plus grande:

(1) L'état actuel de nos connoissances détruit la force de ce que dit ici l'auteur jusqu'à la fin de l'alinéa. Nous avons pensé néanmoins qu'il convenoit de conserver ce passage afin de ne point altérer le texte.

si nous voulons considérer la rapidité avec laquelle se meut le neuvième ciel, qui est au-dessus du ciel des étoiles, il est appelé le premier mobile, et c'est celui qui fait tout le tour du monde dans l'espace de vingt-quatre heures, et qui emporte et meut avec soi tous les autres huit cieux inférieurs, parce que nous supposons que tant plus un ciel est plus haut que l'autre, d'autant plus il occupe de place, et d'autant plus de légèreté et de rapidité il a dans son mouvement. Or ce premier mobile étant cinq cieux au-dessus de celui du soleil, il s'ensuit qu'il doit se mouvoir avec deux fois plus de légèreté que ne fait le quatrième ciel où le soleil est placé; et si la légèreté du soleil nous cause tant d'étonnement, combien nous en doit causer davantage celle du neuvième, qui surpasse si fort celle de l'autre. Quelle impétuosité de foudre ne semblera pas avoir la lenteur d'une tortue, ou quelque chose encore de moins, comparée à la rapidité de ce ciel? Mais quel entendement humain ne se perdra point dans la considération de cette puissance infinie, qui peut causer cette légèreté dans un corps si vaste et si solide? Cette grande merveille est accompagnée d'une autre qui n'est pas moindre, qui est, qu'un seul ange, appliquant sa vertu à cette grande machine du neuvième ciel, l'a fait mouvoir depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui sans relâche, sans lassitude et sans se soulager sur aucun autre de cette fonction; cela même se fait si réglément, que depuis que le Créateur l'a employé à cet office, il ne s'est pas départi un seul moment de

cet ordre, ni n'a perdu par cette occupation un seul point de la gloire dont il jouit par l'aspect de la face du Créateur. C'est par le moyen de cet ordre si réglé et si certain que les astronomes nous marquent avec certitude les éclipses du soleil et de la lune plusieurs années avant qu'elles arrivent. Et qui est-ce, voyant ceci, qui ne s'humiliera point, qui ne se prosternera point, et qui ne s'estimera point beaucoup moins que le moindre petit vermisseau, en la présence d'une Majesté si grande? Qui sera si téméraire que d'oser offenser un si puissant Monarque des cieux et de la terre? et qui ne reconnoîtra point la grande raison que cet ange avoit de dire en la personne de Dieu : *Pourquoi oses-tu me demander mon nom, qui est celui d'admirable?*

La grandeur du soleil, que nous avons déjà remarquée, a été reconnue par les astronomes sur des mesures et des règles qu'ils ont établies; mais pour juger qu'il est plus grand que toute la terre et la mer ensemble, cela se peut facilement voir par cette expérience : mettez devant un flambeau allumé un chapeau qui soit plus grand que la lumière de tout ce flambeau, plus vous approcherez le chapeau de ce flambeau, plus vous verrez que l'ombre se fera large et spacieuse; mais si au lieu d'un chapeau, vous mettez une pomme, qui est un corps plus petit que la flamme du flambeau, vous verrez que l'ombre de la pomme ira toujours en diminuant et se rétrécissant, plus elle s'approchera de la flamme, jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse tout-à-fait. Nous voyons par la même ex-

périence, que quand le soleil, durant la nuit, est dans l'autre partie du monde caché sous la terre, son ombre va toujours en diminuant, de sorte qu'elle ne va que jusques au ciel de la lune; c'est pour cette raison qu'il la fait éclipser, lorsqu'il vient à se mettre sous la terre vis-à-vis d'elle; mais aussi cette ombre finit là; de sorte qu'elle ne va jamais jusqu'au second ciel, où est l'aube du jour, qui ne s'éclipse jamais aussi, d'autant que l'ombre de la terre n'y peut jamais arriver. Cela nous montre ouvertement que le soleil, lequel nous semble si petit, est beaucoup plus grand que tout le corps de la terre et de la mer ensemble, puisque lorsqu'il est sous la terre, l'ombre de celle-ci se rétrécit toujours, de sorte qu'elle ne passe point le ciel de la lune, qui est le plus proche de nous.

Mais si nous avons pu donner quelques marques de sa grandeur, qui sera-ce qui pourra expliquer sa vertu, sa chaleur et sa clarté? Anaxagoras, grand philosophe, étoit tellement ravi de la vertu et de la clarté de cette planète, qu'étant interrogé, pour quelle raison il pensoit avoir été mis au monde, il répondit: Que ce n'étoit que pour voir ce bel astre, tant il étoit en admiration de sa beauté et de son efficace. Quelle a donc été la vertu de celui qui, par son seul commandement a pu allumer un flambeau capable d'éclairer tout ce qu'il y a de créé dans le monde, excepté l'enfer, parce que l'opposition de la terre l'empêche, et le ciel empyrée, d'autant qu'il est éclairé d'une autre lumière beaucoup plus excellente, qui sont les yeux de l'Agneau de Dieu, comme a dit saint Jean.

§ 3.

§ 3.

La merveille n'est pas moindre d'avoir pu créer tant d'étoiles, qu'il n'y a que celui-là seul qui les a créées qui les puisse compter. Que si la moindre de ces étoiles est plus grande que tout ce monde inférieur, en quoi nous comprenons la mer et la terre, que sera-ce d'avoir créé des étoiles sans nombre, sinon d'avoir créé des mondes sans nombre, d'autant plus excellens et plus précieux que celui-ci, que la matière des étoiles est plus excellente que celle des élémens? Et néanmoins tout autant qu'il y en a, aussi-bien que le soleil et la lune, furent créés d'une seule parole.

Il faut venir au cinquième jour, lorsque Dieu dit: Que les eaux produisent des poissons et des oiseaux, selon leurs genres et leurs espèces. Laissant à part une infinité de choses qui mériteroient bien d'être ici considérées, vu même que nous en avons parlé ailleurs, il n'y en a qu'une seule que je ne veux pas laisser passer sans y faire réflexion. Que l'homme considère donc combien il y a de sortes d'oiseaux de diverses conditions et d'espèces qui volent en l'air. De là qu'il descende à la mer, et qu'il contemple cette fécondité admirable de tant de différens poissons de mer ou de rivières, leurs formes et leurs figures, quelques-uns si grands que leur prodigieuse grandeur nous étonne; d'autres d'une si étrange forme, qu'ils ne nous étonnent pas moins par l'artifice de leur composition; quelques-uns armés à la façon des hommes lorsqu'ils sont armés de toutes pièces, d'autres désarmés, qui

servent seulement pour la nourriture des autres. Qu'il considère encore la grande fécondité des mêmes poissons compris sous chaque espèce, en quoi ils surpassent sans doute de beaucoup les animaux de la terre et les oiseaux de l'air, d'autant que ceux-ci ne se trouvent qu'en certains lieux, au lieu que la mer presque partout regorge de poissons. Mais ayant traité ailleurs de cette matière, je ne veux parler ici que d'une seule, qui me semble aussi beaucoup plus admirable que toutes les autres, qui est, qu'encore que les espèces des animaux de la terre, des oiseaux de l'air et des poissons de la mer, soient presque infinies; néanmoins toute la philosophie du monde n'a jamais su en remarquer aucune qui ne fût faite dans la dèrnière perfection en son espèce, sans qu'il y eût rien qui manquât ou qui fût de trop. C'est de là que sont émanées ces quatre célèbres sentences des philosophes, dont l'une est, que les œuvres de nature sont faites par une intelligence, (c'est-à-dire, par une très-parfaite et souveraine sagesse,) qui ne peut errer en ses opérations; l'autre, que l'auteur de la nature fait toujours ce qui est de mieux et de plus parfait; la troisième, que la nature ne manque jamais aux choses nécessaires; et la dernière, que Dieu et la nature ne font jamais rien d'inutile et de superflu. On infère de ces deux derniers axiomes, que, dans toute cette infinité d'espèces d'oiseaux, de poissons et d'animaux, on ne sauroit dire raisonnablement d'aucun, ceci manque, ou ceci est de trop; mais que toutes sont très-parfaites et très-achevées, chacune en son genre.

Que le lecteur sage et judicieux considère maintenant quel doit être le pouvoir et le savoir de ce souverain Ouvrier, qui a su, sans peine, sans instrumens, sans matériaux et sans aucun espace ni mesure de temps, créer d'une seule parole cette infinité d'animaux de l'air, de la terre et de la mer, et cela dans une si grande perfection, que si, (par manière de dire,) il avoit été des milliers d'années à penser comment il pourroit faire chacune de ces créatures, il n'auroit su les faire d'une autre sorte, sa sagesse ne recevant point d'accroissement par le temps et par les années. Que s'il avoit observé cette perfection dans une seule espèce d'animaux, la chose seroit sans doute moins admirable; mais de l'avoir gardée dans cette infinité d'animaux, dont le nombre surpasse presque celui des étoiles du ciel, et que tout cela soit sorti en un moment par la vertu de cette seule parole: *Je veux;* c'est sans doute une merveille qui surpasse toutes les autres, encore que l'œuvre du quatrième jour, dans lequel les étoiles et les planètes du ciel, (par lesquelles le monde est gouverné,) furent créées, soit très-admirable; néanmoins celle du cinquième me semble l'être davantage, parce que, encore que les étoiles aient des propriétés et des vertus singulières pour verser leurs influences sur les corps de la terre, il est certain néanmoins qu'il y a peu de différence en la figure des unes et des autres, si ce n'est que les unes sont plus grandes, et les autres plus petites. Mais dans les corps des poissons, et plus encore en ceux des oiseaux, il y a une si grande diversité de membres, d'organes

et de sens pour se conserver en leur être, que presque toute cette même harmonie et cette proportion de membres que nous avons remarquée dans le corps humain, se rencontre en chacun de ces oiseaux. Que si la composition du corps humain que Dieu forma au sixième jour est si admirable, combien doit l'être davantage celle de tant de milliers, de millions d'animaux qui furent créés le cinquième jour par la vertu d'une seule parole ! Ceci est bien si admirable, que Salomon l'a jugé suffisant, sans autre chose, pour porter les hommes à la crainte et au respect envers une Majesté si haute et si sublime ; et c'est ce qui lui a fait dire : *On ne sauroit ajouter ni retrancher aux choses que Dieu a faites pour imprimer sa crainte.* (*Eccl.* 3.) C'est-à-dire, que toutes les œuvres de Dieu sont faites dans une si grande perfection, que l'on ne sauroit rien ajouter comme nécessaire dans aucune, ni rien ôter aussi d'aucune comme superflu. Or, que ceci se rencontre dans une infinité de créatures, sans que l'on en puisse remarquer une seule espèce où il y ait le moindre défaut, n'est-ce pas une chose qui nous doit exciter à l'admiration d'une si grande puissance et d'une si grande sagesse, et à la crainte et au respect d'une si haute Majesté, qui a fait tout ce qu'il lui a plu avec une facilité merveilleuse, au ciel, en la terre, en la mer et dans tous les abîmes ?

§ 4.

Voilà quelle est la connoissance qui nous est donnée par l'œuvre principalement de la création des

cieux, du pouvoir et de la sagesse du Créateur; «c'est
» elle aussi qui a donné sujet au Prophète de dire que
» les cieux prêchent la gloire de Dieu, et qu'il n'y a
» point de nations si barbares qui n'entendent ce lan-
» gage; » et sur cela saint Chrysostôme demande
qu'est-ce que ceci? comment est-ce que les cieux peuvent prêcher cette gloire? Ils n'ont ni voix, ni langue, ni bouche; comment donc prêcheront-ils? Ce sera, dit-il, en nous faisant voir leur grandeur, leur hauteur, leur beauté, leur situation, leur forme et leur constance; celle-ci est bien si admirable, que depuis tant de milliers d'années qu'ils ont été faits, ils n'ont ni vieilli, ni ne se sont ou gâtés par leur mouvement continuel, ou altérés par leur cours ordinaire: lorsque nous voyons ces merveilles, nous adorons celui qui a créé de si beaux corps, et reconnoissons par ces grands objets la grandeur de sa majesté.

Mais considérons encore un autre grand effet de la même puissance, dans l'œuvre de la résurrection générale que la foi nous propose. Le saint homme Job, avant la prédication de l'Evangile et de la Loi, par une particulière révélation de Dieu, en eut la connoissance, et en rendit témoignage par ces éloquentes paroles: «Qui est-ce qui fera que les paroles que je dirai
» soient écrites pour passer à la postérité? qui pourra
» faire qu'elles soient gravées dans un livre avec une
» plume de fer, ou dans une table de plomb, ou dans
» une pierre dure? Car je sais que mon Rédempteur
» vit, et que je dois ressusciter au dernier jour; que
» je dois encore une fois être revêtu de cette peau de

» mon corps, et que je verrai Dieu en cette chair mor-
» telle; que c'est moi-même qui le dois voir, que mes
» yeux le verront, et que je ne serai point autre que
» celui que je suis maintenant. Je conserve cette es-
» pérance dans le sein de mon âme. » Il n'étoit pas possible de représenter plus clairement ce grand mystère, ni par des paroles plus magnifiques, ni plus expresses que sont celles de ce saint homme. Or ce que la foi nous prêche en ceci, la raison nous l'enseigne aussi, parce que c'est une chose conforme à l'équité et à l'intégrité de la justice divine, que puisque le corps et l'âme conjointement, tandis qu'ils ont été en cette vie, se sont employés ou à servir Dieu, ou à l'offenser, ils soient en l'autre ou récompensés, ou châtiés selon leurs mérites. Considérons donc maintenant combien doit être grande la puissance qui dans un instant, ou pour user des termes de l'Apôtre, dans l'espace d'un clin d'œil, ressuscitera dans ce jour épouvantable du jugement tous les corps humains pour les réunir à leurs âmes, afin que tout l'homme (qui est ce composé du corps et de l'âme,) ressuscite, ou pour la peine, ou pour la gloire; combien grande sera cette puissance, laquelle, par le ministère d'un archange et par le bruit effroyable d'une trompette qui s'entendra dans tous les lieux du monde, fera ressusciter tous les corps, dont les uns auront été convertis en terre, les autres en cendres, les autres mangés par les oiseaux, les autres dévorés par les poissons, et les autres par les hommes mêmes. Ceux qui auront été ainsi mangés par les autres hommes ressusciteront

ensemble, les mangés et les mangeurs; les dents mêmes, les cadavres, et les ossemens qui en ce temps-là se trouveront en leur entier, quoiqu'ils fussent épars par tout le monde, se reconnoîtront les uns les autres, se rejoindront et s'enchâsseront dans leurs mêmes places qu'ils occupoient étant en vie. Considérons combien il y aura de dents d'hommes éparses au jour de la résurrection générale dans toutes les parties du monde loin de leurs cadavres : elles seront peut-être en plus grand nombre que ne sont les étoiles du ciel; mais Dieu sait où elles sont, et de quelles têtes elles dépendent pour les y rejoindre, et quoique toutes ces dents aient tant de ressemblance entr'elles, elles ne se changeront pas néanmoins les unes les autres; au contraire elles reconnoîtront leurs maîtres et leurs places, et ne manqueront point de se fixer : quel doit être un pouvoir qui est de si grande étendue?

Eusèbe raconte au cinquième livre de son histoire ecclésiastique, que dans une persécution qu'il y eut sous le règne de l'empereur Antonius Verus, à Lyon et à Vienne, villes de France, où il y eut un nombre infini de martyrs qui souffrirent pour le nom de Jésus-Christ, les tyrans ne se contentant pas de leur ôter la vie, firent encore brûler et convertir en cendres ces sacrés corps pour les jeter en la rivière du Rhône, afin qu'elle les emportât et les dissipât en plus de lieux, espérant par là de remporter sur notre Dieu une victoire entière, en nous ôtant l'espoir de la résurrection; car ils disoient communément entr'eux : Les chrétiens espèrent qu'un jour ils sortiront de leurs sépulcres, et

c'est pour cela que trompés par cette vaine superstition, ils s'offrent si librement aux tourmens et à la mort : voyons un peu s'ils seront en état de ressusciter, et si leur Dieu aura le pouvoir de les délivrer de nos mains? Puisque ce pouvoir s'étend jusque là, et que notre résurrection est certaine, combien doit-il être grand, et cette sagesse infinie, qui saura mettre différence et faire distinction d'une si grande confusion et d'une si grande quantité de cendres, pour connoître quelle partie doit composer le corps d'un martyr, et quelle d'un autre, afin de convertir cette cendre en son propre corps! Et qui est-ce après ceci qui ne demeurera pas confondu et humilié par la considération d'une si grande puissance?

Mais quoique ceci surpasse toute admiration, il ne surpasse pas néanmoins la foi, ni la croyance que les chrétiens y doivent ajouter. Et pour confirmation de cette vérité, l'exemple que l'Apôtre nous rapporte de la vertu que le Créateur a mise en toutes les semences des herbes et des arbres, est de très-grand poids, n'y en ayant aucune qui n'ait sa vertu particulière, pour produire une plante semblable à celle qui a produit la semence; et ce qui est encore plus admirable, c'est qu'il faut que cette plante meure, afin qu'en mourant, elle ressuscite et fructifie. Mais nous expliquerons ci-après cet exemple plus au long, pour faire voir combien ce mystère, quoique des plus difficiles et des plus relevés, n'est pas néanmoins au-dessus de notre croyance. Car en effet, il est très-convenable à la justice de Dieu, comme nous avons dit,

que le même corps, qui a servi d'instrument et qui a été le compagnon de l'âme en toutes ses actions bonnes ou mauvaises, soit participant avec elle de tout le bien ou de tout le mal qui lui doit arriver. Autrement (comme dit Eusèbe Emissène) les méchans pourroient abandonner leurs corps à toutes sortes de vices, sous l'espérance que d'autres nouveaux corps, et non pas les leurs, devroient souffrir la peine de leurs désordres; c'est pourquoi il est à propos, comme dit l'Apôtre, que ce corps corruptible ressuscite incorruptible, et que celui qui maintenant est mortel, soit revêtu d'immortalité, afin qu'il soit en état de recevoir son supplice ou sa récompense. C'est donc en cette grande œuvre que paroît avec plus d'éclat qu'en la précédente, l'immensité de la sagesse et de la toute-puissance du Créateur, parce que de savoir où sont les cendres, les reliques et la matière de tout autant de corps qu'il y a eu et qu'il y aura depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin, de savoir où sont ceux qui furent submergés au temps du déluge, de ceux qui ont depuis ce temps-là péri, ou qui périront en mer par des naufrages, qui ne voit combien cette pensée étonne tous les esprits? Que si ces corps étoient demeurés en leur entier avec tous leurs membres, comme étoit celui de Lazare mort depuis quatre jours, ou comme celui du fils de la veuve que le Sauveur ressuscita, la merveille n'en seroit pas si surprenante: mais qu'il le fasse après avoir été mangés, ou par les poissons, ou par les oiseaux, ou par les hommes, et après avoir été convertis en leur propre substance,

c'est certainement de quoi épuiser tous les entendemens humains. Ce fut aussi pour cette raison que l'Apôtre prêchant à Athènes ce grand mystère, il en fut raillé et méprisé par les Athéniens, disant, qu'il étoit prêcheur de nouveaux démons. Mais saint Augustin répond fort bien à cela, lorsqu'il dit : « Que nous pou-
» vons bien accorder que Dieu peut faire des choses
» que les hommes ne sauroient comprendre. » Et Salomon y fait presque la même réponse, disant que,
« tout ainsi que nous ne saurions comprendre la ma-
» nière dont se forme le corps d'un enfant dans le sein
» d'une femme, (où il y a un nombre presque infini de
» membres, d'organes et de sens, et tous parfaitement
» disposés pour l'usage et le service du corps humain)
» nous ne saurions non plus comprendre les merveilles
» ni les secrets des œuvres de Dieu, qui est l'auteur de
» toutes choses. » Le saint homme Job y répond aussi, quand il dit : « Dieu fait des choses grandes et admira-
» bles, et telles que l'esprit humain ne sauroit ni pé-
» nétrer, ni comprendre comment elles sont possi-
» bles. » C'est donc par cette merveille qui surpasse tous les entendemens, que nous pouvons en quelque façon connoître combien est incompréhensible la grandeur et la majesté de ce souverain Seigneur, qui peut et sait faire de si grandes choses, et par là nous pouvons juger pour quelle raison il a été dit par l'ange qui le représentoit : *Pourquoi est-ce que tu me demandes mon nom, à moi qui suis admirable?*

Passons à une autre œuvre presque semblable à la précédente, et qui même lui sert de preuve et de con-

firmation; c'est la vertu admirable que Dieu a mise dans les semences de toutes les choses, tant des plantes que des animaux, et qui (selon les paroles d'un grand philosophe) n'épuise pas moins nos esprits, lorsque nous venons à la contempler, que celle dont nous venons de parler. Quelle merveille est-ce qu'un si petit grain comme est celui d'une orange, ait la vertu de produire un arbre aussi beau qu'est un oranger, aussi odorant qu'il est lorsque nous le voyons couvert de fleurs, et aussi agréable quand il est chargé de fruits? Celle-ci n'est pas moindre, qu'un petit pignon ait la vertu de produire un arbre aussi grand qu'est un pin. Mais celle-ci surpasse les autres, (comme le Sauveur nous l'a dit dans son Evangile) qu'un petit grain de moutarde qui n'est presque pas perceptible, ait néanmoins en soi la faculté de produire un si grand arbrisseau, que les oiseaux du ciel se puissent reposer sur ses branches : qui est celui qui a pu mettre une si grande vertu dans un si petit sujet? C'est donc de cette vertu que Dieu a mise dans les semences, que l'Apôtre s'est servi pour nous persuader le mystère de la résurrection. Venons aux animaux : combien est admirable la vertu que le Créateur a mise dans l'œuf d'une paonne, d'où en si peu de temps il éclot un oiseau aussi beau qu'est le paon, avec toutes les belles plumes dont nous avons ci-devant fait la description? Mais il est temps, sans nous arrêter davantage aux animaux, de parler de l'homme, et laissant Absalon à part avec ses cheveux d'or, aussi-bien que son frère Adonias, qui n'étoit pas moins beau que lui;

la reine Hélène, pour la beauté de laquelle Troye fut détruite; jetons un peu les yeux sur la sainte Judith, sur la reine Esther, sur Thamar fille de David, et sur les trois filles puînées du saint homme Job, dont les beautés ont été hautement estimées par les saintes Ecritures. Je ne dis rien de la matière dont elles furent composées; mais je ne puis assez admirer le grand pouvoir de celui qui d'une chose si vile, a pu former des beautés si achevées, que souvent elles ont été capables de troubler le sens à une infinité de personnes; et ces troubles et ces aliénations d'esprit sont autant de témoins, non-seulement de l'artifice admirable du Créateur, mais aussi de sa puissance, parce que l'impiété de plusieurs hommes est si grande, que ce qui leur devoit servir de motif pour louer et glorifier le merveilleux ouvrier de ces belles figures, les a portés à l'offenser, à perdre la santé, quelquefois la vie, souvent le sens et le jugement, et ce qu'il y a de plus malheureux, leurs propres âmes.

Il faut joindre à cet exemple, un autre qui n'est pas moins admirable. Dans les œufs que nous mangeons chaque jour, nous voyons un germe blanc, lié et collé avec le jaune de l'œuf; dans ce germe qui est si petit, il y a néanmoins toute la vertu formative du poulet, qui naît de l'œuf, quoique dans un poulet il y ait presque tout ce que nous avons fait voir dans la composition du corps humain. Que si nous considérons l'œuf d'un pigeon, nous verrons que ce germe est d'autant plus petit que l'autre, que cet œuf est plus petit que celui de la poule; et si nous venons jus-

qu'à celui de l'hirondelle, nous trouverons que ce même germe n'est pas plus gros qu'une tête d'épingle. Or, dans ce petit germe qui n'est pas presque perceptible, le Créateur a mis la vertu pour former le corps d'un petit oiseau, lequel bien que très-petit, est néanmoins pourvu de cet attirail de membres, d'organes et de sens, que nous avons déjà remarqué au corps humain, lorsque nous en avons fait la description, c'est-à-dire, l'estomac, le foie, la rate, le poumon, les boyaux, veines, nerfs, artères, même un cœur capable des passions de tristesse, de crainte, de colère : outre cela ce petit oiseau a une imagination qui est un sens en partie spirituel; car lorsque levant les yeux au ciel, il découvre l'épervier, il connoît que c'est son ennemi et a peur de lui. Il s'en trouvera sans doute qui, comparant cette composition à celle de l'homme, la trouveront d'autant plus admirable, que ces petits corps sont de plus petite dimension, et demandent aussi plus d'industrie et de délicatesse, comme nous avons dit ci-dessus, lorsque nous avons traité du moucheron. Le maître ouvrier, c'est-à-dire, la cause efficiente de ces corps, c'est ce petit germe dont nous avons parlé : car tout ainsi que pour faire un coffre ou un escabeau, il faut auparavant avoir la matière, qui est le bois, et l'ouvrier pour le mettre en œuvre; de même en ce petit œuf nous trouvons ces deux choses, savoir, l'œuf qui est la matière, et la cause efficiente qui est ce germe blanc où est enclose la vertu formative de ce corps. Quelle est donc la toute-puissance qui a pu donner à une si petite substance une si

grande vertu ? et quel esprit n'épuisera point sa force, pour grande qu'elle soit, en la contemplation d'une si haute puissance ? Qui n'adorera point une si haute majesté, dont la puissance a été si grande, qu'elle a été capable de donner à une substance aussi petite (comme nous venons de dire) que la tête d'une épingle, la faculté d'achever en quinze ou vingt jours, et de mettre en sa dernière perfection un ouvrage composé avec tant d'adresse et d'artifice, que ni le labyrinthe de Dédale, ni les palais de Salomon, quoiqu'il eût employé treize ans à les bâtir, n'eurent ni tant de chambres, ni d'antichambres, de cabinets ni de garde-robes, qu'il y en a au corps de ce petit oiseau. *Véritablement, Seigneur*, dit le Prophète, *vos œuvres sont admirables, et mon âme le connoît beaucoup.* Or, sans doute cette merveille nous doit assez convaincre, que celui-là pourra ressusciter un corps des restes de ses cendres, qui a pu donner à une si petite et si vile matière la vertu de produire une si admirable structure.

Que dirai-je encore du petit œuf d'un brochet, dont il naît sans autre artifice, un si grand et si friand poisson ; et si cela nous met en admiration, combien nous la doit causer plus grande le petit œuf d'une sardine, qui ne sera pas de beaucoup plus grand que la pointe d'une épingle ; il s'en forme néanmoins une sardine, qui dans un si petit corps ne laisse pas d'avoir tous les membres et tous les sens qui se trouvent dans les plus grands poissons, soit pour nager, soit pour chercher sa nourriture. Et d'autant que l'œuf et le

corps sont plus petits, d'autant en est plus grande la merveille. Nous n'avons pas moins de sujet d'admirer la fécondité de ce petit poisson, puisqu'il est presque la viande la plus commune de la mer et de la terre, comme nous avons dit ailleurs.

§ 5.

Passons de cette merveille à une autre qui n'est pas moindre. Les philosophes enseignent que nos âmes viennent de dehors, et ne sont point produites de la matière de nos corps, comme celles des autres animaux, d'autant que comme elles sont substances spirituelles, à la manière des anges, elles ne peuvent procéder d'une cause matérielle ou corporelle, l'un n'ayant point de proportion avec l'autre. Mais bien qu'ils aient eu cette connoissance par la force de la raison, ils n'ont pu néanmoins découvrir d'où pouvoit venir cette âme, qui venoit ainsi de dehors. C'est la religion chrétienne qui nous a enseigné ce qu'ils n'avoient pu comprendre, nous disant que Dieu crée lui-même les âmes, et qu'il les envoie dans les corps après qu'ils sont organisés dans les entrailles de leurs mères, ce qui se fait selon l'opinion commune, en quarante jours pour les mâles, et en soixante pour les femelles. Dans le même instant que cet ouvrage, qui est comme l'édifice bâti pour loger l'âme, est achevé, aussitôt Dieu envoie l'âme dans ce corps. Commençons un peu à philosopher sur cette matière, et jetons nos yeux par tout ce grand univers, c'est-à-dire, sur les trois principales parties qui le composent, ou dans la quatrième

qui vient d'être nouvellement découverte, et qui par cette raison est appelée le nouveau monde; parcourons encore toutes les îles de l'Archipel, toutes celles de la mer océane, toutes les terres des barbares et des Maures qui habitent sous la zone torride, et enfin tout ce que le soleil éclaire, et considérons combien il se trouvera de femmes enceintes dans ces deux hémisphères, et combien d'enfans ou de filles seront aux termes de recevoir l'infusion de leurs âmes; nous verrons sans doute que de jour et de nuit Dieu créera des âmes pour les envoyer dans ces petits corps, et cela sans qu'il y ait un seul moment de perdu, lorsqu'ils sont parvenus au temps de cette disposition. Cela n'est pas seulement pour ce siècle, dans lequel nous vivons, mais depuis la création du monde jusqu'à ce jour, et n'arrive pas en un seul endroit, mais en orient et en occident à une même heure, c'est-à-dire, dans des lieux d'une distance presque infinie; et néanmoins Dieu pourvoit à tout sans manquer en aucune partie, non par la vertu des influences du ciel, ni par le ministère des anges, mais par lui seul; et si pour cette continuelle et ponctuelle occupation il ne perd rien de cette bienheureuse paix et félicité en laquelle il vit, ni ne se trouve en inquiétude pour accourir dans un même instant en tant de divers lieux, je demande donc quelle est cette sagesse qui connoît l'état et la disposition de tout ce qu'il y a d'enfans dans le monde renfermés dans les entrailles de leurs mères, pour accourir justement au point que leurs corps sont organisés, afin d'y mettre les âmes, les

mères

mères mêmes n'ayant pas cette connoissance? Et quelle est cette puissance qui de rien crée une puissance si spirituelle, si belle, et en laquelle l'image de Dieu paroît avec tant d'éclat? c'est une chose certainement qui surpasse toute admiration et toute l'étendue de nos entendemens, et qui nous fait bien voir combien cette substance très-heureuse est au-dessus de tout le pouvoir et savoir humain.

A cette si grande et si haute merveille, j'en veux joindre une autre qui n'est pas moindre, et qui même y a beaucoup de rapport, quoique dans un sujet beaucoup plus excellent, puisque c'est dans la conservation du corps et du sang de notre Rédempteur. Car nous tenons pour article de foi, que dans le moment que le prêtre achève de prononcer les paroles de la consécration, et dans l'instant qu'il profère la dernière de ces paroles, (qui sont la forme de ce divin Sacrement) la toute-puissance divine assiste là en présence, pour faire, comme dit saint Thomas, le plus grand de tous ses miracles, changeant la substance du pain en son corps très sacré, avec lequel se trouve jointe sa très-sainte âme et toute la divinité. En ceci, nous devons remarquer pour un second miracle, que ce corps et cette âme très-sacrés ne sont pas seulement dans toute l'hostie consacrée, mais aussi dans toutes les plus petites parties. Aussi arrive-t-il souvent, que lorsque nous manquons d'hosties, nous faisons la communion avec des parties de celles qui sont consacrées : que le pieux et sage lecteur considère un peu en lui-même combien de messes se disent chaque jour

dans toutes les églises de la chrétienté, soit dans l'orient, ou dans l'occident, ou dans les autres parties du monde, et combien grande doit être la sagesse de ce grand Dieu, pour savoir précisément le point où s'achève la dernière parole de la consécration dans toutes les parties du monde, sans y défaillir d'un seul instant; combien encore doit être grand le pouvoir de celui qui peut si soudainement convertir une substance en une autre. C'est certainement une merveille qui surpasse tous les entendemens, quoique pour la persuasion de ce grand mystère nous ne tirions pas un petit argument de ce que la philosophie a reconnu et confessé touchant la création des âmes, dont nous avons parlé tout à l'heure. Car celui qui peut si ponctuellement intervenir pour créer et mettre tant d'âmes dans ces petits corps au moment qu'ils achèvent d'être organisés, peut bien aussi accourir à cette transformation du pain matériel en son corps très-sacré. Mais sans qu'il soit besoin de recourir à ces argumens ni à ces exemples, la seule foi, comme l'Eglise chante, nous suffit pour confirmer nos cœurs en la créance de ce grand mystère. C'est elle qui proteste hautement et publiquement, que le pouvoir du Dieu très-haut est si grand, et tellement incompréhensible, qu'il peut faire une infinité de choses que nous ne saurions concevoir. Que nous reste-t-il donc à faire après ceci? si ce n'est à révérer et adorer cette majesté immense, et par la grandeur de son pouvoir, reconnoître l'excellence de l'être d'où procède ce pouvoir, confessant que comme notre entendement se perd et se

confond en la connoissance du pouvoir, il se perd et se confond encore davantage en la connoissance de l'être.

§ 6.

Il est temps de mettre fin à cette matière, mais je veux auparavant exposer une autre singulière merveille de notre Créateur, qui est son assistance générale à toutes les choses créées. Pour bien expliquer ceci, il faut supposer qu'il y a deux sortes de causes efficientes, les unes qui servent seulement à faire l'œuvre, et qui ne passent pas plus avant, lorsqu'elle est faite, comme l'architecte quand il a bâti la maison, ou le peintre quand il a achevé la figure; les autres ne se contentent pas de faire les choses, mais après les avoir faites, elles les maintiennent encore et les conservent dans l'être qu'elles leur ont donné; comme le soleil, lequel de soi produit les rayons de la lumière, et qui les conserve aussi dans cette clarté qu'il leur a donnée, tellement que s'il cessoit de les produire, ils cesseroient aussi d'être au même instant. C'est en cette seconde manière que la foi catholique confesse que ce souverain Seigneur est la cause de toutes les choses créées; car c'est lui qui par sa seule bonté, et par sa seule volonté leur a donné l'être qu'elles ont, comme c'est lui-même qui les conserve dans ce même être qu'il leur a donné. Et cela dans une si grande dépendance, que s'il cessoit un seul moment d'exercer cet office, elles retourneroient toutes en ce même néant d'où elles ont été tirées; de sorte que comme quand

les poids d'une horloge cessent, toutes les roues cessent aussi, et tous ces mouvemens qui marquent si justement les heures, ainsi toute cette grande machine du monde cesseroit, et s'anéantiroit, si ce souverain Seigneur qui maintient toutes choses par la vertu de sa parole, cessoit de prendre soin de leur conservation.

Aussi est-il nécessaire qu'il soit dans toutes les choses, pour les conserver, non-seulement par sa présence et par sa puissance, mais aussi par sa propre essence. Pour bien entendre ceci, il faut remarquer que toutes les autres causes produisent leurs effets, par le moyen de la vertu qu'elles ont; comme le feu échauffe par le moyen de la chaleur qu'il produit, et les étoiles et les planètes par le moyen de leurs influences. Mais en Dieu il n'y a pas cette distinction d'essence et de vertu, parce que dans cette très-haute et très-simple nature, il ne peut y avoir lieu à aucun accident; d'autant que tout ce qu'il y a en Dieu est Dieu, sans mélange ni composition d'aucune autre chose. C'est pourquoi là où il y a quelque chose de Dieu, tout est Dieu. Cette souveraine simplicité ne peut souffrir non plus aucune division, quoiqu'elle soit partie en un lieu, et partie en un autre. Et d'autant que la cause et l'effet doivent être conjoints, et se toucher l'un l'autre, et que l'être est le plus universel et le plus intime effet de toutes les choses, n'y en ayant aucune qui en soit privée, il s'ensuit que Dieu est dans le plus intérieur de toutes les mêmes choses, vu qu'il touche l'être qu'elles ont, et qu'il le conserve. C'est pour ce sujet que le même Seigneur a dit : « Qu'il

» remplit les cieux et la terre ; » et c'est en cela que consiste une des excellences et des merveilles de cette très-haute substance, qu'étant très-simple comme elle est, néanmoins elle est toute en tout le monde, et toute en chacune de ses parties, n'y ayant aucune chose créée qui ait l'être d'elle-même, si ce n'est lui seul qui ne dépend d'aucun autre.

Mais la chose passe bien plus avant, parce qu'il n'est pas seulement la cause conservatrice de l'être des créatures, mais aussi de tous les mouvemens qui sont en elles ; de sorte que personne ne sauroit mouvoir ni le pied, ni la main, ni ouvrir les yeux ou fermer la bouche, que par sa vertu. Tellement qu'il est bien mieux la cause de tous ces mouvemens, que l'homme même qui les fait. Avicenne, à la vérité, a dit : Que Dieu ne faisoit qu'assister à l'ordre et au mouvement des cieux, et que par ce moyen il gouvernoit tout ce monde inférieur. Mais la philosophie chrétienne va plus avant, et soutient que la première cause qui est Dieu, concourt avec toutes les autres causes inférieures, soit universelles, ou particulières, lesquelles ne sont que les instrumens de la première cause ; de sorte que tous ses effets se doivent bien plutôt attribuer à la cause principale qui les a produits, qu'aux instrumens dont elle s'est servie pour les faire, comme nous disons avec bien plus de raison, que c'est le peintre qui a fait le tableau, que le pinceau qu'il a employé pour le faire.

Cela étant, quel penserons-nous que sera cet être, lequel non-seulement remplit le ciel et la terre, comme

nous avons dit; mais encore qui concourt comme cause principale, en tous les mouvemens naturels de toutes les créatures du ciel et de la terre, sans que cela diminue en quoi que ce soit, la moindre partie de sa félicité, ni que le soin de pourvoir à cette infinité de choses retranche rien de sa béatitude. Celui-là sans doute, qui voudra bien considérer tant de merveilles, s'apercevra aisément avec combien de raison l'ange répondit : *Pourquoi est-ce que tu demandes mon nom, qui est admirable?*

De la considération de toutes les grandeurs dont nous venons de faire ici mention, il se forme dans nos âmes une très-grande et profonde admiration de cet être divin, connoissant qu'il est immense, infini, incompréhensible et ineffable; et que non-seulement ce que nous pouvons dire, mais même tout ce que nous pouvons penser ou concevoir de ses grandeurs, n'est presque rien en comparaison de ce qui nous en reste à connoître; d'autant que tout ce que la créature, même l'angélique, peut connoître, est fini aussi-bien qu'elle; au lieu que la grandeur de Dieu est infinie : tellement qu'il n'y a nulle proportion de ce qui est connu, à ce qui reste à connoître. C'est aussi pour cette raison que David disoit : *Que Dieu avoit environné son tabernacle de ténèbres* (*Psal.* 18), pour nous signifier qu'il n'y a point d'entendement créé qui puisse atteindre à la connoissance ni à la hauteur de sa divine essence. Il semble encore nous avoir voulu dire la même chose, lorsqu'il a chanté : *Qu'il s'élève par-dessus les chérubins, et qu'il vole sur les ailes*

des vents; pour nous faire entendre que même ces esprits si relevés, dans lesquels Dieu a mis comme en dépôt les trésors de sa sagesse, demeurent néanmoins fort abaissés au regard de cette connoissance, et qu'ils perdent de vue celui qui vole sur les ailes des vents. Cela même nous a été figuré par ces deux séraphins qu'Isaïe vit au côté de Dieu (*Isa.* 6), lesquels de leurs ailes couvroient ses pieds et sa face, pour nous représenter cette même incompréhensibilité de Dieu, qu'ils voyoient de telle sorte, qu'ils ne pouvoient le voir de bout à bout, ni comprendre tout ce qui étoit en lui.

Ce que nous venons de dire nous ouvre le chemin à la théologie négative, dont saint Denis est le grand maître. Pour le mieux comprendre, il faut savoir qu'en cette vie nous avons deux manières de connoître Dieu, l'une que l'on appelle affirmative, l'autre négative; l'affirmative est lorsque contemplant les perfections et les beautés que nous voyons dans les cieux, dans le soleil, dans la lune, dans les étoiles et dans toutes les autres créatures, nous nous élevons et venons à considérer combien est plus beau et plus parfait le Créateur qui les a formées, et en qui ces qualités concourent toutes ensemble avec des avantages infiniment plus grands. Nous appelons ceci connoissance affirmative, d'autant que nous affirmons et confessons que toutes ces perfections sont en Dieu. Mais la négative est lorsque présupposant combien toutes nos conceptions sont basses et limitées, nous nions en Dieu toutes ces perfections de la manière que nous avons accoutumé de les concevoir, et que nous venons néan-

moins à les lui attribuer, comme quand nous disons : Que Dieu n'est pas grand, ni beau, ni sage, ni puissant, etc. en la manière que nos esprits le conçoivent ; mais qu'il est grand, qu'il est beau, qu'il est sage et qu'il est puissant d'une manière que tous les esprits créés ne sauroient comprendre : de sorte que niant en Dieu ces perfections de la façon que nous les concevons, nous le louons et le glorifions davantage, confessant que sa grandeur est infinie, immense, ineffable et incompréhensible.

§ 7.

Or, pour former dans nos âmes quelque conception, bien que confuse, de cette substance très-haute, nous devons prendre pour fondement une commune sentence du même saint Denis, qui dit, que dans chacune des créatures il y a trois choses, qui sont être, pouvoir et opérer; lesquelles ont une telle dépendance entr'elles, que par les unes nous connoissons les autres. Ainsi, par les œuvres nous connoissons la grandeur du pouvoir, et par celui-ci la grandeur de l'être dont l'un et l'autre procèdent. Nous considérons donc en Dieu ces trois mêmes choses, qui sont être, pouvoir et opérer, bien qu'en lui elles soient toutes une même chose. Jusqu'ici nous avons seulement parlé de ses œuvres, et par leur admirable grandeur nous connoissons la grandeur du pouvoir qui les a produites ; par la même grandeur du pouvoir nous pouvons encore connoître celle de l'être ou de l'essence, encore que l'un ne soit pas égal à l'autre, d'autant que cette

essence s'étend bien plus loin que le pouvoir ne nous le fait connoître. Parce qu'avec la même facilité qu'il créa ce monde, il en pourroit créer d'une seule parole mille autres aussi grands, ou plus grands que celui-ci, comme nous dirons ci-après. Voyons donc un peu maintenant quelle sera cette essence, qui contient ce pouvoir si grand et si admirable. Quel autre pouvoir créé peut être mis en comparaison avec celui-ci, puisqu'il n'y en a point qui soit seulement capable de créer une fourmi?

Si nous pouvons comprendre la distance et la différence infinie qu'il y a du pouvoir du Créateur au pouvoir de tout ce qu'il y a jamais eu de créé, nous pourrons aussi concevoir à proportion la différence qu'il y a de l'être de la créature à celui du Créateur; et sur ce fondement nous disons que cette substance très-haute, est infiniment éloignée de toute autre substance, et qu'elle a une autre manière d'être, de puissance et de grandeur, de sagesse, de beauté et d'une infinité d'autres perfections, que tous les entendemens créés ne peuvent comprendre. C'est pourquoi si nous en voulons connoître quelque chose, nous devons mettre sous les pieds toutes les créatures du ciel et de la terre; et passant outre, nous élever par-dessus tout ce qui peut tomber sous nos sens dans notre imagination, ou dans notre entendement, pour arriver en quelque manière à cette substance qui surpasse tous les sens et tous les entendemens, et qui s'élève et s'éloigne infiniment de tout le reste des choses. Elle n'a ni figure, ni quantité, ni qualité, ni aucun autre

accident; elle n'admet ni composition, ni changement; elle ne sent par aucun sens corporel, ni ne peut être sentie par aucun d'eux; elle n'a besoin d'aucune lumière, et n'est sujette à aucune division, ou diminution; elle n'est ni âme, ni puissance de l'âme, ni corps, ni forme de corps, elle ne peut cesser d'être, ni être plus qu'elle n'est, parce qu'en elle consiste entièrement tout être; elle n'est ni raison, ni intelligence de la manière que nous le pouvons comprendre, mais une autre manière de raison, d'intelligence et de vie; elle n'est ni grande, ni belle, ni sage, ni puissante, de la manière que nous sommes capables de l'imaginer, mais elle est d'une autre manière très-différente, grande, bonne, belle, sage et puissante.

C'est pourquoi non-seulement saint Denis, mais aussi Platon (qui étoit long-temps avant lui, encore qu'il fût philosophe païen) se sert lorsqu'il veut parler des perfections divines, de ces termes-ci : *sur-bon, sur-puissant, sur-beau, sur-sage*, donnant à connoître par cette manière de parler, la sur-éminence et les avantages des perfections divines sur tout ce que nos entendemens peuvent concevoir. Aussi est-il vrai que Dieu est une substance qui est au-dessus de toutes les substances, une vie par-dessus toutes les vies, une lumière qui surpasse toutes les lumières, et que nos yeux ne sauroient voir; une beauté qui est au-dessus de toutes les beautés, que nos esprits ne sauroient concevoir; une douceur qui excède toutes les douceurs, que nos sens ne sauroient percevoir, et non-seulement les nôtres, mais non pas même ceux de

tous les anges, de tous les chérubins, ni de tous les séraphins ensemble ; de sorte que tout ce que les entendemens des créatures peuvent concevoir des perfections du Créateur, est si peu de chose, que c'est plutôt lui retrancher et lui dénier ce qui lui est dû, que de lui attribuer la moindre chose. L'Ecclésiastique nous éclaircit fort bien cette théologie, lorsqu'il dit : (*Eccl.* 43) « Glorifiez Dieu autant qu'il vous sera pos» sible, parce qu'il est plus grand que tout ce que vous » sauriez dire de lui. Et vous qui bénissez le Seigneur, » exaltez-le tant que vous pourrez; car il excède et sur» passe toute louange ; qui est celui qui l'a vu pour » nous pouvoir raconter ses grandeurs ? et qui pourra » l'exalter autant qu'il mérite ? » Il y a plusieurs autres choses qui demeurent cachées à nos entendemens, parce qu'il y a bien peu de ses œuvres qui aient paru à nos yeux.

L'âme religieuse considérant ceci, et voyant qu'il n'y a ni titre, ni nom, ni attribut, ni louange qui puisse dignement expliquer ce qui est dû à la divinité, et que toutes les perfections et les louanges des hommes et des anges demeurent infiniment foibles pour nous en faire concevoir la moindre partie, elle s'abstient de tous ces noms, et reconnoît avec humilité qu'elle se va perdre dans un océan infini de grandeurs incompréhensibles ; de sorte qu'elle se contient dans un saint et sage silence et dans l'admiration d'une grandeur si prodigieuse. Par ce moyen, en n'entendant pas elle entend, et en ne connoissant pas elle connoît, parce que ce Seigneur est ineffable et incom-

préhensible; et nous donnons de bien plus véritables louanges à sa grandeur par le silence, que nous ne ferions en lui attribuant tous les noms et toutes les excellences qui se peuvent concevoir. C'est ce que nous a signifié le prophète royal, lorsque (selon la traduction de saint Jérôme) il a dit (*Psal.* 64) : « Pour vous, » Seigneur, se taisent les louanges en Sion, » pour nous apprendre que la plus parfaite louange que l'on peut donner à Dieu, c'est par ce saint silence et par cette profonde admiration dont nous parlons, dans laquelle l'âme dévote et religieuse demeure comme abîmée et pâmée par l'admiration de cette majesté incompréhensible.

Ceci est la théologie que saint Denis répète si souvent; aussi dit-il en quelque endroit : « L'obscurité » et les ténèbres dans lesquelles il est dit que Dieu fait » sa demeure, c'est une lumière inaccessible, la- » quelle, comme dit l'Apôtre, aucun homme n'a vue » ni ne peut voir; et par la même raison, qu'il ne » voit ni ne peut voir, il s'unit plus étroitement à ce » Seigneur qui surpasse toute connoissance. » En un autre lieu il dit encore : « Que dans cette sainte igno- » rance consiste la véritable connoissance de ce Sei- » gneur qui est au-dessus de toutes les connoissances » et de toutes les substances. » Par là ce grand théologien conclud cette doctrine, disant : « Que nous de- » vons révérer ce grand secret de la souveraine déité, » (qui surpasse tous les entendemens) par une sacrée » révérence de nos âmes et par un chaste silence. » Ce qu'il appelle chaste silence est un absolu détachement

d'esprit de toutes sortes de curiosité, qui le fait demeurer dans un anéantissement et une admiration infinie d'une si haute majesté, et lui lie la langue et l'entendement, le laissant comme noyé et perdu dans l'abîme de cette grandeur, qui n'a point de fond; ce qui lui fait dire avec le Prophète : « Pour vous, Seigneur, » se taisent les louanges en Sion. »

Tout ce que nous venons de dire sert pour nous faire en quelque façon connoître (autant néanmoins que la bassesse de nos esprits le peut permettre) quelque petite partie de la grandeur immense de notre souverain Seigneur et de notre Dieu. Les esprits séraphiques qui sont toujours en la présence de sa majesté, la reconnoissant de cette manière, demeurent comme prosternés et anéantis devant sa face, ne s'estimant pas davantage que les plus vils insectes en sa présence. C'est pour cette raison qu'il est écrit dans les livres de Job, que les colonnes du ciel (qui sont ces esprits souverains par lesquels le monde est gouverné), tremblent en la présence d'une si haute majesté, quoique ce tremblement et cette crainte ne soit ni basse ni servile, mais très-respectueuse et filiale; parce que connoissant l'immensité de cette grandeur, ils reconnoissent aussi que comme à la grandeur de la bonté il est dû un amour extrême, aussi à la hauteur d'une majesté si relevée il est dû un respect et une révérence extrême.

Mais après avoir parlé de la grandeur de notre Dieu, venons un peu à considérer aussi sa magnificence et sa libéralité, et la dépendance que nous avons de lui,

qui est telle que c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes, et enfin que toute notre vie pend comme à un filet de sa seule volonté. Isaïe nous l'a fait connoître, lorsque nous parlant de sa part, il a dit (42.) : Que c'étoit lui qui donnoit la vertu de respirer aux hommes qui demeurent sur la terre, nous enseignant par là que c'est lui qui nous maintient et nous conserve toujours, comme s'il nous créoit à tous momens, et s'il faisoit sans cesse ce qu'il a fait une seule fois, nous fournissant pour cette conservation tous les biens et toutes les délicatesses de sa providence, jusqu'à nous assister même de la garde et de la protection de ses anges, qui sont toujours devant sa face. Enfin tout ce que nous sommes, tout ce que nous possédons et que nous espérons, lui est justement dû. Que s'il ne prenoit soin de nous nourrir, nous mourrions de faim; s'il ne prenoit soin de nous vêtir, nous péririons de froid; s'il ne nous défendoit, nous tomberions incontinent sous la main de nos ennemis, et s'il ne nous gouvernoit, nous nous dévorerions les uns les autres; s'il ne nous éclairoit, nous tomberions à chaque pas, aveuglés des ténèbres de notre ignorance; et enfin, s'il ne nous consoloit, nous serions aussitôt accablés de nos ennuis.

§ 1.

Commençons maintenant à philosopher sur cette doctrine, et disons que puisque les grandeurs de notre Dieu sont si incompréhensibles, ses bienfaits envers nous si grands, et la dépendance que notre être

et notre vie ont de lui si grande, il s'ensuit absolument que nous ne saurions nous rien imaginer qui nous oblige plus étroitement ni avec plus de justice, qu'il n'y a chose au monde ni plus nécessaire ni plus importante, plus honnête ni plus excellente, que de servir, d'honorer, d'aimer, de révérer, de louer et d'adorer ce Seigneur. Cette obligation est bien si grande, que toutes celles que nous avons à nos pères, à nos bienfaiteurs, aux rois, aux princes de la terre, ou aux autres personnes les plus excellentes, étant toutes jointes ensemble, ne se doivent point appeler obligations comparées à celle-ci; comme aussi toutes les excellences et toutes les perfections qu'elles peuvent avoir en comparaison des divines, ne se doivent point nommer perfections; ceci est une conséquence de ce que nous avons dit.

Il s'ensuit encore que tout ainsi que ce souverain Père est sans cesse attentif à nous maintenir et à nous conserver, sans se relâcher un moment de cet office; il seroit juste aussi que nous qui sommes ses créatures, fussions continuellement occupés en ses louanges et à son service, tellement que comme l'acquit de cette obligation est le plus juste de tous les devoirs qui sont au monde, aussi d'en être méconnoissant c'est la plus injuste et la pire de toutes les ingratitudes. De là il faut conclure que toutes les offenses qui se commettent contre cette majesté souveraine sont d'une grandeur infinie. La raison en est évidente, parce qu'il est clair, que plus une personne est haute et relevée, plus grave est l'injure qui lui est faite : et par là il faut inférer que

la majesté de Dieu étant infinie, l'offense qui lui est faite l'est aussi, cela est très-constant et très-véritable. Aussi celui qui tombe dans ce crime, mérite une peine infinie en l'autre vie, soit parce qu'elle prive l'homme d'un bien infini qui est Dieu, soit parce qu'elle doit durer un espace de temps infini, c'est-à-dire autant que Dieu sera Dieu.

Cette vérité ne pouvant être aucunement contestée, quelles larmes, quels regrets, quelles paroles suffiront pour expliquer le mal que commettent ceux qui étant persuadés de tout ceci, et en faisant même la confession haute et publique, se portent néanmoins à offenser ce grand Dieu, sans se soucier de provoquer et d'attirer sur eux la colère d'une si haute majesté? Quel aveuglement est celui-là? quel éblouissement? de quel charme s'est servi le diable pour pervertir à ce point les esprits des hommes, qu'ils ne connussent pas un si grand malheur? Comment peuvent-ils oublier celui qui les porte toujours entre ses bras comme ses enfans, qui est le maître de l'air qu'ils respirent, de la terre qui les porte, de la mer qui les nourrit, du soleil qui les éclaire, des autres élémens qui les servent, et des anges qui les gardent? Comment osent-ils offenser cette majesté immense et infinie, dont les offenses sont aussi grandes et énormes, que son être est grand et relevé? Comment peuvent-ils continuellement offenser celui qui les nourrit et les gouverne sans cesse? Comment est-ce qu'ils ont la témérité d'attaquer celui que les principautés adorent, que les puissances redoutent, et devant lequel les colonnes du ciel tremblent?

tremblent? Comment sont-ils si hardis, que d'offenser celui qui, après la mort du corps, peut précipiter l'âme dans l'abîme des enfers? C'est par ce grand étonnement qu'Isaïe commença ses prophéties, disant : (*c.* 1.) « Ecoute, ciel, et toi aussi, terre, écoute ; car » le Seigneur a parlé. J'ai, dit-il, créé des enfans, je » les ai élevés, et ils m'ont méprisé : le bœuf a reconnu son possesseur, et l'âne l'étable de son seigneur; » mais Israël ne m'a pas connu, et mon peuple ne » m'a pas entendu. Malheur à la nation pécheresse et » au peuple rempli de méchancetés ! mauvaise semence et enfans pervers, ils ont abandonné le Seigneur, ils ont blasphémé contre le Saint, ils se sont » éloignés de lui, et lui ont tourné les épaules. » Ce mépris et cet oubli de Dieu se trouva alors parmi ce peuple, mais nous en voyons autant ou plus aujourd'hui parmi plusieurs milliers de chrétiens : aussi ne m'étonné-je point que ce juste juge nous châtie par tant de différentes sortes de calamités, par tant de famines, tant de pestes, de mortalités, de guerres et de soulèvemens de peuples; et ce qui est bien pis, par tant de diverses hérésies, dont la plus grande partie de la chrétienté se trouve maintenant infectée, jusqu'à avoir permis que tant de royaumes et de nations chrétiennes, dans lesquelles le culte de Dieu florissoit autrefois avec tant d'éclat, soient maintenant assujéties et tyrannisées par de très-cruels infidèles; car, comme Dieu est juste, à mesure que les péchés s'augmentent, il multiplie aussi les peines et les châtimens. Mais le plus grand de tous, c'est de ne reconnoître pas pour châti-

ment la colère de celui qui nous châtie, de n'entendre pas que c'est la peine de nos péchés, et de n'en pas amender notre vie. Cela nous fait voir qu'il y a des esprits malins, ennemis du genre humain, trompeurs, et qui corrompent et dépravent les cœurs. Cela même est un indice très-certain de la colère divine, laquelle par ses jugemens secrets permet cet étourdissement et cet aveuglement si grand entre les hommes, afin qu'ayant des yeux, ils ne puissent voir; qu'ayant des oreilles, ils ne puissent ouïr; qu'ayant des cœurs, ils ne puissent concevoir; et enfin, qu'ayant foi et jugement, ils ne puissent tirer profit ni de l'un ni de l'autre; de sorte que voyant tous les jours mourir les hommes devant leurs yeux, ils ne pensent pas seulement d'être mortels, et étant si subtils et si ingénieux pour les affaires du monde, et si sensibles aux maux qui les touchent au dehors, ils sont néanmoins si peu sensibles aux plaies mortelles qui tuent leurs âmes.

Or, comme nous remarquons par les choses qui ont été dites, combien c'est un grand mal que d'offenser cette souveraine majesté, nous devons aussi juger par là combien la vraie religion est nécessaire, laquelle ayant en horreur et en abomination tous les péchés, s'occupe entièrement à servir et à honorer notre grand Dieu; parce que, selon les règles de la philosophie, plus une chose est mauvaise, plus aussi sa contraire est bonne : ainsi le mal d'offenser Dieu étant extrême, on peut juger quel bien c'est que de l'honorer et de le servir, ce qui est le propre office de la vraie religion. Nous

sommes donc invités à l'embrasser non-seulement par les lois divines et humaines, mais aussi par la nature même ; c'est ce que nous enseignent toutes les nations du monde, n'y en ayant aucune, pour barbare qu'elle soit, qui n'ait connoissance de Dieu, et qui ne lui offre quelque espèce de culte et de révérence, encore qu'elle soit sans connoissance du vrai Dieu ; de là nous devons inférer nécessairement qu'il doit y avoir dans le monde une vraie religion, par laquelle le vrai Dieu soit dûment et saintement honoré et révéré, parce qu'autrement cette inclination naturelle demeureroit vaine et inutile ; et en ceci consiste le sommaire et la conclusion de la première partie de ce livre, à quoi se rapporte tout ce qui y est contenu.

Ce fondement posé, la seconde partie vient fort à propos, dans laquelle nous allons clairement prouver que cette véritable religion est celle des chrétiens, et que c'est la seule qui agrée à Dieu, et qui lui rend véritablement l'honneur, le respect et la révérence qui lui sont dus.

LE

CATÉCHISME

DE GRENADE.

SECONDE PARTIE.

SYMBOLE DE LA FOI,

OU IL EST TRAITÉ DE L'EXCELLENCE ET DE LA SAINTETÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PRÉFACE,

Dans laquelle est montrée la nécessité qu'il y a de savoir la doctrine chrétienne et la grande utilité qui s'en peut tirer.

La vie que plusieurs chrétiens mènent dans l'ignorance des lois et des fondemens de leur religion, est une des choses les plus déplorables qui soient aujourd'hui dans l'Eglise. A peine trouvera-t-on un Maure ou un juif qui ne puisse rendre raison des principaux

articles de sa loi, si on la lui demande; au lieu que les chrétiens qui devroient avoir beaucoup plus profondément gravée dans leur cœur cette philosophie toute céleste, comme l'ayant reçue du ciel, vivent avec tant de négligence, que non-seulement les enfans, mais les hommes mêmes savent à peine les premiers élémens de la foi. Que s'il est vrai que des paroles aux actions il y ait une grande distance et un grand éloignement, que doivent donc attendre ces gens-là, sinon cette malédiction dont le Prophète les menace, disant : *L'enfant de cent ans sera maudit;* c'est-à-dire, celui qui étant en âge d'avoir le jugement parfait, sera néanmoins enfant par l'ignorance des choses qui regardent Dieu et la religion? Que doivent, dis-je, attendre ces gens-là, sinon la même fin que ceux desquels ce prophète disoit : *Mon peuple a été mené captif, parce qu'il n'a point eu la science; les nobles qui étoient parmi eux sont morts de faim, et la multitude a péri de soif?* Car, comme l'entendement est la première porte par laquelle tous les biens doivent entrer dans notre âme, cette première porte étant saisie par l'ignorance, quels biens pourront y entrer? Si la première roue de l'horloge (qui fait mouvoir toutes les autres) est arrêtée, il faut nécessairement que les autres s'arrêtent aussi; et si la première roue de cette horloge spirituelle, qui est la connoissance de Dieu, nous manque, n'est-il pas vrai que nous manquerons aussi de tout le reste? C'est donc pour cela que le principal soin de notre adversaire est d'obscurcir dans nos âmes la lumière qui nous éclaire; comme la première chose

que firent les Philistins, lorsqu'ils eurent Samson en leur pouvoir, fut de lui crever les yeux, et après cela ils ne trouvèrent plus de difficulté à l'engager à tout ce qu'ils voulurent, jusqu'à lui faire tourner la meule d'un moulin comme à une bête. Il est écrit aussi des mêmes Philistins, qu'ils prenoient grand soin d'empêcher qu'il y eût des ouvriers qui travaillassent sur le fer parmi les ouvriers, afin que toutes les fois qu'ils auroient besoin de quelques instrumens de cette matière, ils fussent contraints de les aller querir en leur pays, et de s'en pourvoir chez leurs maîtres, jugeant bien que ce peuple étant désarmé, ils le pourroient retenir plus facilement dans la servitude. Or, quelles sont les armes de la milice chrétienne? quelle est l'épée spirituelle qui éteint les vices, sinon la parole de Dieu et la doctrine salutaire? Avec quelles autres armes combattit dans le désert notre chef contre l'ennemi, sinon en lui prononçant à chaque tentation une parole de l'Ecriture divine? Ce sont ces armes que nos ennemis ont aujourd'hui ravies à la plupart des chrétiens, nous laissant en leur place leurs armes malignes, qui sont les livres profanes et déshonnêtes, propres à porter les hommes aux vices et aux déréglemens.

N'est-ce pas encore un grand sujet de douleur et un grand crime de ne vouloir pas tirer du profit d'un des plus grands bienfaits que les chrétiens aient reçus de la bonté divine, qui a été de nous enseigner sa volonté par sa parole, c'est-à-dire, ce qui lui plaît et lui déplaît, afin que suivant l'un et fuyant l'autre, nous vivions en son amitié et en sa grâce, et que par ce

moyen nous soyons faits participans de sa gloire ? La grandeur de ce bienfait et de cet honneur fut excellemment expliquée par Moïse, parlant au peuple, et lui disant : « Quelle nation y a-t-il si nombreuse dans » le monde qui ait des cérémonies, des lois et des ju» gemens pareils à ceux que je vous proposerai aujour» d'hui ? » Et le prophète royal donne des louanges à Dieu, de ce qu'il avoit annoncé sa parole à Jacob, et ses jugemens à Israël; ce qu'il n'avoit jamais fait à aucun autre peuple du monde. Si donc il est vrai que cette grâce soit si grande, de quoi me sert-elle si je n'en tire aucun avantage, si je ne la lis pas, si je ne la pratique pas, si je ne la porte ni dans mes mains, ni dans mon cœur; si par elle je ne dissipe pas les ténèbres de mon ignorance, si je ne m'en sers pas pour corriger mes défauts, si je ne tiens pas mes appétits en bride, si les affections et les désirs de mon cœur n'en sont pas plus échauffés pour le ciel ? Que me sert-il que le remède qu'on me présente soit de grande vertu, si je ne veux pas le mettre en usage ? Car le bien de l'homme ne consiste pas en l'excellence des choses qu'il possède, mais en l'usage qu'il en fait, afin que par la participation et par l'exercice du bien, celui qui n'est pas vertueux le devienne.

Il y a certainement de quoi s'étonner, que les hommes soient tombés dans une lâcheté si grande, qu'ils méprisent si fort ce qui leur a été si étroitement recommandé pour leur propre bien, et dont Dieu même a témoigné faire tant d'état (*Exod.* 34); car c'est lui qui a écrit les lois sous lesquelles nous devions vivre;

c'est lui qui a commandé qu'on fît un tabernacle, qu'on mît dedans une arche revêtue d'or (*Exod.* 25), construite avec une industrie admirable, et que cette loi y fût, afin que les peuples l'eussent en plus grande vénération (*Jos.* 1); c'est lui qui commanda à Josué, de n'éloigner jamais de devant sa face le livre de cette loi, afin qu'il le pût lire sans cesse, et qu'il pût faire part aux autres de la doctrine qui y étoit contenue (*Deut.* 17); c'est lui qui commanda à tous les rois d'Israël, d'avoir toujours ce livre écrit de leur propre main, s'ils vouloient régner heureusement et vivre long-temps sur la terre. C'est sur ce commandement que Philon, célèbre auteur juif, a dit : Que Dieu ne s'étoit pas contenté que le roi eût ce livre écrit de la main d'autrui, mais qu'il avoit voulu qu'il fût écrit de la sienne propre, afin que les choses qui y étoient contenues fussent mieux imprimées dans sa mémoire, lorsqu'il les auroit écrites mot à mot et à loisir. Car il est certain que le roi devoit estimer davantage ce qu'il auroit écrit de sa propre main étant roi, et ayant plusieurs officiers et secrétaires, sur lesquels il pouvoit se décharger de ce soin; et qu'il auroit beaucoup plus de respect pour la loi de Dieu, voyant que la première fois elle avoit été écrite du doigt de Dieu, et qu'après cela elle l'étoit encore, non pas par la main de quelques personnes vulgaires, mais même par celles des rois. Afin donc que l'on ne mît jamais en oubli une chose si nécessaire, Moïse ordonna (*Deut.* 27), que lorsque les enfans d'Israël entreroient dans la terre de promission, ils élevassent deux grandes pierres, et

que sur ces pierres ils écrivissent les paroles de cette loi, afin que ceux qui passeroient par ce chemin pussent contempler ces caractères et entendre la voix muette de ce divin prédicateur. Salomon donne un conseil tout semblable au fils spirituel qu'il instruit au livre de ses proverbes, lorsqu'il dit (*Prov.* 6) : « Mon » fils, gardez les commandemens de votre père, et » n'abandonnez point la loi de votre mère; ayez soin » de l'avoir toujours attachée à votre cœur, et de l'a- » voir pendue à votre cou, comme une pierre très- » précieuse : il faut qu'elle marche avec vous, lorsque » vous cheminerez; qu'elle soit sous votre chevet, » lorsque vous dormirez, et que vous vous entreteniez » avec elle, lorsque vous veillerez; parce que le com- » mandement de Dieu est un flambeau, que la loi est » une lumière, et que la correction que la doctrine » donne, est le chemin qui conduit à la vie. » Je pourrois rapporter ici mille endroits, tant de ces livres que de tous les autres, qu'on appelle les livres de la Sagesse; dans lesquels les hommes sont exhortés à l'amour et à l'étude de la sagesse divine, qui n'est autre chose que d'écouter, de lire, de penser et de méditer la loi de Dieu jour et nuit. C'est cette bonne part que Marie choisit, lorsqu'étant prosternée aux pieds de Jésus-Christ, elle écoutoit humblement sa parole. Mais que dirai-je de la vertu et des effets merveilleux de cette divine parole? (*Hier.* 36.) « Lors- » que Dieu voulut convertir son peuple, il commanda » à Jérémie de rédiger par écrit toutes les prophéties » qu'il lui avoit révélées contr'eux, et de les lire pu-

» bliquement. Cette lecture effraya tellement ceux qui » l'entendirent, qu'ils se regardoient les uns les au- » tres, avec étonnement et confusion. » Et quand le roi Josaphat voulut réduire son royaume sous le culte et l'obéissance de Dieu (4 *Reg.* 22), quel autre moyen employa-t-il pour cet effet, sinon d'envoyer les prêtres et les lévites dans toutes les villes de son royaume, avec le livre de la loi de Dieu, pour le lire au peuple et lui expliquer sa doctrine? Et pour faire concevoir le fruit et l'avantage qui étoit revenu de cette sainte invention, Dieu fait ajouter incontinent ces paroles : « Par ce moyen Dieu répandit une si grande » crainte dans tous les royaumes de la terre, que per- » sonne n'osa prendre les armes contre le roi Josa- » phat, duquel la gloire s'éleva aussi par ce moyen » jusqu'au ciel, et ses richesses, aussi-bien que sa do- » mination, furent très-grandes. » Toutes ces paroles sont écrites au dix-septième chapitre du second livre des Paralipomènes, et plût à Dieu que tout ce chapitre fût gravé dans les cœurs de tous les prélats de l'Eglise chrétienne, afin qu'ils imitassent le bel exemple de ce saint roi, parce que s'ils faisoient ce qu'il fit, sans doute l'empire des chrétiens ne seroit pas aujourd'hui moins florissant que celui-là ne l'étoit alors, puisque nous avons le même Dieu que ce prince, prêt à nous faire les mêmes grâces, si nous lui rendions les mêmes services et les mêmes devoirs.

§ 1.

Mais entre tous les exemples que nous pourrions rapporter, pour faire comprendre les fruits qui reviennent de la bonne et salutaire doctrine, celui du saint roi Josias est digne de considération, et il me semble qu'il doit être ici rapporté dans les mêmes termes dont s'est servi le Saint-Esprit au livre des Rois. « Ce bon » roi commença son règne dès l'âge de huit ans, mais » il trouva son royaume dans une pitoyable désola- » tion par la mauvaise conduite de son père Ammon » et de son aïeul Manassès, qui furent très-méchans, » et qui trempèrent leurs mains criminelles et sacri- » léges dans le sang des prophètes. Etant parvenu à » la douzième année de son règne, le souverain prêtre » Helchias lui envoya le livre de la loi de Dieu, qui » s'étoit trouvé dans le temple. (2 *Paral.*) D'une part » ce livre contenoit, non-seulement les lois divines, » mais aussi les récompenses qui étoient promises à » ceux qui les observeroient; et de l'autre, il conte- » noit les châtimens épouvantables et les calamités » dont étoient menacés ceux qui les violeroient. Un » jour qu'on lisoit ce livre en la présence du roi, son » esprit fut saisi d'un tel effroi, et surpris d'une si » grande crainte, qu'il déchira ses habits pour témoi- » gner sa douleur, et envoya le souverain prêtre, avec » plusieurs des principaux de la ville, vers une sainte » femme prophétesse, qui faisoit sa demeure en Jé- » rusalem, afin qu'après avoir employé son crédit et » ses prières envers Dieu, pour lui et pour son peu-

» ple, il pût apprendre sa volonté déterminée par les
» paroles de ce livre. Cette sainte femme leur fit cette
» réponse. Le Seigneur a dit ceci : J'enverrai sur ce
» lieu et sur tous ceux qui l'habitent, toutes les cala-
» mités contenues en ce livre qui a été lu en la pré-
» sence du roi, parce qu'ils m'ont délaissé, et qu'ils
» ont sacrifié à des dieux étrangers. Vous direz au roi
» qui vous a envoyés vers moi, afin que je priasse
» Dieu pour lui dans cette nécessité : Le Seigneur
» Dieu d'Israël a dit ceci : Parce que tu as écouté les
» paroles de ce livre, et que ton cœur s'en est atten-
» dri, jusqu'à t'humilier devant ma face, et que par
» la crainte et le respect que tu as conçu de mon pou-
» voir, tu as déchiré tes vêtemens, et as versé des
» larmes devant moi, j'ai exaucé ta prière, je te re-
» cevrai avec tes pères, tu seras paisiblement enseveli
» dans ton sépulcre, et tes yeux ne verront pas les
» plaies et les calamités dont je châtierai ce lieu et tous
» ceux qui l'habitent. Les ambassadeurs rapportèrent
» cette réponse au roi; lequel fit à l'heure même as-
» sembler tous les principaux de son royaume, tous
» les prêtres, tous les lévites et tout le peuple, depuis
» le plus petit jusqu'au plus grand, et fit lire ce livre
» en la présence de toute l'assemblée; et lui avec tous
» les autres se vouèrent au service et au culte de Dieu,
» de quoi il exigea un serment solennel de tous les as-
» sistans. Non content de cela il purgea la terre d'une
» infinité d'abominations qui s'y commettoient, dé-
» truisant tous les autels des idoles, et faisant déter-
» rer les os des prêtres qui leur avoient sacrifié, afin

» de les faire brûler sur les autels sur lesquels ils avoient » immolé. Et ce roi fut si saint, que selon l'Ecriture, » ni avant, ni depuis lui, il n'y en eut aucun qui le » fût davantage. » Or, quelle raison et quel exemple plus convainquans pouvons-nous alléguer, pour prouver le fruit qui peut provenir de la bonne doctrine? Quel livre a jamais produit des effets si avantageux et si admirables? Et qui est-ce qui voyant tant de bons effets qui en résultent, sera assez ennemi de soi-même pour ne vouloir pas employer quelque partie de son temps à lire les livres qui contiennent la doctrine catholique, pour jouir de tous ces avantages?

Il y a encore plusieurs autres exemples que nous pouvons ajouter à celui que nous venons de rapporter; comme lorsque le prophète Baruch voulut exciter à la pénitence le peuple qui avoit été mené captif en Babylone: il se servit de ce même moyen, faisant assembler tous ces captifs en un même lieu, et leur lisant une partie de cette doctrine. (*Baruch.* 1.) L'Ecriture rapporte que «cette lecture leur toucha tellement le cœur, qu'ils se mirent à pleurer, à prier, » à jeûner et à faire pénitence de leurs péchés, et » qu'assemblant en commun toutes leurs aumônes, ils » les envoyèrent à Jérusalem pour offrir des sacrifi» ces dans le temple, afin d'obtenir le pardon de leurs » crimes. Ils y envoyèrent aussi le livre qui leur avoit » été lu, afin que leurs confrères et leurs compatrio» tes le lussent eux-mêmes, espérant que cette lec» ture opéreroit le même effet en ceux qui le liroient, » qu'elle avoit opéré en ceux qui l'avoient déjà lu.»

Cette captivité ayant pris fin après les septante ans prédits par les prophètes, par quel moyen à votre avis, la cité, le temple et la religion, commencèrent-ils à se rétablir et à se remettre, sinon par cette même lecture de la loi de Dieu? Aussi est-il écrit au second livre d'Esdras, « que dans le septième mois, tous les » peuples des villes prochaines accoururent à la cité » de Jérusalem, portés d'un même esprit et d'un même » cœur; là, qu'assemblés dans une grande place, Es- » dras lut pendant sept jours depuis le matin jusqu'à » midi, hautement et distinctement le livre de la loi » et des commandemens de Dieu; que le peuple du- » rant cette lecture versoit beaucoup de larmes; qu'au » vingt-quatrième jour du même mois ils recommen- » cèrent la même lecture quatre fois le jour, et que » pendant ce temps ils prioient et louoient Dieu; et » qu'enfin, en continuant ces saints exercices, ils fu- » rent émus à pénitence, et renouvelèrent les exerci- » ces de la religion qui étoit sur le penchant de sa » chute, et gagnèrent sur leurs esprits et sur leurs cœurs » une des choses des plus difficiles du monde, qui fut de » se séparer des femmes étrangères, avec lesquelles ils » étoient mariés, afin que le peuple de Dieu ne fût » plus mêlé avec la race des Gentils. »

Pour conclusion de ce discours, la parole de Dieu peut tout, et fait tout comme Dieu même, étant l'instrument dont il se sert avec plus d'efficace; aussi est-ce avec beaucoup de raison, qu'on lui attribue en sa manière tous les effets de la cause principale. Tellement que c'est la parole de Dieu qui ressuscite les

morts; qui régénère les vivans, qui guérit les malades, qui conserve les sains, qui donne la vue aux aveugles, qui échauffe les tièdes, qui rassasie les affamés, qui fortifie les foibles et qui donne de la résolution aux plus abattus. C'est elle encore qui est cette manne céleste, laquelle avoit le goût de toutes sortes de viandes; n'y ayant ni goût, ni douceur qu'une âme puisse souhaiter, qu'elle ne trouve dans la parole de Dieu. C'est par elle que ceux qui sont dans la tristesse se consolent, que les indévots deviennent pieux, que les affligés se réjouissent, que ceux qui sont durs de cœur se portent à la pénitence, et que ceux qui sont dociles, le deviennent encore davantage. Le Prophète a expliqué plusieurs de ces divins effets en fort peu de paroles, lorsqu'il dit (*Psal.* 11): « La loi du Seigneur est » pure et sans tache, elle convertit les âmes, le témoi» gnage du Seigneur est fidèle et véritable, et donne » de la sagesse aux plus petits. Les justices du Sei» gneur sont droites, elles réjouissent les cœurs, le » commandement du Seigneur est clair et resplendis» sant, il illumine les yeux de l'âme; la crainte du » Seigneur demeure sainte de siècle en siècle, et les » jugemens de Dieu (c'est-à-dire les ordonnances de » ses lois) sont véritables et justifiés par eux-mêmes. » Ils sont plus à désirer que l'or et les pierres précieu» ses, et sont plus doux que le rayon de miel. » Dans ces divines paroles, le Prophète a expliqué plusieurs effets et plusieurs vertus des lois et de la parole de Dieu, et à la fin il a expliqué non-seulement leur prix et leur dignité, mais aussi les douceurs et les consolations que

les âmes religieuses et pures y rencontrent. C'est pour cela même qu'il dit dans un autre psaume : « Que vos » paroles, Seigneur, sont douces à la bouche de mon » âme, elles sont plus douces pour moi que le miel. » Non content de leur avoir donné toutes ces louanges, il enseigne encore dans un autre psaume, l'amour, le zèle, la lumière et la sagesse, qu'acquièrent ceux qui s'exercent à cette divine étude, lorsqu'il dit : « O que » je suis amoureux de votre loi, Seigneur ! Je ne cesse » de la méditer tous les jours de ma vie ; elle m'a fait » plus prudent que tous mes ennemis, et plus sage » que tous mes maîtres, parce que je suis sans cesse » occupé à l'étudier et à la considérer ; elle m'a rendu » plus circonspect que les vieillards les plus expéri- » mentés, parce que je me suis attaché à l'observer. »

§ 2.

Or, si cette lumière produit dans les âmes des effets si grands et si merveilleux, que peut-on s'imaginer de plus déplorable que de voir, comme nous avons dit au commencement de ce livre, cette lumière si fort éteinte dans le monde ? Que de voir des ténèbres si épaisses, une si grande ignorance parmi les enfans, une si grande négligence parmi les pères, une si grande erreur et un si étrange aveuglement dans la plus grande partie des chrétiens ? Qu'est-ce qu'il peut y avoir dans le monde qui mérite mieux d'être appris et d'être su que la loi de Dieu, et qu'est-ce qu'on oublie plus volontiers ? Qu'y a-t-il de plus précieux et de plus méprisé tout ensemble ? Qui est-ce qui a jamais compris

la

la grandeur des obligations que nous avons à aimer et à servir notre Créateur? Qui est-ce qui sait l'efficace qui est dans les mystères de notre religion, pour nous exciter à cet amour? Qui a compris la laideur et la malice d'un péché, pour l'avoir en horreur par-dessus toutes les choses les plus horribles? Qui est-ce qui assiste à la messe et aux offices divins avec le respect que l'on y doit garder? Qui sanctifie les fêtes avec la dévotion et l'attention requise? Nous vivons comme des personnes enchantées, comme des aveugles au milieu de tant de lumières, comme des insensibles parmi tant de mystères, comme des ingrats entre tant de bienfaits, comme des sourds et des endurcis entre tant de châtimens et tant de voix, comme si nous étions glacés entre tant d'ardeurs et tant de splendeurs divines. Si nous savons quelque chose des commandemens de Dieu et de la doctrine chrétienne; nous le savons comme des pies, ou comme des perroquets; sans goût, sans sentiment et sans aucune considération; de sorte qu'on pourroit dire, que nous savons mieux les noms des choses, et les titres des mystères, que nous ne savons les mystères mêmes.

Entre les remèdes qu'il y a pour chasser cette ignorance, l'un des principaux est la lecture des livres de la doctrine catholique; je ne dis pas de ceux qui traitent des matières subtiles et curieuses, mais des utiles et des salutaires. C'est aussi pour cela que les saints Pères nous exhortent si fort aux exercices de cette lecture. Que saint Jérôme écrivant à une sainte et noble vierge nommée Démétria, laquelle donnoit tout son

bien aux pauvres, lui recommande particulièrement la lecture de la bonne doctrine, et lui conseille de semer dans la bonne terre de son cœur la semence de la parole de Dieu, afin de rendre les fruits de sa vie conformes à cette divine parole. Entre plusieurs autres préceptes qu'il lui donne dans la même lettre, il lui dit enfin, que finissant sa lettre comme il l'avoit commencée, il l'exhorte de nouveau à cette lecture. Ecrivant aussi à sainte Paule, qui versoit incessamment des larmes de dévotion, il lui conseille de se modérer en cela, et de conserver sa vue pour l'employer à la lecture de la bonne doctrine. A un ami, qui lui demandoit quelques livres saints, il lui enseigne que la véritable nourriture de l'âme est de penser jour et nuit à la loi du Seigneur. Saint Bernard écrivant à une de ses sœurs, lui donne le même conseil, et lui mande fort au long les fruits et les bons effets qui en procèdent. Mais ce qui fait bien plus à notre sujet, est que saint Paul conseille à son disciple Timothée (1 *Tim.* 4), qui étoit rempli du Saint-Esprit, de s'occuper en attendant sa venue, à la lecture des saintes Ecritures, qu'il avoit étudiées dès sa jeunesse. Par-dessus tous ces témoignages, quoique très puissans, nous en avons un très-efficace et très-fort pour convaincre les esprits; c'est celui de Moïse, lequel après la publication et l'explication de la loi de Dieu, dit au peuple (*Deut.* 6) : « Les paroles que je viens de vous » proposer, demeureront dans votre cœur. Vous les » enseignerez à vos enfans et vous penserez en elles, » soit que vous soyez en votre maison, ou que vous

» soyez en chemin, ou que vous vous leviez, ou que » vous vous couchiez. Vous les attacherez comme un » signal en votre main; elles demeureront et se mou- » vront devant vos yeux; et vous les écrirez sur les » seuils et sur les portes de votre maison. » Je ne sais de quels termes plus puissans pouvoit user ce prophète, pour nous rendre plus chère et plus respectable l'étude de la loi et des commandemens de Dieu; mais comme si tout ce qu'il venoit de dire eût été peu, dans un sujet si important, au chapitre onzième du même livre, il répète une seconde fois les mêmes paroles, pour nous exhorter à la même chose; ce qui est bien rare dans la sainte Ecriture. Tel étoit le soin et l'affection de cet homme divin, qui parloit à Dieu face à face, à nous imprimer dans l'âme la pensée continuelle de la loi de Dieu. Aussi connoissoit-il fort bien l'obligation qui nous lioit à ce devoir, et les fruits et biens inestimables qui en provenoient. Qui ne voit point combien peut aider à cette exhortation continuelle de ce saint prophète, la lecture des livres d'une bonne doctrine, lesquels quoique par divers moyens, traitent incessamment de la beauté et de l'excellence de la loi de Dieu, aussi-bien que de l'obligation que nous avons de l'accomplir? Car sans la doctrine qui ne s'acquiert que par la lecture, sur quoi est-ce que la méditation se pourra fonder et se soutenir? puisque ces deux choses sont conjointes entre elles-mêmes, comme le sont la lecture et la méditation, dont l'une nous présente à la vérité la viande, mais l'autre la mâche, la digère et la fait passer à l'âme.

J'aurois pu, outre ce que je viens de dire, prouver cette vérité par les exemples de plusieurs personnes que je sais avoir changé de vie, touchées par la lecture des bons livres; j'en aurois pu rapporter encore d'autres, ou que j'ai lus, ou que j'ai ouï raconter de plusieurs personnes, entre lesquelles il y en a eu qui se sont élevés à un si haut degré de sainteté et de pureté de vie, par cette sainte pratique et pieuse lecture, qu'ils sont parvenus à être fondateurs de religions et de saints ordres, dans lesquels beaucoup de personnes ont depuis fait leur salut. Henri huitième, roi d'Angleterre, reconnut fort bien cette vérité; car voulant attirer à son erreur quelques pères d'une chartreuse, et ne l'ayant pu faire par plusieurs sortes de vexations et de tyrannies, il commanda à la fin qu'on leur ôtât tous les livres de la doctrine catholique; croyant que lorsqu'ils seroient privés de ces armes spirituelles, avec lesquelles ils se défendoient si généreusement, il lui seroit facile de les dompter. Nous pouvons remarquer en ceci la force et la vertu que ces saintes armes ont pour nous défendre et nous protéger contre les séductions et les assauts trompeurs des hérétiques; puisque celui qui vouloit user d'artifices, voulut auparavant arracher ces armes des mains de ceux qu'il avoit dessein de séduire. Que si leur vertu est si grande, pourquoi ne tâcherons-nous pas de les mettre entre les mains du peuple chrétien? Nous voyons que l'un des plus dangereux stratagèmes dont les hérétiques de notre temps se sont servis pour pervertir les hommes, n'a été autre que d'épandre et de semer partout

les livres de leurs blasphèmes. Quoi donc, si le mensonge couvert des couleurs de la parole, a tant de pouvoir pour séduire, la vérité n'en aura-t-elle point encore davantage pour nous garantir de l'erreur, étant surtout bien expliquée par la sainte et la bonne doctrine, vu qu'elle a tant de forces et tant d'avantages pardessus le mensonge? Et si les hérétiques apportent tant de soin et tant de diligence pour corrompre et pour perdre les âmes par ce moyen, pourquoi ne nous servirons-nous pas de ceux que nous avons en main pour les sauver?

§ 3.

De la nécessité de cette sainte doctrine.

Encore que ce que nous avons dit soit plus que suffisant pour prouver notre intention, il est néanmoins à propos de passer plus avant, et de prouver par la nécessité des obligations de la vie chrétienne, la nécessité et le besoin que nous avons de sa doctrine. J'ai cru qu'il étoit nécessaire de m'engager à cela, parce que quelques personnes même d'autorité, condamnent les livres qui traitent de la vraie doctrine, à cause qu'ils sont écrits en langue vulgaire, pour la commodité de ceux qui n'ont pas la connoissance de la latine. J'avoue qu'en un sens ils ont raison, mais en l'autre je ne puis comprendre leur sentiment. Car s'ils veulent dire qu'il ne faut pas traiter en langue vulgaire les choses de la religion qui sont hautes et obscures, ni même les erreurs des hérétiques, encore que

ce soit pour les réfuter, ni autres choses semblables, non plus que les questions de théologie, lesquelles saint Augustin ne veut pas seulement qu'on traite dans les prédications qui se font devant le peuple; (1) en ce cas ils ont quelque raison; car comment oserions-nous soutenir qu'elles doivent être écoutées en langue populaire, puisqu'elles n'y doivent pas être prêchées? L'Apôtre est de cet avis lorsqu'il défend « de prêcher » des questions relevées et difficiles à comprendre; » mais il veut que l'on prêche seulement une doctrine qui édifie. Et par conséquent il n'est pas à propos non plus que les livres de l'Ecriture-Sainte aient cours en langue commune, parce qu'ils contiennent plusieurs choses obscures qui ont besoin d'explication. De sorte qu'en tous ces cas ceux qui ne veulent pas que tels livres soient écrits en langue vulgaire, ont raison. Mais de défendre qu'en cette même langue il y ait des livres qui nous apprennent à vivre conformément à la religion chrétienne que nous professons au baptême, je soutiens qu'il en naît le même inconvénient que si l'on vouloit obliger un homme à la vie monastique, en lui défendant néanmoins de lire les constitutions et les statuts de son ordre; un chrétien n'étant pas moins obligé par la première profession qu'il a faite en son baptême, qu'un religieux par la seconde qu'il a faite en son monastère. Car un chrétien qui ne voudra pas être instruit des lois de sa religion, ne sera pas moins blâmé que le seroit un religieux qui se rendroit négligent à s'instruire des lois de la sienne. Or, encore que

(1) Aug. l. 4. de doct. Christ.

les exemples et les autorités de la sainte Ecriture que nous avons rapportées ci-devant, prouvent très-clairement ce que nous avons déjà dit de l'avantage qui revient de la saine et sainte doctrine, qui s'acquiert par les livres de piété et de dévotion, il me semble néanmoins qu'il sera bien à propos de prouver la même chose par des raisons assez pressantes pour nous faire voir aussi combien elle est nécessaire.

Car en premier lieu, si un homme veut être chrétien de tout son cœur, c'est-à-dire, non-seulement de croyance, mais aussi de mœurs qui y soient conformes, il doit avant toutes choses savoir les articles de la foi dont il fait profession, et savoir non-seulement en général les articles de la foi de ses ancêtres, mais savoir même en particulier les articles de sa foi propre. De sorte que ce n'est pas assez de prononcer les paroles du Symbole en la manière que pourroit faire un perroquet, il faut avec cela entendre ce que l'on prononce, afin de ne point former des sentimens contraires à sa créance, comme saint Augustin écrit d'Alipius son cher ami. (1) Il dit, parlant de cet ami, qu'avant que le mystère de l'Incarnation lui eût été déclaré, il soutenoit que notre Sauveur n'avoit pris de notre humanité que le corps seulement, et que la personne divine qui y étoit enfermée, faisoit la fonction de l'âme. De même lorsqu'au mystère de la très-sainte Trinité le chrétien entend les noms de Père et de Fils, il faut qu'il soit persuadé qu'il n'y peut rien avoir de corporel, cette divine génération étant toute spirituelle,

(1) Aug. in l. Conf.

quoiqu'elle soit naturelle et nécessaire en Dieu. Il faut qu'il sache aussi que ce mystère doit être cru et adoré en simplicité, sans être sondé curieusement; et d'une part on y doit considérer la majesté de cette très-haute substance, qui est ineffable et incompréhensible, et de l'autre la bassesse et la petitesse de notre entendement, qui, à l'égard des choses divines, et selon les philosophes, est semblable au hibou à l'égard de la lumière du soleil. C'est ce que le chrétien doit penser de soi-même, afin que du défaut de son intelligence il ne tire point d'argument pour passer à l'incrédulité. Il doit aussi savoir qu'encore que ce mystère soit au-dessus de tout le raisonnement humain, néanmoins il n'y a rien qui se contredise, comme quelques ignorans se sont imaginés. Les choses étant donc de la sorte, il est nécessaire d'avoir une doctrine certaine qui dissipe toutes ces ténèbres, et qui nous éclaire sur des matières d'une si haute importance.

Outre cela, le chrétien est obligé de savoir les commandemens de Dieu et ceux de l'Eglise, puisque c'est la loi sous laquelle il est obligé de vivre : il doit savoir de plus que ces commandemens peuvent être violés, non-seulement par les actions, mais aussi par les pensées, c'est-à-dire par le consentement que l'on donne aux mauvaises actions ; il doit savoir encore, que non-seulement la mauvaise délibération de la volonté, mais aussi le seul plaisir de la mauvaise pensée, quoique sans dessein de passer à l'exécution, (qui est ce que les théologiens appellent le plaisir dans lequel on s'est entretenu à dessein,) est un péché mortel,

si la matière est considérable. Un chrétien est encore obligé de confesser ses péchés au vicaire de Jésus-Christ, qui est son pasteur, et de les lui confesser pour le moins une fois l'an, mais il le doit faire beaucoup plus souvent, s'il veut vivre dans lès règles du christianisme. Pour satisfaire à cette obligation, il doit savoir bien examiner sa conscience, et pour cet effet il doit s'examiner sur tous les commandemens de Dieu et sur tous les péchés mortels, afin de connoître en quoi il a péché, soit par action, soit par parole, soit par pensée, et de ne faire pas comme certains hommes grossiers qui s'étant jetés aux pieds d'un confesseur, ne peuvent presque pas au bout d'une année s'accuser d'un seul crime, quoiqu'ils en aient commis un très-grand nombre, et se contentent de dire: Mon père, s'il vous plaît de m'interroger. Il ne suffit pas de confesser ses péchés, si le repentir de les avoir commis n'accompagne la confession; c'est pourquoi il en faut connoître la laideur, le dommage qu'ils nous causent, et l'état déplorable où ils réduisent l'âme: mais surtout, combien ils offensent la majesté de Dieu, de qui nous avons reçu tant de bienfaits, lesquels nous employons souvent pour l'offenser. Car, comme la contrition est un don de Dieu très-particulier, il ne la donne qu'à ceux qui de leur part se disposent, et font tout ce qu'ils peuvent pour la recevoir; mais parce qu'une des parties principales de cette contrition consiste en une résolution ferme et déterminée de ne plus retomber dans le péché, la prompte rechute étant une marque certaine d'un foible repentir, il faut savoir les

remèdes et les moyens qui doivent être pratiqués pour produire ce bon effet : en voici le dénombrement. C'est d'éviter toutes les occasions de commettre aucune offense ; c'est l'exercice de l'oraison, la fréquentation des sacremens, la lecture des bons livres, la sobriété dans le boire et dans le manger, la retenue de tous nos sens, surtout de celui de la langue, par laquelle les hommes commettent tous les jours tant de crimes. Il n'est pas moins aussi important de bien garder sa vue, par le moyen de laquelle la mort entre bien souvent dans nos âmes comme par des fenêtres. Mais entre tous les préceptes que nous pouvons donner, l'un des plus importans est de résister promptement aux premiers assauts des mauvaises pensées, en leur opposant la mémoire de la passion de notre Sauveur Jésus-Christ : car de penser que sans être muni de ces armes spirituelles on puisse vivre saintement et vertueusement dans un monde perverti et plein d'occasions de péchés, étant revêtus d'une chair dont les inclinations sont si dépravées, et d'ailleurs étant environnés de tant de démons et de tant d'hommes plus pervers que les démons mêmes, c'est vouloir monter au ciel de nous-mêmes, sans aucun aide et par les propres forces de la nature. C'est donc à cause de ce défaut que nous voyons si peu d'hommes vivre sans péché mortel ; ainsi il sera très-avantageux, pour être bien instruit de toutes ces choses, de les étudier dans les livres qui les enseignent.

Mais lorsque le chrétien voudra s'approcher de la sacrée communion, qui sera-ce qui lui enseignera l'ex-

cellence de ce divin sacrement, la grandeur de ce bienfait, et la majesté suprême qui est enfermée dans ce mystère, afin qu'il puisse comprendre avec quelle crainte, avec quel respect, avec quelle pureté de conscience, avec combien d'humilité et de recueillement il se doit préparer pour recevoir le Seigneur de toutes les choses créées, et pour participer par ce moyen à la grâce de ce grand sacrement, aux richesses et aux consolations qu'il apporte? Il importe d'être bien instruit, parce que de communier sans s'être bien préparé, c'est, comme dit l'Apôtre, boire et manger sa condamnation (2 *Cor.* 11). Mais, hélas! n'est-ce pas dans cette fâcheuse disposition que la plupart des chrétiens s'approchent aujourd'hui de la sainte table, puisqu'il paroît si peu d'amendement en leurs vies?

C'est aussi le devoir d'un chrétien de faire oraison, ainsi que l'Ecriture nous le recommande très-étroitement, pour demander à Notre-Seigneur les remèdes nécessaires pour toutes les nécessités spirituelles ou corporelles de la vie, dont le nombre est infini. Mais afin que l'oraison ne soit pas sans effet, il faut savoir les vertus dont elle doit être accompagnée, qui sont l'attention, la dévotion, l'humilité, la persévérance, mais surtout la foi et la confiance en Dieu, selon la parole du Sauveur, qui a dit si expressément (*Marc.* 11): « Vous recevrez tout ce que vous de- » manderez. »

L'Apôtre veut aussi que l'on joigne à l'oraison l'action de grâces pour les bienfaits que l'on a reçus (1 *Tim.* 2). Elle s'appelle le sacrifice de louanges, et c'est celui

que Dieu demande avec tant d'instance au psaume 49. Mais comment pourra le chrétien s'acquitter de ce devoir avec le sentiment de dévotion convenable, s'il ne connoît pas même le nombre et la grandeur de ces bienfaits?

Il faut encore être assuré que jamais nous ne manquerons de tentations en cette vie, puisque selon Job (*chap.* 7) : « La vie n'est qu'une longue tentation ; » et selon saint Pierre : (*chap.* 5) « Notre ennemi tour-
» nant autour de nous comme un lion rugissant,
» cherche quelqu'un qu'il puisse dévorer et en faire
» sa proie. » Saint Paul ne nous donne pas moins de
» terreur de la force et du pouvoir de ce furieux adversaire ; mais il nous enseigne aussi mille moyens de nous servir de nos armes spirituelles pour lui résister, et pour nous défendre d'une infinité de piéges qu'il a pour nous surprendre ; tantôt il le fait par des pensées de blasphèmes, tantôt par des tentations contre la foi, tantôt par la colère, tantôt par la haine, tantôt par des désirs de vengeance, quelquefois par des appétits sensuels, et quelquefois plus finement en nous faisant boire le poison qu'il cache sous le doux breuvage et sous l'agréable apparence du vice couvert du masque de la vertu. Que si le chrétien n'est pas bien averti de tous ces écueils contre lesquels l'innocence, comme une foible nacelle, court de si grands périls, et s'il ne sait pas les moyens d'éviter ces dangers, que peut-il espérer, sinon de se perdre à chaque pas, et de tomber dans l'abîme des péchés?

Nous voguons aussi sur les eaux de cette vie mor-

telle, étant agités sans cesse de plusieurs vents : tantôt nous sommes dans la tourmente, et quelquefois aussi dans la bonace ; c'est-à-dire, tantôt parmi les prospérités, et quelquefois aussi parmi les adversités. Les unes quelquefois nous élèvent dans des vanités d'un orgueil insupportable, jusqu'à nous faire oublier Dieu ; et les autres qui sont toutes différentes, nous réduisent quelquefois à l'impatience, quelquefois au désespoir, quelquefois encore à une tristesse démesurée, quelquefois à des plaintes contre la Providence, et par fois à des désirs de nous venger des injures qu'on nous a faites. Or, si celui qui veut être vrai chrétien n'est pas bien préparé pendant la paix contre tant d'assauts d'une si cruelle guerre, comment pourra-t-il éviter de si grands et si ordinaires périls ? Mais qui pourra lui donner des moyens plus salutaires, ou des remèdes plus efficaces pour s'en garantir, que la doctrine et les préceptes des bons livres ?

Pour fournir heureusement cette carrière qui nous conduit au ciel, nous avons encore grand besoin de la pratique de quatre vertus signalées, qui sont l'amour de Dieu, l'horreur du péché, l'espérance en la miséricorde divine et la crainte de sa justice ; et tout notre salut consiste en ces grandes vertus. On les appelle vertus affectives, parce qu'elles consistent dans les mouvemens et les sentimens de notre volonté : or, comme cette puissance de l'âme ne porte à aucun sentiment, ni à aucune affection, sinon à mesure que l'entendement lui en représente les causes et les motifs, il s'ensuit que le vrai chrétien doit savoir ce qui

peut le pousser à chacune de ces choses; car encore que Dieu verse lui-même les vertus dans l'âme des justes, l'homme ne doit pas se reposer tellement sur Dieu, qu'il n'agisse aussi de sa part, à quoi plusieurs belles considérations peuvent l'exciter. Que si cette matière est si abondante, combien sera-t-il utile à un véritable chrétien d'être instruit de quelques-unes de ces considérations qui le portent à la recherche de chacune de ces vertus! et tout cela nous est enseigné par les livres qui contiennent une bonne doctrine.

Quelqu'un me dira que j'exige beaucoup par ce que j'ai proposé dans cette préface; à quoi je réponds, que cela peut être objecté par ceux qui se contentent d'être chrétiens par la seule foi, sans avoir aucun égard à la conduite de la vie; mais ceux qui veulent l'être avec pureté de conscience, et se retirer de toute sorte de péché mortel, trouveront que c'est fort peu de chose: au contraire, l'expérience des périls, des occasions et des tentations qui sont si fréquentes dans le monde, leur fera connoître que tout ce que j'ai dit et beaucoup davantage leur est nécessaire pour faire en sûreté le voyage de la terre au ciel, qui est d'une distance infinie. C'est pourquoi il ne faut point douter que tout ce que j'ai écrit ne soit absolument nécessaire pour être du nombre des élus.

§ 4.

Réponse à quelques objections.

Celui qui demeurera d'accord de la nécessité des choses que j'ai mises en avant, m'objectera peut-être que les prédications ordinaires qui se font dans les églises peuvent suffire pour cet effet, sans l'aide de la lecture des bons livres; mais je réponds premièrement qu'en plusieurs endroits il n'y a pas de prédicateurs, outre que, pour parler avec saint Grégoire, aux lieux où ils sont plus fréquens on les estime peu, et où ils sont rares ils ne sauroient beaucoup profiter. Il faut encore considérer que les prédicateurs ne descendent pas ordinairement aux particularités dont je viens de parler, se contentant de traiter des vertus en général; or il est certain que la doctrine morale profite peu, lorsqu'elle est commune et générale, outre que plusieurs de nos sermons servent plutôt pour exercer la patience des auditeurs, qu'ils ne contribuent à leur édification.

Un autre me dira que de la lecture des bons livres quelques-uns prennent prétexte, ou de mépriser les sermons, ou de n'y aller point du tout; et je réponds encore à cela, que la bonne doctrine n'enseigne pas à mépriser la parole de Dieu, mais qu'elle enseigne au contraire à l'avoir en vénération et en estime : que si quelques-uns ne le font pas, c'est plutôt un effet de leur orgueil, qu'un effet de cette doctrine; or, pour la faute d'un petit nombre d'orgueilleux, il n'est pas

juste qu'un plus grand nombre de gens de bien soient privés des fruits d'une lecture salutaire. Il y en a aussi qui diront que cette lecture attache tellement certaines personnes aux exercices spirituels, qu'elles viennent à négliger leurs maisons et leurs familles, et le soin même qu'elles doivent avoir de leur père et de leur mari; à quoi je réponds aussi que cette bonne doctrine ne condamne rien tant que ce désordre, puisque c'est elle qui conseille toujours de préférer les choses d'obligation à celles de dévotion, celles de précepte à celles de conseil, les nécessaires aux volontaires, et celles que Dieu commande à celles que l'homme se prescrit par piété : tellement que ce désordre procède bien plutôt du vice de la personne, que de la doctrine.

D'autres ont dit que la bonne lecture a donné sujet à quelques erreurs; et je réponds à ceux-là, qu'il n'y a rien de si parfait dont la malice humaine ne puisse faire mauvais usage. Quelle doctrine peut être plus pure que celle des évangiles et des épîtres de saint Paul? et néanmoins tous les hérétiques n'ont-ils pas fondé leurs opinions perverses sur cette excellente doctrine? C'est ce qui fait dire à l'apôtre saint Pierre, parlant des épîtres de saint Paul (2.*c.*3.) : « Qu'elles sont » en quelques endroits difficiles à entendre, sur quoi » quelques esprits malintentionnés ont pris occasion » de fonder leurs erreurs. » Il dit aussi, « que les hé- » rétiques se veulent prévaloir de toutes les saintes » Ecritures, en leur attribuant un mauvais sens, et » les falsifiant pour donner couleur à leur mauvaise » doctrine. » Mais de grâce, que l'on me dise s'il y a

aucune chose en la vie humaine, de quelque nécessité et de quelque utilité qu'elle puisse être, que nous ne soyons contraints d'abandonner, si nous voulons avoir égard à tous les inconvéniens qui en naissent? Que les pères ne marient jamais leurs filles, puisqu'il y en a qui sont mortes dans leurs couches, d'autres de la main de leurs maris. Ne nous servons jamais de médecins ni de médecines, puisque les uns et les autres ont souvent fait mourir ceux qui s'en sont servis. Que l'on ne porte plus d'épées ni d'autres armes, puisqu'elles tuent tant d'hommes chaque jour. Ne voguons plus sur la mer, trop de gens y ont fait naufrage de leurs biens et de leur vie. Que l'on ne parle plus de l'étude de la théologie, puisque c'est de là que tous les hérétiques ont tiré des argumens pour soutenir leurs erreurs, en abusant de la sainteté de ses lumières. Que n'aurois-je point à dire des choses de la terre, vu même que celles du ciel ont leurs inconvéniens? Qu'y a-t-il de plus nécessaire que le soleil pour la conduite de toutes les choses de ce monde? et néanmoins combien de personnes sont mortes par l'ardeur de ses rayons? Mais qu'est-il besoin que je m'arrête à parler de toutes ces matières, puisque même la bonté, la miséricorde et la passion de Jésus-Christ notre Sauveur, qui sont les principales causes de tout notre bien, ont donné sujet aux méchans de persévérer en leurs péchés, prenant trop de confiance sur ces gages précieux? J'ajoute une chose qui me semble fort importante : je veux demander s'il y eut jamais chose plus capable de convaincre les Juifs et de les convertir à la foi, que la résur-

rection de Lazare enterré depuis quatre jours et sentant déjà mauvais, lequel le Sauveur ressuscita par ces seules paroles : *Lazare, sors dehors.* Et ce peu de mots fut suffisant pour le dégager des forces de la mort et des liens dont ses pieds et ses mains étoient attachés dans le sépulcre. Après cela, quel cœur si obstiné pourroit-il y avoir au monde qui ne fût vaincu par une merveille publique, et attiré à la foi de ce Seigneur? Mais, ô malice incroyable, et insupportable endurcissement du cœur humain ! ce miracle si surprenant et si admirable non-seulement ne fut pas capable de convaincre le cœur des pontifes et des pharisiens, mais au contraire il leur fournit l'occasion et la matière pour condamner à mort l'auteur d'une action si prodigieuse. Que s'il est vrai que la malice humaine ait pris sujet d'un si grand bien pour faire un si grand mal, qui sera-ce qui, pour s'abstenir de l'usage des bonnes choses, voudra se servir de l'exemple des abus qu'en font les méchans, les appliquant à leurs damnables intentions?

J'ai avancé toutes ces raisons pour répondre aux objections de ceux qui se flattent du mauvais succès qui naît quelquefois des bonnes choses, et pour faire voir qu'il n'y en a point de si absolument bonne, qui ne traîne avec soi ses inconvéniens, qui sont causés non par le défaut de sa nature, mais par l'abus qu'en font les hommes. Or il n'est pas juste que pour l'abus et le désordre du plus petit nombre, le plus grand perde l'usage du bien et le fruit de la bonne conduite. Le Sauveur nous a fort bien enseigné cette maxime

dans la parabole de l'ivraie, où il dit (*Matth.* 13) : « Que les serviteurs demandant à leur maître s'ils arracheroient cette mauvaise herbe, afin qu'elle ne » fît point de tort à la bonne semence, il leur dit, » qu'ils la laissassent croître jusqu'à la moisson, parce » qu'il pourroit arriver qu'en arrachant la mauvaise » herbe, ils arracheroient aussi la bonne. » Il nous apprend par cette parabole, que la condition des gens de bien est tellement respectable, qu'il faut s'exposer à beaucoup d'inconvéniens avant que de leur faire souffrir quelque perte ou quelque préjudice.

J'ajoute encore que bien loin que la bonne et sainte doctrine nous donne occasion de commettre des erreurs, elle nous aide au contraire et nous affermit infiniment en la foi. Pour prouver cette vérité, je veux rapporter ici une chose qui me fut autrefois racontée par un seigneur du conseil général de l'inquisition de ce royaume de Portugal, laquelle peut beaucoup servir pour faire connoître quel est le fruit de la bonne lecture, et quels sont les dangers que peut produire la mauvaise. Il me raconta donc qu'un homme vint un jour de son propre mouvement et sans être accusé demander pardon et miséricorde au saint office, confessant que pour avoir lu de mauvais livres il en avoit tellement perdu la foi, qu'il en étoit venu à croire qu'il n'y avoit autre chose que la vie et la mort; mais que depuis, ou par certaine occasion, ou parce que Dieu en ordonna de la sorte, il se mit à lire des livres de saine et sainte doctrine, et qu'ensuite s'adonnant entièrement à cette dernière lecture, il vint à sortir de

l'aveuglement dans lequel il avoit vécu, de quoi il demanda très-humblement pardon, et il l'obtint. J'ai voulu mettre ici cet exemple pour rendre témoignage du fruit qu'on peut retirer de la bonne doctrine.

Dom Fernand Carillo étant ambassadeur en ce royaume, me raconta une autre chose qui n'est ni moins véritable, ni moins remarquable. Il me dit qu'un esclave maure nommé, ce me semble, Hamet, avoit un livre d'oraison et de méditation, dans lequel il lisoit fort souvent. Les autres serviteurs se moquant de cela, lui demandoient : Hamet, que lis-tu là? et il leur répondoit : Laissez-moi faire. Enfin il continua tant cette lecture, que ce Seigneur qui convertit autrefois l'eunuque de la reine d'Ethiopie par la lecture d'un prophète et par le ministère d'un apôtre, fit une pareille grâce à ce Maure; en sorte qu'il vint de son propre mouvement, inspiré de Dieu, demander le baptême et à se faire chrétien. Ces deux exemples, et ce que j'ai rapporté d'ailleurs, nous font bien clairement connoître quel secours nous recevons de la bonne doctrine, soit pour nous confirmer en la foi, soit pour nous faire avancer en toutes les autres vertus.

Pour conclusion de tout ce discours, j'établis que les lois et la bonne justice ne s'arrêtent pas au bien particulier, mais qu'elles ont pour objet le bien commun et général; c'est-à-dire, qu'elles ne regardent pas les personnes particulières, mais qu'elles regardent tout l'intérêt public, qu'il n'est pas juste de priver de son avantage pour le respect et par le désordre de quelques particuliers. Elles n'ont pas d'égard non plus aux

dommages particuliers que les choses peuvent apporter avec elles, si l'utilité prévaut par-dessus les dommages, comme nous voyons dans la navigation, parce que si les dommages des naufrages y sont grands, les profits de la navigation et du commerce le sont encore davantage.

J'ai à demander pardon à mon lecteur de m'être si fort étendu sur cette matière; mais je l'ai fait afin qu'on vît clairement le besoin que nous avons de nous employer à la lecture des bons livres, sans nous détourner de cette bonne occupation par la persuasion et par le dégoût que peuvent imprimer dans les esprits certaines gens qui sont d'un avis contraire. D'ailleurs il y auroit peu de profit à espérer de ce que je vais produire, si la bonne doctrine écrite en langue vulgaire passoit non-seulement pour inutile, mais aussi pour dangereuse. Et comme saint Jérôme fit autrefois une préface pour justifier la traduction qu'il avoit faite de l'Ecriture-Sainte; de même j'espère que celle-ci pourra servir pour la défense non-seulement de ce livre, mais encore de tous les autres, que moi ou les auteurs qui ont écrit des choses de piété pourroient avoir publiés en langue vulgaire.

CHAPITRE PREMIER.

Que les hommes ne sauroient vivre sans la foi : qu'il y a deux sortes de foi, l'une acquise et l'autre infuse.

La vie éternelle (dit le Sauveur parlant à son Père éternel) consiste en ce que vous soyez seul reconnu pour vrai Dieu, avec Jésus-Christ que vous avez envoyé au monde : cette sentence, quoique courte et succincte, est comme un abrégé de toute la philosophie chrétienne; mais avant que de passer plus avant, il faut savoir que les deux principales opérations de Dieu, par lesquelles nous parvenons à la connoissance et du Père et du Fils, sont celles de la création du monde et de la rédemption du genre humain. Ces deux grands ouvrages sont les principaux articles de notre foi et les premiers fondemens de toute la doctrine chrétienne, pour l'intelligence de laquelle nous avons entrepris cet ouvrage; mais parce que la connoissance de ces deux opérations divines doit venir par la foi (car c'est d'elle-même que parle le Sauveur), il est nécessaire de traiter premièrement de cette foi, qui est le premier fondement de cette doctrine; ce qui est aisé à connoître par la première parole du symbole de notre croyance, qui commence par ce mot, *credo*, je crois.

Toutefois, avant que d'entrer en matière, il est

nécessaire de faire voir premièrement qu'en cette vie nous ne saurions être sans quelque sorte de foi, c'est-à-dire, sans croire plusieurs choses que nous n'avons pas vues, et dont nous ne savons pas la raison. Saint Augustin nous l'enseigne au sixième livre de ses Confessions, lorsqu'il décrit l'état misérable où étoit son âme avant qu'il eût reçu la foi; voici ses paroles : « De » même, dit-il, que celui qui est une fois tombé entre » les mains d'un médecin ignorant, appréhende de se » confier à un plus expérimenté; ainsi mon âme qui » avoit été traitée par tant de mauvais médecins et par » tant de maîtres pernicieux, craignoit de se mettre en» tre les mains d'un plus sage, lequel sans doute, par » le moyen de la foi, la devoit guérir. Mais, Seigneur, » par votre main divine qui n'est que douceur et clé» mence, vous commençâtes peu à peu à traiter mon » cœur, et à le rendre capable de considérer combien » il croyoit de choses que je n'avois jamais vues, et » qui n'avoient pas été faites en ma présence; comme » sont plusieurs choses qui sont contenues dans les his» toires profanes, plusieurs encore qui se sont pas» sées dans des villes où je n'avois jamais été, et d'au» tres aussi que je croyois sur le rapport de mes amis, » et même sur celui de diverses personnes inconnues; » car sans cette sorte de croyance la vie humaine ne » sauroit avoir une conduite assurée. Mais surtout avec » quel certitude me tenois-je assuré d'être le fils de » mon père et de ma mère, quoique je ne le pusse sa» voir que par le rapport d'autrui ! Ce fut par là, Sei» gneur, que vous me persuadâtes non-seulement

» d'ajouter foi aux Ecritures que vous avez établies » avec tant d'autorité parmi toutes les nations, mais » aussi de blâmer beaucoup ceux qui ne les croyoient » pas ; de sorte qu'étant incapable et foible de moi-» même pour trouver la vérité par des raisons éviden-» tes, et pour remédier à ce défaut, ayant besoin de » l'autorité et du témoignage de vos Ecritures, je » commençai de croire qu'il n'étoit pas possible que » vous eussiez donné une telle autorité dans le monde » à ces sacrés caractères, si ce n'eût pas été pour être » cru ce que vous êtes, pour être honoré, et pour être » désiré comme vous le méritez. » Ce sont les paroles de saint Augustin.

Ayant donc posé pour fondement que cette vie ne se peut passer sans quelque sorte de foi, il faut venir au traité particulier de la foi chrétienne, et déclarer premièrement ce que c'est que la foi chrétienne, et combien il y en a de sortes.

A l'égard du premier point, il faut savoir qu'il y a deux sortes de foi ; l'une qu'on appelle acquise, et l'autre qu'on nomme infuse. La foi acquise est celle qui se forme par plusieurs actes de croyance ; telle est celle des turcs ou des hérétiques, lesquels par la mauvaise coutume qu'ils ont prise d'ajouter foi à leurs erreurs et à leurs impiétés, viennent enfin à s'y confirmer de telle sorte, qu'à peine les peut-on dégager ou détromper de ce qui leur a été tant de fois enseigné, et de ce qu'ils ont si avant imprimé dans l'esprit. La foi infuse est celle que le Saint-Esprit imprime dans l'âme du chrétien, ce qui se fait ordinairement au bap-

tême, où la foi est infuse conjointement avec la grâce, et avec elle toutes les vertus qui procèdent de la grâce. Cette foi est une lumière du Saint-Esprit, mais une lumière propre et surnaturelle infuse dans l'entendement du chrétien, qui le porte très-efficacement à croire ce que l'Eglise lui propose, sans voir la raison sur laquelle elle se fonde ; parce que cette lumière invisible du Saint-Esprit opère d'une manière beaucoup plus excellente que la raison humaine ne pourroit opérer en nous. Nous avons un grand et assuré témoignage de cette vérité dans la constance des martyrs; mais principalement dans celle des femmes, et même des enfans d'un âge à peine susceptible de croyance, lesquels, sans savoir les fondemens ni les raisons de notre foi, l'ont néanmoins soutenue avec tant de fermeté, qu'ils se sont laissés déchirer et mettre en pièces plutôt que de se départir de la confession de la vérité catholique. C'étoit donc cette entière certitude et cette force invincible qu'ils avoient en eux-mêmes, qui éclairoit leurs âmes de la lumière de cette foi dont nous parlons.

Mais il faut savoir qu'encore que la foi soit appuyée sur une fermeté et sur une certitude infaillible, (puisqu'elle est fondée sur la première vérité qui est Dieu, lequel nous a révélé tout ce que nous croyons) elle n'a pas néanmoins les preuves ni les lumières de la raison, parce qu'elle comprend des choses qui sont au-dessus de toute raison; tel est le mystère de la très-sainte Trinité; celui de l'incarnation du Fils de Dieu, et tous les articles de la foi que Notre-Seigneur a bien

voulu nous révéler, sans quoi il n'étoit pas possible que la raison humaine les pût comprendre. Et c'est pourquoi l'Apôtre a dit (*Hebr.*) : Que la foi est une croyance des choses qui ne se voient pas, c'est-à-dire, qui ne se peuvent comprendre par la seule raison, mais par une révélation divine, en soumettant l'entendement à croire par la foi ce qu'il ne peut croire par la raison ; or c'est en cela que consiste le mérite de la foi. Ce qui nous est encore enseigné par le même Apôtre dans l'exemple d'Abraham (*Genes.* 15), à qui Dieu promit un fils, quoiqu'il fût âgé de cent ans, et que sa femme le fût de quatre vingt-dix, et naturellement stérile ; ce qui étoit entièrement impossible dans l'ordre de la nature : et néanmoins ce saint patriarche ne laissa pas de croire fidèlement à la parole de Dieu, bien qu'il ne vît aucune raison pour espérer cet avantage. Et cette foi lui fut imputée à mérite, et lui tint lieu d'une action de justice (comme parle l'Ecriture) ; aussi le sera-t-elle à tous ceux qui d'une semblable foi et d'une pareille dévotion croiront ce que Dieu nous a révélé ; de sorte que plus la chose qui nous est proposée à croire sera obscure et éloignée de la raison, plus le mérite de la foi sera grand. Saint Chrysostôme dit que le vrai chrétien et le véritable serviteur de Dieu doit être si constant en cette foi, qu'encore même qu'il semble y avoir de la contrariété aux choses que Dieu a dites, il ne doit pas faire difficulté de les croire ; et il nous donne pour exemple la foi du même saint patriarche dont nous venons de parler, auquel Dieu ayant promis que son fils Isaac seroit le

père d'un grand peuple, il lui commanda néanmoins de l'immoler, avant même que ce jeune homme eût eu des enfans. Celui qui jugeroit des choses selon l'entendement humain, pourroit-il s'imaginer rien de plus contraire que ces deux exemples que je viens de rapporter? Ce saint homme ne perdit pas pour cela la foi ni l'assurance qu'il devoit avoir en la promesse divine; mais il crut que Dieu ressusciteroit plutôt son fils après sa mort, afin que sa parole fût accomplie.

Il faut donc demeurer d'accord que l'autorité de Dieu suffit pour l'établisssment de tous les mystères de notre foi dont il est l'auteur, sans chercher de raison. Pythagore, comme le rapporte Valère Maxime, étoit en si grande vénération parmi ses disciples, qu'ils tenoient pour un grand crime de contester entr'eux sur les choses qu'il leur avoit enseignées; que si quelqu'un les obligeoit à rendre raison de ce qu'ils avoient mis en avant, ils n'en alléguoient point d'autre que la seule autorité de leur maître, en disant : Il l'a dit. S'il est vrai que l'on porte un si grand respect à un philosophe, combien est-il plus juste de le rendre à cette première et suprême vérité, sans nous amuser à éplucher curieusement les secrets de la foi, qu'elle nous a enseignés elle-même? C'est ce que le Seigneur nous a voulu marquer, lorsque dans la loi il commanda aux prêtres et aux lévites, qu'en enveloppant les ornemens du sanctuaire pour les transporter d'un lieu à l'autre, ils ne s'arrêtassent point à les regarder trop curieusement, parce qu'autrement ils mourroient; en d'autres choses qu'il défendoit, il se contentoit de dire :

Ceux qui contreviendront à mes ordres, ne seront-ils point en danger de mourir? Mais ici il dit absolument qu'ils mourront. (1 *Reg.* 6.) Les Bethsamites en firent une malheureuse expérience en leurs personnes; car l'arche de l'alliance ayant été amenée de la terre des Philistins en la leur, ils voulurent voir avec une curiosité téméraire ce qu'il y avoit dedans, et pour ce péché Dieu en fit mourir sur l'heure un grand nombre. Cet exemple nous doit enseigner à ne point conserver en nos âmes aucune semblable curiosité, en recherchant par des raisons humaines la découverte et la manifestation des choses qui sont au-dessus de toute raison, parce que là où Dieu parle, nous ne devons que nous humilier et baisser les ailes de notre entendement, comme faisoient ces saints animaux d'Ezéchiel, (*c.* 1), lorsqu'ils entendoient résonner la voix du ciel.

Mais on ne doit pas s'imaginer qu'encore que les choses que nous croyons soient au-dessus de la raison, nous soyons toutefois poussés légèrement à les croire; car il n'est pas incompatible que les choses que nous croyons soient au-dessus de la raison, et que néanmoins nous ayons raison de les croire, surtout lorsque nous voyons qu'elles sont avérées et confirmées ou par quelque miracle, ou par quelque chose de surnaturel. En effet, ceux qui crurent en Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir vu qu'il avoit ressuscité le Lazare, eurent une très-juste occasion de croire en lui. Nicodème n'en eut pas moins voyant les miracles que faisoit le Sauveur, car les miracles étant des ouvrages de Dieu seul, lorsqu'ils se font en témoi-

gnage de quelque vérité, Dieu dont le témoignage est infaillible, en est lui-même le témoin. Or, la foi et la religion chrétienne étant confirmées par un nombre presque infini de miracles, par la vérification et l'accomplissement de tant de prophéties, et par les témoignages d'une infinité de martyrs ou d'autres très-saints personnages, ne sémble-t-il pas que nous pouvons dire avec confiance : Seigneur, si notre croyance est trompeuse, c'est vous qui nous avez trompés ; car les choses que nous croyons ont été témoignées et certifiées par des marques si extraordinaires et si prodigieuses, qu'il étoit impossible qu'elles eussent été faites par d'autre que par vous. De sorte qu'il est aisé de conclure, qu'on ne sauroit dire que nous croyons légèrement ; au contraire, notre croyance est appuyée sur des fondemens solides et inébranlables. C'est aussi ce qui a donné sujet aux théologiens de dire, que la vérité des articles de notre foi n'est pas claire et évidente (puisque la foi est une croyance des choses qui ne se peuvent voir), mais que c'est une chose claire et évidente que nous les devons croire.

L'on doit ici remarquer que cette foi infuse dont je parle, ne se perd point par quelque péché mortel que ce soit, s'il n'est directement opposé et contraire à la foi même, comme l'hérésie ou l'apostasie, parce que la foi est le fondement de tout l'édifice spirituel. Car comme nous voyons que le fondement d'une maison subsiste en son entier, quoique la maison soit renversée par terre ; de même quoique l'édifice spirituel des vertus soit renversé par le péché mortel, néanmoins

le fondement de la foi demeure, et avec elle l'espérance, sa compagne inséparable, quoiqu'à la vérité elles demeurent informes, c'est-à-dire, sans la vie et la perfection qu'elles reçoivent de la charité. Nous devons aussi remarquer que la pureté de la vie et la bonne conscience sont la plus forte et la plus sûre garde que puisse avoir la foi, parce que c'est la foi qui excite les hommes à bien vivre, et que si nous la laissons oisive et ne l'employons par l'opération, elle devient semblable au cheval qui se ruine dans l'étable faute d'exercice, et au fer que la rouille consume s'il n'est mis en usage. Car pour punition de la faute que nous commettons, en ne retirant pas les avantages dont nous devrions nous prévaloir par cette lumière du ciel, et par l'acquisition de ce talent que le Seigneur nous a prêté, Dieu permet que nous tombions dans l'aveuglement, et que nous perdions le fruit d'un si grand bienfait; c'est pourquoi l'Apôtre nous conseille d'accompagner toujours la foi de la bonne conscience, parce que par le défaut de l'une plusieurs ont perdu l'autre.

CHAPITRE II.

De la division de la foi, en foi formée et foi informe, c'est-à-dire, de la foi qui est avec la charité, ou de celle qui est sans la charité, et des excellences et propriétés de la foi.

Il faut savoir maintenant que la foi est quelquefois accompagnée de la charité, et qu'alors elle s'appelle foi formée ou foi vive, parce qu'elle reçoit la vie de la charité, qui est comme l'âme de la foi ; et quelquefois aussi elle est sans la charité, et alors elle est dite foi informe et foi morte. Ce n'est pas qu'elle ne soit à la vérité une véritable foi ; mais elle est appelée une foi morte, parce qu'elle manque du lustre de la vie, de la perfection et de la beauté dont elle est ornée lorsqu'elle est enflammée et embrasée par la charité. On dit que l'ambre, de soi, n'a pas l'odeur fort agréable, mais qu'étant mêlé avec le musc, il en reçoit la suavité et la bonne odeur, qui lui donne tant de réputation. Nous en pouvons dire presque autant de la foi accompagnée de la charité, si ce n'est que la charité est une vertu plus excellente que la foi, ainsi que l'Apôtre nous enseigne (1 *Cor.* 13).

Il faut ensuite savoir que cette foi étant accompagnée de la charité, l'est par conséquent de l'obéissance aux commandemens de Dieu, à laquelle la même foi nous dispose, parce que lorsqu'elle est formée, elle a

cela de propre, qu'elle rend l'homme enclin à vivre selon ce qu'elle lui enseigne; de sorte que quand la foi nous propose cette sentence du Sauveur : (*Luc.* 23.) *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous*, elle s'efforce de faire pénitence; et lorsqu'il dit : *Tous ceux qui m'appellent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux; mais il n'y entrera que ceux qui font la volonté de mon Père*, elle travaille de toutes ses forces à accomplir cette volonté; et quand le même Sauveur dit encore (*Matth.* 18) : *Si vous ne vous humiliez, et si vous ne vous rendez semblables à de petits enfans, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux*, elle s'applique à imiter l'humilité et la simplicité des petits. Elle en fait de même de toutes les autres choses que Dieu nous commande, conformant toutes ses actions et toute sa vie à ses préceptes. Telle fut jadis la foi de ceux qui ouïrent la prédication de saint Pierre, lesquels renonçant généreusement à tous les biens qu'ils possédoient, les vendirent, et apportèrent aux pieds des apôtres le prix qu'ils en avoient retiré. Telle fut encore celle des Ninivites, lesquels donnèrent tant de croyance aux paroles du prophète Jonas, qu'ils se convertirent au moment même, et quittèrent leurs actions criminelles; de sorte qu'à parler proprement, la foi est comme le maître et le tuteur, qui nous enseigne la manière de vivre vertueusement. Elle est comme un flambeau allumé qui éclaire nos entendemens, et nous fait connoître la vérité; elle est comme un médecin, qui nous apprend les remèdes pour guérir les maladies de nos âmes;

âmes; elle est comme un législateur qui nous donne des lois pour bien régler notre vie, et pour la conduire par des observations utiles et salutaires; elle est comme l'architecte et le principal conducteur de l'édifice spirituel, qui enseigne à ses inférieurs de quelle façon ils doivent se gouverner en leurs emplois. Elle est le soleil de notre vie, qui éclaire les ténèbres des mortels, leur montrant à quoi ils doivent tendre, par où ils doivent marcher, et quelle doit être l'intention et le motif de toutes leurs actions. La foi est véritablement ces yeux que Salomon dit être en la tête du sage pour conduire et dresser les pas de la vie; elle est comme une sentinelle qui marche devant nous pour découvrir les embûches que nous dressent nos ennemis, et pour nous conduire par des chemins assurés; elle est les ailes de l'oraison, avec lesquelles l'âme s'élève jusqu'à la présence de Dieu, et en obtient ce qu'elle demande, puisque le Seigneur a dit : (*Marc.* 2.) *Quoi que vous demandiez dans votre prière, croyez que vous l'obtiendrez, et que la chose vous sera donnée.* Mais saint Bernard, enchérissant par-dessus tous ces titres et ces excellences, dit : « Qu'il n'y a rien qui » soit caché à la foi. Qu'y a-t-il, dit ce Saint, à quoi » la foi ne parvienne? La foi ne connoît point la faus- » seté; elle conçoit ce que la raison ne sauroit conce- » voir; elle comprend les choses les plus obscures; » elle embrasse celles qui sont sans mesure; elle con- » noît les futures; elle passe au delà des bornes de la » raison humaine; elle excède les limites de l'expé- » rience et de l'usage de la nature; enfin c'est elle qui

» enferme en quelque façon toute l'éternité dans son » sein. Ainsi il ne se peut rien trouver qui soit si vaste » et si étendu. » Ceci est de saint Bernard.

La foi est encore, comme dit saint Jean, (*c.* 5.) la victoire qui surmonte le monde. «C'est elle, selon saint » Paul, (*Heb.* 2.) qui justifie les âmes, parce qu'elle » est la racine et le fondement de toutes les vertus qui » sont nécessaires pour notre justification : et, par » elle, ainsi que dit le même Saint en un autre lieu, » les saints ont vaincu les royaumes, ont opéré la jus- » tice, sont parvenus à l'accomplissement des pro- » messes divines, ont fermé la bouche aux lions, ont » éteint les flammes du feu, ont mis en fuite les en- » nemis; par la foi les saints sont devenus forts en la » guerre, ils ont renversé les tentes et les pavillons de » leurs adversaires, ils ont rendu aux mères affligées » les corps morts de leurs enfans. C'est cette foi, com- » me dit ce grand Apôtre, qu'ont professée et publiée » tous les saints patriarches, dès le commencement » du monde, et par laquelle ils ont conduit leur vie, » se confiant aux paroles et aux promesses de Dieu; » par elle ils croyoient ce qu'ils ne voyoient pas, et » espéroient ce qu'ils ne possédoient pas, s'élevant » au-dessus de toute la raison humaine, et réglant » leur vie et leurs mœurs par les lumières de la pa- » role divine. » Cela s'appelle justement vivre par la foi, de même que font tous les justes, comme parle le Prophète : parce que la foi est comme le nord qui conduit leur navigation, et comme la carte marine qui règle leurs routes et leurs démarches.

Cette doctrine étant ainsi éclaircie, il faut conclure que la foi élève l'homme à un état beaucoup plus excellent que celui qu'il possédoit par la nature; parce qu'ayant reçu dans son sein la lumière du Saint-Esprit, il y enferme en soi une chose plus qu'humaine, et commence d'entrer dans l'ordre des choses divines.

Or, la foi étant avantagée de tant de prérogatives et de tant de priviléges, il s'ensuit que le principal soin du vrai chrétien doit être celui de travailler de toutes ses forces pour l'accroître et la rendre plus parfaite; parce que, comme la charité, l'espérance et toutes les autres vertus prennent quelque accroissement par l'usage et l'exercice que nous en faisons, aussi-bien que par le mérite des bonnes œuvres, il en est de même de la foi.

Toutefois il faut remarquer que la foi ne donne pas seulement de l'éclat et de la perfection à la charité, mais aussi au don de l'intelligence qui est l'un des sept dons du Saint-Esprit; parce que plus l'homme est fait participant de ce don, plus sa foi est éclairée, dissipant peu à peu les obscurités qui y sont attachées, et qui sont comme naturelles. Ce qui va quelquefois jusqu'à tel point, qu'il se trouve des personnes avec une foi si éclairée, et tellement confirmée par ce don, qu'elles semblent n'avoir plus de foi, mais une autre lumière plus claire que la foi même. D'où néanmoins il ne faut pas inférer que la foi qu'elles avoient, soit comme détruite et anéantie, mais qu'elle demeure beaucoup plus éclairée par ce don de l'intelligence, qui est comme une nouvelle forme qui l'enrichit et

l'embellit. Ce don reçoit encore un grand secours par les préceptes qui concernent la foi; et ce sont eux et leur doctrine qui nous font voir sa beauté et son excellence dans le rapport et la convenance de tous les mystères qu'elle propose. Or, par l'humble étude et par la recherche de la vérité, l'homme se rend digne, et mérite que le Saint-Esprit augmente en lui, non-seulement la lumière de la foi, mais encore le don de l'intelligence, dont le propre est de pénétrer dans la vérité et dans la convenance des mystères que nous croyons. Et plus il les pénètre, plus il les croit fermement, et par conséquent plus il se porte fortement à conformer sa vie et ses actions à leur conduite. Mais comme entre ces mystères, celui de l'Incarnation et de la passion du Sauveur, la peine et la gloire qu'il a de lui-même assignées aux bons et aux méchans, sont des motifs très-efficaces pour nous porter à l'amour et à la crainte de Dieu, et à l'observation de ses commandemens, il s'ensuit que plus l'homme croit fortement et palpablement, pour ainsi parler, les choses qui lui sont proposées par la foi, plus il se portera véritablement aux choses que nous avons enseignées. C'est en ce sens que se peut entendre la sentence du prophète que nous avons naguères alléguée : *Que le juste vit par la foi* (*Abac.*), puisque portés par la considération des mystères qui nous sont proposés, nous en concevons des motifs de mieux régler nos mœurs et nos intentions, et que les mettant à exécution par la grâce de la foi, il est constant que plus cette foi sera vive et ardente, plus serons-nous poussés à nous avancer dans le chemin du ciel.

Par toutes ces raisons il est aisé de conclure, que comme un bon jardinier emploie tous ses soins à bien cultiver la racine de ses arbres, parce que de la racine procède tout le fruit qui se répand dans les branches; ainsi l'un des principaux soins du chrétien doit être de bien cultiver la foi qui est la racine de toutes les vertus, parce que cette racine étant bien cultivée, les branches des autres vertus en croîtront davantage et fructifieront beaucoup plus abondamment.

C'est à cela principalement que serviront les préceptes qui sont contenus en ce livre, qui n'est que comme la préface et l'introduction au Symbole de la foi, contenant ses mystères et ses articles. Mais remarquez que nous ne prétendons pas de prouver cette foi par la raison, puisqu'elle ne se fonde pas sur des raisons humaines, mais sur les lumières du Saint-Esprit, comme nous avons dit. Notre intention est de faire seulement connoître l'excellence de la foi, soit pour acquérir les avantages qu'elle a accoutumé de produire, soit pour faire voir au chrétien la beauté et la dignité de la foi qu'il professe, afin qu'il travaille pour faire profiter ce talent, et qu'il rende grâces à Dieu pour un si grand bien qu'il a refusé à tant de nations, espérant que par cette reconnoissance et par le bon usage de cette faveur, Dieu la lui conservera, et la lui augmentera par sa grâce, en ce malheureux temps où la foi souffre de si grands et de si dangereux naufrages.

CHAPITRE III.

De la première excellence de la doctrine de notre foi, qui est de nous avoir été enseignée et révélée par notre Dieu. Ce qu'on reconnoît principalement par les erreurs des philosophes, et surtout en la recherche du souverain bien de l'homme.

La première dignité, et la plus haute excellence qui se trouve en la doctrine de la vraie foi, est qu'elle nous a été donnée et enseignée par notre Dieu même, parce que la foi étant le fondement de tout l'édifice spirituel, et le fondement devant toujours être ferme et fixe (car autrement tout ce qui seroit élevé dessus, tomberoit incontinent en ruine) on ne peut trouver cette fermeté, ni par la lumière de la raison humaine, ni par la doctrine ou par l'étude de la philosophie. On voit clairement que la raison humaine ne suffit pas à cela, et on le voit par cette infinité de sectes et de faux dieux, dont le monde étoit rempli avant la prédication de l'Evangile, comme nous ferons voir. Tout cela dura plusieurs milliers d'années, sans que le temps qui découvre toutes choses, fût capable de détromper les hommes et de les tirer de ces damnables erreurs. Nous voyons donc par cette funeste expérience, combien la seule raison humaine est de soi-même incapable de nous donner la connoissance des choses divines et de la vraie religion.

Cette raison, quoiqu'aidée du secours et de l'étude de la philosophie, ne pouvoit non plus nous tirer de l'erreur. Ce dont nous pouvons juger par cette infinie diversité, et par la contradiction qu'il y a eu dans la doctrine des philosophes. Celui qui voudra en avoir une plus ample connoissance, peut lire le premier livre que Cicéron a écrit de la nature des dieux, et ce que Plutarque a écrit dans un autre livre, des diverses opinions des philosophes. Saint Augustin, au dix-huitième livre de sa Cité de Dieu, raconte quelque chose de cette diversité, lorsqu'il dit : Qu'entre les philosophes quelques-uns assuroient qu'il n'y avoit qu'un seul monde, d'autres qu'il y en avoit un nombre infini; les uns, que ce seul monde avoit eu un commencement, les autres qu'il étoit de toute éternité; les uns, qu'il devoit finir, les autres qu'il devoit durer sans fin. Quelques-uns assuroient qu'il étoit gouverné par la providence divine; d'autres, que tout dépendoit du hasard et de la fortune. Quelques-uns soutenoient que nos âmes étoient immortelles; les autres, qu'elles étoient mortelles; ceux qui les croyoient immortelles, vouloient aussi qu'elles fussent converties en des âmes d'animaux, selon leurs bonnes ou leurs mauvaises actions, quelque temps après la séparation de leurs corps, témoin Pithagore, avec sa métempsycose; les autres vouloient tout le contraire. De ceux qui les croyoient mortelles, les uns assuroient qu'elles finissoient avec le corps, les autres qu'elles vivoient quelque temps après le corps, mais non pas toujours; il y en avoit qui constituoient la fin de notre félicité dans

les biens du corps, les autres dans les biens de l'âme, d'autres dans tous les deux. Et d'autres ajoutoient encore aux biens du corps et de l'âme, les biens temporels. Il y en avoit qui soutenoient que nous devions toujours croire ce qui nous étoit montré par les sens, les autres que nous ne le devions pas toujours croire, et d'autres que nous ne le devions jamais croire. Enfin il y avoit une telle contradiction entr'eux, qu'il s'éleva une autre secte de philosophes, qui furent nommés les nouveaux académiciens, lesquels voyant l'infirmité et la foiblesse de l'entendement humain, disoient que l'on ne pouvoit rien savoir avec certitude, mais seulement en apparence, et par vraisemblance. De sorte que leur profession étoit d'employer leurs raisons autant pour prouver une proposition, que pour prouver la contraire, et de laisser ainsi les choses indéterminées. Ce fut ce qui donna sujet à Théodoret, dans son premier livre de la Providence, de dire, qu'il n'y avoit aucune nécessité de réfuter ces opinions de philosophie, parce qu'elles se détruisoient assez d'elles-mêmes par leurs contrariétés; d'où il faut conclure qu'il n'y a qu'une seule vérité, et que les faussetés qui s'éloignent du but de cette vérité, peuvent être infinies.

Mais ce qui nous prouve plus clairement que la philosophie est incapable de nous donner des règles pour bien vivre, est l'ignorance des philosophes touchant la dernière fin de l'homme. Pour bien entendre ceci, il faut savoir que tous les hommes qui sont, qui ont été, ou qui seront, naissent avec un appétit et un

désir naturel de parvenir à un état dans lequel ils puissent vivre si abondamment, et tellement pourvus de toutes sortes de biens et de commodités, qu'il ne leur reste plus rien à souhaiter, en sorte que cette roue vive et active de notre appétit s'arrête et se fixe entièrement ; car c'est lui qui souffre sans cesse une faim insatiable, désirant toujours plus qu'il ne possède, afin d'arriver à cet état de plénitude. C'étoit donc cet état qui s'appeloit félicité, souverain bien et dernière fin de l'homme, auquel ils ne faisoient point de doute que l'on ne pût arriver, n'étant pas, disoient-ils, raisonnable que l'auteur de la nature eût imprimé dans nos cœurs un désir et un appétit naturel de choses impossibles, puisqu'il est vrai que la nature ne fait rien d'inutile et hors de propos. Les philosophes convaincus par cette puissante raison, appliquèrent leurs esprits et toutes leurs études à connoître en quelle sorte de biens consistoit cette félicité et cette dernière fin, jugeant qu'il leur étoit impossible de bien régler leur vie, s'ils n'avoient auparavant découvert à quelle fin ils la devoient dresser. Car dans les choses qui se destinent à quelque fin, la règle de ce qui se doit faire, se prend de cette même fin; tellement que celui qui veut naviguer, doit premièrement savoir où il veut arriver, afin que selon son dessein il y dresse sa route. Le médecin qui veut guérir un malade, doit premièrement savoir la qualité et le nom de la maladie, afin qu'il applique les remèdes qui lui sont convenables; de même pour bien régler et pour bien conduire la vie de l'homme, il faut savoir premièrement la dernière fin de

l'homme, afin que selon cette fin on dresse tous les progrès et tous les pas de la vie. C'est pour cette raison qu'Aristote, dans ses livres de la morale, voulant donner aux hommes des règles et des préceptes pour bien vivre, traite premièrement de la dernière fin de l'homme, parce que de là il devoit prendre sa visée, pour mieux atteindre au but où il vouloit que ses règles et ses préceptes conduisissent la vie.

§ 1.

Des erreurs des philosophes touchant la dernière fin.

Les philosophes qui faisoient profession d'enseigner à bien vivre, connoissant cette vérité, employèrent, comme nous avons dit, toutes leurs études à découvrir en quelle sorte de biens consistoit cette fin. Mais en cela ils s'égarèrent si fort, que Varron (au rapport de saint Augustin, dans le dix-neuvième de ses livres de la Cité de Dieu) compte jusqu'à deux cent quatre-vingts opinions différentes sur les biens dans lesquels ils constituoient cette dernière fin. Ce qui nous sembleroit incroyable, si nous ne l'avions appris d'un homme de si grande autorité.

Le même Varron (très-célèbre entre tous les auteurs, tant grecs que latins) voulut aussi déterminer de son chef en quelle espèce de biens consistoit cette félicité tant désirée, et pour y parvenir il présupposa que l'homme n'est ni l'âme seule, ni le seul corps aussi, mais le corps et l'âme joints ensemble. C'est pourquoi il constitue cette félicité dans la possession

des biens du corps et de l'âme conjointement. Mais comme dans l'âme il y a deux parties principales, qui sont l'entendement et la volonté, il veut que dans l'entendement il y ait une parfaite sagesse, parce que c'est son bien propre et particulier; et dans la volonté, qu'il y ait une vertu consommée, laquelle ait dompté et mortifié toutes les passions qui lui pourroient faire la guerre. Pour le corps, il veut la santé, les forces, la bonne disposition et le bon tempérament, à quoi Aristote ajoute de plus une portion convenable de biens temporels, dont la vertu se puisse servir au besoin. De là il s'ensuit que ce bienheureux qu'ils dépeignent, avec la possession de tous les biens, doit avoir un titre exprès d'exemption générale de tous les maux et de toutes les misères de cette vie, puisque les uns troublent l'âme, et que les autres font préjudice aux biens du corps, qui sont aussi nécessaires pour la perfection de cette félicité.

Saint Augustin après avoir rapporté l'opinion de ce philosophe, se moque avec beaucoup de raison d'une si profonde rêverie, et telle que d'avoir voulu constituer une souveraine félicité en une vie environnée de tant de misères et de calamités que nous en éprouvons chaque jour et à chaque moment, nous autres malheureux enfans d'Adam, sur le dos desquels a été mis ce joug si dur et si pesant. Car si la félicité consiste en la possession de tous les biens du corps et de l'âme, et en l'exemption des maux qui peuvent affliger ces deux parties de l'homme, où se pourra trouver l'homme dans une telle abondance de biens, et

dans une si parfaite exemption de maux, cette vie étant comme elle est, une mer agitée de continuelles inquiétudes et de troubles perpétuels, une vallée de larmes, une prison de criminels, une vie dans laquelle les misères sont en beaucoup plus grand nombre que les cheveux de la tête, où les maladies du corps sont si aiguës, si nombreuses et si fréquentes; où les appétits de l'âme sont si déréglés, les haines si ordinaires, les colères si violentes; où l'envie règne avec tant de rigueur contre ceux qui sont au-dessus de nous; où nous recevons tant d'ennui et de tristesse pour ne pouvoir obtenir l'effet de nos désirs; où les larmes sont si fréquentes pour les morts de nos proches ou de nos amis, les injures et les oppressions des mauvais voisins si ordinaires, les trahisons et les dissimulations des faux amis si continuelles, les injustices des mauvais juges si grandes; où il y a si peu de vérité, si peu de fidélité, si peu de loyauté; où la malice et l'ambition règnent; où la vertu est ou cachée, ou rejetée; où rien n'a plus d'estime ni de pouvoir que l'argent; où le fils désire souvent la mort du père, le gendre celle du beau-père, et le frère celle du frère, pour absorber sa succession? Mais que dirai-je de la guerre continuelle que la chair fait à l'esprit? Que dirai-je des tentations de l'ennemi? Que dirai-je des guerres sanglantes et cruelles, qui troublent par mer et par terre la paix des pauvres mortels? Que dirai-je encore des embûches, des faux témoignages et des procès injustes qui nous sont suscités par les méchans? Peut-on assez exagérer la tyrannie et l'insolence des

riches, ni les larmes et les oppressions des pauvres? Salomon trouvoit ce mal si grand, qu'il faisoit plus d'état de la condition des morts que de celle des vivans, et croyoit plus heureux ceux qui n'étoient pas nés, pour ne pas voir tous les maux qui se passoient sous le soleil. Mais qui pourroit raconter les accidens imprévus dont nous sommes souvent atteints? Les naufrages, les incendies, les larcins, les emprisonnemens, les enfantemens abortifs ou monstrueux, les maladies des enfans, la folie et les furieux emportemens des jeunes gens, la foiblesse et les infirmités des vieillards, la pauvreté et la nécessité extrême que souffrent généralement tous les misérables? Enfin cette vie est telle, que le saint homme Job, qui avoit fait une si étrange expérience de ses misères, dit, que c'est *une guerre et une tentation continuelle:* que les maux dont elle est remplie vont quelquefois à une telle extrémité, qu'il y a eu plusieurs hommes, qui pour s'en délivrer, ont choisi la mort, et se la sont donnée de leurs propres mains. Qui sera donc assez aveugle pour se persuader que dans une semblable vie il se puisse rencontrer tant soit peu de félicité, y ayant tant de misères et tant de malheurs qui l'accompagnent? Ces misères ne nous détrompent pas seulement; mais si nous voulons écouter leurs voix, elles nous avertissent encore, que si nous ne prenons Dieu pour notre pilote, nous ne saurions voguer sur cette mer si troublée d'orages, si pleine d'écueils et si agitée de tempêtes. C'est Dieu qui a sans doute permis qu'elle fût remplie de tant de calamités, afin que nos propres

misères et nos extrêmes nécessités nous obligeassent d'avoir recours à lui, et qu'elles nous fissent voir que nous ne pouvions échapper à tant de dangers, s'il ne tenoit en main le gouvernail de notre vie, pour nous en délivrer, en nous donnant la force et la vigueur pour n'y pas faire naufrage; car, comme dit saint Grégoire, il nous en délivre mieux quand il nous donne la patience.

Pour revenir à mon discours, s'il faut posséder une parfaite sagesse pour avoir une parfaite félicité, combien d'années, et combien d'étude faut-il employer pour l'acquérir, puisque Platon appeloit heureux ceux qui même dans la vieillesse étoient devenus sages? Que si avec la parfaite sagesse, il est encore nécessaire d'avoir une parfaite vertu, et que pour y parvenir il faille avoir dompté et mortifié toutes ses passions, qui pourra espérer le bonheur de parvenir à ce point, sans le secours de la grâce divine? Mais si avec ces deux perfections si difficiles à acquérir, ils désiroient encore d'autres choses pour le bien du corps, comme nous avons dit, quand ou comment pourra-t-on assembler tant de choses? Cicéron a dit, qu'à peine en chaque siècle il se pouvoit rencontrer un bon orateur, tant il falloit de choses accumulées les unes sur les autres pour en former un parfait, parce que ces choses ne pouvoient presque sans miracle se trouver dans une seule personne. Que si toutes ces qualités étoient si difficiles à assembler en un sujet comme celui-là, combien pourront-elles plus difficilement convenir et concourir ensemble, pour rendre un homme bienheu-

reux ; puisque le défaut d'une seule est capable de détruire toute sa félicité, et que le plus petit manquement fait plus d'effet, pour le rendre misérable, que toutes les autres conditions jointes ensemble n'en peuvent produire pour le rendre heureux? (*Esth.* 3.) Aman, ce grand favori du roi Assuérus, nous enseigne clairement cette vérité; car, quoiqu'il fût un des plus heureux hommes du monde, il confessa néanmoins qu'il faisoit fort peu d'état de sa faveur et de ses richesses, parce que Mardochée ne lui rendoit pas l'honneur qu'il désiroit.

§ 3.

Puis donc qu'il est si peu possible d'assembler tant de parties en un seul homme, qui est celui qui se pourra dire et qui pourra être heureux? Et que sauroit-on d'ailleurs s'imaginer de plus étrange, ou de plus indigne, que toutes les brutes aient ordinairement leurs propres fins auxquelles elles doivent parvenir; et que l'homme seul, pour lequel tout ce monde inférieur a été créé, se trouve si éloigné de pouvoir atteindre à la sienne? Mais quoique les philosophes se soient trompés si grossièrement, ils méritent en partie d'être excusés, et en partie de ne l'être pas. Ils méritent à la vérité d'être excusés, parce que considérant l'appétit naturel qu'ont les hommes d'être bienheureux, ils avoient opinion qu'on le pouvoit être, et comme ils n'avoient aucune connoissance de la félicité que nous espérons en l'autre vie, ils étoient contraints de la chercher en celle-ci. D'ailleurs, considérant les inconvé-

niens et les incommodités dont tous ses biens étoient traversés, les uns constituoient cette félicité en une sorte de biens, et les autres en une autre, selon leurs divers goûts et leurs divers sentimens. Mais d'autre part, ils sont indignes de pardon, parce qu'étant pressés de tant de contrariétés, ils n'ont pas eu recours à leur Créateur, pour lui demander sa lumière, afin de découvrir une vérité si importante à notre vie ; au contraire ils se sont confiés vainement en leurs esprits, et non-seulement ils ont cru que de leurs propres forces ils pouvoient comprendre en quoi consistoit cette félicité, mais même qu'ils y pouvoient parvenir par leurs seules lumières naturelles, ce qui n'étoit pas une moindre folie, et une présomption moins dangereuse.

Mais enfin, de tout ce long discours apprenons au moins deux choses très-dignes d'être sues ; l'une, que puisque l'homme est capable d'arriver à un état de félicité auquel il est porté par un appétit naturel, et que cet état ne se peut rencontrer en cette vie, il s'ensuit nécessairement qu'il y pourra parvenir en l'autre, afin que ce désir naturel que Dieu a imprimé dans nos cœurs, ne soit ni vain ni inutile. La connoissance de cette vérité est de telle importance, que l'Apôtre l'a mise pour le premier fondement de tout le christianisme, lorsqu'il dit (*Hebr.* 2) : « Que celui qui cher-» che Dieu, doit croire qu'il y a un Dieu qui récom-» pensera ceux qui le servent. » La seconde, qui revient à notre sujet, est que nous devons inférer que la philosophie humaine ne suffisoit pas pour nous enseigne

gner

gner la vraie religion, ni pour nous donner des règles certaines de bien vivre, puisque n'ayant pu s'élever jusqu'à la dernière fin de notre vie, elle pouvoit aussi peu nous enseigner les moyens par lesquels nous y pouvions parvenir, puisque la raison des moyens se tire de la fin, comme nous avons dit.

De là nous devons conclure qu'il n'étoit pas raisonnable que la providence divine (laquelle par la confession même de toute la philosophie ne manque jamais dans les choses nécessaires) nous manquât en cette nécessité, qui est la plus grande et la plus importante de toutes ; et puisque cette providence n'abandonne pas même les animaux, pour petits qu'ils soient, les ayant tous pourvus des propriétés nécessaires pour la conservation de leurs vies, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle manquât à la plus noble de toutes ses créatures dans le plus important de ses besoins : car il est très-vrai que la chose la plus nécessaire à l'homme est de savoir la façon d'honorer et de servir Dieu, de connoître la fin pour laquelle le même Dieu l'a créé, et les moyens pour y parvenir. Les philosophes en qui la nature semble avoir employé plus de force et de vertu qu'aux autres hommes, n'ayant pu parvenir jusqu'à cette importante vérité, de laquelle dépend la conduite de notre vie, il n'étoit pas juste que le Créateur abandonnât sa créature raisonnable dans une si grande nécessité de son âme, l'ayant pourvue d'ailleurs de tant d'autres choses pour le service et pour les commodités du corps ; autrement ce seroit contre tout l'ordre de sa sagesse et de sa providence, de faire cas du moins

pour négliger le plus, ce plus étant d'une si haute et d'une si notable importance. Or, puisque ce désordre ne peut tomber en cette bonté et en cette sagesse infinie, il s'ensuit que c'étoit à elle seule à nous révéler cette vérité, de laquelle dépend sa gloire et notre félicité, l'un ne se séparant jamais de l'autre; puisque, comme dit saint Eucher, il a voulu que notre remède fût aussi son sacrifice; et par conséquent nous devons conclure, qu'il est de la bonté et de la providence divine de révéler et d'enseigner aux hommes le chemin de leur félicité et de leur salut.

Mais il faut remarquer que cette vérité est confirmée non-seulement par cette nécessité, mais aussi par l'amitié que Dieu a pour les gens de bien. Pour preuve de ceci, nous supposons (ce que nous ferons voir ci-après) que dans l'Eglise chrétienne il y a eu un nombre presque infini de personnes très-saintes, comme de confesseurs, de martyrs, de moines et de vierges, dont la vertu a été telle, que celle de tous les autres hommes, même des plus grands et des plus renommés philosophes, n'étoit qu'une ombre et une petite apparence de sagesse, en comparaison de la sagesse de ces saints. Il est donc certain que comme Dieu ne manque jamais à ses créatures dans les choses nécessaires, il a aussi une affection très-particulière pour les bons, puisqu'il est la bonté même, et que la ressemblance est la cause de l'amour; s'il les aime véritablement, il doit les aider en leurs nécessités. Or, la plus grande de toutes, est le salut de leurs âmes, à laquelle ils ne sauroient parvenir sans le con-

noître, et ils ne le sauroient connoître pour obtenir leur salut, s'il ne leur donne cette connoissance. Puisque tout ceci est tellement véritable, qu'il ne peut recevoir de contradiction, il s'ensuit que Dieu doit avoir donné cette connoissance aux gens de bien; et puisque nous supposons qu'ils ont beaucoup plus fleuri dans l'Eglise chrétienne que dans toutes les autres religions, il s'ensuit aussi que c'est en elle qu'est la véritable connoissance de Dieu, donnée et enseignée par lui-même. Tout ce que nous traiterons en cette première partie, servira de preuve à cette vérité; et de là on pourra inférer qu'en la seule religion chrétienne se trouve la connoissance de la vraie foi, révélée et donnée aux hommes par la faveur particulière de Dieu, puisque dans elle seule s'est trouvé un si grand nombre de gens de bien, qui par conséquent ont été les bien-aimés et les chéris de Dieu.

CHAPITRE IV.

De la seconde excellence de la religion chrétienne, qui consiste à avoir des sentimensde Dieu, très-sublimes et très-élevés.

La première et la principale chose qu'opère la religion chrétienne, est de produire des sentimens très-sublimes et très-magnifiques de la divinité, lui attribuant tout ce qui est sortable à sa toute-puissance et à sa gloire, sans rien diminuer de ce qui lui peut

appartenir ; car c'est un blasphème et un péché très-abominable de lui ôter quelque chose de ce qui lui est dû, ou de lui attribuer ce qui ne lui convient pas. Or, pour ce regard, l'on ne peut rien attribuer à Dieu au delà de ce que la religion chrétienne confesse lui devoir être attribué ; car elle confesse hautement que Dieu est un être si excellent, que l'on ne peut en concevoir un plus excellent. Elle confesse qu'il est infini, qu'il est immense, qu'il est incompréhensible, qu'il est ineffable, qu'il est sans commencement, qu'il est sans fin, qu'il est indépendant de tout autre que de soi-même, et que tout ce qui est dans la nature dépend de lui ; car il est ce premier être indépendant de tout autre, et s'il étoit possible, on le diroit l'auteur de son être même, duquel tout ce qui a être soit au ciel, soit en la terre, soit dans l'air et dans les eaux, a reçu le peu qu'il a d'être, soit pour le temps ou pour l'éternité. Pour le temps, comme les animaux et les âmes végétatives ; pour l'éternité, comme les anges et les hommes. Elle confesse que si ce premier être retiroit son concours, tous ces êtres dépendans et de participation cesseroient d'être, et d'être des êtres, étant réduits à leur premier néant par le seul acte de sa volonté.

Notre très-sainte religion avoue aussi que ce Seigneur tout-puissant crée de rien et par sa seule parole le ciel et la terre, les choses visibles comme les invisibles ; qu'il les conduit et les gouverne par sa providence sans peine et sans lassitude. Elle confesse qu'il est infiniment bon, qu'il est infiniment sage, in-

finiment puissant, infiniment miséricordieux; qu'il récompense les gens de bien, mais qu'il est très-juste juge et très-rigoureux vengeur des méchans. Elle confesse qu'il est un pur acte, faisant savoir par ce nom que l'on ne peut rien ajouter à ses perfections, qu'il n'y a rien pour lui d'ancien ou de nouveau, et que toutes les choses qui sont passées, de même que celles qui sont à venir, lui sont présentes. Or, comme il n'y a rien de nouveau pour cet être infini, rien aussi ne lui est impossible, puisque, comme a dit le Prophète: (*Ps.* 134.) *Le Seigneur a fait tout ce qu'il a voulu, soit au ciel, soit en la terre, soit dans les abîmes.* C'est pourquoi un célèbre théologien avoit accoutumé de dire, lorsqu'il traitoit de la toute-puissance de Dieu, qu'il ne vouloit point entreprendre d'en parler, puisqu'il n'y avoit rien d'impossible à sa toute-puissance. Cela sert infiniment à croire les mystères de notre foi, encore qu'ils surpassent toute la faculté de la nature créée, puisque, comme l'ange dit à la sainte Vierge, rien n'est impossible à Dieu.

De plus, la religion chrétienne confesse que Dieu est la première vérité, d'où toutes les autres vérités procèdent; qu'il est la première cause qui anime et qui fait mouvoir toutes les autres causes; qu'il est la première bonté, de laquelle tout ce qui est bon tire son origine; la première beauté d'où procèdent toutes les beautés, et la première et suprême perfection, de laquelle toutes les perfections des créatures ont tiré leur principe. Mais toutes ces perfections sont en lui seul d'une manière infiniment plus excellente que l'on

ne peut les concevoir, avec une infinité d'autres qui lui sont propres. C'est lui qui remplit le ciel et la terre; c'est lui qui est présent en tous lieux; c'est lui qui est plus intimement en toutes les choses, qu'elles ne sont elles-mêmes; c'est lui qui les conserve en l'être qu'il leur a donné; c'est lui qui compte les étoiles du ciel, et qui les appelle chacune par leur nom; c'est lui qui connoît, qui pénètre, et à qui sont présens tous les cœurs et toutes les pensées de tous les hommes qui ont été, qui sont et qui seront, parce que, comme dit l'Ecclésiastique (*c.* 39), sa vue atteint depuis le premier siècle jusqu'au dernier, et il n'y a rien de nouveau ni d'admirable à ses yeux.

Mais entre toutes ces perfections, lesquelles en lui sont toutes égales, puisqu'il est une très-simple et infinie perfection, celle dont il fait le plus d'estime, et par laquelle il veut être mieux connu et glorifié, est la bonté et la sainteté pour laquelle tous les esprits angéliques lui chantent des louanges continuelles. Cette bonté est le premier principe de toutes ses œuvres; c'est par elle qu'il s'est communiqué à toutes ses créatures, et qu'il a fait part de soi-même à chacune à proportion de sa capacité, comme dit saint Denis; de sorte que, comme c'est le propre du soleil d'éclairer, du feu d'échauffer, et de l'eau de rafraîchir, c'est aussi, mais sans proportion, le propre de cette incompréhensible bonté de bien faire, et de se communiquer à toutes les choses, sans rien perdre de ce qu'elle a : et de là procède la magnificence de sa libéralité. Les hommes deviennent avares, parce qu'ils

perdent en donnant; mais cet abîme infini de richesses ne perd rien de ce qu'il donne : c'est pourquoi, de même que la considération de sa toute-puissance sert pour nous confirmer en la foi, comme nous avons dit, celle de sa bonté produit son effet, quand elle enflamme notre charité et fortifie notre espérance.

Saint Augustin confesse hautement toutes ces grandeurs et ces perfections, s'adressant à Dieu en ces termes : « C'est vous, Seigneur, qui êtes également très-
» miséricordieux et très-juste, qui étant présent par-
» tout, êtes néanmoins très-invisible et très-caché
» en tous lieux, et n'êtes pas moins aimable par votre
» souveraine bonté, que redoutable par votre force
» invincible. C'est vous, ô mon Dieu, qui subsistant
» dans un être toujours immobile, êtes néanmoins
» toujours incompréhensible; qui, bien que vous soyez
» immuable, causez tous les changemens et toutes les
» révolutions du monde; qui n'êtes ni jeune ni vieux,
» et qui agissant sans cesse, ne laissez pas de demeu-
» rer dans un repos éternel : c'est vous, Seigneur,
» qui, bien que vous soyez incapable d'aucune indi-
» gence, avez soin toutefois de recueillir le fruit de
» vos dons; c'est vous qui cherchez toutes choses, en-
» core que rien ne vous manque. Vous aimez, Sei-
» gneur, mais vous aimez sans trouble et sans passion;
» vous êtes jaloux, mais vous êtes exempt des crain-
» tes et des défiances de la jalousie; vous vous re-
» pentez, mais votre repentir est sans douleur et sans
» tristesse; vous vous mettez en colère, mais il n'y a
» rien de plus calme ni de plus tranquille que vous;

» vous changez vos ouvrages, mais vous ne changez
» point vos desseins et vos conseils; vous êtes dans
» l'abondance des richesses, et vous vous réjouissez
» du gain comme si vous étiez dans la pauvreté; vous
» n'êtes point avare, et toutefois vous exigez l'intérêt
» de ce que vous donnez. Quoique personne ne puisse
» rien posséder qui ne soit à vous, on ne laisse pas
» de vous donner plus que vous ne demandez, afin que
» vous soyez redevable; vous rendez ce que vous de-
» vez, sans être obligé à aucune dette, et vous remet-
» tez ce qu'on vous doit, sans rien perdre de ce que
» vous remettez. » Le même saint dans une autre mé-
ditation dit encore : « Je confesse, Seigneur, que vous
» êtes le roi et le seigneur universel du ciel et de la
» terre; que vous êtes parfait sans aucune difformi-
» té, grand sans aucune quantité, et bon sans aucune
» qualité; que vous êtes éternel sans mesure d'aucun
» temps, fort sans foiblesse, véritable sans mensonge,
» vous êtes présent en tous lieux sans occuper de
» lieu, vous êtes dans toutes les choses sans être fixé
» et arrêté dans aucune, vous avez créé toutes choses
» sans besoin, et les gouvernez sans peine; vous êtes
» le principe de toutes sans avoir vous-même aucun
» principe, et vous les changez toutes sans être ja-
» mais sujet à aucun changement; vous êtes infini en
» grandeur, tout-puissant en force, très-éminent en
» bonté, très-secret en vos pensées, très-véritable en
» vos paroles, très-saint en vos ouvrages, très-abon-
» dant en vos miséricordes, très-patient avec les pé-
» cheurs, et très-clément envers les pénitens. Vous

» êtes toujours le même sans aucune altération, éter-
» nel, immortel, immuable, qui n'êtes ni étendu par
» les espaces, ni resserré par la petitesse des lieux :
» c'est vous, Seigneur, à qui la volonté ne change ja-
» mais, et que la nécessité ne corrompt point, que
» la tristesse ne trouble point, et que la joie ne peut
» point émouvoir; à qui l'oubli ne fait rien perdre,
» ni la mémoire ne donne rien; en qui les choses pas-
» sées ne passent point, ni les futures ne succèdent
» point; à qui l'origine n'a point donné de principe,
» la succession des temps d'accroissement, ni le terme
» ne donnera point de fin; ainsi vous vivez avant les
» siècles, dans les siècles et après les siècles, avec des
» louanges éternelles, avec une gloire éternelle et dans
» un règne qui n'aura point de fin. » Tout ceci est de saint Augustin, et ce sont des paroles qu'il avoit apprises dans les écoles de l'Eglise chrétienne, par lesquelles nous voyons combien magnifiques sont les sentimens qu'elle a des grandeurs et des perfections de Dieu.

Les philosophes anciens ont été beaucoup éloignés d'en parler si honorablement, parce que les uns lui ont dénié la providence sur les choses humaines, les autres la liberté, le croyant être un agent naturel, qui ne pouvoit s'empêcher de faire ce qu'il faisoit; les autres l'ont cru l'auteur et le principe seulement des choses corporelles; les autres ne vouloient pas qu'il fût un seul Dieu, mais qu'il y en eût plusieurs. Et comme ils nioient la providence, ils détruisoient par une suite nécessaire la récompense des gens de bien

et la punition des méchans. On sent qu'une pareille morale tendoit à renverser entièrement la religion et le culte de Dieu, et par conséquent détruisoit l'ordre, le commerce et le concert de la société et de la vie humaine. Cicéron, quoique païen, l'a reconnu de la sorte, lorsqu'il a dit : (1) « Qu'en abolissant la » religion et le culte des dieux, il ne falloit plus par- » ler de foi ni de société parmi les hommes ; qu'il » ne falloit non plus parler de l'usage et de l'exer- » cice de l'une des plus excellentes vertus, qui est la » justice; » et il en donne la raison au troisième livre de ses offices, quand il dit : « Combien trouve- » ra-t-on d'hommes qui s'abstiennent de faire injure » à autrui, s'ils ne craignent point le châtiment des » dieux, et s'ils croient le pouvoir faire avec impuni- » té » ? Pour conclure donc cette partie, je dis qu'en ce qui touche la reconnoissance et l'estime qui est due à cette infinie majesté, il ne se peut rien ajouter à ce que la religion chrétienne en publie, en croit et en professe.

(1) Lib. de nat. Deorum.

CHAPITRE V.

De la troisième excellence de la religion chrétienne, qui consiste en l'intégrité et en la sainteté de ses lois, et de la doctrine qu'elle professe.

La troisième chose qui fait reconnoître une religion parfaite, est la rectitude et la sainteté des lois et de la doctrine qu'elle professe, sans mélange d'aucune chose contraire à la lumière de la raison; et c'est ce que la religion chrétienne observe avec tant de perfection, que l'on ne sauroit s'en imaginer une plus grande. Car premièrement elle n'admet aucune chose qui soit contraire à la lumière de la raison, comme nous venons de dire, ni à la gloire de Dieu, ni au bien du prochain. La loi ancienne dans laquelle les grâces n'étoient pas si abondantes qu'en la nouvelle, se relâchoit en certaines choses, comme dans la liberté qu'elle donnoit à un homme d'avoir plusieurs femmes, desquelles il lui étoit permis de répudier celle que bon lui sembloit, de crainte que le mécontentement qu'il en pourroit recevoir ne le poussât à attenter à sa vie, ou ne causât quelque semblable désordre. Elle permettoit encore de donner l'argent à usure aux étrangers, et autorisoit ou tacitement ou expressément beaucoup d'autres dérèglemens qui ne se rencontrent point dans la religion chrétienne, laquelle ne peut rien souffrir de contraire à la lumière et à la raison

naturelle que Dieu a imprimée dans les cœurs des hommes.

Pour preuve de ceci (s'il m'est permis de faire un détail de ses ordonnances), elle commande d'aimer Dieu par-dessus tout ce qui peut être aimé, d'avoir en horreur le péché et l'offense qui se commet contre sa majesté, et de les détester plus que toutes les choses imaginables; elle veut que nous aimions notre prochain comme nous-mêmes, et que nous ne fassions point à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait à nous-mêmes ; elle nous ordonne de nous réjouir des prospérités du prochain, et de prendre part à ses adversités, de le secourir dans ses besoins comme nous voudrions qu'il nous secourût dans les nôtres ; elle défend toutes sortes d'injures, tout larcin, toutes sortes de mensonges, toute tromperie, toute fausseté, toute déshonnêteté, toute violence, et enfin toute sorte de péché qui se peut commettre non-seulement par l'action, mais aussi par la seule pensée; de sorte qu'elle lie les mains, afin qu'elles ne puissent agir contre personne, et enchaîne le cœur, afin qu'il ne puisse pas concevoir une seule pensée contre son prochain. Elle règle les mouvemens de la langue, afin qu'elle ne parle point au préjudice d'autrui, et elle ferme les yeux, afin qu'ils ne puissent s'ouvrir pour désirer ce qui appartient aux autres.

Outre les lois et les commandemens de précepte qui obligent tous ses enfans, et qui même suffisent pour le salut des âmes, cette religion très-sainte nous donne encore des conseils admirables pour ceux qui aspirent

à la perfection, et qui veulent mériter dans le ciel une gloire plus particulière et extraordinaire ; entre lesquels le premier est le soin d'une chasteté perpétuelle et inviolable, laquelle, à la vérité, est une vertu toute céleste et propre à tous ceux qui font le séjour dans le ciel. Mais qui pourroit développer les avantages de cette vertu ? Par elle l'homme s'éloigne d'une infinité de chagrins, de soins, d'ennuis et de déplaisirs, qui sont inséparablement attachés à l'état du mariage, et qui sont autant d'empêchemens à la perfection ; de sorte que celui qui est chaste n'est chargé que d'un souci, qui est celui de sa seule personne : mais celui qui est dans le mariage, prend sur soi le soin de sa femme, de ses enfans, de ses filles, dont il ne ressent pas moins les maladies, les morts, les nécessités et les désastres, qu'il ressent les siens propres. Un auteur comique a bien expliqué cela en peu de paroles, dont saint Augustin s'est voulu servir, lorsqu'il a dit : « Je me » suis marié, j'ai pris une femme ; mais quelles sortes » de misères n'ai-je point trouvées en ce fâcheux état ? » j'ai eu des enfans, et voilà un nouveau souci. » Or, ce sont toutes ces incommodités, que l'on appelle ordinairement les charges du mariage, dont se trouvent déchargés ceux qui sont délivrés de son joug ; de sorte qu'ils sont beaucoup plus en liberté pour se donner entièrement à Dieu, à l'étude de la sagesse, à l'exercice de l'oraison et à la contemplation des choses divines, comme l'Apôtre nous enseigne. (1 *Cor.* 7).

Le second conseil, qui n'est pas moins salutaire, est celui que le Sauveur même donna à un vertueux jeune

homme, lorsqu'il lui dit : (*Matth.* 19.) *Si vous voulez être parfait, allez vendre tout ce que vous possédez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor qui vous sera conservé dans le ciel.* Or ce conseil délivre tellement l'homme de tous les soins, de toutes les affaires, de tous les procès, qui sont ordinairement nécessaires pour administrer le bien, c'est-à-dire, pour le conserver, l'accroître et pour le défendre, que les premiers fidèles de la ville de Jérusalem, et même ceux qui demeuroient hors d'Alexandrie près du lac appelé Marian, (*Act.* 2.) avoient accoutumé, au rapport de Philon très-célèbre historien, de se dépouiller de toutes leurs possessions, et par ce moyen de tous les soins qu'elles traînent avec elles, pour n'en avoir plus que pour la contemplation des choses divines, et pour l'étude des Saintes-Ecritures.

Le troisième conseil consiste « à faire du bien à » ceux qui nous font du mal, et à prier Dieu pour » ceux qui nous persécutent et qui nous calomnient, » afin que nous soyons par ce moyen enfans du Père » céleste, qui fait paroître son soleil sur les bons et sur » les méchans, et qui fait pleuvoir sur les justes et sur » les pécheurs. (*Matt.* 5.) » Dieu veut que nous l'imitions en cette vertu; sa propre condition étant d'user de miséricorde à l'endroit des pécheurs, non-seulement en leur communiquant les bienfaits communs de la nature, mais encore en les supportant avec patience jusqu'à ce qu'ils se disposent à quitter leurs mauvaises habitudes, et en fassent pénitence, les y excitant même, tantôt par des bontés et des faveurs extraordinai-

res, tantôt par des châtimens et par d'autres différens et innombrables moyens. C'est en cette vertu héroïque, (qui est la vraie grandeur de l'âme) que le Seigneur veut que nous soyons ses imitateurs; il veut qu'étant provoqués par des injures, nous n'en soyons point émus, que nous ne soyons point scandalisés des médisances, que nous ne donnions point malédiction pour malédiction, et que nous n'ayons point la pensée de prendre vengeance de ceux qui nous maudissent et qui nous outragent. Il veut au contraire que nous entrions dans une généreuse émulation avec nos ennemis; en sorte que plus ils s'opiniâtreront à nous offenser, plus nous nous rendions assidus à les obliger, afin que nous ne soyons pas vaincus par la malice d'autrui, mais que nous demeurions victorieux par nos propres bienfaits, qui est la plus glorieuse de toutes les victoires; parce que nous jetons par ce moyen des brasiers ardens sur la tête de nos ennemis, pour les animer et embraser dans le désir de nous vouloir du bien. (*Rom.* 12. *Matt.* 5.)

Le quatrième de ces conseils est fort semblable au précédent, et nous donne avis de n'avoir point de contestation ni de procès, mais de nous laisser plutôt prendre notre manteau par celui qui nous demandera notre tunique; afin de faire cesser par cette libéralité, les haines, les passions, les soins et les inquiétudes que les procès entraînent avec eux.

Mais il y a une autre plus grande libéralité et une grandeur de courage qui concourt encore avec ce conseil, qui est de pardonner les injures; tellement que

si le prochain m'offense soixante fois, il me trouvera prêt et disposé à lui pardonner autant de fois qu'il m'aura offensé.

Le sixième est celui de faire l'aumône, non-seulement dans les cas qui sont de précepte, mais aussi dans tous les autres, qui ne sont pas si expressément commandés. Ce qui est tellement propre à la vie chrétienne, que presque toute la doctrine que nous a enseignée ce divin Maître qui est venu du ciel, nous conduit comme par la main à ces devoirs de douceur et de miséricorde. Car d'une part il n'y a presque point de vertu qu'il nous recommande avec tant d'affection, et de l'autre il n'y a point de vice qu'il reprenne plus aigrement, que l'inhumanité et la cruauté envers le prochain. Cela est si véritable, que rapportant les raisons pour lesquelles au jour épouvantable du dernier jugement, il prononcera la sentence en faveur des gens de bien, et la condamnation contre les méchans, il ne fait mention que des œuvres de miséricorde exercées par les uns, et omises par les autres. Ajoutant qu'il tient pour fait à soi-même tout ce qui a été fait pour le soulagement du pauvre, et que ce qui lui a été dénié dans sa nécessité est autant punissable, que s'il avoit été refusé à sa propre personne. Ce qu'il ne dit pourtant pas, pour vouloir priver ou de récompense les autres actions vertueuses, ou de châtiment celles qui sont vicieuses; mais pour nous faire comprendre combien il a en horreur le péché d'inhumanité, et combien au contraire il aime la vertu de miséricorde, laquelle est tellement naturelle à sa bonté,

bonté, qu'elle précède avec avantage toutes ses autres œuvres. Car n'est-ce pas une chose entièrement propre et singulière à Dieu, d'avoir pitié des misérables; de secourir les affligés, d'user de miséricorde envers ceux qui sont persécutés; d'aider à plusieurs, et généralement de faire du bien à tous? A peine y a-t-il un remède plus efficace que celui-là pour guérir les maladies de l'âme (*Act.* 2), ni un moyen plus convenable pour obtenir la miséricorde de Dieu; puisqu'il a dit lui-même : « Bienheureux sont les miséricordieux, » puisqu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde; » comme au contraire, saint Jacques dit qu'il sera » rendu un jugement sans miséricorde, contre ceux » qui n'auront pas usé de miséricorde. » C'est pourquoi ceux qui aiment la perfection de la vie chrétienne, doivent employer toute leur étude à l'exercice de cette vertu, et s'y appliquer entièrement. Il est vrai que les chrétiens dont la vertu est commune et ordinaire, ne pratiquent pas celle-ci avec tant d'attache; car ils se contentent de donner de leur superflu, ou de donner à leurs parens, à leurs amis, ou à ceux de qui ils espèrent quelque semblable courtoisie; mais ceux qui aspirent à la perfection, partagent avec les pauvres ce qui leur est nécessaire, et leur donnent plus volontiers qu'aux autres, parce que leur extrême pauvreté ne leur permet pas d'en espérer du retour. Enfin il y a eu des saints, qui lisant dans l'Ecriture l'excellence de cette vertu, l'ont aimée si tendrement et si hautement estimée, que n'ayant plus rien à donner, ils se sont vendus eux-mêmes, pour assister les

pauvres du prix de leur liberté. Combien donc doit être excellente cette religion qui donne un conseil si pieux, si profitable, si nécessaire pour la vie humaine, et pour le remède des misères continuelles qui l'accompagnent ?

§ 1.

L'oraison continuelle est un autre conseil fort ordinaire, très-propre à la vie chrétienne, et dont nous avons à peine les moindres traces dans les préceptes des philosophes. Cette vertu nous est souvent recommandée dans l'Evangile et dans les Epîtres de saint Paul, qui veut que les hommes prient en tout lieu, en toute rencontre, levant leurs mains pures et nettes vers la majesté divine. Aussi entre les armes que cet Apôtre nous offre pour nous défendre des embûches de l'ennemi, l'une des principales est de prier sans cesse en esprit; et le Sauveur même nous dit, qu'il faut prier continuellement. (*Luc.* 18.) Pour nous le persuader plus efficacement, il nous propose trois exemples dignes d'une particulière observation : l'un est du père charnel, qui ne refusera pas à son fils ce qu'il lui demandera dans sa nécessité; l'autre de l'ami, lequel par l'importunité de son ami se leva de son lit et lui donna tout ce qu'il lui demandoit. Mais le troisième est véritablement admirable; il est pris du mauvais juge, qui ne craignoit ni Dieu ni les hommes, et toutefois étant pressé et importuné sans cesse par les prières d'une pauvre veuve, lui accorda enfin tout ce qu'elle désiroit. Remarquez en ceci que cette bonté im-

mense n'a pas fait difficulté de se comparer à ce mauvais juge, pour vaincre nos doutes, et pour lever toutes nos défiances; disant que si ce juge, quoique très-méchant, se laissa néanmoins vaincre à l'importunité des prières d'une pauvre femme, et lui accorda sa demande, à combien plus forte raison cette bonté infinie nous accordera-t-elle ce que nous lui demandons, si elle en est sollicitée par des prières humbles, persévérantes et dévotes? De tous ces raisonnemens, nous devons tirer un grand motif de consolation et de confiance, jusqu'à être convaincus que celui-là a grand désir de nous donner, qui nous commande de demander par tant d'exemples et par tant de paroles.

Les philosophes ont eu fort peu de connoissance, et ont encore moins écrit de cet exercice, parce qu'espérant, comme nous avons dit, de parvenir au souverain bien, et d'en trouver les moyens nécessaires par leurs seules forces naturelles, (erreur dans laquelle sont depuis tombés les hérétiques pélagiens) ils ne se mettoient pas beaucoup en peine de lever leurs yeux vers le ciel, pour implorer l'assistance de la grâce divine. Mais le chrétien qui reconnoît par la foi, la foiblesse et la maladie dans laquelle la nature humaine est tombée par le premier péché, voyant aussi qu'elle en est demeurée si encline au mal, et si inhabile au bien, que de soi elle ne peut former une seule pensée agréable à Dieu, il emploie toutes ses forces à la prière, il demande continuellement à son Créateur qu'il lui plaise de guérir les passions et les infirmités de son âme, et qu'il lui donne un esprit et un cœur nouveau,

afin qu'il puisse observer avec exactitude ses saints commandemens, disant avec le Prophète : *J'ai levé mes yeux jusqu'au sommet des montagnes, d'où me doit venir le secours que je désire avec tant d'ardeur; et ce secours me viendra de la part de Dieu qui a fait le ciel et la terre* (*Psal.* 120). Et en un autre endroit : *Mes yeux, dit-il, sont tournés vers le Seigneur, et il délivrera mes pieds des filets et des pièges qui leur sont tendus* (*Ps.* 124).

Cet exercice étoit le principal emploi des premiers fidèles qui demeuroient en Jérusalem, lesquels passoient les jours entiers à prier dans le temple (*Act.* 2). Et cet exemple fut suivi de ceux qui leur succédèrent dans d'autres lieux. Pline le jeune en rend un célèbre témoignage à l'empereur Trajan, lorsqu'il dit : « Qu'il » ne trouvoit point les chrétiens coupables d'autre cri- » me, sinon que le matin ils s'assembloient pour chan- » ter des louanges à Jésus-Christ, qu'ils assuroient » être le vrai Dieu. » Enfin ç'a été jusqu'à présent le plus doux et le plus ordinaire exercice de tous ceux qui ont aimé Dieu et qui ont aspiré à la perfection. Or, entre les motifs qui nous peuvent persuader cette pratique, il y en a deux qui nous y doivent exciter et nous y porter sensiblement; l'un, parce qu'il n'y a point de plus puissant moyen de nous éloigner de nous-mêmes, que de nous approcher de Dieu par l'oraison, parce qu'étant en lui nous ne sommes plus en nous-mêmes; puisque l'Apôtre affirme, que *celui qui s'approche de Dieu, se fait un même esprit avec Dieu.* (1 *Cor.* 6.) L'autre, parce que par la prière nous

demandons sans cesse l'assistance divine, afin de pouvoir faire par la faveur de sa grâce, ce que la nature corrompue ne peut faire par ses seules forces. Sur quoi saint Augustin parlant à Dieu dans une de ses méditations, lui dit ces dévotes paroles : « Seigneur, j'ai » pensé à vous durant le jour et durant la nuit. Mon » esprit a parlé à vous, et mon âme s'est toujours » entretenue avec vous. Heureux véritablement ceux » qui n'aiment autre chose, qui ne cherchent autre » chose, et qui ne savent autre chose que vous ! heu» reux qui ne met son espérance qu'en vous, et de » qui la vie est une continuelle oraison ! » C'est aussi pour cela que saint Pierre, entre plusieurs titres très-honorables qu'il donne au peuple chrétien, le nomme *sacerdoce royal;* (1 *Pet.* 2.) parce que comme l'office des prêtres est de demeurer toujours occupés à la prière, il veut que le chrétien s'emploie au même exercice autant que la disposition et la qualité de son état le peut permettre.

De tout ce que nous venons de dire, nous pouvons recueillir que la vie parfaitement chrétienne est toute céleste et toute divine; en premier lieu, parce que cette sorte de vie nous a été enseignée par notre Dieu même; en second lieu, parce que son étude et son exercice principal est de traiter et de converser avec Dieu, ayant toujours l'esprit attaché et l'imagination employée à considérer les merveilles de ses ouvrages et de ses bienfaits. La troisième raison, parce que le vrai chrétien adresse toutes ses actions à la seule gloire de Dieu. En quatrième lieu, et ce qui est le plus im-

portant, parce que cette manière de vivre n'est pas conduite ni réglée par les seules forces de l'entendement humain, mais par la faveur et par l'assistance de la grâce divine et par le secours du Saint-Esprit; c'est pourquoi l'un des principaux devoirs du chrétien, est d'implorer ce secours, afin qu'il puisse acquérir les vertus, suivant l'exemple du Prophète royal, qui le demandoit sans cesse dans ses psaumes : « Seigneur, disoit-il, donnez-moi de l'intelligence, afin » que je puisse découvrir ce que vous me commandez » dans votre loi, parce qu'après cette connoissance, » je l'observerai de tout mon cœur; conduisez-moi » par les voies de vos commandemens, parce que je » n'ai point d'autre désir que de les observer. Dispo- » sez mon cœur à l'observation de vos préceptes, et » non pas à l'avarice. Détournez mes yeux de crainte » qu'ils ne voient la vanité, et donnez-moi des forces » suffisantes pour ne marcher que dans vos voies. » C'étoit de cette sorte que ce saint homme reconnoissant sa foiblesse, demandoit à Dieu son assistance particulière et sa faveur extraordinaire pour se conduire en cette vie. Mais ce qu'il y a de plus grand et de plus important en ceci, est que la récompense qui est promise à cette vie surnaturelle et céleste, est aussi toute céleste et toute divine, puisqu'elle consiste dans la vision et dans la possession glorieuse et bienheureuse du souverain bien. De là il est aisé de conclure que cette vie est, comme j'ai dit, toute céleste et toute divine en toutes ses parties. Tous les philosophes ne se sont jamais aperçus de cette vérité; leurs vertus et leur féli-

cité n'ayant été fondées ni appuyées que sur les seules forces de l'esprit humain. Après cela, que l'on juge s'il se peut trouver une chose plus relevée, plus excellente et plus divine que la religion chrétienne, qui nous enseigne les moyens de mener une vie qui est si fort au-dessus de la nature, et qui nous donne des conseils si particuliers, si contraires à la bassesse de nos inclinations dépravées, et si propres à l'excellence de notre origine.

CHAPITRE VI.

De la quatrième excellence de la religion chrétienne, et que c'est en elle seule que se trouvent les sacremens qui confèrent la grâce.

La quatrième excellence de la religion chrétienne, et qui lui est tellement propre, que toutes les autres n'en ont point de semblable, est qu'elle seule a des sacremens qui confèrent la grâce. Sur quoi nous devons considérer la commune et la générale maladie dont la nature humaine a été atteinte par le péché. Elle est véritablement si grande et si universelle, qu'il n'y a point de paroles qui en puissent exprimer les circonstances et les conséquences. Toutefois pour en connoître quelque chose, il faut seulement jeter les yeux sur le monde, et voir de quelle façon vivent les hommes. Parce que comme il est constant que l'homme est une créature raisonnable, et que la chose la

plus naturelle qui soit en lui, est de vivre selon la loi de la raison, c'est-à-dire selon la vertu, nous verrons combien il y en a peu, même parmi les chrétiens, qui vivent selon cette loi; et au contraire combien prodigieux est le nombre des personnes qui au préjudice et au mépris de cette même loi qui leur est naturelle, suivent aveuglément le désordre de leurs appétits; en quoi certes ils ressemblent à des bêtes qui n'ont point d'autre connoissance ni d'autre lumière que l'instinct naturel, ni d'autre fin que la conservation de leur être en cette vie. La cause de ce mal est le péché qui a fait perdre à l'homme l'ordre si avantageux, et le concert si admirable dans lequel Dieu l'avoit créé, qui consistoit en une parfaite soumission de l'appétit à la raison; comme de la partie la moins parfaite, à la plus parfaite. Ce concert et ce bel ordre étant perverti, notre appétit s'est rendu si rebelle, si furieux et si enclin à ses plaisirs et à ses aises, qu'il entraîne tout l'homme après soi; et quoiqu'il ait l'entendement et la volonté, qui sont des puissances spirituelles, opposées directement aux désirs vicieux et sensuels, néanmoins la force et la violence de cet appétit est telle, que comme le premier ciel ravit et entraîne après soi tous les autres cieux inférieurs, quoiqu'ils aient leurs mouvemens contraires, ainsi notre appétit charnel, s'il n'est réprimé par la grâce divine, emporte toute cette machine de l'homme intérieur. De telle sorte, que la raison même qui s'y devoit opposer, se range de son parti, employant tout ce qu'elle a d'art et d'industrie à rechercher toutes les

inventions qui peuvent contribuer aux plaisirs et aux commodités de la chair, se rendant par ce moyen l'esclave de son esclave, et abandonnant avec une lâcheté insupportable l'empire et le domaine que Dieu et la nature lui avoient attribué sur ses mouvemens inférieurs. Cette maladie a été si violente qu'il n'y a pas eu moyen de la guérir par les seuls préceptes de la vertu; parce qu'ordinairement les hommes ne pèchent pas par ignorance, mais par le désordre et par le déréglement de leur appétit. Ce qui a fait dire à un homme sage : *Je vois le bien, et je l'approuve; mais je ne laisse pas de me porter au mal et de le suivre.* Et à un autre : *La vertu, à la vérité, est louée de tout le monde, et néanmoins elle n'est suivie que d'un fort petit nombre de personnes.*

Cela est si véritable, que même la loi de Dieu donnée sur le mont Sinaï avec tant de majesté et tant de terreur, accompagnée de tant et de si magnifiques promesses pour ceux qui l'observeroient, et de menaces si épouvantables pour ceux qui en seroient les infracteurs, eut toutefois si peu de force pour réformer les mœurs du peulpe, pour qui particulièrement elle avoit été écrite et dictée, qu'après la mort de Salomon, de douze tribus dont ce peuple étoit composé, dix d'entr'elles se séparèrent du culte du vrai Dieu, pour s'adonner à celui des idoles, et persévérèrent si long-temps en cette erreur, qu'ils ne s'en retirèrent qu'après que Dieu les eut abandonnés, qu'il les eut détruits et réduits en servitude sous diverses nations. Pour les deux tribus qui restèrent, n'étant pas deve-

nues plus sages par les malheurs d'autrui, elles suivirent les mauvais exemples de leurs frères, et furent aussi réduites en captivité comme les autres. La raison de ceci est que la loi écrite ne fait qu'éclairer l'entendement pour connoître le bien ou le mal, sans donner ni l'amour pour le bien, ni la haine pour le mal; elle éclaire à la vérité mon entendement, mais elle ne guérit pas mon appétit. La maladie est dans une partie, mais le remède, qui est la loi, s'applique dans une autre. La loi m'enseigne le chemin du ciel, mais elle ne me donne pas des forces pour m'y élever; elle me présente la viande de la bonne et de la saine doctrine, mais elle ne me donne pas d'appétit pour la manger. De plus, non-seulement cette loi écrite ne suffisoit pas à guérir l'infirmité de notre appétit, qui est le boute-feu de nos péchés, mais elle l'augmentoit en partie; car il est tel de sa nature, que la défense des choses lui en augmente le désir. C'est ce qui a fait dire, dans les Proverbes, à cette méchante femme : « Ce que l'on boit à la dérobée est beaucoup plus » doux, et le pain que l'on mange en secret, est plus » savoureux. » (*c.* 9.) C'est pour cela même que l'Apôtre a dit, que tant s'en faut que cette loi écrite fût un remède pour guérir les péchés, qu'au contraire elle aigrissoit le mal, parce que les hommes en prenoient occasion de se porter avec plus de liberté et de violence aux choses qui leur étoient défendues, non par la faute de la loi, qui étoit une loi sainte, mais par le renversement de notre appétit, qui se sert du bien pour s'avancer dans le mal. Nous voyons par là

combien grande et dangereuse étoit la maladie du genre humain, car le pire état où puisse être un malade, est quand son mal non-seulement ne s'amende point, mais au contraire s'irrite et s'augmente par les remèdes. Telle étoit cette maladie, qui de son remède faisoit son poison, et qui s'augmentoit par les moyens qu'on employoit pour sa guérison, puisque de la loi qui avoit été donnée pour le remède des péchés, elle prenoit occasion de s'enflammer davantage au désir d'en commettre par la défense qui lui en étoit faite.

§ 1.

Toutes les œuvres de Dieu étant véritablement très-parfaites, et sa providence ne manquant jamais à ses créatures, dans les choses nécessaires, et surtout à l'homme créé à sa ressemblance, il n'étoit pas raisonnable qu'elle lui manquât en un sujet si important et aussi nécessaire que celui-ci. Sans cela c'étoit en vain qu'il avoit formé une créature aussi noble que l'homme; car par le défaut de ce remède, il n'auroit pas vécu comme un homme, sous la conduite de la raison, mais comme une bête suivant le mouvement de son appétit. Ce fut ce remède que Dieu promit au monde par Jérémie, en termes fort clairs et fort intelligibles, lorsqu'il dit : « Il viendra un temps auquel » je ferai un nouveau pacte et un nouveau contrat, avec » la maison de Juda et d'Israël; non comme celui que » je fis avec ses pères, lorsque je les tirai de la terre » d'Egypte; mais ce contrat sera tel, que je met- » trai ma loi dans leurs cœurs, je l'écrirai en leurs

» entrailles, et les hommes seront enseignés de Dieu » (*c.* 31). » Ce sont les paroles d'un prophète qui parloit de sa part. Et en effet, le plus puissant remède pour guérir notre maladie, consistoit à être enseignés par l'esprit de Dieu, lequel par le moyen de sa grâce et de ses dons, purifie nos âmes, amollit la dureté de nos cœurs, fortifie notre foiblesse, et ne nous enseigne pas seulement ce que nous devons faire, mais, ce qui est bien plus important, nous donne, et la volonté, et les forces pour le faire. C'est ce que le Prophète entendoit lorsqu'il a dit : Que Dieu écrit sa loi dans nos cœurs, créant en eux un amour très-tendre pour lui et pour ses commandemens ; et par le même moyen une aversion et une haine mortelle contre le péché. Cette grâce si grande et si considérable étoit destinée pour le temps de la venue du Sauveur du monde, et il nous l'a méritée par le sacrifice de sa passion. C'est pour cela que saint Jean a dit, « que la » loi a été donnée par Moïse ; mais la grâce et la vérité » ont été faites par Jésus-Christ. (*c.* 1.) »

Pour revenir à notre discours, je dis que c'est une excellence toute singulière, et qui appartient à la religion chrétienne, à l'exclusion de toutes les autres religions, d'avoir des sacremens, qui sont comme les canaux et comme les instrumens par lesquels ce nouvel esprit et cette grâce nous sont donnés. Et parce que les nécessités de notre âme sont différentes, les sacremens qui servent à la délivrer de ces nécessités et des maladies qui empêchent sa santé spirituelle, sont comme des remèdes différens, qui produisent des

guérisons différentes. Car comme le corps humain prend naissance dans son commencement, croît ensuite, se nourrit, et devient souvent malade dans le cours de sa vie, il faut dire la même chose de nos âmes, qui souffrent en quelque façon de semblables altérations; car elles prennent naissance en la vie nouvelle, se dépouillant de la vie du vieil Adam, dans le sacrement du baptême, qui est employé pour cet effet. C'est par ce sacrement que nous recevons l'eau très-pure de la grâce, qui purifie tellement toutes les ordures et tous les péchés de la vie précédente, qu'il n'y reste plus rien qui ait la moindre marque de coulpe; ainsi que dans une chose qui s'engendre d'une autre, il ne reste rien de ce dont elle a été engendrée : ce qu'on peut confirmer par l'exemple d'un poulet qui se forme d'un œuf, et qui perd entièrement dans sa formation toute la nature de l'œuf. C'est pourquoi ce sacrement emporte aussi avec la coulpe, la peine qu'elle avoit méritée, et dont l'âme étoit redevable. Mais pour suivre le rapport que nous avons dit qu'il y a entre le corps et l'âme, à l'égard de la naissance, de l'accroissement et des maladies, il faut dire ici que comme d'une part le corps a besoin de forces pour croître, de l'autre il a besoin de nourriture pour les acquérir et se fortifier. Ainsi d'un côté l'âme a besoin du sacrement de confirmation, qui lui confère des forces spirituelles, afin de pouvoir demeurer constante dans la confession de la foi, et de l'autre elle a encore besoin du sacrement de l'Eucharistie, pour la nourrir et l'entretenir dans la bonne vie, en laquelle elle est

obligée de croître et de s'avancer. Cet adorable sacrement est la vraie nourriture pour engraisser, non pas les corps, mais les âmes. C'est la nourriture non de la vie corporelle, mais de la vie spirituelle et divine; non de la vie temporelle, mais de la vie éternelle; parce que cette viande divine et céleste ne nous est donnée que pour nous faire vivre d'une vie toute pure et toute sainte. De sorte que comme un enfant croît de jour en jour, comme il augmente ses forces, étend et dilate son corps par la nourriture du lait qu'il prend; ainsi l'âme dévote et religieuse croît et s'avance, prenant force et vigueur dans la vie spirituelle par l'usage de ce sacrement, des vertus et des effets duquel nous parlerons plus au long ci-après.

De plus, il y a un autre sacrement qui est comme la médecine des âmes, lesquelles dans le cours de leur vie deviennent quelquefois malades et languissantes, aussi-bien que les corps. Pour la guérison de ces maux, le grand médecin du ciel, par un effet signalé de sa miséricorde et de sa providence, a ordonné le sacrement de confession, donnant pouvoir aux ministres de son Eglise de guérir les maladies de l'âme, mais avec beaucoup plus d'efficace que les médecins des corps ne guérissent leurs infirmités. Et parce qu'après la guérison des grandes et dangereuses maladies, il demeure ordinairement des foiblesses qui en sont des marques; le remède de l'Extrême-Onction a encore été ordonné pour nous délivrer de ces tristes et funestes restes, aussi-bien que pour le secours des hommes qui se trouvent dans le dernier et dangereux

passage de la mort. Les deux autres sacremens servent pour deux degrés et pour deux ordres qui sont dans l'Eglise; l'un pour les personnes mariées, et l'autre pour les ecclésiastiques. Et parce que ces deux états ont chacun leurs charges et leurs obligations propres et particulières, de même que leurs dangers et leurs infirmités, le Sauveur du monde a ordonné deux sacremens différens qui confèrent une faveur particulière de grâce convenable et proportionnée au remède des nécessités et des obligations de ces mêmes états; cet auteur de notre salut n'ayant pas voulu qu'il y eût aucune infirmité qui n'eût son remède propre et particulier dans son Eglise. D'où il paroît clairement que cette religion si parfaite a été instituée de Dieu seul, et qu'elle est la seule qui contient tout ce qui est nécessaire pour le salut; au lieu que toutes les autres religions, dans lesquelles il y a tant de défauts et d'imperfections, ont été instituées par les hommes. Quant à la vertu et à l'efficace de ces sacremens, nous en parlerons ci-après, lorsque nous traiterons des effets que cette sainte religion opère dans les âmes.

CHAPITRE VII.

De la cinquième excellence de la religion chrétienne, qui consiste en la grande faveur qu'elle promet à la vertu, et aux grands châtimens dont elle menace de punir les vices.

L'UNE des choses principales qui doit être dans une vraie et parfaite loi, est de favoriser les gens de bien, et de châtier rigoureusement les méchans; parce que la fin de la loi étant de réprimer et d'extirper les vices, et de rendre les hommes vertueux, pour parvenir à ce but il faut que la vertu soit extrêmement favorisée, privilégiée et récompensée, et le vice avili et méprisé, afin que les hommes touchés du désir de l'un et de la crainte de l'autre, aient le vice en horreur et aiment la vertu. C'est pour cette raison que les sages ont dit que la peine et la récompense étoient les deux poids qui faisoient tourner tous les mouvemens de la république humaine; ce qui arrive lorsque les méchans sont sévèrement châtiés, et les bons abondamment récompensés. C'est pourquoi plus une loi observera ces deux circonstances, et s'y trouvera exactement attachée, plus elle sera parfaite. Or, à l'égard de ce point qui est de telle conséquence, quelles paroles suffiroient pour faire connoître les faveurs, les récompenses, et les puissans motifs que la religion et la loi des chrétiens propose aux gens de bien, tant en cette vie

vie qu'en l'autre? Mais qui pourroit exprimer aussi les peines et les châtimens dont elle menace de punir les méchans? Qui voudra pénétrer jusqu'au fond de ces vérités, qu'il lise l'Ecriture, et il trouvera qu'elle se termine toute en trois choses, qui sont de commander, de promettre et de menacer. Elle nous commande, ou nous conseille ce que nous devons faire; elle promet récompense à ceux qui la pratiqueront, et elle menace ceux qui s'y rendront rebelles et désobéissans. De ces trois choses le commandement est le moins étendu; mais les promesses et les menaces le sont beaucoup davantage. Les histoires saintes vérifient clairement l'une et l'autre. Dans le livre que nous avons écrit de la guide des pécheurs, nous avons expliqué douze principaux priviléges que notre Seigneur accorde aux gens de bien en cette vie, outre la félicité de la gloire qui leur est préparée en l'autre, à quoi je renvoie ceux qui le voudront savoir plus parfaitement.

Mais que dirai-je des douces et amoureuses paroles, par lesquelles ce même Seigneur leur promet dans l'Ecriture son secours et sa faveur? Il dit en un endroit, (*Zach.* 2.) que *ceux qui les touchent, le touchent en la prunelle de ses yeux*. En un autre, (*Psal.* 33.) qu'*il a toujours ses yeux tournés vers eux, et ses oreilles attentives à leurs prières;* (*Psal.* 90.) qu'*il les porte en son sein et entre ses bras; qu'il a commandé à ses anges de les porter sur leurs mains, de peur que leurs pieds ne heurtent contre quelque pierre;* (*Psal.* 36.) *que s'ils tombent ils ne seront point blessés, parce qu'il mettra sous eux sa main, sur la-*

quelle ils tomberont. Il dit ailleurs (*Isa.* 49.) que *la mère peut bien mettre en oubli son petit enfant, mais pour lui qu'il n'oubliera jamais les siens;* (*Psal.* 33.) qu'*il a compté tous leurs os l'un après l'autre, et qu'il n'y en aura pas seulement un de brisé.* Il dit encore davantage dans le saint Evangile: (*Luc.* 21.) qu'*il tient compte de tous les cheveux de leur tête, et qu'il ne s'en perdra pas seulement un.* Qui ne voit donc combien les faveurs que Dieu promet aux gens de bien dès cette vie, sont grandes et signalées? Il promet encore la même chose dans l'Evangile, lorsqu'il dit, (*Matt.* 19.) Que *celui qui pour l'amour de lui abandonnera les biens temporels de cette vie, recevra dès à présent le centuple de ce qu'il aura quitté, et ensuite la vie éternelle.*

Quelqu'un me demandera peut-être comment cela se peut faire, puisque la plupart de ceux qui ont quitté beaucoup pour l'amour de Dieu, ont vécu et sont morts dans l'indigence et dans la pauvreté? A quoi je réponds que Dieu ne paye pas d'une aussi mauvaise monnoie que celle dont les hommes se servent, les biens que l'on fait pour l'amour de lui; mais qu'il les paye d'une monnoie toute spirituelle, et toute conforme à sa grandeur; c'est-à-dire, avec de telles récompenses, et de si grands dons de grâce, que le Prophète a pu dire fort véritablement: *Que le peu que Dieu donne au juste, vaut beaucoup mieux que toutes les richesses des pécheurs.* (*Psal.* 36.) Ce qui n'est pas seulement vrai par la raison des avantages que les choses spirituelles ont sur les temporelles;

mais encore parce qu'elles donnent bien plus de contentement à l'homme, plus de soulagement, plus de joie et de repos, que la possession de tous les biens de la terre; de sorte que celui qui recevra ces faveurs, pourra bien dire avec vérité, que ce qu'l a reçu vaut cent fois plus que tout ce qu'il a quitté pour l'amour de Dieu. C'est ce que confessa un des disciples de saint Bernard, qui avoit abandonné ses grandeurs et ses richesses par la vertu des prédications de ce Saint. Il dit à l'heure de sa mort, qu'il faisoit incomparablement plus d'état de la joie et de l'espérance que Dieu lui donnoit alors de son salut, que de tous les biens qu'il avoit quittés dans le monde. Sans doute saint François dans sa grande nudité, et dans son extrême pauvreté, auroit répondu la même chose, puisqu'allant au plus fort de l'hiver presque tout nu dans des chemins fort âpres et fort difficiles, et l'un de ses frères, par raillerie lui disant : François, vends-moi de grâce une goutte de ta sueur, ce Saint lui répondit : Elle n'est pas à moi, je l'ai vendue à mon maître, qui me la payera à bon compte.

Ces faveurs, et plusieurs autres, que nous ne saurions expliquer en peu de paroles, sont les dons et les grâces qui ont été promises aux gens de bien en cette vie. Mais qui pourra dignement parler des récompenses de l'autre, puisque l'Apôtre même qui les avoit vues, n'a pas osé entreprendre de les déclarer? Nous savons à la vérité qu'elles sont égales à la magnificence de ce roi souverain, dont les richesses ne se peuvent estimer, et que ces récompenses méritent si fort d'être

désirées, que. comme dit saint Augustin, s'il falloit souffrir chaque jour de nouveaux tourmens, jusqu'à endurer même pendant un long temps les peines de l'enfer, ce seroit peu de chose eu égard aux grands biens qui en proviendroient.

Mais outre cette récompense si avantageuse, qui pourra expliquer plusieurs motifs que nous propose la religion chrétienne, pour nous porter à avoir le péché en horreur, et à nous attacher à suivre la vertu? Ne pourrions-nous pas en tirer des preuves par une infinité d'exemples de saints, de vierges, de confesseurs, et de martyrs, lesquels ont plutôt souffert d'être mis en pièces, que de demeurer un seul moment privés par le péché de la grâce de leur Créateur? Mais par-dessus tout, combien est grand le motif que nous tirons de la sacrée Passion du Sauveur, tant pour nous enflammer en son amour, que pour nous porter à détester le péché? Quel entendement le pourra concevoir? et quelle éloquence l'expliquer? Et de là l'on peut voir combien non-seulement sont grandes les faveurs qui sont promises pour la récompense des bonnes actions; mais aussi quels sont les motifs qui peuvent exciter les chrétiens à l'amour de la vertu: comme au contraire à l'égard des vices, il n'y a point de paroles, ni de discours qui puissent exprimer combien elle les condamne. Toutefois, qui voudra être savant en cette matière, qu'il lise le vingt-huitième chapitre du Deutéronome, et il y verra un si grand nombre de malédictions et de châtimens terribles et épouvantables, dont Dieu menace les transgresseurs

de sa loi, qu'il en demeurera sans doute épouvanté, et que de là il pourra facilement juger combien le péché est une chose abominable, combien est grande la haine que Dieu lui porte, et combien la punition qu'il lui prépare est rigoureuse. Ce qui est encore bien expressément décrit dans le cinquième et le sixième chapitre d'Ezéchiel. Mais pour enchérir au delà de ce que j'ai dit, il faut considérer les supplices dont Dieu a châtié les pécheurs, depuis le commencement du monde. Toutes les histoires saintes en sont pleines. Et nous voyons que pour un seul péché de défiance commis par son peuple, il le bannit dans un désert l'espace de quarante ans, sans que rien le pût fléchir à la miséricorde, ni la prière si fervente de Moïse, ni le repentir de ce même peuple, tant il fallut que la rigueur de cette sentence fût exécutée. Je ne parle point de la désobéissance de nos premiers pères, et je passe sous silence le déluge universel envoyé pour punir les abominations du genre humain; le châtiment du premier et du plus beau des anges, qui est devenu par son péché, le plus horrible de tous les démons; la destruction de la ville de Jérusalem, qui dure encore aujourd'hui; celle de Babylone, de Ninive, et de plusieurs autres grandes cités qui furent mises à sac en punition de leurs crimes; parce qu'il n'y auroit point de fin à ce récit. Il me suffira de dire qu'outre tous ces grands châtimens, la peine de l'enfer, qui durera sans fin, leur est encore préparée : ils y seront éternellement privés d'un bien infini, qui est la vision béatifique de la divinité : outre cela, ils y souffriront la peine du

dam ; ils y endureront en corps et en âme les tourmens du feu : je ne dis pas du feu spirituel, comme quelques ignorans se pourroient imaginer, je dis du vrai feu matériel, semblable au nôtre, quoiqu'il ait d'autres propriétés ; car, à la vérité, il ne tue pas comme celui-ci ; mais, par une qualité particulière que la toute-puissance divine lui communique, pour satisfaire à sa justice, il tourmente les âmes, ce que ne fait pas l'élémentaire. En sorte que si nous considérons que la vertu ne peut espérer de plus hautes faveurs, et le vice appréhender de plus grandes disgrâces, nous inférerons facilement combien est excellente en ce point la religion chrétienne, qui propose de tels avantages aux gens de bien, et qui menace les pécheurs de tant de malheurs et de tant de calamités.

CHAPITRE VIII.

De la sixième excellence de la religion chrétienne, qui consiste en la constance qu'elle a conservée dans tous les siècles, depuis le commencement du monde.

La sixième excellence de la religion chrétienne consiste en son ancienneté, en sa perpétuité, et en sa constance ; elle fut prophétisée dès le commencement du monde ; elle y fut figurée, et elle persévère jusques à aujourd'hui ; car quoique ce Seigneur qui est venu au monde pour être non-seulement notre ré-

dempteur, mais aussi notre docteur, nous ait expliqué en la loi de grâce plusieurs mystères que les prophètes avoient prédits, il est certain néanmoins que ces mêmes prophètes ont cru et prophétisé tout ce que ce divin Maître nous a plus clairement enseigné, avec les mystères qui se trouvent accomplis en la loi de grâce; de sorte que la foi qui a eu cours dans tous les âges du monde, a toujours été la même et n'a souffert aucune altération ni changement, nonobstant toutes les contradictions qui se sont élevées pour la détruire et pour l'étouffer. Car qui pourroit expliquer les diverses inventions de tourmens et de gênes inouïes et inconcevables, dont les princes du monde se sont servis pour arracher cette foi du cœur des hommes? Par combien de raisons humaines les hérétiques se sont-ils efforcés de la corrompre? Et toutefois elle s'est toujours maintenue dans sa pureté, étant demeurée ferme comme un rocher, qui au milieu de la mer, méprise et semble se rire de tous les assauts des vents et des vagues. Il n'en est pas de même des hérésies, qui, après avoir eu cours quelque peu de temps, se sont enfin évanouies comme la fumée; au lieu que la foi s'est maintenue en son entier, parce qu'elle est fondée sur Jésus-Christ, qui est la pierre vivante, qui lui sert de secours et de protection. C'est pourquoi les portes de l'enfer, c'est-à-dire, toute la force et toute l'industrie des démons, ni toute la puissance du monde, ne prévaudront jamais contre elle, ce qui est un grand argument et un indice convainquant de la vérité de sa doctrine, et de ce qu'elle professe. La vérité est tou-

jours une, et ne change jamais ; mais le mensonge qui en est un éloignement, se métamorphose en cent façons, et semblable à Prothée, se revêt tantôt d'une couleur et tantôt d'une autre, pour tromper par les apparences ceux qui en auroient horreur, s'il paroissoit en sa forme naturelle. Cela se voit clairement dans les sectaires de cette malheureuse hérésie de notre temps, parmi lesquels on a vu naître cent dix-huit sectes différentes, quoiqu'ils n'aient paru que depuis peu de temps. Tellement qu'il y en a déja plus qu'il n'y avoit de sortes de langages en la confusion de la tour de Babel. L'on rapporte à ce propos une parole assez remarquable d'un seigneur allemand, à qui on avoit demandé quelle foi tenoient certains peuples de son voisinage. Il répondit : L'année passée ils avoient telle foi, mais celle-ci je ne sais laquelle ils veulent suivre. C'est donc la nature du mensonge d'être inconstant et variable; en quoi nous voyons combien il est éloigné de la stabilité de notre sainte religion.

C'est aussi certainement une merveille de voir avec quel zèle les Pères de l'Eglise ont conservé cette pureté et cette sincérité de foi; car dans tous les âges précédens ils en avoient un si grand soin, qu'ils assembloient un concile universel de tous les prélats, s'il se formoit le moindre doute sur quelqu'un de ses articles, et alors après avoir invoqué la grâce du Saint-Esprit, ils traitoient soigneusement de la difficulté qui se présentoit, et déterminoient ce que l'on en devoit croire. Mais l'Eglise non contente de ces circons-

pections, députe outre cela des juges pour les choses qui regardent sa croyance, lesquels ne traitent d'aucunes matières autres que celles qui dépendent de la foi. Or cette conduite si admirable ne procède pas seulement de la providence divine, qui prend soin de gouverner son Eglise par des moyens si propres et si particuliers; mais aussi de la force et de la beauté de la vérité, qui se justifie et se fait connoître elle-même par la splendeur des rayons qu'elle jette de tous côtés, donnant tant d'amour et tant de zèle à ceux qui la suivent, qu'elle les enflamme de cette passion ardente qui les porte à publier et à défendre en toutes rencontres sa pureté virginale.

L'on ne trouve point parmi les sectes et les fausses religions qui se sont élevées dans le monde, ce zèle et cet effet de la providence. Sur quoi saint Augustin ne peut assez s'étonner, qu'entre les gentils, chaque philosophe s'étant forgé un Dieu à sa fantaisie, et une religion selon son caprice, il n'y ait jamais eu ni de défense, ni de punition pour une liberté si abominable. Le seul Socrate fut condamné à la mort pour avoir cru qu'il n'y avoit qu'un Dieu, et pour avoir nié hautement que ceux que l'on adoroit comme tels, méritassent quelque culte ou quelque révérence; et Anaxagoras fut banni d'Athènes pour avoir soutenu que le soleil n'étoit qu'une pierre resplendissante. Saint Augustin, dis-je, est dans un grand étonnement de ce procédé, et de ce que dans une même ville où des dieux étoient adorés, l'on ne laissoit pas d'estimer Epicure, lequel rejetant l'immortalité des âmes avec la

Providence, et mettant la souveraine félicité de l'homme dans les seuls plaisirs, renversoit absolument toute sorte de religion : car de quoi serviroit à un homme d'être vertueux, si Dieu ne tenoit aucun compte de la vertu, et si l'âme mouroit avec le corps? Toutefois quoique cette erreur fût si pernicieuse, jamais néanmoins ce brutal et cet insensé philosophe n'en perdit un cheveu ; au contraire il étoit suivi publiquement d'un grand nombre de disciples et de fauteurs de son blasphème. Mais que dirai-je de Pline, lequel, dans le commencement de son histoire naturelle, dédiée à l'empereur Vespasien, détruit entièrement la Providence, et peu après l'immortalité de l'âme? Ce qui, étant véritable, serviroit d'un motif convainquant à tous les hommes, de ne regarder la religion que comme une folie, et une chose entièrement inutile ; parce que si je n'espère rien, et si je n'appréhende rien de Dieu ni en cette vie ni en l'autre, pourquoi me mettrai-je en peine de l'honorer? Et néanmoins ce philosophe ou cet historien ne fut jamais repris, quoiqu'il eût publié ce livre, et dans son livre, ce blasphème si éloigné de l'expérience et de la raison.

Nous voyons donc en cela la vanité de la secte des païens, et combien elle étoit peu estimée de ceux mêmes qui en faisoient profession, puisqu'ils avoient si peu de zèle pour la maintenir ; et remarquez que les grands trésors se conservent avec de grands soins ; mais que les choses négligées portent des marques de leur peu de mérite, par le peu d'estime que l'on en fait.

Les Juifs ne faisoient pas plus d'état de la véritable religion qu'ils professoient, quoiqu'ils affectassent d'y paroître extrêmement zélés; puisque non-seulement ils souffroient entre eux, mais ils avoient aussi en vénération la secte des saducéens, qui étoient si grossiers et si matériels, qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût rien au delà de ce qui se connoissoit par les sens. Aussi disoient-ils qu'il n'y avoit ni anges ni esprits; mais surtout ils nioient la résurrection, laquelle étant retranchée de notre croyance, il ne nous reste plus rien à penser ni à faire, sinon ce que dit l'Apôtre : *Si nous n'espérons point la résurrection des morts, nous n'avons qu'à boire et manger, puisque nous devons mourir demain.* (1 *Cor.* 15.) Les mahométans n'ont pas eu plus de zèle que les précédens, pour la défense de leur secte, puisque Averroës, commentateur d'Aristote, a nié formellement l'immortalité des âmes, ce qui détruit, comme nous avons fait voir, entièrement la religion. Il soutient de plus qu'Aristote a beaucoup mieux parlé de la dernière fin et de la souveraine félicité de l'homme que Mahomet, parce qu'Aristote l'a constituée dans la plus excellente de toutes les opérations de l'âme raisonnable, qui est la contemplation de Dieu, et que Mahomet l'a établie dans les choses les plus basses, les plus viles et les plus déshonnêtes que l'homme puisse faire, comme dans le manger, dans le boire et dans l'impureté, faisant du paradis un lieu public de femmes prostituées. Mais parce que cet imposteur s'aperçut que dans un lieu où l'on boiroit et l'on mangeroit, il seroit nécessaire qu'il y eût des

excrémens, qui ne se peuvent honnêtement nommer, afin de ne faire point de son ciel un réceptacle de ces ordures, il s'avisa de dire que toutes ces superfluités s'en iroient en sueur et se dissiperoient. Que peut-on s'imaginer de plus ridicule? Car il ne parle point par métaphores de l'infamie de son paradis, comme font quelques autres mahométans plus discrets. Il dit les choses comme en effet il les entend, et il les entend comme il les exprime, s'imaginant qu'il n'y avoit point d'amorce plus puissante, ni de goût plus agréable pour attirer à son opinion les hommes charnels et sensuels, que de leur proposer des choses entièrement conformes à leur appétit et à leur sensualité. Or cette erreur est si brutale et si éloignée de la bonne philosophie, qu'Averroës avoit bien raison de croire qu'il n'étoit pas un prophète, mais un trompeur ignorant et malicieux, qui avoit formé dans son Alcoran un paradis si abominable. Et après toutes ces absurdités, il se trouve que les philosophes qui en ont été les inventeurs et les professeurs, n'ont jamais été accusés ni condamnés pour toutes ces opinions si contraires à celles qui étoient reçues; au lieu que nous voyons que la religion des chrétiens ne permet pas que l'on retranche ou que l'on altère le moindre point de sa croyance ou de ses règles, et si quelqu'un est si osé que de l'entreprendre, il est retranché du sein de l'Eglise; ce qui est un argument invincible de la vérité de ses articles, puisque par la force de sa dignité et de sa beauté, comme nous avons dit, elle s'est acquis tant de zèle et tant d'estime de ceux qui ont le bonheur et l'honneur d'en être les sectateurs.

CHAPITRE IX.

De la septième excellence de la religion chrétienne, qui consiste en la dignité de l'Ecriture-Sainte, sur laquelle elle est fondée.

La septième excellence de la religion chrétienne, est la dignité et la pureté de l'Ecriture-Sainte, qui nous persuade et nous exhorte à bien vivre, qui nous donne des règles et des avis pour nous rendre agréables à Dieu. Pour parler dignement de l'utilité et des louanges que mérite cette divine Ecriture, il faudroit composer autant de livres qu'elle en contient, n'y en ayant aucun qui ne mérite un éloge particulier; mais pour ne nous pas arrêter plus long-temps sur cette matière, commençons d'abord à traiter des cinq livres de la loi, et considérons, entre plusieurs autres choses très-remarquables, de combien de riches inventions s'est servi ce grand prophète qui avoit le bonheur de parler à Dieu face à face, pour amener les hommes à l'observation des lois divines. Il jeûne premièrement quarante jours, étant sur la montagne avec Dieu, et obtint de lui cette loi écrite sur deux tables de pierre du propre doigt de Dieu même, pour lui donner et plus d'estime et plus d'autorité. Il ordonna que ces deux tables fussent gardées dans l'arche du Testament, sur laquelle étoit le propitiatoire, qui étoit le lieu le plus vénérable qui fût parmi ce peuple; après cela il promit

des faveurs et des prospérités incomparables à ceux qui observoient cette loi, et menaça de tant de malheurs et de tant de malédictions ceux qui la violeroient, qu'elles font trembler ceux qui en ont connoissance. Il commanda de plus à son peuple qu'aussitôt qu'il seroit entré dans la terre de promission, il eût soin de faire élever de grandes pierres sur la montagne de Hébal, de les faire unir et polir avec de la chaux, et que près de là ils fissent élever un autel, et qu'ils écrivissent clairement et distinctement sur ces pierres les paroles de la loi de Dieu, afin que tous ceux qui passeroient par ce lieu, apprissent par écrit les lois qu'ils devoient observer. Il ajouta à ce premier commandement une chose non moins remarquable, savoir, de porter tous sur leurs vêtemens de certaines bandelettes bleues, qui est la couleur céleste, pour les exciter à se ressouvenir de la loi qui leur étoit envoyée du ciel. Mais ce qui est encore plus à observer, il ordonna que les douze tribus fussent divisées sur deux montagnes voisines, savoir, six sur l'une, et six sur l'autre; et que là les Lévites prononçassent en particulier les malédictions fulminées contre les infracteurs de la loi, à chacune desquelles le peuple répondroit, *Amen.* Ce qui fut exécuté en cette forme : « Que celui qui a taillé ou forgé quelque idole, et qui » la tient cachée en sa maison, soit maudit, *Amen*, » répondit le peuple ; maudit celui qui n'honore pas » son père et sa mère, et le peuple répondit, *Amen*; » maudit celui qui habite avec la femme de son voi- » sin, et le peuple répliqua, *Amen.* » Enfin les au-

tres malédictions furent fulminées contre les infracteurs des autres commandemens, avec ce grand concours des douze tribus, afin que par la crainte de ces imprécations, et de cet *Amen* prononcé par tout le peuple, les hommes craignissent davantage de commettre des fautes suivies de tant de malheurs et de tant de calamités. Mais comme si tout ce que nous avons dit eût été peu de chose, il recommande l'observation de ces mêmes commandemens, avec les paroles les plus expresses que l'on se puisse imaginer; car il dit: « Tu graveras dans ton cœur les lois que je » te donne aujourd'hui; tu les enseigneras à tes en- » fans, tu y penseras en ta maison; tu t'en souvien- » dras en marchant, en dormant et en veillant; tu les » attacheras à ta main, comme un signal; elles se tour- » neront et se remueront sans cesse devant tes yeux, » et tu les écriras à l'entrée et sur le devant de ta » maison. » (*Deut.* 1.) Ce sont les propres paroles du Prophète. Or qui ne reconnoîtra par tant de discours si remarquables, de quelle importance est l'observation de la loi de Dieu, laquelle a été si étroitement recommandée par un homme si rempli de l'esprit divin? Car il est à croire que celui qui étoit si éclairé, ne se seroit pas mis en peine d'appuyer si fortement ses exhortations, s'il n'avoit su de quelle importance elles nous étoient, sachant trop bien que l'observation de cette loi étoit suivie de toutes sortes de biens et de prospérités, comme au contraire son infraction étoit accompagnée de toutes sortes de maux et de calamités. En ces livres de la loi, l'on peut aussi voir ma-

nifestement ces deux grandes perfections de Dieu, qui sont la miséricorde et la justice. La miséricorde y paroît par les faveurs inestimables qu'il a faites à son peuple, soit à la sortie d'Egypte, soit dans le reste du voyage jusqu'à la conquête de la terre de promission. « Pour cette raison Moïse disoit que Dieu les avoit » conduits, et qu'il les avoit même portés comme un » bon Père porte ses petits enfans entre ses bras. » (*Deut.* 1.) Mais si l'on y reconnoît la miséricorde accompagnée de toutes ses douceurs, l'on y voit aussi la justice suivie de toute sa sévérité. Les châtimens que Dieu faisoit souffrir aux Israélites lorsqu'ils transgressoient ses divines lois, y sont représentés avec tant de rigueur et tant de sévérité, qu'il est aisé de conclure qu'il ne laissoit jamais passer une seule faute sans punition; tellement que s'étant abandonnés à adorer l'idole de Phogor, il en mourut en un seul jour jusqu'à vingt-quatre mille, et comme si cela eût été peu de chose, il commanda que tous les princes du peuple fussent pendus à des gibets, parce qu'ils ne s'étoient pas opposés à ce crime et ne l'avoient pas empêché. En quoi nous pouvons voir à découvert ces deux grandes et adorables perfections divines, dont nous venons de parler; mais la miséricorde n'y a point fait d'obstacle à la justice, ni la justice à la miséricorde; et par là nous pourrons aussi inférer combien Dieu est parfait, et qu'il est autant admirable en une vertu qu'en l'autre.

Que si ensuite de ces cinq livres de la loi, qui sont communément appelés le Pentateuque, on veut parcourir

courir les histoires sacrées qui les suivent, l'on y verra la confirmation de toutes ces vérités; car il s'y trouve tant de faveurs et de prospérités départies par la bonté divine aux gens de bien, et tant de calamités et de misères dont les méchans ont été punis, que l'on aura sujet d'en demeurer étonné, et de reconnoître combien grand est l'amour que Dieu porte aux uns et quelle horreur il a pour les autres; combien grande est l'estime qu'il fait de la vertu, et quelle aversion aussi il a pour le vice. Mais pour ne pas charger le lecteur d'une multitude d'exemples sur ce sujet, je me contenterai de faire voir les effets de l'une et de l'autre de ces perfections divines, en la personne du roi David; car qui pourroit dignement expliquer les faveurs qu'il reçut pendant qu'il fut fidèle à Dieu? les victoires, les conquêtes, les richesses qu'il acquit, et les grâces qui lui furent promises pour lui et pour tous ses descendans, tant qu'ils persévéreroient en l'observation de la loi de Dieu? Mais quand il s'oublia jusqu'à tel point que d'enlever la femme d'Urie, de quelles afflictions ne fut-il point accablé? Comme il avoit désobéi à Dieu, Dieu permit aussi que tous ses états se révoltassent contre lui, et qu'ils prissent les armes pour lui faire perdre tout ensemble et la vie et la couronne, qui est la dernière des calamités qui peuvent arriver à un roi. (2 *Reg.* 15.) Cela fit qu'il fut contraint de sortir de Jérusalem, et de se sauver sur une montagne avec ses plus fidèles serviteurs, les pieds nus, la tête découverte, et fondant en larmes : là il reçut une confusion et une honte étrange de la part d'un homme

obscur, qui, du haut de cette montagne, le traita de tyran, d'usurpateur du royaume d'autrui, d'homicide, et lui reprocha que Dieu lui envoyoit tous ces châtimens pour ses crimes et en punition de ce qu'il avoit violé et déshonoré en secret la femme d'un de ses sujets. Cela ne suffit pas, la justice divine avoit ce crime trop en horreur pour être satisfaite d'un si léger châtiment, elle voulut qu'il souffrît encore la peine du talion, et comme il avoit péché en la femme d'autrui, elle permit que son propre fils déshonorât publiquement dix de ses femmes; et pour venger la mort de son sujet qu'il avoit fait tuer pour jouir de sa femme avec plus de liberté, elle ne fit pas seulement mourir son fils naturel, mais elle permit aussi que trois de ses enfans légitimes périssent par le fer. L'un d'eux mourut parricide et criminel de lèze-majesté, pour avoir porté les armes contre son père et son roi; néanmoins sa perte fut pour David le sujet d'une si grande douleur, parce qu'il étoit mort en péché mortel et qu'il ne pouvoit éviter l'enfer, qu'il protesta avec de grands ressentimens qu'il eût mieux aimé mourir, que de voir la mort de ce fils; et tout cela lui arriva après même qu'il eut fait une longue et rude pénitence, et qu'il eut répandu des torrens de larmes pour son péché. Une autre fois, parce qu'étant enflé d'orgueil, il avoit fait faire le dénombrement des hommes qui étoient capables de porter les armes dans son état, il perdit en un jour soixante mille de ses sujets. Il en eût même perdu beaucoup davantage, s'il n'eût apaisé la colère du Seigneur par ses larmes et par ses soupirs, et s'il

n'eût accepté la mort pour le salut de ses sujets innocens, qui portoient la punition d'un crime dont ils n'étoient pas coupables. Celui donc qui voudra lire ces Ecritures avec attention, verra clairement combien l'homme a sujet d'aimer et d'estimer la vertu, pour laquelle il y a tant de récompenses préparées; et combien au contraire il doit haïr et fuir les vices, qui sont châtiés par tant de calamités. On peut remarquer combien ces mêmes Ecritures nous font mieux connoître Dieu, que ne fait cette étendue de l'univers, en nous faisant voir plus clairement sa bonté et sa justice, l'amour qu'il a pour les gens de bien, et la haine qu'il porte aux méchans, que nous ne les pouvons remarquer dans tout ce grand ouvrage du monde : et cette connoissance est un très-puissant motif pour nous faire aimer et craindre un si puissant et si adorable Seigneur.

Dans le livre des psaumes qui est ensuite, nous apprenons à louer notre Créateur, à lui rendre grâces pour ses bienfaits, et à lui demander secours en nos nécessités. Ils nous en donnent une très-grande et très-particulière connoissance, exprimant avec beaucoup de force et d'énergie l'excellence de ses œuvres, soit de nature ou de grâce; de quoi ils sont presque tous remplis, afin d'exciter par ce moyen nos cœurs à l'amour, à la crainte et au respect d'une si haute Majesté, en quoi consiste principalement toute la philophie chrétienne; car elle tend principalement à deux choses : la première, à éclairer notre entendement par la connoissance de notre Créateur; et la seconde, à

enflammer notre volonté en l'amour et en la crainte de son saint nom. La première se rapporte à la seconde, comme à sa fin principale; parce que la seule connoissance de Dieu, sans la correspondance de la volonté, seroit peu profitable. C'est donc à cette seconde partie, qui est l'ardeur de l'amour de Dieu, que se rapportent tous les psaumes, comme à la principale et à la plus importante. Et pour cette raison l'Eglise a voulu que nous les eussions en la bouche jour et nuit, en nous couchant et nous levant, et prenant nos repas avec cet entretien; afin que par ce continuel exercice nous ajoutassions feu sur feu, lumière sur lumière, dévotion sur dévotion, et qu'ainsi la crainte et l'amour que nous devons avoir pour notre Créateur, crût et se fortifiât en nous de plus en plus.

§ 1.

Des livres de la Sagesse; des Prophètes et des Evangiles.

Après les psaumes suivent les livres qui sont appelés de la Sagesse, desquels je ne dirai autre chose, sinon qu'ils contiennent une philosophie morale, qui n'a été composée ni par Platon, ni par Aristote, mais par le Saint-Esprit. Là sans divisions, sans définitions et sans syllogismes, même sans aucune contrariété d'opinions, l'on nous montre à régler et à conduire notre vie, soit dans le temps de la prospérité, soit dans celui de l'adversité. Nous y trouvons tant d'avis et tant de conseils de ce que nous devons faire, qu'il

n'y a aucune époque de la vie qui n'y ait ses préceptes particuliers. L'on y exhorte les hommes à être justes, et on leur prescrit les règles et les moyens de le devenir : ce qui est en effet l'abrégé de toute la philosophie chrétienne. Ceux qui veulent bien régler leur vie devroient toujours porter ces livres avec eux; car ils trouveroient des lumières pour leur entendement, de la chaleur pour leur volonté, des remèdes pour leurs maux, et des préceptes salutaires pour leurs actions. Il y a encore dans ces livres un autre avantage, qui est que toutes les lignes sont autant de sentences très-remarquables et très-utiles. En d'autres livres il faut souvent tourner plusieurs feuillets, avant que de trouver un bon mot; mais dans ceux-ci il n'y a rien qui ne soit précieux; pas une clause qui ne soit profitable, et qui ne soit comme une perle très-exquise : de sorte qu'il semble que ces livres ne soient qu'un abrégé de toute l'Ecriture.

Après les livres de la Sagesse sont les Prophètes, lesquels ne parlant presque que des choses à venir, ont pour but principal de promettre de grandes faveurs à ceux qui observent la loi de Dieu, et de menacer de toutes sortes de calamités ceux qui les violent. Cela se peut voir dans tous leurs écrits, mais particulièrement dans le 5e et le 6e chapitre d'Ezéchiel, dont nous parlerons plus au long ci-après. Car ils contiennent des menaces de Dieu si terribles contre les méchans, qu'il n'y a point de cœur si dur, qui en ayant la connoissance, n'en demeure épouvanté. Le dessein donc des Prophètes est d'exciter les hommes

à l'amour de Dieu et de la vertu, par les promesses; de leur faire appréhender les rigueurs équitables de la justice divine, et de les porter à l'horreur du péché, par les menaces. Mais si quelqu'un sait philosopher adroitement sur cette matière, il connoîtra que les menaces ne nous doivent pas moins porter à l'amour de Dieu que les promesses; puisque les unes et les autres procèdent d'un même principe, qui est l'infinie bonté de Dieu, laquelle ne doit pas moins punir les méchans que récompenser les gens de bien. Et par conséquent, puisque les uns et les autres nous montrent, comme j'ai dit, la grandeur de cette bonté infinie, qui nous sert du plus puissant motif que nous puissions avoir pour aimer Dieu, il s'ensuit que la terreur des menaces n'est pas un moindre aiguillon pour nous exciter à son amour, que la faveur des promesses.

Dans ces mêmes écrits des Prophètes nous découvrons encore par une autre voie la grandeur de cette bonté divine et le désir qu'elle a de sauver les hommes, quand nous considérons qu'elle leur a envoyé tant de prophètes les uns après les autres, afin qu'ils leur fissent connoître l'énormité de leurs crimes et la colère de Dieu toute prête à lancer ses foudres sur leurs têtes, s'ils ne faisoient pénitence. Mais il y a bien plus : car, comme si Dieu n'eût pas été content de leur faire entendre ces choses par des paroles aussi puissantes et aussi fortes que celles des prophètes, il se servit encore d'autres preuves plus démonstratives et plus authentiques, pour leur imprimer plus fortement ce qu'il faisoit prédire par ces hommes animés

de l'esprit divin, et pour le leur faire concevoir plus clairement. Par exemple, il commanda à Jérémie de porter des chaînes au cou (*c.* 27), afin de représenter à son peuple la captivité qui le menaçoit; et de rompre en sa présence un vaisseau de terre, pour lui faire connoître quelle seroit sa destruction. Isaïe eut commandement d'aller quelque temps tout nu (*c.* 20), pour faire connoître à ce peuple de quelle façon il devoit être mené captif en la terre de ses ennemis; et enfin Ezéchiel eut ordre de laisser croître sa barbe (*c.* 5), de la diviser en trois parties, d'en brûler une en la présence du peuple, de mettre l'autre en pièces, et de jeter la troisième au vent, tirant l'épée contre elle comme sur quelque corps animé, pour déclarer aussi à ce peuple par tous ces signes la diversité des calamités par lesquelles il seroit châtié. Toutes ces figures nous font voir d'une part la grandeur de la bonté de Dieu, qui tâchoit par tant de moyens de détourner les hommes du péché, et de suspendre les châtimens de sa juste colère; et de l'autre, la grandeur de sa justice, laquelle enfin exécutoit toutes ces menaces, si les hommes ne quittoient leurs mauvaises habitudes, et s'ils ne renonçoient au péché.

Mais l'éloquence et la force de l'esprit, de laquelle ces hommes divins se servoient pour imprimer l'horreur du vice et pour dévoiler l'énormité des offenses commises contre Dieu, est encore beaucoup plus admirable. Celui qui voudra lire les quatorze premiers chapitres de Jérémie, s'il est instruit des préceptes de l'éloquence, remarquera facilement que ce grand ora-

teur, formé par le Saint-Esprit, traite la cause de Dieu contre les impies avec de si belles expressions, avec des paroles si choisies, avec des exclamations si puissantes, avec une si grande diversité de figures et de raisons, tantôt avec douceur, tantôt avec menaces, tantôt par les exemples des autres nations, tantôt en leur mettant devant les yeux leurs propres infamies et leurs idolatries, et tantôt les bienfaits de Dieu, que ni Cicéron, ni Démosthène ne sont point comparables en éloquence avec ce prophète, qui étoit éloquent sans éloquence, et usoit de l'art sans artifice, parce qu'il avoit le Saint-Esprit pour précepteur, qui lui donnoit premièrement la connoissance de tous ces grands maux, et ensuite des paroles et des façons de parler, proportionnées à la connoissance qu'il en avoit : aussi il surpassoit tellement en l'une et en l'autre la portée de l'esprit humain, qu'il est impossible d'arriver aux degrés de connoissance et d'éloquence où ce prophète étoit parvenu par le mouvement surnaturel du Saint-Esprit, quoiqu'il ne fût pas instruit dans les sciences humaines, non plus qu'ordinairement les autres prophètes qui, comme lui, n'avoient point d'autre lumière dans leurs prédictions et dans leurs transports, que celle que l'esprit de Dieu leur inspiroit par la vive et sensible douleur qu'ils concevoient des péchés des hommes, laquelle produisoit en eux des paroles si puissantes et si efficaces pour exprimer et pour faire entendre ce qu'ils ressentoient dans le fonds de leur âme.

Mais qui osera entreprendre de parler dignement

des saints Evangiles ? à l'égard desquels il faut remarquer que tous les autres enseignemens de notre Dieu nous ayant été donnés par la bouche de ses serviteurs, ceux qui sont contenus dans ces derniers livres, l'ont été par celle de son Fils unique, qui a été envoyé pour être le maître et le pasteur des nations; aussi un prophète dit sur ce sujet, « que la grâce du Saint-Esprit » fut répandue sur ses lèvres à cause de l'excellence » de sa doctrine. (*Ps.* 44.) » En effet, cette doctrine est recommandable pour sa pureté et pour sa sainteté; car elle révoqua d'abord et retrancha toutes les licences et les permissions que donnoit la loi, comme celle d'avoir plusieurs femmes et de pouvoir les répudier, comme de prêter à usure aux étrangers, et autres pareilles que nous avons rapportées ci-dessus. Nous y pouvons remarquer avec combien de raison le prophète Isaïe, entre les autres noms qu'il donna à notre Sauveur, lui attribua celui de conseiller, parce qu'il nous devoit donner, tant par ses actions que par ses paroles, tous les conseils dont nous parlerons bientôt, dans l'observation desquels consiste toute la perfection de la vie évangélique. Cette même doctrine déclare bienheureux les pauvres d'esprit (*Matth.* 5), ceux qui font miséricorde, les débonnaires, les pacifiques, ceux qui ont la pureté de cœur, ceux qui ont faim et soif de la justice, c'est-à-dire, ceux qui font ce qu'ils doivent pour le service de leur Créateur; ceux qui pleurent leurs péchés, et même ceux qui pleurent ceux d'autrui; ceux qui souffrent persécution, malédiction et injure pour satisfaire aux lois et

aux obligations de la justice. C'est là que la mortification de toutes les passions déréglées que nous pouvons avoir pour nos parens, pour nos amis, pour les honneurs, pour les dignités, et enfin pour tous les biens temporels de cette vie, est hautement estimée; c'est là qu'est condamné et banni l'amour propre, et que nous sommes excités à une sainte aversion de nous-mêmes, c'est-à-dire, de nos mauvaises inclinations; c'est l'à que ce divin docteur nous enseigne à soumettre et assujétir la chair à l'esprit, lorsqu'il dit: (*Luc.* 9.) *Qui voudra venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et qu'il porte sa croix et me suive; car celui qui aimera désordonnément sa vie, la perdra; et celui qui la perdra pour l'amour de moi, la gagnera.* Là il nous ordonne d'avoir la simplicité des colombes, la prudence des serpens, la douceur des agneaux et l'humilité des petits enfans; là il nous recommande avec grande instance la pureté de l'intention dans toutes nos actions. (*Matth.* 10.) Mais il nous commande de fuir avec tous les soins imaginables l'écueil de la vaine gloire, qui est d'autant plus dangereuse qu'elle prend sa force des bonnes actions mêmes que nous faisons, pour nous tenter. C'est pourquoi cet avis nous est donné principalement lors que nous jeûnons (*Matth.* 6), lorsque nous prions ou que nous faisons l'aumône, le Fils de Dieu ne voulant pas seulement que la main gauche sache ce que fait la droite en cette occasion; c'est là aussi qu'il nous conseille de faire du bien à ceux mêmes de qui nous ne pouvons pas en espérer.

Mais il ne s'est pas contenté de nous donner tous ces conseils seulement de parole, et de nous montrer par là le chemin du ciel. Il s'y est fait voir lui-même, et s'y est présenté à nous comme un miroir très pur de toutes les vertus qu'il a enseignées, et surtout de l'humilité, de la douceur, de la patience, de la miséricorde, du zèle pour la gloire de Dieu, de la compassion pour nos misères, du désir de notre salut, mais principalement de charité. C'est en celle-ci qu'il ne s'est point prescrit de bornes, et qu'il n'a point cessé de faire paroître l'excès de son amour, jusqu'à ce qu'après avoir supporté une infinité de peines et de fatigues pour remédier à nos maux, il a voulu enfin finir sa vie sur la croix. C'est là que nous voyons comme ayant toujours montré qu'il agissoit en Dieu tout-puissant en soulageant toutes les misères et les infirmités des autres par un commandement absolu et par un souverain empire, il n'a témoigné la foiblesse d'un homme que lorsqu'il s'agissoit de supporter les injures qui lui étoient faites par ses ennemis. Car tantôt il se cachoit de ceux qui le persécutoient, tantôt il fuyoit de devant eux, comme lorsqu'il s'enfuit en Egypte, et quand pour laisser passer leur rage et leur fureur, il se retira au désert avec ses disciples (*Matt.* 2. *Joan.* 11), nous montrant en cela comme nous devons paroître puissans et libéraux envers notre prochain et envers nos amis, et combien au contraire nous devons être réservés et retenus envers nous-mêmes. C'est par ces vertus qu'il s'est fait voir aux hommes avec tant de douceur et tant de bonté, qu'il s'est

rendu si aimable et si recommandable, et qu'il nous a montré en sa personne un tableau très-parfait des qualités, et s'il faut ainsi parler, des vertus de son Père éternel; puisque tel qu'est le Fils, tel est le Père, et que tel qu'est le Père, tel est le Fils, que l'un et l'autre est également bon et aimable, également plein de miséricorde envers les humbles et les vertueux, et enfin également juste et sévère envers les superbes et les méchans.

§ 2.

Des Epîtres de saint Paul.

Les Epîtres de saint Paul contiennent une doctrine si excellente et si relevée, que j'aurois aussi peu de raison de prétendre en pouvoir parler dignement. Car on peut dire de ce grand Apôtre, qu'il a été le premier interprète et le premier commentateur de l'Evangile; parce que les évangélistes ne font que raconter en termes simples et conformes à la vérité, l'histoire de la vie et de la passion de notre Sauveur, sans exagérer la grandeur de ce mystère et de ce bienfait. Mais Dieu a envoyé du ciel ce puissant organe pour rehausser ce plain-chant; ce chantre divin, qui d'une voix angélique a composé sur ces simples notes, et en a formé une musique si belle et si agréable, qu'elle contente et suspend également par sa douceur les âmes purifiées et disposées à pénétrer la grandeur de ces mystères. C'est là premièrement qu'il nous découvre les richesses de cette bonté et de cette miséri-

corde du Père éternel, qui par un moyen si élevé, comme est celui de l'Incarnation et de la passion de son Fils, nous a voulu guérir, nous honorer, nous ressusciter de la mort à la vie, et enfin nous donner place en sa gloire. C'est là où il dit, que *la douceur et la bénignité de notre Dieu a paru dans le monde, non pas à cause des actions de justice que nous avions faites, mais par sa seule miséricorde, par laquelle il nous a voulu sauver.* Par là il nous a découvert la grandeur de la charité de Jésus-Christ envers les hommes, laquelle s'est étendue jusqu'à lui faire souffrir la mort, non-seulement pour les justes, mais aussi pour les pécheurs ; non-seulement pour ses amis, mais aussi pour ses ennemis, et pour ceux mêmes qui répandirent son sang. Et par ce moyen il nous excite à aimer celui qui nous a tant aimés, et à lui rendre des actions de grâces continuelles pour ce souverain bienfait. C'est par là encore qu'il imprime en nos cœurs une sainte et salutaire crainte, si nous nous rendons négligens à nous prévaloir de ce grand et admirable remède que Dieu nous a envoyé. Il ne confirme pas moins notre espérance dans ces riches traités, lorsqu'il dit : *Que puisque Dieu nous a donné son Fils, il ne nous refusera rien par son moyen ; puisque celui qui a donné ce qui lui étoit si cher, et nous l'a donné avec tant d'avantage, ne nous refusera pas ce qui est beaucoup moindre.* C'est à cette même vertu de l'espérance, jointe à la charité, qu'il nous invite, lorsqu'il publie si hautement la grandeur des richesses inestimables de la grâce, et les biens que nous avons

reçus de Jésus-Christ. Il dit qu'il est notre avocat, notre propitiateur, notre pontife et notre prêtre, notre sagesse, notre justice, c'est-à-dire, la cause de notre justice, notre sanctification et notre rédemption. Il nous oblige encore par ces mêmes écrits d'avoir les péchés en horreur, puisqu'ils ont été les bourreaux qui ont attaché le Fils de Dieu en la croix. C'est pourquoi il prêche si hautement et si clairement que ceux qui pèchent, le crucifient encore une fois autant qu'il est en leur pouvoir. Par ces mêmes écrits il nous exhorte à la mortification de notre chair, de tous ses appétits et de tous ses vices, pour correspondre en quelque sorte à celui qui a voulu que la sienne fût crucifiée pour notre salut. Pour cette raison ce grand Apôtre a publié, qu'il ne savoit qu'une seule chose, « qui » étoit Jésus-Christ crucifié, et que c'étoit en lui qu'il » apprenoit cette leçon et d'autres semblables, par » lesquelles il s'édifioit lui-même, avec tout le reste » du monde. » Aussi disoit-il, qu'il ne recherchoit point de gloire qu'en la seule croix de Jésus-Christ, en laquelle il trouvoit tant de lumière, tant de sagesse, tant de consolation, tant d'aiguillons qui l'excitoient à l'amour de Dieu, tant de force pour souffrir pour lui, et enfin tant de richesses de grâces, qu'il ne faisoit pas plus d'état, ni des faveurs du monde, ni de ses persécutions, que feroit un homme mort et crucifié. Il nous enseigne enfin par toutes ces choses, et conclut combien est grande l'excellence de ce mystère, par ces paroles : *On voit manifestement combien est grand ce sacrement de piété qui s'est décou-*

vert en la chair, qui a été justifié en l'esprit, révélé aux anges, prêché et annoncé aux gentils, cru dans le monde, et enfin élevé en la gloire. Voilà quelle a été l'harmonie céleste que cet organe du Saint-Esprit a composée sur la simple histoire de l'Evangile. D'où il a puisé tous ces grands motifs pour connoître Dieu, pour établir en lui tout notre amour et toute notre espérance, pour embrasser la vertu, pour fuir le péché, et pour mortifier notre chair.

§ 3.

Mais nous devons ici remarquer que la doctrine chrétienne consistant en deux parties, l'une qui traite des mystères de Jésus-Christ, l'autre qui règle notre vie, et que nous appelons la doctrine morale ; ce grand Apôtre qui fut donné pour docteur des gentils, est également admirable en l'une et en l'autre. Il traite ordinairement sa morale dans la fin de toutes ses Epîtres, et comme cette doctrine fait d'autant plus d'effet, qu'elle s'étend plus aux choses particulières, il nous y a pour cette raison donné des règles pour la conduite des pères avec leurs enfans, des maris avec leurs femmes, et des femmes avec leurs maris, des maîtres avec leurs serviteurs, et des serviteurs avec leurs maîtres, des inférieurs avec leurs supérieurs, et des supérieurs avec leurs inférieurs. Il nous y enseigne quels doivent être les évêques, les prêtres, les diacres et les autres ministres de l'Eglise. Il apprend quelles doivent être les femmes mariées, comment doivent vivre les vierges et les veuves, et de quelle

façon elles doivent être secourues en leurs nécessités. Mais ce que nous y devons principalement considérer, c'est combien tous ces avis sont proportionnés à toutes sortes de conditions; parce qu'ils étoient donnés par un homme qui avoit été instruit par le Saint-Esprit. Il recommande aux riches et aux puissans de n'avoir point de pensées trop hautes, et de ne se point confier en leurs richesses, mais en Dieu seul. Aux vieillards, d'être sobres au manger et au boire, car c'est en quoi ils pèchent le plus. Il conseille aux veuves de s'occuper en prières jour et nuit, afin que par ce moyen elles recouvrent en Dieu ce qu'elles ont perdu en leurs maris. Il donne des règles de cette manière pour toutes sortes d'états et de conditions, prescrivant à chacun en particulier ce qui lui est le plus propre et le plus convenable.

Le lecteur chrétien pourra comprendre quelque chose de l'excellence de l'Ecriture par ce que nous avons dit; mais pour en avoir l'estime qu'elle mérite, il doit particulièrement méditer ces paroles que notre Sauveur dit au peuple : *Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, il verra clairement que ma doctrine vient de celui qui m'a envoyé.* Car par ces paroles il nous enseigne que le vrai juge de la vérité et de l'excellence de sa doctrine, c'est l'homme qui s'emploie à exécuter la volonté de Dieu, en observant ses commandemens avec fidélité; parce que, de même que pour juger du goût des viandes il faut que le palais du corps soit sain et sans altération, ainsi il est nécessaire que celui de l'âme le soit pour juger de la

qualité

qualité de la doctrine; parce qu'autrement, de même que le malade qui a le palais corrompu et déréglé par de mauvaises humeurs, ne peut pas bien juger des goûts; ainsi les hommes dont la vie est déréglée, qui aiment les vices, et haïssent la vertu, ne sont pas juges équitables de la doctrine qui apprend à bien vivre, et qui condamne leurs mauvaises habitudes et leur vie dépravée. En effet, comment un homme orgueilleux approuvera-t-il l'humilité? un libertin la chasteté? un impatient la douceur? un envieux la charité? et un avare la libéralité? Aussi lisons-nous que les pharisiens se moquoient du Sauveur, lorsqu'il prêchoit contre l'avarice, parce qu'ils étoient enclins à ce vice. Il faut donc que celui qui prétend d'être bon juge de cette doctrine, soit un homme vertueux, et de qui le goût soit sain et entier; car ce sont ces sortes de personnes que Dieu veut choisir pour interprètes et pour juges de sa doctrine. Il est donc certain que si devant des hommes de cette condition l'on mettoit toutes les lois du monde, ils verroient plus clair que le jour, que la doctrine de Jésus-Christ est la plus véritable, la plus spirituelle, la plus sainte, la plus conforme à la raison, que le Créateur ait infuse dans nos âmes; la plus amie des hommes, et la plus ennemie de la chair et de tous ses appétits, que toutes les autres qui aient jamais été et qui seront. Ayons donc un homme de bien et de vertu pour juge de cette cause, et nous ne craindrons point de faire paroître notre doctrine devant son tribunal.

Par tout ce que nous avons dit sur cette matière, il

est aisé de conclure combien est grande l'excellence de la religion chrétienne, qui contient une doctrine si salutaire, si catholique et si admirable, pour l'instruction de notre vie. Mais avec cette louange elle en mérite encore une autre, qui est la vérité et la sincérité, n'y en ayant point entre tous les écrits des philosophes, soit d'Aristote, ou de Platon (que les anciens ont regardés comme les deux lumières du monde) où il n'y ait quelques erreurs, dont notre philosophie est absolument exempte. Et en cela il paroît que toute doctrine étrangère est purement humaine, et par conséquent remplie de faussetés, comme les hommes qui en sont les auteurs; au lieu que celle-ci est toute divine, puisqu'elle est exempte de toutes sortes d'erreurs, qu'elle est sincère et ne contient que vérité. A cette seconde louange nous en devons ajouter une troisième, qui est le rapport merveilleux qui est entre le nouveau Testament et l'ancien; parce que nous voyons que toutes les promesses qui ont été faites dans l'ancien sont accomplies dans le nouveau, ce qui n'est pas un argument plus foible que le précédent, pour prouver que cette doctrine nous a été révélée de Dieu. Et cela étant si véritable, qu'est-ce que le talmud des Juifs et l'alcoran des Turcs (l'un et l'autre remplis de contes et d'impostures ridicules) voudront dire de cette doctrine divine? Ce sera dans ce beau parterre de fleurs qui ne flétrissent jamais, que l'homme vertueux pourra se promener en toute liberté, pour y recueillir des fleurs de salut de la plus suave odeur, c'est-à-dire, des sentences et des

préceptes pour se rendre agréable à son Créateur. C'est cette table royale couverte de toutes sortes de mets, de laquelle le Prophète a dit : *Vous avez, Seigneur, dressé une table devant moi, qui me donne des forces pour résister à tous mes ennemis.* Ce sera à cette table que l'homme trouvera sa nourriture pour son âme, instruction pour sa vie, remède pour ses blessures, défense contre les tentations, et consolation dans ses déplaisirs ; puisque *toutes les choses*, suivant les paroles de l'Apôtre, *qui ont été écrites, l'ont été pour notre consolation, afin que par la consolation et par la patience que les Ecritures nous enseignent, nous augmentions l'espérance que nous avons conçue des biens éternels.* Mais je dois ici donner un avis d'importance, que cette lecture n'est pas propre à toutes sortes de personnes, elle l'est seulement aux humbles, et à ceux qui sont fondés dans la connoissance et dans l'étude de la doctrine catholique.

CHAPITRE X.

De la huitième excellence de la religion chrétienne, qui consiste en la pureté de ceux qui en font profession.

La loi de la religion dont nous parlons, est encore accompagnée d'une autre excellence extrêmement considérable, qui est de rendre gens de bien et vertueux ceux qui en font profession. Car nous jugeons de la

loi et de la religion comme de tous les autres arts qui se pratiquent dans la vie humaine. Nous appelons meilleur pilote celui qui sait mieux conduire un navire, et meilleur médecin, celui qui sait mieux traiter les maladies. Or, comme le devoir de la religion et de la loi est d'honorer Dieu et de rendre les hommes vertueux, détruisant sous de rigoureuses peines et sous de très-sévères défenses toutes sortes de vices, il s'ensuit que cette religion sera la plus parfaite, laquelle fera mieux réussir tous ces bons effets.

Et c'est en quoi excelle la religion chrétienne pardessus toutes les autres qui ont jamais été. Car de son sein ont paru sur la terre les plus grands et les plus saints personnages, qui ont produit les fruits des plus illustres actions que l'on ait vues dans le monde. Pour mettre cette vérité plus au jour, je veux dire quelque chose des premiers fruits qu'elle produisit en l'Eglise primitive, lorsque le sang de Jésus-Christ fumoit encore, pour ainsi parler, et que la mémoire de ses miracles étoit récente; lorsque la doctrine des apôtres et des hommes apostoliques étoit toute nouvelle, lesquels poussés d'un même esprit, jetoient les premiers fondemens de l'Eglise, et travailloient à planter et à cultiver la vigne du Seigneur. Mais pour faire mieux comprendre la grandeur de cet ouvrage, il nous faut un peu faire connoître en quel état le monde étoit réduit avant la prédication de l'Evangile. Cela se peut entendre par ces paroles que l'Apôtre en écrivit aux Ephésiens. « Ce que je vous demande, mes frères, » c'est de ne pas vivre à la manière des gentils, qui

» ont leurs entendemens obscurcis par les ténèbres de » l'ignorance et de l'aveuglement de leurs cœurs, et » qui ayant perdu l'espérance de l'autre vie, se sont » engagés dans toutes les ordures et dans toutes les » convoitises du monde. » Ce mal si horrible procédoit d'une part, de ce qu'ils n'espéroient ni bien ni mal après cette vie, comme le remarque l'Apôtre; tellement qu'ils n'étoient point réprimés par le frein de la crainte de Dieu pour s'abstenir du mal : et d'autre part, parce qu'au lieu du vrai Dieu, auteur de toute sainteté et pureté, ils adoroient des dieux très-impurs et très-déshonnêtes, et dans lesquels ils reconnoissoient eux-mêmes toutes sortes d'infamies et de sensualités; de sorte qu'ils ne faisoient aucune difficulté d'être tels qu'ils croyoient leurs dieux. En sorte que le monde n'étoit en ce temps-là qu'une étable de pourceaux, un théâtre de toutes sortes de tromperies, de méchancetés, de faussetés, et de toutes les séductions qui peuvent naître dans le cœur humain. Car on voyoit régner avec l'idolâtrie, tous les vices dont elle est la cause, le principe et la fin, comme dit le Sage. C'est aussi pour ce sujet que le prophète Isaïe compare les hommes de ce temps aux dragons, aux serpens, aux loups, aux ours, aux lions et aux basilics; et c'est pour ce même sujet qu'il appelle le monde un désert, une terre stérile, inculte et sans chemin, où il n'y a que ronces, qu'épines, et que cavernes de serpens et de bêtes farouches.

Le monde étant tel, et les hommes si corrompus, la grâce de Jésus-Christ, et la prédication de son

Evangile fut si puissante, qu'elle changea ces loups en brebis, ces ours en moutons, ces lions en agneaux, ces serpens en colombes, et ces arbres stériles et sauvages, en d'autres arbres verdoyans, et qui portoient des fruits de la vie éternelle. Et en cela fut accomplie la prophétie que le même prophète avoit faite longtemps auparavant, quand il avoit dit : « Que le désert » seroit changé en un lieu de délices, et la terre en » friche en un verger de plaisir. » Ezéchiel ajoute qu'ensuite de cela les voyageurs qui passoient par là, admirant un si grand changement, s'écrioient: Quoi ! cette terre déserte et inculte est donc devenue un jardin de délices, signifiant par ces comparaisons, la beauté et l'abondance de sainteté qui devoit fleurir dans le monde par la prédication et par la grâce de l'Evangile. Qui sera curieux d'en savoir davantage, pourra lire les histoires ecclésiastiques, les vies des Pères du désert, et les chroniques des ordres religieux ; et dans tous ces livres il verra un très-grand nombre de saints pontifes, de confesseurs, de très-pures vierges, qui ont vaincu le monde et la chair tout ensemble, des moines sans nombre, dont les uns vivoient comme des anges dans les monastères, et les autres séparés de la compagnie des hommes, se retiroient dans les déserts pour y mener une vie plus qu'humaine.

Celui sans doute qui voudra lire les vies de ces saints Pères, qui ont toutes été écrites par de très-graves auteurs, ne désirera point de plus avérés témoignages de l'excellence de notre religion que ceux

qu'il y rencontrera. Il y verra les nuits toutes entières passées sans sommeil et sans autre couche que la terre dure. Il y verra des cellules de ces saints Pères, si étroites, qu'elles sembloient plutôt des tombeaux de trépassés, que des maisons de vivans. Il y verra que pour toute nourriture il n'y avoit que du pain, un peu de sel et des herbes crues; car, comme dit saint Jérôme, l'on tenoit comme une délicatesse sensuelle, et une luxure criminelle, si un moine mangeoit quelque chose de cuit. Il y verra une pauvreté au vêtement et en tout le reste, la plus étroite qui se puisse imaginer. Il y verra un mépris si extrême du monde et de toutes les affections humaines, que lors même que les propres sœurs venoient pour rendre visite à leurs frères, ils ne vouloient ni les voir, ni leur parler. Mais que dirai-je de cette insatiabilité de converser et de s'entretenir nuit et jour et incessamment avec Dieu, sans ennui, sans lassitude? Que dirai-je de la foi et de la confiance si parfaite qu'ils avoient en Dieu? Elle étoit si grande, qu'ils ne faisoient pas difficulté de commander aux lions et aux bêtes les plus farouches et les plus cruelles; car cette vertu leur donnoit le pouvoir de tuer les serpens et les dragons. Que dirai-je de ce grand amour de la solitude et de cette fuite de la compagnie des hommes, lors principalement que leurs vertus ou leurs miracles leur avoient acquis de la réputation; afin de ne pas se priver un seul moment de la douce conversation qu'ils avoient avec Dieu? Toutes ces choses sont si admirables et si fort au-dessus de la nature, qu'il eût été impossible d'y subsister

sans un secours surnaturel, et une très-particulière faveur de Dieu. Aussi cela seul sans d'autres miracles suffiroit pour un témoignage invincible de l'excellence de notre foi et de notre religion; mais nous traiterons plus au long de cette matière en un endroit que nous lui destinons particulièrement.

§ 1.

Un autre indice de la haute sainteté de cet âge que l'on peut appeler le siècle d'or, c'est la multitude de martyrs qui souffrirent dans le temps auquel l'idolâtrie fut arrachée du monde, pour y planter la foi et la connoissance du vrai Dieu. Il n'y a point de paroles pour expliquer, et à peine même pourra-t-on croire quel a été le nombre de ces glorieux champions, combien cruels les tourmens qu'ils ont soufferts, combien dangereux les combats dans lesquels ils sont demeurés victorieux, et combien glorieusement ils ont triomphé des princes du monde, et de l'enfer. Mais parce que cette matière est si vaste qu'elle ne se peut dignement traiter en peu de paroles, nous la réserverons aussi pour un autre endroit de cet ouvrage.

Or, l'on peut connoître par cette merveilleuse fidélité, et cette constance invincible des martyrs, combien grande étoit la vertu et la sainteté de ceux qui souffroient tant de maux pour n'être pas un moment en la disgrâce de leur Créateur; parce que de cette sainteté procède cette force, ce courage et cette fermeté, comme le Sauveur même nous a enseigné, lorsque dans ce divin sermon qu'il fit sur la montagne,

après avoir donné les principaux préceptes de la vie évangélique, il dit enfin : *Celui qui écoute mes paroles et les exécute, est semblable à un homme qui a bâti sa maison sur une pierre ferme, parce qu'encore que son bâtiment soit miné par le courant des eaux, par les tourbillons des vents et par la violence des pluies, il demeure toujours inébranlable, parce qu'il est fondé sur une pierre solide.* Cette pierre est la force de toutes les vertus qui procèdent de la grâce et surtout de la charité, de laquelle il est dit dans les Cantiques, que la multitude des eaux ne pourront pas éteindre ses flammes, ni les fleuves la submerger. D'où est-ce donc que peut procéder cette sainteté merveilleuse, qui est la vraie cause de cette force admirable, sinon de la profession de la religion chrétienne, dans laquelle les hommes rencontrent un secours si favorable et si nécessaire pour s'élever au-dessus de leur nature, c'est-à-dire, pour se rendre tout célestes et tout divins ?

L'on me dira peut-être, qu'entre les philosophes, il s'en est rencontré qui ont été vertueux et continens. Mais je réponds à cela premièrement, que la vertu qui n'a pas Dieu pour sa fin, et qui n'a pas sa gloire pour objet, ne mérite pas le nom de vertu.

De quoi sert (dit à ce propos saint Augustin) la bonne vie qui ne peut produire la vie bienheureuse ? La continence de Socrate a été fort estimée par les philosophes, et son disciple Platon, entre les autres éloges dont il l'honore pour la pratique de cette vertu, raconte, que l'un des plus beaux jeunes hommes de son temps nommé Alcibiade, s'étant offert à lui pour en

faire à son gré, il fut si continent, qu'il refusa cette liberté qui lui étoit offerte de si bonne grâce. Mais, ô vertu admirable, de s'abstenir d'un crime aussi monstrueux ! Quelle vertu, que de n'être pas possédé d'un vice si abominable ! On pourra aussi alléguer encore la chasteté des vierges vestales de Rome ; mais qu'y a-t-il en cela de comparable avec des millions de vierges très-nobles, qui dans toutes les parties du monde chrétien se sont consacrées à Dieu après avoir méprisé des richesses et des mariages très-considérables ? J'avoue que Rome a produit de si grands courages, qu'ils ont franchement exposé leurs vies pour leur patrie. Mais qu'est-ce que cela à proportion de cette infinité d'hommes, de femmes, d'enfans et de jeunes filles très-délicates, qui ont souffert qu'on les déchirât en mille pièces, non pour le salut de leur patrie temporelle, mais pour l'honneur et pour la gloire de leur Créateur ? Quel rapport a cette constance des Romains avec la force de ces mères généreuses qui ont souffert patiemment et inébranlablement que leurs propres enfans fussent mis en pièces devant leurs yeux, plutôt que de leur voir violer en quelque façon que ce fût, la fidélité qu'ils devoient à leur Dieu ? Y a-t-il sous le ciel un exemple de courage qui puisse entrer en comparaison avec celui-ci ? Je ne nie pas qu'il n'y ait eu quelques philosophes qui ont méprisé les richesses, pour vaquer plus librement à leurs études. Mais il en faut compter le nombre par les doigts, au lieu que l'on peut faire état de beaucoup de millions de religieux dans tous les ordres,

qui ont été, ou qui sont dans l'Eglise de Dieu, lesquels, quoique très-riches et très-puissans dans le monde, ont néanmoins renoncé non-seulement à leurs richesses, mais encore à leur propre volonté, et à tous les plaisirs des sens, pour l'amour de Dieu. Il y a eu à la vérité encore quelques-uns de ces philosophes qui ont observé la sobriété jusqu'à tel point qu'ils se sont contentés de vivre très-simplement, pour avoir plus de liberté de vaquer à la contemplation des œuvres de la nature. Mais quelle comparaison avec ces millions de religieux très-saints, lesquels retirés dans les déserts, et séparés de la compagnie des hommes, vivoient de racines d'herbes, et souvent passoient deux et trois jours, et même les semaines entières sans prendre aucune réfection, s'occupant jour et nuit avec des douceurs incroyables en la contemplation des bontés et de la puissance de leur Créateur? C'est ce que Philon rapporte des fidèles qui faisoient leur demeure aux environs d'Alexandrie, et de plusieurs millions de moines qui vivoient dans les déserts de la Thébaïde. Et cela nous fait voir clairement que toutes ces vertus des philosophes méritent à peine d'être nommées l'ombre et la figure de celles des chrétiens. Comme au contraire il semble que de même que les singes semblent quelquefois et en quelque façon imiter les actions des hommes, ainsi ces actions de philosophes se peuvent appeler des actions de singes, si elles sont comparées aux vertus des saints dont nous venons de parler.

§ 2.

Mais l'on me dira sans doute, que si la religion chrétienne a tant de force pour porter à la vertu ceux qui en font profession, comment il se peut faire que nous en voyions aujourd'hui si peu qui la suivent et qui la pratiquent, vivant au contraire comme s'ils n'avoient ni foi ni religion? A cela je leur réponds et leur demande quelle utilité recevroit un malade, si étant dans une bonne infirmerie, bien pourvue de médecins et de remèdes, il ne vouloit pas s'en servir? Je dis que la religion chrétienne est cette grande infirmerie pourvue de toutes sortes de remèdes spirituels, ordonnés par ce médecin très-sage qui nous est venu du ciel pour guérir nos âmes : que si je ne veux pas user de ces remèdes, de quoi me pourront-ils profiter?

Si vous me demandez encore quels sont ces remèdes, et comment je m'en dois servir? je réponds qu'ils sont en grand nombre et fort différens; néanmoins qu'il y en a quatre principaux que j'explique brièvement. Le premier de tous est la foi, c'est-à-dire, les articles et les mystères qu'elle croit et qu'elle confesse. Pour tirer profit de cet excellent remède, il ne suffit pas de réciter simplement le symbole appelé ordinairement le *Credo*, comme le prononceroit un perroquet; il faut y penser attentivement, et entendre le plus parfaitement qu'il se pourra les mystères qui y sont contenus et qui comprennent tout ce que nous croyons. Par exemple, lorsque nous confessons que

Dieu est Père, nous devons penser qu'il n'est pas seulement Père de son Fils unique, mais qu'il l'est aussi de tous les justes, qui sont ses enfans adoptifs, desquels il est tellement père, que, selon le témoignage de son propre Fils unique, il n'y a point de père sur la terre qui puisse lui être comparé, soit en amour, soit en zèle, soit en soin et en providence, ou soit même en caresses et en bon traitement de père envers ses enfans; et c'est en la considération de cette qualité de père, qui appartient si légitimement à Dieu, que l'homme trouvera un remède assuré pour toutes ses nécessités : soulagement pour ses peines, consolation en ses afflictions, courage dans les embûches qui lui seront dressées, et dans les persécutions qui lui seront faites ; mais surtout une obligation très-étroite d'aimer ce père, et de se gouverner comme son fils, en conservant par la pureté de sa vie, la dignité d'une naissance si noble et si illustre.

Passons au Fils. Il faut à son égard confesser qu'il a pris chair dans les flancs d'une vierge très-sainte, et qu'il ne s'est pas contenté de se faire homme, mais encore qu'il a voulu souffrir, qu'il a voulu mourir, et qu'il a été enseveli pour le remède des hommes. Celui qui considérera attentivement ces vérités, pourra-t-il s'empêcher d'aimer celui qui l'a tant aimé, celui qui a tant souffert pour l'amour de lui, qui l'a racheté par un si haut prix, qui lui a témoigné tant de bonté et de charité, et qui l'a favorisé d'un bienfait si considérable? Comment pourra s'empêcher d'avoir en horreur le péché, celui qui considérera combien le pardon

de ses crimes et le remède à ses nécessités ont coûté à cet aimable Sauveur? Et comment pourra-t-on employer et consumer la vie à rechercher les délices du corps, voyant avec combien de rigueur notre Rédempteur a traité le sien, quoique très-innocent, pour obtenir le pardon des péchés des hommes et de ses propres ennemis? Que si nous venons ensuite à considérer profondément les trois derniers articles de notre foi; savoir, la venue du Seigneur au jour du jugement, la gloire éternelle qu'il doit donner aux gens de bien, la peine éternelle des enfers et les flammes épouvantables qui doivent éternellement tourmenter les méchans au corps et en l'âme; ce bannissement éternel du ciel, et la privation pour jamais de la vision béatifique de Dieu, sans aucune espérance ni de miséricorde, ni de pardon, ni de remède, ni de révocation ou d'adoucissement de la sentence qui aura été prononcée; si, dis-je, l'on considère que tout cela s'exécutera à l'heure de notre mort, de laquelle nous sommes menacés à tous momens, qui sera assez endurci et assez ennemi de soi-même, pour ne pas trembler en pensant avec attention et profondément à chacune de ces peines épouvantables? Voilà donc le premier remède et le premier secours que nous donne la religion chrétienne pour nous exciter à la vertu.

Le second est l'usage des sacremens, qui sont les vrais remèdes et les propres médicamens des plaies et des maladies de nos âmes, ordonnés et inventés par ce pieux samaritain qui versa l'huile et le vin dans les plaies de celui qui avoit été si maltraité sur le chemin

de Jéricho. Car ce Seigneur qui avoit créé tant d'espèces d'herbes médicinales pour la guérison des corps que nous avons communs avec les bêtes, n'a pas dû laisser sans remèdes les âmes immortelles que nous avons communes avec les anges, puisque les maladies auxquelles elles sont sujettes, ne sont pas en moindre nombre, et sont infiniment plus dangereuses que celles de nos corps. Mais entre ces sacremens, ceux que l'on peut plus souvent recevoir sont ceux de la confession et de la sacrée communion : l'un sert pour guérir les maux de l'âme, et pour la ressusciter de la mort à la vie ; et l'autre pour la préserver de la mort du péché, après avoir reçu une vie nouvelle. Or il n'y a point de paroles capables d'expliquer la vertu et l'efficace de ces deux sacremens à produire les effets dont nous venons de parler, et plusieurs autres encore que je passe sous silence. Toutefois, pour ne point faire d'injure à une chose si élevée en ne faisant que passer légèrement par-dessus, il est plus à propos que nous n'en parlions point davantage, et d'autant plus raisonnablement, que nous en parlerons avec plus d'étendue dans un autre endroit de cet ouvrage.

Le troisième secours que nous recevons de cette sainte religion, est l'assiduité qu'elle observe à nous exhorter à la pratique continuelle de l'oraison, comme étant le remède général de toutes les nécessités, et la plus salutaire médecine de tous nos maux. Les sacremens à la vérité ont leurs effets particuliers et font leur opération dans les âmes, comme les autres vertus ont aussi des propriétés expresses dans lesquelles

elles s'exercent. Mais l'oraison sert à tout, et principalement à détruire le péché; aussi fut-ce par elle que notre Sauveur arma ses disciples la nuit de sa passion, leur disant : *Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation.* A ce propos l'Ecclésiastique a dit que *celui qui garde la loi, multiplie l'oraison,* voulant faire entendre que le secours de l'oraison est une aide très-puissante pour bien garder la loi. Je passe sous silence une infinité d'autres sentences dans lesquelles l'exercice continuel de cette vertu nous est très-étroitement recommandé. Les philosophes n'ont jamais rien su ni rien écrit de ces trois grands secours que la religion chrétienne nous fournit pour nous faire embrasser la vertu, quoiqu'ils fissent vanité d'être les maîtres de la vie humaine; aussi n'avoient-ils ni foi, ni sacremens, ni connoissance, ni pratique de l'oraison, parce qu'ils n'espéroient aucune faveur du ciel pour se rendre vertueux, croyant y pouvoir parvenir par leurs seules forces naturelles.

Nous pouvons joindre à ces trois secours si puissans et si considérables celui de la parole de Dieu, qui s'acquiert, ou par la lecture, ou par l'attention, ou par la méditation. Toutefois, comme nous avons traité dès le commencement de ce livre, des fruits et de l'utilité que l'on en peut retirer, nous ne répéterons point ce que nous en avons dit, mais nous donnerons seulement avis que voilà les quatre principaux et plus puissans aides que nous ayons pour acquérir la vertu et la perfection de la vie chrétienne : je dis pour les acquérir, parce que ce n'est pas en eux seuls que consiste

consiste la perfection de cette vie, mais ils sont des moyens très-puissans pour y parvenir; de même que les remèdes le sont pour obtenir la santé, lesquels demeureroient inutiles, si ce bon effet ne s'en ensuivoit pas.

Pour revenir à mon propos, je dis que si les chrétiens qui usent de ces remèdes sont en si petit nombre, s'ils ont tant d'aversion à penser aux mystères de la foi qu'ils professent, s'ils ne s'approchent jamais des sacremens que lorsqu'ils y sont forcés par les censures; si de vingt-quatre heures qu'il y a au jour, ils ne veulent pas en employer une seule pour se recommander à Dieu, et pour lui demander sa faveur et sa grâce contre le péché qui nous combat de tous côtés; s'ils ne prennent jamais un livre de dévotion entre les mains, ni ne se mettent en devoir d'ouïr avec attention la parole de Dieu pour en tirer profit, de quoi leur peut servir le titre de chrétiens? Car quel secours en peuvent-ils retirer, s'ils ne veulent pas se servir des remèdes que la religion leur présente pour leur faciliter le chemin de la vertu, et entretenir dans leurs âmes l'amour et la crainte de Dieu, et l'horreur et la haine contre le péché? Donnez-moi une seule personne qui, en pratiquant ces exercices et usant de ces remèdes, se soit éloignée du chemin de la vie spirituelle, et l'on pourra faire quelque cas de vos objections; mais nous voyons par expérience que tous ceux qui s'en servent, s'avancent de jour en jour en l'amour de Dieu, en toutes sortes de vertus, et dans la haine et l'horreur du péché.

CHAPITRE XI.

De la neuvième excellence de la religion chrétienne, qui consiste en ce que par elle l'homme peut parvenir à la félicité, et à sa dernière fin.

La neuvième excellence de la religion chrétienne consiste en ce que par elle l'homme parvient au souverain bien et à sa dernière félicité. Pour bien entendre cette proposition, il faut savoir, que quoique le principal office de la vraie religion soit de rendre les hommes vertueux, elle ne s'arrête pas là néanmoins; mais elle passe jusqu'à les rendre bienheureux, et pour cet effet se sert de la vertu, qui est l'échelle par laquelle l'homme peut parvenir à cette félicité; de sorte qu'encore que la vertu mérite une estime et une vénération infinie, ce n'est pas en elle toutefois que consiste notre souverain bien, comme les philosophes stoïciens soutenoient, mais elle est seulement un moyen et une échelle pour nous élever à ce souverain bien. Car de même que le but d'un bon écolier n'est pas l'étude, mais la science qui s'acquiert par l'étude, ni la fin du laboureur de cultiver la terre, mais de recueillir les fruits qu'elle produit; ainsi la fin de la loi n'est pas de rendre l'homme seulement vertueux, mais bienheureux, et pour parvenir à ce degré, elle le rend auparavant vertueux : de sorte que le premier est l'office de la loi, le second est sa fin.

Mais notre vie étant remplie, comme elle est, d'une infinité de misères, nous avons conclu dès le commencement de ce livre que ce n'étoit pas dans ce monde que nous devions espérer cette félicité; de sorte que nous devons observer, qu'il y a deux sortes de félicité, l'une consommée, et l'autre commencée. La consommée se réserve pour les fidèles serviteurs de Dieu en l'autre vie, où ils verront à découvert ce bien souverain et universel, en qui consistent tous les biens, de sorte qu'il ne leur restera plus rien à désirer : mais celle que nous appelons commencée, est celle dont les amis de Dieu jouissent en cette vie, à laquelle on donne ce nom de félicité, parce qu'elle a quelque rapport et quelque ressemblance avec la consommée. Que si vous me demandez en quel genre de biens elle consiste, il ne sera pas besoin de nous étendre, comme ont fait les philosophes, en la recherche de ses biens, parce que l'Apôtre nous tire de tous ces doutes lorsqu'il nous dit : *Que le royaume de Dieu ne consiste ni dans le boire, ni dans le manger; mais dans la justice, la paix et la joie du Saint-Esprit.* En ce peu de paroles il remarque trois sortes de biens; le premier est la justice, c'est-à-dire, la sainteté de vie qui est le fondement de la véritable paix, comme dit Isaïe. De cette paix et de cette justice, naît la paix de la bonne conscience, et la joie du Saint-Esprit, qui est le sceau et l'accomplissement de cette félicité. Or cette joie va ordinairement en la compagnie de la charité, comme étant sa fille; de sorte que nous considérons ici cette joie provenante de la charité, comme l'alliance d'une fille avec sa mère.

C'est de cette paix que parle le Prophète, lorsqu'il dit : *Ceux qui gardent votre loi, Seigneur, jouissent d'une grande paix, et il n'y a rien qui les scandalise.* (*Psal.* 118.) Et en un autre lieu le Seigneur dit par Isaïe : *O homme, si tu avois soin de garder mes commandemens, je me répandrois aussitôt sur toi, comme un fleuve de paix :* Il l'appelle ici un fleuve, soit pour la grandeur de cette paix que Dieu donne, très-différente de celle qui vient de la part du monde : ou parce que de même qu'une rivière éteint le feu matériel, ainsi cette paix éteint l'ardeur et l'incendie de nos cupidités, de nos passions et de nos appétits, qui sont les séditieux de nos âmes, et les perturbateurs de cette paix; lesquels néanmoins, par sa vertu, et par le moyen de la justice, viennent à se calmer. Salomon nous l'a enseigné par ces paroles très-dignes de remarque : *Lorsque les voies de l'homme seront agréables à Dieu, il fera que ses ennemis auront paix avec lui.* (*Prov.* 6.) Or il est assuré que l'homme n'a point de plus cruels ennemis, ni qui déchirent son cœur, ni qui lui livrent une guerre plus pernicieuse, que la véhémence et la furie de ses appétits, de ses passions et des désirs inquiets pour des choses qu'il ne peut acquérir; et ce sont ces ennemis que Dieu apaise par le moyen de cette paix et de cette justice. Toutefois il n'y a personne qui puisse juger quelle elle est, que celui qui en a eu la jouissance; parce que, comme dit l'Apôtre, elle surpasse tout sentiment, c'est-à-dire, tout ce que l'entendement humain peut comprendre par sa seule capacité.

Personne aussi ne peut estimer ni connoître combien est grande la joie du Saint-Esprit, qui procède de cette paix et de cette justice, sinon celui qui en a fait l'épreuve par expérience, comme notre Sauveur même le dit par ces paroles : *Je donnerai une manne cachée à celui qui vaincra; laquelle n'est connue de personne, que de celui qui l'a goûtée.* (*Apoc.* 2.) Par la manne qui étoit une viande, laquelle contenoit en soi toute sorte de goûts et de suavités, il entend cette joie et cette allégresse spirituelle qui surpasse tous les goûts et tous les plaisirs du monde. C'est ce que l'épouse entendoit lorsque parlant avec son époux, elle dit, *que ses mamelles étoient plus douces que le vin;* entendant par les mamelles, le lait très-agréable des consolations spirituelles, dont il réjouit les âmes dévotes; et par le vin, tous les délices et les plaisirs du monde. C'est donc de cette manne si douce et si agréable que le Sauveur veut parler, lorsqu'il dit qu'elle n'est connue que de ceux qui l'ont goûtée.

§ 1.

Mais quelqu'un me dira peut-être, de quoi sert-il de traiter à présent d'une chose si obscure et si cachée? Car celui qui l'a goûtée la connoîtra sans doute beaucoup mieux par sa propre expérience, que par vos paroles; et s'il n'en a pas fait l'épreuve, toutes les paroles du monde ne suffiront pas pour la lui faire connoître. Je réponds que nonobstant ces difficultés, il y a des raisons, des conjectures, des témoignages de l'Ecriture, des exemples, et des sentences des saints,

outre plusieurs autres argumens, par lesquels nous pouvons en quelque façon conjecturer que la suavité de cette manne est extrême, ce qui n'est pas peu utile pour le lecteur pieux et curieux; parce que comme la félicité de cette vie se termine en la grandeur de cette paix et de cette joie, et que les hommes, comme nous avons déjà dit, sont naturellement désireux de cette félicité, il se pourra faire que quelques-uns, convaincus par la force de ces raisons, rejèteront volontiers toutes les fausses délices dont les hommes du monde se repaissent si avidement, pour rechercher celle qui est la vraie et seule capable de remplir en sa façon et de satisfaire les cœurs humains.

Et parce que nous avons dit que cette béatitude commencée a quelque rapport et quelque ressemblance avec la consommée que nous attendons, j'appelle à témoin de cette vérité le grand saint Bernard, lequel parlant à Dieu, lui tient ce langage: « Quelquefois, Seigneur, vous mettez dans la bouche de mon » cœur qui soupire pour vous, une chose qu'il ne » m'est pas permis de connoître. J'en ressens bien, » à la vérité, la douceur et la suavité, qui est si gran- » de, que si elle pouvoit durer toujours, je n'aurois » plus rien à souhaiter. » Une des principales parties de la vraie beatitude consiste donc à donner un repos accompli et une satisfaction entière au cœur humain; lequel, content de ce qu'il possède, ne désire rien davantage, parce qu'il a dans soi la source de toutes les suavités, qui est Dieu; de sorte que content de cette nourriture, il perd la faim de toutes les autres choses qu'il désiroit auparavant.

Pour traiter avec ordre de la grandeur de cette joie, il auroit fallu traiter auparavant de la grandeur de l'amour que cette souveraine bonté porte aux âmes qui sont pures et humbles ; parce que cela étant bien éclairci, il n'y auroit rien d'incroyable, pas même pour les incrédules, de ce que nous dirions sur cette matière. Mais comme ce n'est pas ici le lieu propre pour ce sujet, je dirai seulement après saint Chrysostôme, que cet amour est si grand, qu'il n'y a point de passion de ces amans de la terre qui sont épris jusqu'à la folie de la beauté des créatures, que l'on puisse comparer à la grandeur de cet amour. Ce qui fait que nous pouvons en quelque façon comprendre quelles sont les consolations que ce souverain et véritable amant donne à ceux qu'il aime et dont il est aimé; consolations par lesquelles il réjouit, il fortifie et donne la paix à leurs âmes.

C'est certes à ces âmes qu'il parle par la bouche du prophète Isaïe, lorsqu'il dit : *Je vous porterai sur ma poitrine, et vous asseoirai sur mes genoux ; je vous caresserai et vous flatterai de même qu'une mère se joue avec son petit enfant ; vous verrez accomplir ce que je vous promets, votre cœur s'en réjouira, et vos os reverdiront, et fleuriront comme l'herbe.* (*Is.* 66.) Ce sont les paroles d'un prophète sur lesquelles je souhaiterois que l'on me dît si l'on se peut imaginer que des tendresses si favorables et si caressantes puissent sortir de cette majesté incompréhensible, pour une créature qui est beaucoup moins devant sa grandeur, que la moindre fourmi ne peut être devant nous.

Mais quelle autre chose nous a voulu faire entendre ce Seigneur, par ces amoureuses paroles, et par la comparaison des caresses d'une mère pour son petit enfant, sinon la grandeur de l'amour qu'il porte aux âmes qui sont pures et humbles, et les faveurs dont il leur fait largesse pour les consoler et pour les réjouir en cette vie, pendant que les contentemens de l'autre sont différés? Le saint roi et prophète David le savoit par expérience, au milieu même de la splendeur et de la magnificence de sa maison royale, puisqu'étant ravi en admiration, il s'écria : *Combien est grande, Seigneur, la multitude de vos douceurs que vous avez cachées pour ceux qui vous craignent !* (*Ps.* 30.) Il dit fort bien *cachées*, parce que, comme j'ai dit, elles ne sont connues que de ceux qui les ont éprouvées. Or ces douceurs, quoique proprement elles soient ressenties dans l'âme, sont quelquefois si grandes, que comme les fleuves sortent de leurs lits par les inondations de leurs eaux, ainsi elles regorgent jusqu'au corps, lui donnant comme certains restes des satisfactions et des contentemens dont elle jouit, et le faisant participer à sa joie. C'est ce qu'avoue le même prophète, lorsqu'il dit : *Mon cœur et ma chair se sont réjouis au Dieu vivant.* Et comme cette joie est fondée en Dieu, causée et formée par lui-même, aussi est-elle conforme à celui dont elle procède, lequel en toutes ses œuvres est grand, est ineffable, et est Dieu. Et de fait, dites-moi quelles caresses entendoit l'épouse dans ses cantiques, lorsqu'elle disoit : *Mon époux tient sa main gauche sous ma tête, et de sa*

droite il m'embrasse, sinon celles dont je parle ? Il est donc certain que ces consolations sont si grandes, que souvent elles emportent et enlèvent après soi toutes les forces et tous les sens de l'homme tant intérieurs qu'extérieurs, en sorte que la moindre cessation de cette jouissance, soit pour entendre, ou pour parler, ou pour s'appliquer à quelque chose que ce puisse être, lui cause une peine inconcevable, ne pouvant et ne voulant pour tout ce qui est au monde se départir un seul moment de cette félicité. Pour preuve de ce que nous avançons, il est dit de la vierge sainte Claire, qu'ayant reçu à une fête de l'Epiphanie une consolation toute particulière de notre Seigneur, ses sens en furent tellement imbus, qu'il fallut pendant plusieurs jours qu'elle se fît violence, pour être simplement attentive à ce qu'on lui disoit. Nous lisons aussi de saint Bernard, qu'au commencement de son noviciat, son esprit étoit si fort attaché à Dieu, qu'il en avoit perdu l'usage de tous ses sens ; en sorte que voyant il ne voyoit pas, goûtant il ne goûtoit pas ; il buvoit et mangeoit des viandes les unes pour les autres, sans aucun discernement, parce que la force de l'esprit et le goût des douceurs divines qui accompagnent toujours la charité, avoient tellement imbu et ravi toutes les facultés de son âme, qu'il n'avoit plus de sentiment pour quelque autre chose que ce fût.

Si ces choses paroissent incroyables, il est aisé d'en faciliter la croyance par des exemples tirés de ce qui se passe souvent entre les hommes. Et pour cet effet, que l'on jette les yeux sur un cœur pressé de

quelque passion violente pour l'amour d'une créature, et semblable à celle que l'Ecriture dépeint en Amon fils de David, pour Thamar, laquelle étoit si grande qu'elle le consumoit et le desséchoit à vue d'œil, parce que toute la vigueur et toutes les forces de l'âme étoient tellement occupées et suspendues par l'excès de cette affection, qu'elles laissoient le corps et l'estomac dépourvus des esprits qui le devoient entretenir; en sorte que peu à peu il alloit se minant et se consumant de foiblesse. A ce propos je souhaiterois que l'on me dît, si la beauté d'une créature, qui n'est qu'un simple cuir blanchi et coloré, a tant de pouvoir, quelle apparence il y a que cette beauté infinie de la bonté divine n'en ait pas infiniment davantage; lors principalement que le Saint-Esprit par les rayons de sa lumière découvre à une âme pure et innocente; quelque parcelle de cette beauté adorable. Si, dis-je, les choses humaines ont tant de crédit, combien davantage les divines! si la nature est si puissante, combien plus la grâce! ou pour mieux dire, si la corruption du péché a tant de pouvoir, combien plus la grâce, et la lumière du Saint-Esprit! Enfin si le diable, vrai boute-feu des amours déréglés, est si puissant, combien le sera davantage cet esprit divin qui embrase les cœurs dévots et religieux!

§ 2.

Nous tirons une autre preuve convainquante de la grandeur de cette suavité par la rigueur et l'âpreté de vie que menoient une infinité de moines dans le dé-

sert, dont la vie étoit certes plus angélique qu'humaine. Nous en avons touché quelque chose au chapitre précédent, et nous en dirons encore davantage à la suite de ce traité; néanmoins je ne peux m'empêcher de faire part à mon lecteur d'une chose qui est non-seulement écrite par les auteurs de notre religion, mais aussi par Philon, très-célèbre écrivain, et philosophe platonicien, juif de nation, laquelle donnera sans doute de l'étonnement à tous ceux qui la liront. Ecrivant donc et décrivant la très-sainte vie des fidèles de son temps, il dit entr'autres choses, «qu'il y en avoit » parmi eux qui étoient si remplis de Dieu, et jouis- » soient de tant de consolations en la contemplation » des choses divines, qu'ils passoient quelquefois les » semaines entières sans rien manger, parce que leurs » âmes étoient tellement remplies et rassasiées, pour » ainsi dire, de la douceur et de la suavité de ces » consolations, que la réplétion en regorgeoit jusques » au corps, et la joie de l'esprit étoit si grande, qu'ils » ne s'apercevoient ni de la faim ni de la foiblesse qu'ils » souffroient.» Que le lecteur chrétien juge donc maintenant par cet échantillon, combien grande sera la félicité d'une âme qui se trouvera en cet état, et qu'il considère s'il n'y a pas lieu de l'appeler une béatitude commencée, puisqu'elle remplit de telle sorte le sein et la capacité de l'homme, qu'il ne souhaite rien au delà, et qu'il oublie même la foiblesse de son corps et ses nécessités naturelles?

Je veux ajouter encore un autre indice, savoir, la renonciation que tant de personnes ont faite à toutes

les commodités du monde ; car depuis qu'elles ont été touchées de Dieu, elles ont méprisé généreusement toutes les pompes et toutes les vanités ; elles ont quitté de grands états, de grandes possessions et des mariages très-avantageux, pour embrasser la croix de la pénitence, et s'éloignant des chemins larges et aplanis du monde, elles ont suivi les sentiers étroits de l'Evangile; méprisant les plaisirs des sens pour embrasser les lis de la virginité. Car quelle fut la vertu de saint Edouard, roi d'Angleterre, lequel dans la fleur de sa jeunesse s'étant allié par mariage avec une princesse également illustre et vertueuse, l'un et l'autre s'engagèrent généreusement à la chasteté perpétuelle, quoiqu'en apparence ils vécussent comme deux époux, buvant, mangeant et conversant ensemble avec autant de tendresse et de cordialité que s'ils eussent été unis aussi-bien par les corps, qu'ils l'étoient par leurs esprits, par le sacrement, et par la ressemblance des humeurs et des inclinations, qui causoit en eux cette correspondance d'affections dans une vie si éloignée de la façon de vivre ordinaire des personnes engagées dans le mariage.

Combien ces nobles cœurs devoient-ils être remplis de consolations spirituelles, puisqu'ils faisoient tant de mépris des délices et des contentemens du corps et de la chair ! Certes je n'admire pas moins ce prodige que celui des trois jeunes enfans, qui ne furent aucunement atteints des flammes de la fournaise de Babylone ; puisque les premiers au milieu des feux de la chair et de la jeunesse, n'en étoient pas seule-

ment effleurés, la flamme d'un plus beau feu qui brûloit dans leurs âmes, éteignant celle de leurs corps. Il y a peu d'exemples de ceux sur lesquels le feu matériel n'a eu aucune activité; mais les histoires des vies de nos saints sont toutes remplies de ceux qui ont abandonné pour Dieu, de grands états, de très-grands biens et de très-avantageux mariages. Que si nous voulions, même dans ces misérables et déplorables temps, tourner seulement les yeux sur les royaumes chrétiens, combien trouverions-nous de personnes de grande qualité de l'un et de l'autre sexe, qui méprisant généreusement toutes les grandeurs et les richesses de la terre, ont mieux aimé vivre méprisées en la maison de Dieu, que de jouir des richesses et des commodités du monde! Quelques-uns se sont même humiliés jusqu'à embrasser l'institut de la vie austère et rigoureuse des religieux déchaussés, changeant leur soie en grosse bure, leurs seigneuries en servitude, leurs richesses en indigence, leur liberté en sujétion, et leur vie délicieuse en une vie qui se passe toute entière dans les jeûnes, dans les cilices, dans les disciplines et dans toutes sortes d'austérités. C'est pourquoi je conclus que les hommes nés et nourris dans une vie pleine de commodités et de plaisirs, n'eussent jamais pu se résoudre à renoncer à tous ces plaisirs, s'ils n'eussent trouvé des satisfactions infiniment plus agréables, et j'ose dire, plus sensibles à leur âme, par les consolations qu'ils recevoient du Saint-Esprit.

Il est donc constant que cet Esprit divin, qui est

essentiellement l'amour incréé, nourrit dans les cœurs déjà mortifiés et disposés par l'usage et par l'exercice des vertus, une flamme si violente de l'amour divin, que souvent par une seule parole, ou par une seule pensée, ils s'embrasent de cet amour. Nous en avons un exemple remarquable en la personne de frère Gilles, l'un des compagnons de saint François, lequel souvent au seul nom du paradis étoit ravi en extase; parce que les personnes de cette sainteté, après que les habitudes de la charité ont jeté de profondes racines dans leurs âmes, sont semblables à la poudre bien sèche, qui s'allume à la moindre bluette de feu qui tombe dessus.

§ 3.

Des effets que produisent les joies et les suavités spirituelles.

Mais qui pourroit dignement expliquer par des paroles, les effets que produit cette divine suavité dans les âmes dévotes? Elles conçoivent premièrement une sainte aversion de leurs corps, parce que la nécessité et l'obligation de les nourrir, les détourne de cet exercice, dans lequel elles voudroient demeurer incessamment occupées. Aussi lisons-nous dans l'histoire ecclésiastique, que l'un des saints Pères du désert répondit un jour de fort bonne grâce, à un homme qui s'enquéroit de lui pourquoi il mangeoit en chemin faisant, ce qu'il pratiquoit ordinairement; parce que le manger, dit-il, n'est pas une affaire de si grande con-

séquence qu'il y faille apporter tant de circonstances et tant de cérémonies, et qu'il faille faire de propos délibéré.

Que dirai-je des autres effets des saints désirs, lesquels, comme de vives étincelles, rejaillissent de ce feu divin? Quelques-uns de ceux qui en sont possédés, voudroient non-seulement souffrir toutes sortes de peines imaginables, mais souhaiteroient même et avec passion, de verser tout leur sang pour ce Seigneur qu'ils éprouvent si doux et si aimable. Ils voudroient appeler toutes les créatures et les convier de se joindre à eux, pour boire à longs traits de ces eaux de vie, de ce vin si doux et de ce lait si agréable, à quoi le prophète nous invite, lorsqu'il se plaint si amèrement de ceux qui par leur faute se privent d'un si grand bien (*Isa.* 55); d'autres ne désirent que la solitude et l'éloignement de toutes sortes de compagnies, pour jouir avec moins de distraction et moins d'empêchement, des caresses et des embrassemens de leur époux céleste. Aussi souhaitent-ils la nuit plutôt que le jour, afin de pouvoir converser avec lui dans une plus grande tranquillité et dans un plus profond silence, et la lumière leur est à charge, comme elle étoit au grand saint Antoine, parce qu'il satisfaisoit bien mieux son désir dans l'obscurité des ténèbres, que dans la clarté du jour. Et parce que, comme disent les philosophes, le mouvement naturel est plus prompt et plus léger à sa fin qu'à son commencement; ainsi plus ils jouissent de la présence de Dieu, plus ils souhaitent de le voir, et disent avec le Prophète : *Quand viendra*

le jour où je paroîtrai devant la face de mon Dieu? Ce qui fait que non-seulement ils ne craignent point la mort, dont le seul souvenir est insupportable au commun des hommes; au contraire ils souhaitent avec l'Apôtre d'être déliés pour se voir avec Jésus-Christ. Ce qui a fait dire de ces âmes bienheureuses, que la mort est l'objet de leur désir, et la vie l'exercice de leur patience.

Enfin ces divines consolations sont telles et si abondantes, que souvent le corps étant foible et débile de sa nature, n'en peut supporter la violence et les transports. *L'épouse en avoit fait l'expérience lorsqu'elle disoit : soutenez-moi avec des fleurs, et environnez-moi de pommes, parce que je languis d'amour.* Que si l'on me demande pourquoi Dieu donne souvent de si grandes consolations aux âmes, que la foiblesse du sujet ne les puisse supporter ; je réponds, que notre Seigneur traite ses amis en cette occasion, comme un roi qui invite un autre roi, devant lequel il fait servir une si grande et si diverse quantité de viandes, qu'elles suffiroient à la réfection et à la bonne chère d'un grand nombre de personnes. Non qu'il croie qu'il puisse tout manger, mais pour faire voir par l'abondance de cette riche table, l'honneur qu'il a dessein de lui rendre. Notre Seigneur traite ainsi ses amis en ce banquet spirituel, pour faire voir le désir qu'il a de les consoler, de les réjouir et de les satisfaire, et pour leur témoigner combien il leur donneroit plus de joie et de consolation, si la foiblesse du sujet le pouvoit supporter; en quoi ils doivent apporter une espèce de

tempérance spirituelle, et ne se pas engager à l'attachement de ces plaisirs au delà de ce que le peut permettre la foiblesse et la complexion de leurs corps.

Mais par-dessus tout, lorsqu'ils se souviennent que ce divin Maître, (qu'ils chérissent si tendrement, et à qui en conséquence ils désirent de plaire de tout leur pouvoir) étant riche de tous les biens qui sont et qui peuvent être, s'est néanmoins réduit en leur considération à la dernière pauvreté, en sorte qu'il naquit, a vécu et est mort dans une disette inconcevable; ils conçoivent un tel amour pour cette vertu, elle leur semble si belle, qu'il n'y a point d'avare à qui l'or semble si beau, qu'à eux la pauvreté, parce qu'elle a été si tendrement aimée du Seigneur et du maître de toutes les choses créées; de sorte qu'ils l'embrassent et s'en veulent revêtir, ayant horreur de toutes les superfluités et de l'excès des choses qui ne sont pas absolument nécessaires. Et pour la même raison, lorsqu'ils considèrent leur maître revêtu, pour ainsi parler, de tant de travaux, ils n'ont presque d'autre souci que de souffrir toutes sortes de peines, se réjouissant et lui rendant des actions de grâces lorsqu'il leur en envoie les occasions, parce qu'ils savent combien lui est agréable le serviteur qui souffre de bon cœur pour son maître. Or, tous ces désirs sont de vives étincelles qui rejaillissent du feu de la charité, et des douceurs et des suavités divines, comme nous avons dit.

Ceux qui auront lu dans Aristote, que la contemplation de Dieu et des choses sublimes et divines (pour peu que nous en puissions concevoir) cause une ex-

trême joie à l'esprit, n'auront pas de peine à croire ce que j'en ai rapporté, et j'avancerai même que cette contemplation est si puissante, que l'homme en quelque façon participe de la félicité de Dieu même, laquelle ne consiste qu'à contempler incessamment sa propre et naturelle beauté. Que si d'autre part la contemplation naturelle des choses divines par le moyen des créatures, sans le fondement de la foi ni de la grâce, sans charité ni sainteté de vie, est accompagnée de tant de douceur et de suavité, quelle doit être celle où concourent tant de vertus, mais surtout une lumière particulière du Saint-Esprit, qui veut par ce moyen réjouir et consoler les âmes qui ont, pour l'amour de lui, renoncé à tous les biens et à tous les plaisirs du monde?

§ 4.

Réponse à une objection tacite.

Mais quelqu'un me dira peut-être : j'avoue que tout ce que vous dites est vrai, parce que les raisons et les autorités que vous avez alléguées le prouvent évidemment; néanmoins vous m'avouerez aussi que ces grandes et signalées faveurs ne sont pas pour tous, et qu'elles sont seulement réservées pour le petit nombre de ceux qui se sont donnés à Dieu de tout leur cœur, après avoir renoncé à tous les contentemens et à toutes les délices du monde. Je réponds d'abord, que la perfection et l'excellence de la religion chrétienne est prouvée manifestement par ce que nous

venons de dire; d'autant que si la fin et l'office de la vraie et parfaite loi est de rendre les hommes bons et bienheureux, (ce que cette loi fait très-parfaitement, comme il a été prouvé) il s'ensuit qu'elle est la plus parfaite de toutes les lois qui aient jamais été reçues dans le monde.

En second lieu je dis, qu'encore que ces grandes faveurs et ces consolations soient pour les personnes fort saintes, notre Seigneur ne laisse pas néanmoins d'en avoir d'autres proportionnées à la vertu et à la capacité de chacun. Pour bien entendre ceci, il faut remarquer que de même que celui qui va puiser de l'eau à la mer, en emporte d'autant plus qu'il a un plus grand vaisseau; ainsi l'âme qui s'approche de Dieu, qui est une mer de douceur et de suavité infinie, goûtera d'autant plus de cette divine suavité, qu'elle sera mieux disposée et plus dégagée de l'affection et de l'appétit des choses sensuelles; parce que Dieu, comme dit saint Augustin, est la sagesse de l'âme entièrement épurée : voulant dire, que comme il faut que le palais de la bouche soit libre et déchargé de toutes sortes de mauvaises humeurs, pour prendre comme il faut le goût des viandes corporelles, ainsi faut-il que le palais de notre âme le soit pour bien goûter les douceurs spirituelles; et de là il faut conclure que l'âme aura d'autant plus de part aux consolations du Saint-Esprit, qu'elle sera plus dégagée des plaisirs du monde. C'est pourquoi la joie et le repos de la bonne conscience ne peuvent jamais manquer à ceux qui sont fortement resolus d'observer les commandemens de Dieu,

comme saint Augustin nous le montre par ces paroles : « Toi qui cherches le vrai repos promis aux chrétiens en la gloire, apprends que tu en éprouveras » les douceurs même parmi les troubles et les amertumes de cette vie, si tu gardes les commandemens » de celui qui l'a promis. Car tu sauras bientôt par » expérience, que les fruits de la vertu sont sans comparaison plus doux et plus agréables que ceux du » péché, et tu jouiras avec beaucoup plus de plaisir » des douceurs de la bonne conscience parmi les ennuis et les tristesses de cette vie, que tu ne ferois » de la mauvaise, au milieu des voluptés qui l'accompagnent. Et sur la Genèse, il dit encore, que la joie » de la bonne conscience est un paradis. C'est pourquoi l'Eglise, à l'égard de ceux qui vivent avec justice, avec piété et avec tempérance, est appelée un » paradis de délices, qui produit en abondance des » fleurs de grâces et de chastes plaisirs. »

Il faut encore ajouter à cela, qu'à l'entrée de ce chemin Dieu a coutume de caresser et de bien traiter ceux qui commencent à le servir; ce qui nous est fort bien représenté en l'accueil de l'enfant prodigue; parce que, comme un père très-sage et très-miséricordieux, il connoît bien qu'un homme qui est habitué aux vices et aux plaisirs du monde, ne peut pas d'abord embrasser la croix de la pénitence, s'il n'y est attiré par l'appât de quelques consolations sensibles; en sorte que dès qu'il se détermine de l'appeler à son service, il se détermine aussi de pourvoir à tout ce qui est nécessaire à cette vocation, parce que toutes ses œuvres sont

parfaites, et qu'il n'ouvre point de fondemens, qu'il n'en continue l'édifice et n'y apporte la dernière perfection. Saint Grégoire dit à ce propos, qu'au commencement de la conversion il y a des douceurs et des caresses, au milieu des combats et des tentations, mais à la fin une victoire entière et parfaite. La cause de ces consolations que reçoivent ceux qui commencent, est la grandeur et la nouveauté des mystères qu'ils découvrent à la faveur des nouvelles lumières qui leur sont données, dont auparavant ils n'avoient qu'une connoissance morte, semblable à leur foi qui étoit plus morte que vivante. Mais cette nouvelle lumière qui leur fait voir des choses si merveilleuses, et qu'ils n'avoient pas connues auparavant, leur cause tant de joie et d'étonnement, qu'ils ne peuvent cesser d'admirer la grandeur des choses que contiennent les mystères de notre foi, ni de se réjouir des nouvelles grâces dont notre Seigneur leur fait si bonne part. La même chose arrive dans les choses humaines. Car celui qui n'est jamais sorti de son village, s'il vient à entrer dans Venise, ou dans quelqu'autre grande ville, il ne peut assez admirer les nouveautés et les beautés qui se présentent à ses yeux; mais celui qui les a vues plusieurs fois, cesse bientôt de les considérer, parce qu'elles ne lui sont plus nouvelles. Il en est de même de ceux à qui Dieu a ouvert les yeux pour voir la beauté et la grandeur de sa maison; car pour peu qu'il leur donne, ce peu est si grand qu'il surpasse infiniment le beaucoup du monde. C'est ce qui a fait dire à David : Que *le peu que Dieu donne au juste, vaut mieux que les grandes*

richesses des pécheurs; et son fils Salomon ajoute, qu'*il vaut mieux posséder peu avec la crainte de Dieu, que d'avoir de grands trésors et des richesses sans nombre.*

Or, ces deux si excellens effets que produit la religion chrétienne, et qui sont la bonté et la félicité, dont nous venons de parler dans les deux chapitres précédens, prouvent clairement qu'elle est la vraie et indubitable religion; parce qu'autrement il s'ensuivroit, que l'un des plus honteux mensonges et des plus horribles blasphèmes, seroit la cause de la plus grande félicité qui soit au monde; car comme elle n'est fondée que sur la confession que Jésus-Christ est vrai Fils de Dieu; s'il ne l'étoit pas, elle professeroit l'une des plus damnables faussetés, et l'un des plus exécrables sacriléges qui puissent être au monde; croyant en un homme qui se diroit être Dieu, quoiqu'il ne le fût pas. Et ce seroit sans doute, comme j'ai dit, la plus damnable fausseté, la plus noire malice et le plus horrible blasphème que l'esprit humain se pourroit imaginer. Outre que cela étant, comment seroit-il possible que la plus grande félicité et la plus grande bonté qui puisse être, procédât de suppositions et de mensonges si abominables? étant très-vrai que la malice ne peut produire que de la malice, et par conséquent qu'un effet si avantageux et si profitable ne peut procéder d'une cause si perverse et si pernicieuse.

CHAPITRE XII.

De la dixième excellence de la religion chrétienne, qui consiste à avoir banni l'idolâtrie du monde; ce qui fut le premier triomphe de Jésus-Christ.

Ces deux effets de la religion chrétienne, de rendre les hommes bons et bienheureux autant qu'ils le peuvent être en cette vie, ne regardent que les personnes en particulier : elle en produit d'autres qui sont plus généraux, et qui regardent tout le monde entièrement, ou ses parties principales; nous les appellerons les triomphes de Jésus-Christ, parce qu'il a triomphé du diable, du monde, et même de ceux qui le firent mourir et l'attachèrent à la croix. Et ces prodiges doivent encore être mis au nombre des principaux effets qu'a produits la religion chrétienne, de même qu'à bonne et juste raison ils sont mis au rang des glorieux triomphes de Jésus-Christ, dont nous traiterons plus au long dans la troisième partie de cet ouvrage, où nous parlerons aussi des prophéties qui nous les ont annoncés long-temps auparavant, et où nous ferons voir leur grandeur et leur magnificence. Il ne sera pas toutefois hors de propos d'en dire ici quelque chose, en parlant des excellences et des effets de la religion chrétienne.

Il faut donc savoir que le plus grand mal qui ait jamais été dans le monde depuis que Dieu l'a créé, le

plus ancien, le plus général, le plus injurieux à la divine majesté et celui qui a causé de plus grands maux, a été le péché de l'idolâtrie, qui enveloppoit en soi tous les autres, car il étoit premièrement fort ancien, puisque, selon l'opinion de saint Thomas, il avoit commencé incontinent après le déluge. Il y en a même qui soutiennent qu'il avoit commencé dès auparavant, parce que si la corruption du monde étoit si générale, comme l'Ecriture le dit, et comme le témoigne le châtiment universel du déluge général, il y a apparence que la lumière de l'entendement humain étoit entièrement obscurcie à l'égard de la connoissance de Dieu, lequel avoit permis que ceux qui menoient une vie si déréglée perdissent la lumière de la foi, dont la perte est le châtiment ordinaire des grands péchés, tels qu'étoient ceux de ce temps-là.

Ce péché, outre qu'il étoit si ancien, étoit encore si universel, qu'à la réserve d'un petit coin de la Judée où il restoit un petit rayon de lumière pour connoître le vrai Dieu, tout le reste des hommes, toutes les îles de la mer, et généralement tout ce que le soleil éclaire, étoit obscurci et infecté de cette peste mortelle et abominable.

Il étoit encore plus injurieux que tous les autres à la divine majesté, parce que c'étoit chasser Dieu de son trône, pour y faire asseoir le diable, son capital ennemi; lui ôter la couronne royale de sa divinité, pour la mettre sur la tête de satan, qui étoit adoré dans les idoles. Outre cela, les hommes n'étant pas contens d'adorer des statues mortes, et qui n'avoient

aucun sentiment, ils en vinrent jusqu'à un tel degré d'aveuglement, qu'ils adorèrent même les bêtes, les oiseaux, les serpens, comme dit l'Apôtre, et les dragons, comme il est écrit dans Daniel. Je passe ici sous silence d'autres divinités abominables et infâmes, auxquelles ils rendirent les mêmes honneurs et le même culte, parce que nous en parlerons plus au long ci-après. Mais je demande à présent quelles devoient être la vie et les mœurs de ceux qui adoroient de semblables divinités? car c'étoit en cela principalement qu'éclatoit la sévérité de la justice divine, laquelle permettoit que de tels adorateurs tombassent dans les précipices de tous les vices et de toutes les abominations qui se peuvent imaginer; l'Apôtre en fait le dénombrement au premier chapitre de l'épître aux Romains, comme nous verrons.

Mais que dirai-je des sacrifices qui étoient offerts à ces idoles? Il y en avoit de déshonnêtes et indignes d'être nommés, tels que ceux qui se faisoient à la déesse Vénus et à la déesse Flora; il y en avoit d'autres qui étoient furieux, comme ceux qui étoient offerts à Bacchus, le dieu du vin et de l'ivrognerie, qu'ils appeloient bacchanales, et dont même l'Ecriture fait mention. Or, en ces abominables sacrifices, les pères se dépouillant de l'amour naturel que les bêtes mêmes conservent pour leurs petits, sacrifioient inhumainement leurs propres enfans, et les jetoient dans les flammes, comme fit Manassès, roi de Juda. Que si cette peste entraînoit avec soi tant de maux, non-seulement dans une province ou dans un royaume,

mais aussi dans tout le monde, il s'ensuit par une conséquence nécessaire, que le plus grand de tous les biens que le monde ait jamais reçus de la bonté divine, a été de déraciner cette maudite et pernicieuse coutume. Or certainement les hommes sont entièrement redevables de ce signalé bienfait à la seule religion chrétienne, et à la vertu et toute-puissance du Sauveur, lequel par le ministère de quelques pauvres et ignorans pêcheurs, combattant sans cesse, non avec des armes d'acier, mais par la force du Saint-Esprit contre les forces du monde, l'a délivré de cette peste qui ravageoit toute la terre; car ils ont renversé les temples des idoles, ils ont ruiné leurs autels, ils ont brûlé et mis en pièces leurs simulacres, et ils ont arraché de son siége le prince du monde, lequel étoit adoré dans toute son étendue.

Or la conduite de ce prodige a été, qu'en ce temps l'Evangile étant prêché d'une part, et la fureur des tyrans s'y opposant de l'autre, pour en empêcher le progrès, plus ces tyrans s'efforçoient d'éteindre le nom de Jésus-Christ, et de diminuer le nombre des chrétiens, les martyrisant chaque jour par milliers, plus ce nombre croissoit et se multiplioit, comme l'enseignent les histoires ecclésiastiques. Que si quelque incrédule les tient pour suspectes, Pline le jeune qui étoit païen, et qui par conséquent ne peut être soupçonné d'intérêt ou de flatterie en cette matière, leur fera foi des vérités qu'elles contiennent; car, étant gouverneur d'une province, et voyant le nombre des chrétiens qui étoient tous les jours mis à mort, il écrivit

à l'empereur Trajan une lettre qui se trouve parmi celles que nous avons de lui, dans laquelle il lui fait savoir « que chaque jour on faisoit mourir un grand nombre » de personnes innocentes au préjudice des lois ro-» maines; et que nonobstant tous les supplices qu'on » leur faisoit souffrir, leur nombre croissoit à tel » point, que de jour en jour on voyoit diminuer les » sacrifices et le culte des idoles. » Toutes ces paroles sont de cet auteur, lequel confesse ouvertement par ce discours la diminution de l'idolâtrie, et en même temps la multitude et la constance des martyrs qui souffrirent pour la foi; en sorte que comme il est écrit du royaume d'Isboseth, fils de Saül, et de celui de David, que le premier alloit toujours diminuant et celui de David alloit en augmentant, prenant des forces et de l'accroissement de jour en jour par la faveur de Dieu, jusqu'à ce qu'enfin le royaume de Saül prit fin et celui de David fut affermi, ce roi demeurant seul victorieux et possesseur paisible et légitime de toute la Judée; ainsi le royaume du prince du monde, qui est le démon, et qui étoit adoré dans toutes les idoles, fut détruit et anéanti par la publication de l'Evangile, tandis que celui de Jésus-Christ fut répandu par toute la terre; en sorte qu'au temps de l'empereur Constantin, les prêtres païens voyant leurs dieux méprisés à tel point, furent contraints de détruire eux-mêmes les idoles qu'ils avoient eues en si grande vénération. Et celui qu'ils appeloient Jupiter foudroyant, étoit tiré par leurs propres mains des lieux souterrains où ils l'avoient tenu long-temps caché, tellement que ce qui

avoit été caché aux yeux du peuple et que les prêtres idolâtres avoient seuls permission de voir, fut dorénavant exposé en vue à tout le monde comme une chose très-vile et très-méprisée. Outre que plusieurs autres statues faites de bronze et autres métaux précieux, furent fondues, battues et converties en monnoie pour l'utilité publique ; d'autres, faites de cuivre et travaillées avec un merveilleux artifice, furent portées à Constantinople, et exposées dans les places publiques et dans les théâtres, ou dans les maisons royales, pour leur servir d'ornement. Telles furent les statues d'Apollon Pithien, des muses d'Hélicon, et les tables d'Apollon de Delphes; tous les temples ensuite furent dépouillés; les portes des uns furent enlevées, les charpentes des autres; d'autres furent entièrement abandonnés et méprisés; les autres servoient d'écuries, et peu à peu tomboient en ruine. Et nous savons qu'en ce temps-là le temple d'Esculape fut entièrement détruit à Æga, ville de Cilicie, et celui de Vénus à Aphace près du Mont-Liban et de la rivière Adon, quoique l'un et l'autre fussent des plus magnifiques, des plus somptueux et les plus fréquentés par les idolâtres.

Mais il est à propos de faire voir quelle fut la fin de ce fameux et magnifique temple de Sérapis, le grand dieu des Egyptiens, qui étoit à Alexandrie, lequel au temps d'Euzèbe, pouvoit avoir été vu de plusieurs personnes vivantes, comme il dit lui-même. Il étoit bâti sur une haute colline, que la nature n'avoit pas faite, mais que l'art avoit élevée de plus de cent pieds;

sa forme étoit carrée, sa largeur grande et spacieuse, et il étoit voûté en dedans jusqu'au faîte. En haut il prenoit jour par l'ouverture d'un grand nombre de fenêtres; en bas il y avoit plusieurs autres voûtes souterraines qui servoient à divers usages et aux cérémonies de leurs abominables sacrifices. Mais au milieu il y avoit une distribution de salles, de chambres et de cabinets pour le logement de ceux qui étoient commis à la garde de ce temple. La clôture du dehors étoit environnée de grandes portes en carré, et au milieu de l'édifice il y avoit une chambre soutenue par des colonnes de grand prix, enrichie au dedans et au dehors de marbres très-magnifiques; les murailles étoient revêtues de grandes plaques d'or, par-dessus il y en avoit d'autres qui étoient d'argent et d'autres qui étoient de cuivre, afin de conserver les plus précieux métaux. Au milieu de cette chambre étoit posée l'idole de Sérapis, d'une grandeur si monstrueuse, que de la main droite elle touchoit à un des côtés de la muraille, et de la gauche à l'autre. On disoit qu'elle avoit été formée de l'assemblage de tous les métaux qui se trouvent en la terre, et on lui avoit mis sur la tête une mesure propre à mesurer du blé. Il y avoit dans le même lieu une infinité d'autres raretés qu'il seroit trop long de raconter; elles avoient été forgées à dessein d'imprimer le respect et la vénération dans les esprits de ces misérables. Toutefois il faut que j'ajoute que pour donner plus de crédit à leurs vaines superstitions et à leurs blasphèmes, les prêtres qui servoient dans ce temple, publioient partout, que si quelque main mortelle ve-

noit à toucher tant soit peu ce simulacre, la terre s'ouvriroit dans le moment, le ciel se fendroit et se briseroit en pièces, ce qui avoit acquis une telle croyance dans les esprits foibles de ce misérable peuple, qu'il n'y en avoit aucun qui ne fût touché de crainte. Cela néanmoins n'empêcha pas qu'un des soldats de Jésus-Christ, mieux armé de foi que de fer, n'abattît d'un coup de hache, qu'il lâcha de toute sa force, la mâchoire droite de cette idole, qui avoit si long-temps trompé les hommes par ses enchantemens. A ce coup l'un et l'autre peuple, tant chrétien qu'idolâtre, jetèrent un grand cri; mais ni le ciel ne tomba, ni la terre ne s'ouvrit pour ce prétendu sacrilége. Au contraire, celui qui avoit commencé continuant toujours une si belle entreprise, ne cessa point qu'il n'eût mis en pièces ce bois pouri, et que l'ayant renversé par terre, il n'y eût mis le feu; mais n'ayant pas été pour ce coup entièrement consumé, les chrétiens firent un fagot de ses pieds, de ses mains et de sa tête avec son demi-boisseau, et le traînèrent par toutes les rues d'Alexandrie, où enfin à la vue de tout le peuple il fut réduit en cendres. Cela fait, les chrétiens animés de zèle retournèrent à ce temple, enlevèrent le tronc de cette idole qui y restoit, et l'on acheva de le brûler dans la place publique, qui étoit destinée aux jeux et aux comédies.

L'histoire Tripartie rapporte qu'en ce temps l'empereur Théodose commanda à l'évêque d'Alexandrie, nommé Théophile, de renverser tous les temples des païens, ce qu'il exécuta fort volontiers; en sorte qu'a-

près que l'idole Sérapis eut été détruite par le fer, il fit fondre toutes les autres qui étoient de métal, pour en faire des bassins, des cuvettes et d'autres vases pour le service des églises et pour la nourriture des pauvres; l'on réserva toutefois la statue de la déesse Mona, laquelle par l'ordre du même évêque Théophile fut conservée en son entier et mise dans un lieu public, afin que dans les siècles à venir les païens pussent reconnoître quels étoient les dieux qu'ils adoroient. Je me souviens même, dit cet historien, qu'Amonius le grammairien, qui étoit son prêtre et qui étoit mon précepteur en grammaire, sentit très-vivement cette injure, et nous disoit souvent que rien n'avoit touché les païens à l'égal de la réserve de cette idole, à cause de la honte et de la confusion qu'ils en recevoient et en devoient recevoir dans les temps à venir. En quoi nous voyons l'accomplissement entier et parfait de ce que le Seigneur avoit prédit plusieurs années auparavant, par ces paroles : *C'est à cette heure que le jugement du monde s'approche; c'est à cette heure que le prince du monde doit en être chassé, et lorsque je serai élevé de terre,* (c'est-à-dire, attaché et pendu à une croix,) *j'attirerai toutes choses à moi.* C'est donc ici le premier triomphe de la religion chrétienne contre le diable et contre sa puissance, par la vertu de Jésus-Christ, lequel a dissipé et anéanti à tel point les dieux des païens, qu'aujourd'hui il n'en reste presque pas un seul vestige; et par ces merveilles a été aussi accomplie la prédiction du prophète Zacharie, (*c.* 13), dans laquelle Dieu promet qu'il détruira les

noms des idoles de la terre, et que la mémoire en sera entièrement éteinte. En effet, qu'est devenu ce Jupiter si célèbre dans le paganisme? Que reste-t-il de Vénus, de Latone, d'Apollon? Qu'est devenu Cupidon, Baal et toutes les autres idoles, pour lesquelles les empereurs avoient tant de respect? Qu'en a-t-on fait? où sont-elles? Quelle a été leur fin? où est à présent cette foule et cette confusion de divinités, dont le nombre égaloit celui des provinces du monde? Et qui ne sera rempli d'étonnement, s'il considère ces triomphes prodigieux et ces merveilles si peu espérées? Qui ne donnera des bénédictions et des louanges à celui qui nous fait un si grand bien, en nous délivrant d'un si grand mal? Qui est-ce enfin qui ne célébrera pas la toute-puissance de ce Dieu crucifié, qui a pu de la sorte nettoyer la terre, purger la mer, sanctifier l'air infecté par la fumée de ces maudits sacrifices, et chasser de tout l'univers cette peste mortelle? Qui a pu de la sorte renverser les dieux révérés et adorés de toutes les nations, pour les mettre sous les pieds de quelques pauvres pêcheurs? Et qui sera-ce après tout, qui ne reconnoîtra pas que celui-là est plus grand que tout le monde, qui a pu de la sorte subjuguer tout le monde?

CHAPITRE XIII.

Onzième excellence de la religion chrétienne, qui comprend le second triomphe de Jésus-Christ, dans lequel il a triomphé du monde et de toutes ses monarchies.

Ce premier triomphe de Jésus-Christ pour les victoires qu'il avoit remportées sur le diable, est suivi d'un autre qui n'est pas moins glorieux, et c'est celui du monde et de tous ses princes, lesquels tous ensemble prirent les armes, et conjurèrent contre le royaume de Jésus-Christ. Le Prophète royal s'en étonne dès le commencement de ses psaumes, lorsqu'il dit : *Pourquoi les nations se sont-elles émues, et pourquoi les peuples ont-ils pensé à des choses si vaines? Les rois de la terre se sont unis, et les princes se sont joints à eux pour faire la guerre au Seigneur et à son Christ, qui a été oint comme étant roi.* (*Psal.* 2.) Le Prophète s'écrioit de la sorte, parce qu'il voyoit en esprit, que tous les peuples, toutes les nations, tant barbares que policées, avec tous leurs rois et leurs princes, poussés et inspirés par les démons qui étoient adorés dans les idoles, devoient se soulever et conjurer ensemble pour la défense de leurs dieux, contre le nouveau règne de Jésus-Christ. Mais ce combat ne fut pas pour un peu de temps, il dura plus de deux cents ans, dans l'espace desquels l'Eglise souffrit quatorze

persécutions très-sanglantes, sous autant de rois, suivant le dénombrement qu'en a fait saint Augustin au 18e livre de la Cité de Dieu. Il est vrai que communément l'on n'en compte que dix, qui furent excitées par dix empereurs romains. La première fut celle de Néron, dans laquelle furent enveloppés saint Pierre et saint Paul, avec un nombre infini d'autres martyrs. Ce malheureux prince, qui a été l'exemple de toutes sortes de cruautés, aussi-bien que de toutes sortes d'impudicités, commanda par une espèce de passe-temps, que l'on mît le feu dans la ville de Rome, et pour se mettre à couvert de la haine et de l'envie que lui attiroit une si horrible cruauté, il fit courir le bruit que les chrétiens en étoient les auteurs. Pour donner plus de couleur et de vraisemblance à cette fausseté, il fit mettre à mort par des tourmens inouïs, et des cruautés inexplicables, tous les chrétiens qui se trouvèrent dans la ville de Rome. Voilà quelle fut la première des dix persécutions. La seconde fut celle de Domitien, au temps duquel saint Jean l'évangéliste fut banni et jeté dans une chaudière d'huile bouillante. La troisième, celle de Trajan, sous lequel trois pontifes très-saints furent martyrisés, savoir saint Clément, disciple de saint Pierre, saint Polycarpe et saint Ignace, disciples de saint Jean. La quatrième fut celle d'Antoninus Verus. La cinquième, celle de Sévère. La sixième, celle de Maximin. La septième, celle de Décius, dans laquelle fut si cruellement martyrisé saint Laurent. La huitième fut celle de Valérien. La neuvième, d'Aurélien; et la dixième,

qui fut encore l'une des plus sanglantes, celle de Dioclétien et Maximien. Ces dix persécutions eurent lieu avant que Constantin, qui fut un prince très-chrétien, parvînt à l'empire. Saint Augustin ajoute à ces dix, celle de Julien l'apostat, qui fut la plus pernicieuse de toutes, parce qu'il chercha de nouvelles inventions pour persécuter les chrétiens, les privant de tous honneurs, de toutes prérogatives, et même de l'étude des bonnes disciplines, et les persécutant par d'autres moyens que le diable lui suggéroit.

La douzième fut celle de l'empereur Valens, hérétique arien, qui persécuta très-cruellement les catholiques, et qui voulut entre les autres faire mourir le grand saint Basile, évêque de Cappadoce, le menaçant par un de ses présidens de le mettre à mort, s'il n'embrassoit la secte arienne; à quoi ce saint homme ne fit autre réponse, sinon qu'il voudroit bien avoir quelque joyau de grand prix, pour en faire un présent à celui qui voudroit mettre Basile hors de cette misérable vie. Le président lui ayant reparti qu'il lui accordoit encore la nuit suivante pour se résoudre, il l'assura généreusement qu'il seroit tel le lendemain qu'il étoit alors. Toutes ces persécutions furent excitées par les empereurs romains.

Mais il y en eut encore une autre qui fut celle de Sapor, roi de Perse, lequel adorant le soleil, étoit très-puissant et très-grand ennemi du nom de Jésus-Christ. Aussi excita-t-il contre lui une horrible persécution, pendant laquelle plusieurs saints évêques, prêtres, diacres, plusieurs vierges consacrées à Jésus-Christ, et

plusieurs autres de plus basse condition dans l'Eglise, dont le nombre se monte à plus de seize mille, furent couronnés du diadème sanglant du martyre, après avoir souffert plusieurs tourmens. Mais avant toutes ces persécutions, saint Augustin fait mention d'une autre qu'il compte la première, et qu'il nomme de Judée, en laquelle saint Jacques le Majeur fut décapité par le commandement d'Hérode le jeune; saint Pierre emprisonné, saint Etienne lapidé, saint Mathias, apôtre, battu et lapidé, et enfin toute l'Eglise de Judée cruellement persécutée sous ses ordres par saint Paul, qui entroit de force dans les maisons pour en tirer les fidèles, lesquels il jetoit dans les prisons, et leur y faisoit souffrir pour la foi ce que lui-même souffrit depuis pour la même cause. Voilà donc quelles furent les persécutions de l'Eglise naissante, et quels furent les tyrans qui la persécutèrent.

Pour parler maintenant de la grandeur et de la gloire de ce triomphe, en vérité l'éloquence des hommes n'y suffiroit pas, il faudroit être pourvu de celle des anges, pour représenter d'une part la fureur et la rage des tyrans, qui leur faisoit inventer tous les jours de nouvelles cruautés pour tourmenter les saints; et d'autre part, la force, la constance et le courage des martyrs au milieu de leurs supplices. Car le dessein de ces tyrans n'étoit pas de leur ôter la vie, parce que la mort de ces saints qui persévéroient si constamment en la foi, leur étoit une victoire glorieuse contre la cruauté de ces bourreaux qui en demeuroient vaincus; mais ils tâchoient de les porter à l'idolâtrie par toutes sortes

de moyens, et pour ce sujet ils inventoient de jour en jour de nouvelles peines, et les réitéroient les unes après les autres, jusqu'à ce que les bourreaux vinssent à manquer de forces pour tourmenter les martyrs, et les martyrs à n'avoir plus ni chair ni peau sur lesquelles les coups pussent être appliqués; et toutefois, quoique les corps fussent déchirés, décharnés comme des squelettes, les esprits étoient si constans en la confession de la foi, qu'ils enduroient tous ces maux, non-seulement avec patience, mais encore avec joie, se moquant des tyrans et de leurs menaces, et tout cela pour ne pas commettre un péché mortel, en niant Jésus-Christ seulement de bouche, sans y prêter le consentement de la volonté, dont en tout cas ils pouvoient par un seul repentir obtenir le pardon, de même que saint Pierre l'obtint incontinent après qu'il eut renié son maître. Or, ces persécutions ne furent pas ainsi exercées dans une seule ville, ou dans un seul royaume; mais il n'y eut pas un seul endroit, dans toute la terre, qui ne fût baigné du sang des martyrs, quoiqu'à la vérité le théâtre en fût principalement dressé et la tragédie particulièrement jouée à Rome, à Alexandrie, (où l'idole de Sérapis étoit adorée, et où sainte Catherine souffrit le martyre;) à Antioche, à Nicomédie, à Césarée de Cappadoce et à Césarée de Palestine, au Pont, en Hellespont, en Afrique, en Egypte, à Carthage, à Saragosse, où les dix-huit martyrs, que le poëte Prudence a si bien chantés et si dignement loués, reçurent la couronne du martyre; à Paris, saint Denis et ses compagnons mouru-

rent pour la foi; à Milan, saint Sébastien; à Syracuse en Catanée, sainte Agnès et sainte Lucie. Il y eut aussi des martyrs en Achaïe, en Bithynie, à Smyrne, à Thèbes, et enfin dans toutes les provinces de l'empire romain, qui commandoit à toute la terre depuis Auguste, par les ordres duquel avoit été faite la description de toutes les nations, ainsi que le dénombrement de toutes les personnes qui de son temps étoient sujettes à son empire. Mais comme les lieux et les pays étoient en grand nombre et bien différens, il y avoit aussi une grande différence entre les personnes qui souffroient; parce que non-seulement les hommes forts et robustes étoient exposés à ces misères, mais les personnes de toutes conditions, de tout âge et de tout sexe, des vieillards, des enfans, des nobles, des riches; et ce qui est plus admirable, des filles foibles de nature et jeunes d'âge enduroient toutes sortes de tortures, et des femmes, comme dit saint Cyprien, plus courageuses à souffrir que les bourreaux à les tourmenter, servoient le plus souvent de spectacle et de pâture à la cruauté des démons et des hommes.

Il faut de plus remarquer, que non-seulement les empereurs, par le zèle qu'ils avoient pour le bien de leur empire, qu'ils croyoient tenir de leurs dieux, mais aussi le peuple, étoient animés de la même rage contre les chrétiens, qu'ils voyoient être les destructeurs du culte et des temples de leurs fausses divinités; et afin de prouver cela plus amplement, entre plusieurs exemples qui pourroient être racontés sur ce sujet,

je me contenterai d'un seul qui est digne de remarque. En la ville de Gaza, Zénon et Nectarius, frères autant d'esprit que de corps, poussés du zèle de la foi, abattirent et ruinèrent les temples des idoles qui étoient en ce pays. Sur quoi les habitans conçurent une telle rage contre ces fidèles, qu'il les jetèrent d'abord dans des prisons très obscures et très-étroites, et là les fouettèrent cruellement. Ensuite s'étant assemblés sur la place publique, ils les accusèrent hautement avec un bruit confus de diverses clameurs et emportemens, d'avoir renversé leurs temples, et d'avoir depuis long-temps commis des offenses criminelles et même des sacriléges contre l'honneur de leurs dieux; en sorte que s'étant ainsi irrités les uns les autres, comme il arrive ordinairement, ils coururent à la prison, ils en tirèrent ces saints martyrs de Jésus-Christ, ils les terrassèrent et les traînèrent par terre, tantôt sur la face, tantôt sur les épaules, les frappant sans cesse, ou de bâtons, ou de pierres, ou de fouets; et leur rage s'alluma jusqu'à tel point, que les femmes mêmes des tisserans sortoient de leurs maisons, et les molestoient avec leurs navettes. Il n'y avoit pas jusqu'aux cuisiniers des hôtelleries publiques qui ne leur jetoient de l'eau chaude, ou renversoient sur eux des pots tout bouillans, ou les perçoient de leurs broches. Enfin après les avoir mis en pièces, leurs belles âmes s'envolèrent dans le ciel, pendant que leurs têtes toutes brisées laissoient répandre leur cervelle, qui couloit sur le pavé et étoit indignement foulée aux pieds de ces barbares, qui non contens d'avoir ôté la vie à ces gé-

néreux et vaillans champions, tirèrent leurs corps hors de la ville pour les jeter à la voirie, où les ayant fait brûler, ils mêlèrent quelques restes de leurs os qui n'avoient pas été entièrement consumés, parmi des cadavres de chameaux et d'ânes, afin qu'on ne les pût trouver ni distinguer, sans grande difficulté. Voilà donc de quelle sorte et avec quelle furie les païens inspirés et animés par les démons, qui faisoient leur demeure dans les idoles, persécutoient ceux qui vouloient abolir cette fausse et abominable religion; sur quoi nous devons considérer une chose qui est sans doute de grande importance, savoir, qu'encore que les philosophes épicuriens détruisissent toutes sortes de religions, (car en effet, puisqu'ils nioient l'immortalité des âmes, et la providence divine, à quoi pouvoit être utile quelque religion que ce fût?) néanmoins ni le maître ni ses disciples n'en furent jamais repris ni blâmés; tant s'en faut, cette ridicule et fausse doctrine fut si généralement reçue, que le nom de son auteur étoit gravé dans les anneaux et dans les vases d'argent, parce que, disoit-on, il étoit le seul d'entre tous les philosophes qui avoit trouvé la vérité, et délivré les hommes des vaines et inutiles craintes de la divinité. La cause en étoit sans doute, que le diable ne se mettoit pas fort en peine de ceux qui croyoient à Epicure, parce que ceux qui suivoient ses erreurs ne lui appartenoient pas moins que ceux qui l'adoroient. Mais parce que la doctrine de la religion chrétienne le chassoit du monde, et retiroit les âmes hors de sa puissance, il faisoit ainsi tous ses efforts pour la détruire et pour l'anéantir.

Maintenant, pour continuer le discours que nous avions avancé, nous dirons que toute cette rage et cette furie de persécutions qui s'élevèrent contre l'Eglise, n'empêcha pas qu'elle ne demeurât victorieuse et qu'elle ne triomphât glorieusement de tous les ennemis qui l'avoient combattue avec tant de cruauté. Les tyrans au contraire, avec leurs dieux, furent abattus et renversés par terre, pendant que le crucifié demeura maître du champ de bataille, fut reconnu pour Seigneur, adoré pour vrai Dieu, et les fausses divinités mises en pièces, brûlées et employées aux usages les plus vils et les plus ravalés, comme nous avons fait voir. Ainsi a été accomplie la promesse que le Père éternel avoit faite à son Fils unique et à son Eglise, leur disant par la bouche du prophète Isaïe : *Tous ceux qui ont combattu contre toi, ont été confondus et déshonorés; ils seront comme s'ils n'avoient jamais été, et tous ceux qui prendront les armes contre toi seront détruits : Tu chercheras ceux qui t'ont été rebelles, et tu ne les trouveras plus.*

Ainsi ont péri et se sont évanouis tous les rois et tous les tyrans qui ont été assez téméraires et insolens pour entreprendre d'abolir le nom de Jésus-Christ et sa religion. Ce qui a été figuré par la statue composée de divers métaux, que Nabuchodonosor vit en songe, laquelle nous représentoit les quatre plus puissans royaumes de la terre, et néanmoins fut mise en pièces par une petite pierre arrachée d'une montagne, qui sans l'aide de qui que ce soit, touchant cette statue et ce colosse si fort et si inébranlable en

apparence, le réduisit presque en poudre, et n'en laissa que des morceaux à peine connoissables en leur matière et en leur forme. Il est vrai que la pierre crût à tel point, qu'elle devint une montagne capable de remplir tout le monde. Or il est certain que tous les docteurs, tant hébreux que latins, ont entendu par cette pierre le royaume de Jésus-Christ, qui se devoit étendre par tout l'univers. De sorte que cette Rome si superbe, qui commandoit à toutes les nations, et qui avoit crucifié saint Pierre, est maintenant sujette à ses successeurs, comme vicaires de Jésus-Christ. Et les empereurs qui vouloient abolir ce nom glorieux et adorable, ne font point de difficulté, mais tiennent à grand honneur de rendre leurs hommages au saint siége apostolique, et de recevoir leurs couronnes de la main des souverains pontifes, en leur baisant humblement les pieds. En quoi est encore accomplie la promesse du Père éternel à son Fils, quand il lui dit: « asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie ré» duit vos ennemis à vous servir de marche-pied. » Qui donc, après tout ce récit, n'admirera point un triomphe si glorieux? Qui auroit cru que les chrétiens, les méprisés du monde dans les siècles passés, devoient devenir un jour maîtres de Rome, et avoir les empereurs à leurs pieds? Et qui ne s'apercevra que cela étoit impossible, sans le secours du bras tout-puissant de la Divinité?

§ 2.

Mais en cette victoire et en ce triomphe que Jésus-Christ a remporté sur les idoles, et sur les tyrans qui en étoient les protecteurs et les défenseurs, il y a trois choses à observer très-dignes de remarque. La première, que le plus signalé bienfait qui ait été accordé au monde, a été d'en bannir l'idolâtrie. La seconde, que ce fut la chose la plus difficile et qui éprouva le plus de contradictions que l'on puisse imaginer. Et la troisième, que cette victoire si célèbre et si glorieuse fut remportée par le moyen le plus excellent et le plus relevé qui sera jamais, et le plus digne de la gloire de Dieu. A l'égard de la première, il est facile de prouver que c'est le plus signalé bienfait qui ait été accordé au monde, par les règles mêmes des philosophes, qui disent qu'un bien est d'autant plus grand qu'il nous délivre d'un plus grand mal, et que ce bien est d'autant plus divin qu'il est plus universel; cela étant, quel mal plus grand se peut-on imaginer que l'idolâtrie? et quel plus grand bien que d'en délivrer tout le monde?

La seconde, qui fut la plus difficile de toutes les entreprises qui jamais aient été faites, se prouve par les grandes oppositions de douze empereurs romains qui étoient les maîtres du monde, et de quelques autres rois et princes, qui défendoient l'idolâtrie par des vexations et par des tourmens si cruels, qu'il y avoit, comme dit saint Cyprien, pour le corps d'un seul martyr, beaucoup plus de sortes de supplices qu'il

n'avoit de membres pour les souffrir. A quoi il faut ajouter le long temps que ce combat a duré, qui fut de plus de deux cents ans, ainsi que nous l'avons déjà dit.

La troisième n'est pas moins admirable que les autres, et ce furent les armes avec lesquelles ces généreux soldats de Jésus-Christ combattirent; car ils ne se servirent ni de lances ni d'épées, ni de la licence abandonnée à toutes sortes de vices et de plaisirs, ni de présens qui ont coutume de corrompre les plus justes, ni de l'éloquence des orateurs, ni de la science des philosophes, ni de la faveur des princes et des grands. Quelles furent-elles donc, me direz-vous? Ce furent les vertus, une foi très-solide, une charité très-ardente, une force invincible, une patience insurmontable, une constance merveilleuse, et une fidélité inébranlable pour leur maître et pour leur Créateur. Ce fut par ces armes, et par la force de ces vertus très-parfaites que les martyrs surmontèrent toute la puissance du monde et de l'enfer, et qu'ils défendirent l'Eglise et la foi contre la furie des tyrans.

L'épouse dans les Cantiques décrit la force et l'armement de ces généreux champions, lorsqu'elle dit: *Six cents braves, choisis entre les plus vaillans d'Israël, gardent et environnent la couche de Salomon; ils ont tous l'épée à la main, ils sont adroits au combat, chacun a son coutelas sur la cuisse pour se garantir des frayeurs de la nuit.* (*Cant.* 8.) Tout ce discours est mystique et spirituel, aussi-bien que le

reste de ces Cantiques ; car cette couche c'est la sainte Eglise, en laquelle cet époux céleste, qui trouve ses délices à converser avec les enfans des hommes, repose et dort doucement dans les âmes des justes. Elle est appelée couche, pour la faire distinguer de cette couche royale dressée dans les palais célestes, où il repose sur les esprits angéliques. Ç'a donc été cette couche de l'Eglise qu'il a environnée de gardes, et défendue de la fureur et des armes des hommes et des démons, par la force des martyrs, lesquels comme de braves soldats, l'ont défendue, en confessant la foi et en se moquant des tyrans et de toutes leurs menaces, qui étoient ces frayeurs de la nuit, causées par le prince des ténèbres. Et pour cela ces guerriers étoient en garde, armés des armes spirituelles des vertus ; outre que pour témoigner encore combien ils s'étoient préparés et disposés à cette défense, l'épouse ne s'est pas contentée de dire qu'ils avoient leurs épées à la main, mais encore qu'ils avoient le coutelas sur la cuisse, comme étant prêts à le tirer au premier choc. Et voilà quel étoit l'exercice et l'emploi des fidèles en ces siècles bienheureux. Ce qui a fait dire à Tertullien, que les chrétiens ne s'étonnoient point en ce temps-là, ni ne trouvoient point étrange les persécutions des tyrans, parce que dès le moment qu'ils faisoient profession du christianisme, ils se munissoient de ces armes pour l'heure du combat.

Or les empereurs voyant cette constance, et considérant que bien loin de réussir dans leurs desseins par la voie de la cruauté, ils étoient au contraire ordinai-

rement vaincus et terrassés par la patience invincible des saints martyrs, ils cessèrent enfin de les persécuter. Ce qui donna sujet à ce méchant, et néanmoins très-habile prince Julien l'apostat, de chercher d'autres moyens pour combattre la foi. Il est vrai que de son temps il arriva une chose fort mémorable, et qui peut servir à notre propos. Rufin la rapporte au dixième livre de son histoire ecclésiastique, et dit, « que » ce tyran faisant un jour des sacrifices à Apollon dans » la ville d'Antioche, il ne put tirer aucune réponse » de son oracle. Comme il demandoit à ses prêtres la » cause de ce silence, ils lui répondirent qu'il y avoit » là auprès le sépulcre de Babylas, l'un de nos mar- » tyrs, et que les dieux en étant offensés, ne vou- » loient pas parler. L'empereur commanda à l'heure » même que l'on fît venir les Galiléens, (car il nom- » moit ainsi les chrétiens) afin qu'ils emportassent » hors de là les os de ce saint martyr; sur quoi et sans » différer toute l'Eglise d'Antioche s'assembla, hom- » mes, femmes mariées, vierges, vieillards, et jeunes » gens, vêtus comme à un jour de fête, et tous avec » de grandes démonstrations de joie, enlevèrent le » tombeau du saint martyr dans une procession solen- » nelle, chantant à haute voix : Que tous ceux qui ado- » rent les idoles soient confondus, et tous ceux qui se » confient en leurs simulacres. Ces paroles et quel- » ques autres semblables, allèrent jusqu'aux oreilles » de l'apostat, lequel voyant cette procession, ou » plutôt ce triomphe des fidèles, et son étendue qui » alloit à plus de deux lieues, en fut tellement irrité,

» que le lendemain il fit arrêter tous ceux qui se trou-
» vèrent dans la ville, et les fit jeter dans des pri-
» sons, où ils furent cruellement tourmentés. Saluste
» son président, quoique païen, n'approuvoit pas cette
» rigueur, néanmoins il fallut qu'il exécutât en cela
» les ordres exprès qui lui étoient donnés. De sorte
» qu'ayant entrepris un jeune enfant nommé Théodo-
» re, qui lui tomba par hasard le premier entre les mains,
» il le tourmenta cruellement depuis la pointe du jour
» jusqu'à la nuit fermée, les bourreaux se relevant les
» uns après les autres. Néanmoins ce saint enfant cou-
» ché sur l'échafaud où il étoit à la torutre, environné
» de part et d'autre de ministres de cruauté, ne ces-
» soit de répéter avec un visage content et assuré, le
» verset du psaume que l'Eglise avoit chanté le jour
» précédent : Que tous ceux qui adorent les images
» soient confondus, etc. Saluste, voyant qu'il avoit
» éprouvé toutes les machines et tous les instrumens
» de sa barbarie sur ce corps innocent, se sentant
» même touché de quelque pitié, le renvoya à la pri-
» son, et s'en alla trouver l'empereur pour lui faire
» savoir ce qui s'étoit passé; il lui conseilla même de
» ne plus user de ce procédé contre les chrétiens,
» parce qu'il ne lui en pouvoit revenir que de la con-
» fusion, et que ceux qu'il persécutoit en acquerroient
» de la gloire. J'ai vu depuis ce temps-là à Antioche,
» dit Rufin qui raconte cette histoire, ce Théodore
» dont je parle; et comme je lui demandai si les tour-
» mens qu'on lui faisoit souffrir lui causoient de gran-
» des douleurs, il me répondit, qu'à la vérité ils étoient

» sensibles, mais qu'il avoit près de lui et à son côté
» un jeune homme, qui avec des linges blancs es-
» suyoit la sueur qui lui découloit du visage, et qui
» l'arrosoit avec de l'eau fraîche dont il recevoit tant
» de soulagement et même de plaisir, qu'il éprouva
» plus de chagrin de descendre de l'échafaud que d'y
» monter. D'après le conseil de Saluste, l'empereur se
» contenta pour cette fois de menacer les chrétiens,
» les assurant qu'à son retour de Perse il se vengeroit
» hautement de leur témérité, et il partit ainsi pour ne
» revenir jamais, car il fut blessé d'un coup de flèche
» dont il mourut en cette guerre, après un règne
» d'un an et huit mois. Mais ce qui est remarquable
» en cette fin si funeste, est que l'on n'a jamais pu sa-
» voir par qui il fut frappé, si ce fut par les siens ou
» par les ennemis. » Et voilà l'histoire que rapporte Rufin, qui nous fait voir que la constance d'un seul enfant arrêta tout court une persécution qui alloit fondre sur tout le christianisme.

Le même historien raconte encore une autre chose qui n'est pas moins agréable, ni moins admirable, et qui vient aussi à l'appui de notre sujet : « Edesse,
» dit-il, est une ville de Mésopotamie, habitée par des
» chrétiens, et ennoblie par les précieuses reliques de
» saint Thomas l'apôtre. L'empereur Valens y passant
» un jour, s'aperçut que les catholiques à qui il avoit
» fait défense de s'assembler dans les églises (dont il
» les avoit chassés), faisoient leurs assemblées dans
» un champ près de la ville, de quoi il fut tellement
» irrité, qu'il en donna sur l'heure un soufflet au gou-

» verneur de ladite ville, se plaignant de ce qu'il ne » les avoit pas éloignés de là, selon l'ordre qu'il lui » en avoit donné. Ce gouverneur néanmoins, quoi- » que païen, et outragé par son prince, ne laissa pas » d'être touché de quelque tendresse qui lui étoit na- » turelle; en sorte qu'ayant reçu en une autre rencon- » tre le commandement exprès de monter à cheval » pour exterminer tout le peuple catholique qui étoit » assemblé au même lieu, il le fit avertir secrètement » de se retirer, et lui intima l'ordonnance de l'empe- » reur; le lendemain matin il sortit de la ville avec un » grand bruit d'officiers qu'il menoit à dessein, afin » que s'il étoit possible il ne fût point obligé de nuire » à qui que ce soit, ou pour le moins à fort peu de per- » sonnes. Toutefois toutes ces précautions n'empê- » chèrent pas qu'une grande multitude de peuple n'ac- » courût audit lieu, chacun craignant de manquer au » temps qu'il croyoit être destiné pour recevoir la » couronne du martyre; de sorte qu'en chemin faisant » il aperçut qu'une jeune femme sortoit de sa maison » avec tant d'empressement qu'elle ne se donnoit pas » le loisir de fermer sa porte ni presque même de se » vêtir, seulement elle traînoit le mieux qu'il lui étoit » possible un petit enfant par la main, et en cet état » passoit hardiment au milieu de ces archers; ce que » voyant ce gouverneur, et ne pouvant plus ni dissi- » muler ni se contenir, il commanda qu'on s'en saisît » et qu'on la lui amenât. Comme elle fut en sa présen- » ce, il lui dit : misérable femme, où vas-tu avec tant » de hâte? Je m'en vais, lui répondit-elle, au lieu où

» s'assemblent les catholiques. N'as-tu donc point ap-
» pris que le juge s'y rend aussi pour mettre à mort
» tous ceux qui s'y rencontreront? C'est pour cela,
» dit-elle, que je me presse tant, afin d'y pouvoir ar-
» river assez à temps pour ce dessein. Mais pourquoi
» donc y mènes-tu, lui dit le juge, ce petit enfant?
» Afin, lui repartit-elle, que Dieu lui fasse tant de
» grâces qu'il puisse mourir martyr, aussi-bien que
» moi. Ce brave et sage magistrat considérant et ad-
» mirant une si grande et si hardie résolution dans
» une femme, fit retirer ses gens, et alla droit au pa-
» lais de l'empereur, auquel il dit en entrant : Me voici,
» Seigneur, tout prêt à souffrir la mort, si vous le
» voulez, plutôt que d'exécuter le commandement
» que vous m'avez fait contre les catholiques; et fai-
» sant ensuite le récit de ce qui s'étoit passé entre lui
» et cette femme si saintement résolue, il adoucit
» tellement la colère de son maître, que la persécu-
» tion cessa. » Par cet exemple nous voyons comme la constance invincible des martyrs demeuroit victorieuse de la fureur et de la rage des tyrans, qui se lassoient enfin de les tourmenter. Mais pour la gloire de Jésus-Christ, et pour l'honneur de ces généreux champions, je veux rapporter encore un autre témoignage de cette force et de ce courage insurmontable, qui a fait que nos saints martyrs, quoiqu'anéantis en quelque sorte par la mort qu'on leur avoit fait souffrir, n'ont pas laissé de vaincre et de triompher du monde. Une lettre patente de l'empereur Maximin confirme cette proposition : (1) « Car après que ce prince eût

(1) Euseb. l. 8. cap. 19.

mis en pratique tous les stratagèmes imaginables pour
» abolir le nom de Jésus-Christ, voyant enfin que
» toutes ses cruautés étoient inutiles, et ne servoient
» qu'à faire paroître sa foiblesse et son peu de pou-
» voir sur des personnes assistées de la grâce du Tout-
» Puissant, il s'avisa de changer de procédé, et pu-
» blia un édit, par lequel il révoquoit tous les ordres
» qu'il avoit auparavant donnés sur cette matière.
» En voici les termes : L'empereur Maximin l'invin-
» cible, toujours auguste, etc. Entre les choses que
» nous avions ordonnées et établies pour le bien pu-
» blic, nous avions surtout commandé que tout notre
» empire fût gouverné selon les lois anciennes et se-
» lon les usages et les coutumes de la discipline ro-
» maine. C'est pourquoi nous avions entr'autres cho-
» ses ordonné que les chrétiens qui ont quitté la re-
» ligion de leurs ancêtres, fussent contraints par tou-
» tes sortes de voies de la reconnoître. Néanmoins
» nous sommes avertis qu'ils persévèrent en leur des-
» sein et avec tant d'opiniâtreté, qu'il n'y a aucune
» apparence d'espérer qu'ils se rendent à la justice de
» nos commandemens et qu'ils se rengagent de nou-
» veau dans le culte des dieux immortels que nous
» professons, en sorte que chacun se fait une loi par-
» ticulière, et qu'il y a autant de diverses cérémonies
» qu'il y a de peuples divers qui sont sujets à notre
» empire. Et quoique cette raison nous ait obligés
» d'ordonner que sous peine de mort chacun se ran-
» geât sous les lois anciennes, plusieurs chrétiens
» toutefois ont mieux aimé perdre la vie et souffrir

» les tourmens les plus cruels, que d'obéir à nos com-
» mandemens; outre cela nous voyons que plusieurs
» persévèrent encore en la même volonté, ne voulant
» ni rendre l'honneur qui est dû aux dieux immor-
» tels, ni se conformer aux coutumes de leurs pro-
» pres pays; c'est pourquoi nous, suivant notre clé-
» mence ordinaire, qui nous fait user de douceur et
» de miséricorde envers tous les hommes, voulons de
» notre propre mouvement que notre dite clémence
» s'étende jusqu'à eux, et pour cet effet nous ordon-
» nons et commandons que la profession du chris-
» tianisme jouisse de la liberté publique, et qu'il soit
» permis aux chrétiens de réparer et de bâtir des tem-
» ples pour y faire leurs prières ordinaires, etc. » Ce sont les propres termes de la lettre de Maximin.

Voilà donc encore une fois quelles furent les armes avec lesquelles notre Sauveur triompha du monde; j'entends les vertus, armes spirituelles, armes divines; car puisqu'il falloit que Dieu combattît, et que par conséquent il vainquît, il étoit en quelque façon nécessaire que pour sa gloire il domptât les malices spirituelles par des armes de même trempe, et de même nature. En effet, sa gloire n'eût pas été si grande, s'il eût combattu de la toute-puissance de son bras, comme il fit contre Pharaon, et contre Sennachérib, roi des Assyriens, qu'il fit périr par la main de ses propres enfans, après avoir défait en une seule nuit cent quatre-vingt cinq mille hommes de son armée; mais l'honneur de cette victoire dont nous parlons, fut de vaincre en mourant et en souffrant, et de

surmonter la puissance des empereurs, par la constance de quelques vierges timides, tendres et délicates.

CHAPITRE XIV.

La douzième excellence de la religion chrétienne, qui consiste au triomphe que Jésus-Christ remporta sur ceux qui lui procurèrent la mort.

La douzième excellence de la religion chrétienne, consiste en la gloire avec laquelle Jésus-Christ triompha de ceux qui lui procurèrent la mort, punissant leur injustice et leur cruauté par des calamités inconcevables. Josèphe, auteur très-grave et juif de nation, en fait le récit en sept livres qu'il a composés sur ce sujet. Nous en parlerons ci-après plus au long; mais il me semble nécessaire d'en dire ici quelque chose en peu de mots, pour donner quelque ornement à cette matière des triomphes de Jésus-Christ. Il faut donc savoir, qu'incontinent après la mort du Sauveur, les calamités des Juifs commencèrent par les persécutions de Pilate même, ce mauvais juge qui l'avoit condamné, et qui affligea en diverses manières ce peuple maudit qu'il avoit sous son gouvernement. Après lui, succédèrent d'autres gouverneurs de cette province; savoir, Faustus, Félix, Florus, Albinus et Cestius, lesquels se comportèrent en sorte qu'il sembloit que chacun d'eux eût entrepris de surmonter son prédéces-

seur en méchanceté, en cruauté et en avarice; en sorte que les uns et les autres, pendant leur gouvernement, affligèrent ce misérable peuple par tant de concussions, d'injures, d'affronts, de meurtres et par tant d'autres semblables oppressions, qu'ils furent contraints de se révolter contre l'empire romain, quoique leurs forces fussent entièrement inégales et inférieures à cette puissance. Ensuite arriva dans leur pays Vespasien, qui fut envoyé par l'empereur Domitien, pour arrêter ces soulèvemens, et celui-ci voulut commencer par la conquête des places voisines de Jérusalem, entr'autres de la province de Galilée, dont ledit Josèphe étoit gouverneur et capitaine. Presque toutes les villes de cette Province furent entièrement détruites, leurs habitans faits captifs ou massacrés; et le nombre de ces calamités est si grand, qu'il a été impossible de faire l'exact dénombrement et des lieux qui ont été saccagés, et des peuples qui ont été enveloppés dans leur ruine; en sorte que l'on s'est contenté de le faire seulement de quelques villes particulières; toutefois l'on en peut conjecturer quelque chose par le nombre de ceux qui périrent dans celle de Jotapata, qui étoit défendue par le même Josèphe, puisque pendant le siége, ou à la prise de cette ville, il fut tué plus de quarante mille hommes. Dans une autre ville nommée Tarachias, pareil nombre de misérables furent réduits à la servitude, et par là l'on peut juger quel a été le nombre des morts ou des prisonniers dans les autres villes, plusieurs des habitans desquelles se tuèrent eux-mêmes avec leurs femmes

et leurs enfans, pour ne point tomber en la puissance des Romains; d'autres se précipitèrent du haut de leurs maisons, et d'autres se jetèrent à la mer.

Après cette conquête, suivit le siége de Jérusalem, dont les calamités et les désastres surpassent infiniment tous les événemens tragiques qui ont jamais eu lieu dans le monde. La faim y fut si grande, que les assiégés mangeoient jusqu'aux rênes de leurs chevaux, leurs ceintures et leurs souliers, même les cuirs dont leurs portes étoient garnies; d'autres mangeoient les pailles sèches, et un fort petit poids de fumier se vendoit bien chèrement. Mais qui ne sera surpris du grand nombre des morts? car il est certain que pendant ce siége, par le fer ou par la faim, il mourut jusqu'à onze cent mille personnes, la plus grande partie du peuple juif s'étant assemblée en cette saison pour célébrer la fête de l'agneau, qui ne pouvoit être célébrée hors de la ville de Jérusalem. Or depuis la création du monde, y a-t-il jamais eu, soit siége, soit bataille, où le nombre des morts ait monté seulement à la moitié de celui-ci? Les captifs y furent au nombre de quatre-vingts dix mille, dont les uns furent gardés pour être exposés aux bêtes farouches; les autres pour servir de spectacle et de passe-temps au peuple romain, s'entretuant en qualité de gladiateurs sur les amphithéâtres. Suivit enfin la ruine et la destruction entière de cette cité si célèbre et si renommée dans toutes les parties du monde, ceinte de trois fortes murailles, et fortifiée de ces trois fameuses tours qui étoient comme autant de citadelles imprenables, de

la grandeur, de la force et de la magnificence desquelles l'on a fait tant de récit; mais comme à l'égard de Dieu il n'y a point de force qui ne soit une pure foiblesse, tous ces superbes palais, ces maisons magnifiques, et principalement ce temple si auguste, si sanctifié et si célèbre par toute la terre; tout cela, dis-je, fut embrasé, rasé et mis à sac, sans qu'il restât pierre sur pierre; en sorte que selon ce qu'a rapporté Josèphe, celui qui auroit traversé le sol que cette ville occupoit, n'auroit pu connoître qu'il y eût jamais eu aucune demeure pour des hommes. Ce n'est pas tout, car le royaume de la Judée finit au même temps que sa ville capitale, quoiqu'il fût beaucoup plus ancien que celui des Romains, et jamais il n'a pu se relever de cette chute. Voilà certes d'épouvantables et d'étonnantes calamités. Toutefois la sévérité de la justice divine n'étant pas encore satisfaite, elle a permis que ces misérables se révoltassent encore une fois contre l'empire romain; ce qui fit qu'ils furent encore comme anéantis par l'empereur Trajan, ensuite par Adrien, et enfin par Valens; outre qu'ils sont encore à présent errans et vagabonds par toutes les nations du monde, sans roi, sans temples, sans sacrifices, sans prêtres, sans ordres ni forme de république; opprimés, assujettis et surchargés de tributs partout où ils ont quelque résidence; en sorte que nous les pourrions ainsi apostropher : Malheureux peuple ! qu'est devenue cette république si ancienne dans laquelle vos pères ont vécu? où est ce temple si renommé, ce bel ordre de prêtres et de lévites? où sont ces chœurs

de chantres, et ces instrumens de musique si harmonieux, ces superbes vêtemens sacerdotaux, ces vases d'or si richement et si délicatement travaillés, ces offrandes et ces sacrifices que toutes les nations y venoient offrir ? Si nous voulons monter plus haut, où est cette puissance de David; où sont ces richesses et cette gloire de Salomon? en quoi est-ce que cette grandeur et cette majesté a été convertie? qui a précipité du ciel en terre ce peuple d'Israël, tant de fois défendu et protégé de Dieu? comment ne s'est-il point souvenu depuis tant d'années, des maux qu'il a soufferts? comment se laisse-t-il opprimer par toutes les nations? pour quel péché reçoit-il un si grand châtiment? ce n'est pas pour celui de l'idolâtrie, pour lequel il fut jadis mené captif à Babylone; car cette captivité ne dura que soixante et dix ans, après lesquels son ancienne république fut rétablie; et à présent depuis plus de seize cents ans nous ne voyons point qu'il y ait d'acheminement à rétablir son ancienne splendeur? quelle est donc la cause de ce long bannissement, après tant de calamités déjà souffertes? que pouvons-nous dire sur ce sujet, sinon, que puisque Dieu est un très-juste juge, qui donne par poids et par mesure les châtimens et les proportionne à la qualité des fautes; il faut que le péché pour lequel ce châtiment a été imposé à ce peuple, soit d'autant plus grand que l'exil est plus long, et la peine plus insupportable que la précédente. Je souhaiterois à ce propos que tous les esprits du monde fissent leurs efforts pour me dire quel péché peut être plus grand

que celui de l'idolâtrie, sinon la mort très-injuste du Fils de Dieu, ce Seigneur de toutes les choses créées. Il est donc vrai de dire, que le châtiment et la vengeance de ce péché est le triomphe de Jésus-Christ; et que comme il a été le plus grand de tous les péchés du monde, il a aussi été châtié par les plus grandes de toutes les calamités.

CHAPITRE XV.

De la treizième excellence de la religion chrétienne, qui consiste en l'approbation qu'elle a reçue par le témoignage de plusieurs très-doctes et très-saints personnages, et surtout par les sacrés conciles.

Dans toutes les affaires qui se traitent entre les hommes, tant civiles que criminelles, l'on a coutume d'éclaircir la vérité par le rapport des témoins, lors principalement qu'ils sont irréprochables. Or, certainement notre sainte foi est appuyée par des témoins plus solides et plus irrécusables, qu'il n'y en peut avoir dans toutes les autres religions; car elle a premièrement pour appui des vérités qu'elle professe, plusieurs très-doctes et très-saints personnages, et elle est aussi puissamment soutenue de l'autorité des sacrés conciles. Elle a de plus pour témoins les saints martyrs, conformément à la signification de ce nom, (parce que martyr ne veut dire autre chose que témoin) lesquels ont signé de leur sang la vérité de notre reli-

gion. Les miracles que Dieu a faits pour la confirmer, sont encore d'autres témoignages très-solides. Les prédictions des prophètes en sont d'autres non moins fidèles, outre l'accomplissement des choses qui avoient été prédites plusieurs années auparavant. Nous allons traiter de ces quatre sórtes de témoins, et premièrement du témoignage des saints docteurs.

Aristote, au premier livre de sa rhétorique, a dit que nous n'ajoutons foi aux paroles d'un homme que sous trois conditions, qui s'y doivent ordinairement rencontrer. La première, s'il est sage; la seconde, s'il est vertueux; et la troisième, s'il est notre ami; parce que nous supposons que le sage ne se trompera pas, que le vertueux ne mentira pas, et que notre ami ne nous trompera pas; les deux premières de ces trois conditions se trouvent en plusieurs des docteurs de notre Eglise, lesquels ont défendu et ont rendu témoignage de notre foi contre tous les hérétiques qui aient jamais été. Il y en a eu parmi eux qui ont été très-consommés en philosophie, soit morale, naturelle, ou surnaturelle, que nous appelons métaphysique; tels ont été saint Thomas, saint Bonaventure, Albert le grand, Alexandre de Alès, Scot et une infinité d'autres qui ont suivi les opinions de ceux-ci. Il y en a eu d'autres qui ont joint à ces études les fleurs de l'éloquence, et ont été tant Grecs que Latins. Comme entre les Grecs le grand saint Basile et son frère Grégoire de Nysse, sans oublier son ami et compagnon d'étude Grégoire de Nazianze, non plus que saint Jean leur contemporain, appelé à cause de sa

grande éloquence, Chrysostôme, c'est-à-dire, bouche d'or; ni Théodoret imitateur de celui-ci, non plus aussi qu'Origène, le plus ancien de tous. Entre les Latins il y a eu Cyprien, Ambroise, Augustin, Jérôme, très-savans dans les langues grecque, hébraïque et chaldéenne; Lactance Firmien, que le même saint Jérôme appelle un fleuve d'éloquence cicéronienne; Arnobe et Boèce Sévérin, non moins versés dans toutes les sciences humaines que dans l'éloquence. Tous ces grands hommes, très-éclairés en toutes sortes de disciplines et de sciences divines et humaines, ainsi qu'une infinité d'autres dont il fait mention au catalogue des écrivains ecclésiastiques, étant si bien versés en ces connoissances, ont employé toute leur vie à traiter, à enseigner, à écrire et à rechercher la vérité de nos mystères; et tous d'une voix, inspirés d'un même esprit, confessent et témoignent qu'ils sont des vérités que Dieu a révélées.

Nous devons ajouter que ces grands hommes n'ont pas été moins célèbres par leur sainteté que par leur doctrine, en sorte qu'ils sont des témoins irréprochables des vérités dont il est question; parce qu'étant libres de toute sorte de corruption, d'ambition, d'avarice et de tous les appétits et désirs déréglés, il n'y avoit rien en eux qui les pût détourner ou éloigner de la vérité, de laquelle ils faisoient plus d'état que de tous les trésors du monde. Ce fut à cause du défaut de cette pureté que notre Sauveur dit aux pharisiens: *Comment pouvez-vous croire, vous autres qui recherchez avec tant d'empressement la gloire des hom-*

mes, et ne faites aucun cas de la gloire de Dieu? Et le Sage a dit aux méchans, que *leur malice les* avoit *aveuglés*, et qu'elle les avoit *privés de la connoissance de la vérité.* Mais il en arrive tout autrement aux âmes pures et qui sont libres de toute sorte de malice, parce que comme les rayons de la lumière ont beaucoup plus d'éclat sur un miroir bien net et bien poli, ainsi les rayons de la lumière spirituelle de la vérité paroissent beaucoup mieux dans une conscience épurée de vices et de mauvaises habitudes. Ajoutons encore à cela, que les saints traitent toujours avec Dieu, qui est la source de la lumière et de la sagesse, par laquelle ils lui demandent sans cesse (comme faisoit David, lorsqu'il disoit : *Ouvrez mes yeux, Seigneur, afin que je considère les merveilles de votre loi*); et pour ce sujet Dieu leur communique beaucoup plus familièrement la connoissance de ses mystères qu'à beaucoup d'autres. Ce fut aussi ce qui fit dire à l'Ecclésiastique : *Que l'âme d'un saint homme vise beaucoup plus droit à la connoissance de la vérité, que ne feroient sept hommes posés en sentinelle pour découvrir les avenues ;* voulant nous enseigner par ces paroles combien la pureté de vie est nécessaire et importante pour parvenir à la connoissance de Dieu et de ses œuvres; et pour ce sujet même le Psalmiste a dit : *Que la sagesse est en la bouche du juste, et que sa langue prononcera des jugemens.*

Voilà certes des témoignages d'un bien grand poids, outre lesquels toutefois notre sainte religion est encore confirmée par les sacrés conciles; et ce qui donne

tant d'autorité à ce témoignage, c'est en partie l'assistance du Saint-Esprit qui est le maître de l'Eglise, parce que les témoignages des saints sont des témoignages de personnes particulières : mais ceux des conciles le sont de toute l'Église universelle, représentée par l'assemblée de tous les prélats et de tous les plus grands théologiens et docteurs qu'il y ait en toute la chrétienté, lesquels traitent avec un merveilleux concert et une circonspection toute particulière les choses qui se doivent résoudre. L'ordre y est d'invoquer premièrement la présence du Saint-Esprit, et puis l'on commet aux théologiens la discussion des matières qui se proposent; d'autres choisis à cet effet ordonnent des décrets qui doivent être conclus; ensuite la connoissance en est donnée aux Pères, afin qu'ils voient s'il y a quelque chose que l'on y doive ajouter, ou changer, ou retrancher : cela fait, on vient encore à proposer ce qui a été corrigé, et à recueillir les voix et les sentimens de tous les assistans; en quoi quelquefois on emploie plusieurs mois pour l'éclaircissement d'un seul article, c'est-à-dire d'une seule vérité; de sorte que se confiant en l'assistance et en la présence du Saint Esprit, ils examinent avec un soin extrême et avec une particulière attention ce qui doit être déterminé. Après toutes ces circonspections, l'on y ajoute la confirmation du souverain pasteur et vicaire de Jésus-Christ, qui est le pontife de Rome, parce que ni la foi, ni la grâce, ni la confiance en Dieu n'excluent pas les moyens qui dépendent de la prudence humaine, pourvu que nous n'y établissions pas

entièrement notre confiance, mais en la providence divine. Ce que je viens donc de rapporter est un témoignage très-solide de la vérité de notre religion, que nous tirons d'une infinité de très-doctes personnages, d'autres qui sont aussi très-doctes, mais de plus très-saints, et surtout des sacrés conciles.

Toutes les sectes qui ont été dans le monde, n'ont eu aucun de ces témoignages de la vérité. Les païens ne les ont pas eus dans la leur, puisqu'aucun de leurs philosophes n'a parlé ni écrit en sa faveur : tant s'en faut, tous les sages en ont fort bien connu la vanité, comme nous l'apprend Cicéron dans le livre qu'il a composé de la nature des dieux; car il y condamne en termes exprès la superstition de ceux qui admettoient entre leurs divinités des mâles et des femelles, des mariages, des accouchemens, des générations et toutes les autres foiblesses que nous remarquons dans le cours de la vie humaine. Nous avons déjà rapporté comment les principaux philosophes de la secte des mahométans, entr'autres Avicenne et Averroës, ont condamné Mahomet dans le principal article sur lequel est fondé tout l'ordre de la conduite des hommes, qui est leur fin dernière. Quelqu'un me dira peut-être que les Juifs ont eu leurs rabbins et leurs docteurs qui ont défendu leur secte, qui ont interprété l'Ecriture, et composé le Talmud, qui est entre eux ce qu'est entre nous le droit canon. Nous parlerons de ce livre ci-après, où le lecteur verra de si hautes extravagances, des mensonges si énormes, tant d'impuretés, tant de fables et tant d'impostures,

qu'il demeurera sans doute surpris de ce qu'il y ait eu des hommes dans le monde assez insensés pour l'avoir composé, et d'autres assez aveugles pour y avoir donné croyance : toutefois il ne faut pas s'en étonner, car il n'y a rien que la violence de la passion, la puissance du diable, l'aveuglement et la malice du péché ne puissent sur telles sortes de gens.

CHAPITRE XVI.

Préface pour le traité du témoignage que notre foi retire du sang des martyrs, où il est montré combien il y a de gloire à souffrir le martyre pour l'amour de Dieu.

Après le témoignage des saints docteurs, nous avons celui des martyrs, lesquels non-seulement de parole, mais aussi d'effet et de leur propre sang ont signé la vérité de notre foi, se laissant plutôt mettre en pièces que de la désavouer ; et c'est pour ce sujet qu'on les appelle martyrs, c'est-à-dire témoins, parce que par ce moyen ils ont rendu témoignage de la foi qu'ils professoient.

Je ne suis pas si téméraire que d'entreprendre de traiter de cette matière, sans avoir au préalable imploré la faveur et l'assistance du Saint-Esprit, afin que celui qui leur donna la force de vaincre en de si grands combats, me donne des paroles pour pouvoir tracer une légère esquisse de ces victoires signalées; car

car j'avoue ingénument que de toutes les matières que je traiterai, celle-ci est la plus à mon goût, et dont je parlerai avec plus de contentement. Mais je demeure aussi d'accord qu'il n'y en aura point où je sois plus circonspect, et où j'aie plus d'appréhension de me tromper. Toutefois, quelque effort que je fasse, combien sera bas tout ce que j'en pourrai dire, en comparaison de sa dignité? Et de grâces, quelles paroles seroient capables de raconter des combats, dont le spectacle a été un sujet d'admiration pour les anges, pour les hommes, pour les démons, pour les tyrans même, et pour les bourreaux qui tourmentoient les saints? Mais d'autre part, la gloire de ces généreux combattans nous permet-elle de taire leurs louanges? Car s'il est bienséant aux historiens des républiques étrangères, comme dit Eusèbe, de raconter les batailles, les victoires, les arcs triomphaux, les belles actions des consuls et des magistrats, les morts des ennemis et celles de leurs propres citoyens; s'il leur est permis de nous dépeindre dans leurs relations les troubles et les renversemens de leurs patries, les plaintes des femmes et l'abandonnement des orphelins; n'est-il pas bien plus juste qu'en cet ouvrage qui est purement de Dieu, nous fassions valoir les efforts que la chair a faits pour le salut de l'âme, la guerre qu'elle a généreusement entreprise pour conquérir le ciel, et que nous publiions les victoires qu'elle a remportées par la force de la foi? Car en cette guerre elle n'a pas pris les armes contre des ennemis mortels, mais contre des démons spirituels, non pour des possessions

de la terre ou pour acquérir des provinces, mais pour le royaume du ciel et pour l'héritage du paradis ; non pour obtenir une seigneurie temporelle, mais pour une couronne éternelle de gloire et de récompense, en considération des services rendus à Dieu, qui est le roi immortel de toutes les nations du monde.

Outre toutes ces considérations, cette matière porte avec soi un très-grand fruit pour les âmes ; car par elle notre foi est confirmée, notre charité est enflammée, par elle se connoît la puissance de la grâce divine, qui a donné tant de force à la foiblesse de la chair; par elle notre patience est fortifiée et nos travaux sont soulagés ; par elle notre dévotion est échauffée, les délicatesses de notre chair sont condamnées, la mollesse et la tiédeur de nos âmes sont confondues, considérant le peu que nous faisons pour acquérir le ciel, tandis que ces saints et ces généreux athlètes ont fait tant d'efforts et souffert tant de peines pour y parvenir ; par elle enfin notre négligence demeure sans excuse, puisqu'il paroît ce que l'homme peut avec la grâce qui n'est refusée à personne. Or l'Eglise ne reçoit pas peu de gloire d'avoir été fondée par le sang de tant de martyrs; c'est pourquoi je prie mon lecteur chrétien de ne se point ennuyer de la longueur de mon discours, si dans ces livres je parle souvent de cette matière, et si je m'y étends un peu plus que sur les autres, parce qu'elle est si agréable, si utile et si abondante, que quelque chose que l'on en puisse écrire, l'écrivain ne manquera jamais de nouveaux combats à raconter, ni le lecteur de nouvelles victoires à

admirer. Que si nous voyons quelquefois les places et les amphithéâtres pleins de spectateurs, pour voir combattre des hommes contre des taureaux, combien sera-ce un plus glorieux et plus admirable spectacle, de voir combattre de jeunes vierges à l'âge de treize ans contre tout le pouvoir du monde et de l'enfer, et néanmoins demeurer victorieuses en ce combat, sans souffrir que la moindre atteinte soit portée à leur foi ou à leur honneur, sans pouvoir être fléchies par les promesses, épouvantées par les menaces, ni abattues de courage par quelques supplices dont les tyrans s'efforçoient d'ébranler leur fidélité!

Toutefois, avant que d'entrer en matière, il est nécessaire que je donne quelques avis à mon lecteur, afin qu'il en retire plus de fruit; et premièrement, parce que toutes sortes de personnes ne sont pas capables d'apprécier les choses spirituelles à proportion de leur dignité et de leur mérite, lors principalement qu'elles semblent ravalées aux yeux de la chair. Je découvrirai en peu de mots la gloire et la dignité, qui étoit cachée sous l'ignominie qui paroissoit en l'extérieur des saints martyrs; mais nous voyons beaucoup mieux cette dignité dans le chef des martyrs, Jésus-Christ notre Sauveur : car qu'y a-t-il de plus vil et de plus ravalé que sa crèche, qui est un lieu destiné pour des animaux, et que sa croix, qui étoit un supplice ordonné pour les plus criminels? Et néanmoins quelle langue pourroit dignement expliquer la beauté, les richesses, les grâces, les trésors et la gloire cachée sous cette figure si basse et si humiliée? Or nous devons

considérer de même façon les ignominies du chef et celles de ses membres, lesquelles, selon leur ordre et leur degré, participent à la vertu, à la gloire et à la beauté de leur chef. La cause de cette gloire est la dignité et l'excellence de la vertu, laquelle, comme dit Platon, est d'une beauté inestimable; et comme la vertu de force et de patience dans la mort est en son plus haut point, et qu'en cette rencontre elle est le plus à estimer, comme dit l'Apôtre, (*Rom.* 5.) il s'ensuit que ceux qui ont les yeux et le jugement assez éclairés pour discerner le prix et la dignité des choses, n'en trouvent aucune qui soit si glorieuse et si belle, si digne d'être estimée que cette vertu, qui l'est même à tel point, que plus l'ignominie et l'abaissement sont grands, plus est grande l'estime et l'admiration qu'on en doit concevoir.

Or, afin que le pieux lecteur puisse mieux connoître la beauté qui est cachée sous les humiliations, les fers et les prisons des saints martyrs, je veux insérer ici quelques endroits des lettres que le glorieux martyr saint Cyprien leur écrivoit, ou lorsqu'étant détenus dans les prisons ils espéroient la couronne, ou lorsqu'ils avoient été assez fermes et assez constans pour la recevoir. Voici donc comme il parle à quelques saints évêques, à quelques prêtres et à plusieurs autres chrétiens qui étoient ou prisonniers, ou ensevelis dans les mines, et qui souffroient pour la confession de la foi.

§ 1.

« La grandeur de votre gloire, mes bienheureux et
» très-chers frères, m'obligeroit à vous aller rendre
» mes visites, et à embrasser vos membres précieux,
» si l'exil que je souffre aussi de ma part pour la con-
» fession du nom de notre Sauveur, ne m'en empê-
» choit; mais je me présente à vous en la manière qui
» reste en ma puissance, et je vais de l'esprit et du
» cœur où je ne puis aller de corps, vous ouvrant mon
» âme dans ces lettres, et vous témoignant la joie
» que vos vertus et vos louanges me font ressentir :
» car je crois participer à l'honneur de vos couron-
» nes, sinon par les souffrances du corps, au moins
» par l'union et par la conjonction de la charité. En
» effet, comment pourrois-je me taire, entendant re-
» tentir de toutes parts tant de vertus, mes très-chers
» frères, dont la divine bonté vous a honorés ? en
» sorte que déjà quelques-uns d'entre vous ont con-
» sommé leur martyre, et ont reçu leur couronne;
» d'autres sont encore dans les prisons ou dans les
» mines des métaux, chargés de fers, donnant par leur
» patience en l'attente des tourmens qui leur sont
» préparés, un puissant exemple de courage et de pa-
» tience à tous nos frères : car vos mérites s'augmen-
» tent de jour en jour par ce délai de vos supplices,
» et ils vous feront bientôt posséder dans le ciel au-
» tant de récompenses, que vous comptez mainte-
» nant de jours dans les tourmens. Je ne doute point
» que la sainteté de votre vie n'ait mérité que notre

» Seigneur vous élevât à un si haut point de gloire et
» d'honneur, parce que vous avez toujours paru avec
» éclat dans l'Eglise, étant fermes en la foi et obser-
» vant avec exactitude les commandemens de Dieu,
» conservant l'innocence avec la simplicité, la con-
» corde avec la charité, la modestie avec l'humilité,
» la diligence en vos ministères, la vigilance en assis-
» tant ceux qui travaillent, la miséricorde en soula-
» geant les pauvres, la constance en défendant la vé-
» rité, et la sévérité en châtiant ceux qui s'éloignent
» de la discipline. Outre cela, afin que rien ne man-
» quât à l'exemple de vos bonnes actions, vous forti-
» fiez maintenant nos frères par votre confession de
» foi et par les souffrances de vos corps vous ren-
» dant les guides et les capitaines de la vertu, afin
» que le troupeau suivant ses pasteurs, travaille à
» imiter ce qu'il voit de bien en eux, et que tous
» soient par ce moyen également couronnés pour
» leurs services et pour leurs mérites. Il ne faut donc
» pas que vous vous étonniez d'avoir été cruellement
» traités à coups de bâtons à cause de votre compas-
» sion, car il ne seroit pas juste que le corps d'un
» chrétien craignît le bâton, puisqu'il met toute son
» espérance dans un saint bois, où son salut a été at-
» taché. C'est là que le serviteur de Jésus-Christ re-
» connoît l'instrument de son salut, parce que ç'a été
» par le moyen du bois qu'il a été racheté pour la vie
» éternelle, et par le même bois qu'il est préparé à
» recevoir la couronne. Pour vous qui êtes condam-
» nés aux mines, quelle merveille est-ce, qu'étant des

» vases d'honneur et très-exquis, beaucoup plus que
» ceux d'or et d'argent, vous soyez employés à la re-
» cherche de ces métaux ? La seule merveille que
» l'on y peut apercevoir, c'est qu'il semble que la na-
» ture des choses se soit changée, puisque les lieux
» qui avoient accoutumé de produire et de livrer ces
» mêmes métaux, les reçoivent maintenant en vos
» personnes. Je sais que vos pieds sont garrottés avec
» des chaînes très-pesantes, et que vos sacrés mem-
» bres, qui sont les temples du Dieu vivant, le sont
» avec les fers d'opprobre et d'ignominie, destinés
» aux malfaiteurs, comme si l'esprit pouvoit être cap-
» tif avec le corps, ou si votre or précieux pouvoit
» être corrompu par l'attouchement du fer. Mais ces
» chaînes, pour des hommes consacrés à Dieu, et qui
» par une vertu religieuse rendent témoignage de sa
» foi, ne vous déshonorent point, mais vous servent
» d'ornemens, et les pieds des chrétiens ne sont point
» liés pour l'infamie, mais glorifiés pour la couronne.
» O pieds heureusement enchaînés, vous ne serez
» point déliés par le geolier, mais par Jésus-Christ
» même ! O pieds heureusement enchaînés, vous allez
» droit au paradis par les voies du salut ! O pieds en-
» chaînés pour un peu de temps dans le siècle, pour
» être éternellement libres en la compagnie de Jésus-
» Christ ! O pieds détenus par les liens et par la fu-
» reur de l'ennemi, vous devez bientôt courir légère-
» ment par un chemin glorieux entre les bras de Jé-
» sus-Christ ! La cruauté et la malignité du tyran a
» beau retenir vos corps en captivité, il n'empêchera

» pas que vos âmes ne s'envolent bientôt au ciel, dé-
» livrées des misères et des peines de la terre : vos
» corps n'ont pas été à la vérité rafraîchis dans les
» mines, et délassés sur des lits blancs et mollets,
» mais ils l'ont été par les consolations du Saint-Es-
» prit; vos membres fatigués par le travail ont eu pour
» couche la terre dure, mais peut-on appeler peine
» le sommeil et le repos que l'on prend avec Jésus-
» Christ? Vos corps sont défigurés, décharnés, déco-
» lorés et tout couverts de poussière; mais ce qui
» souille l'extérieur du corps, lave et purifie l'âme
» spirituellement; la portion de pain que l'on vous
» donne est petite, mais l'homme ne vit pas du seul
» pain, il vit aussi de la parole de Dieu; vous êtes nus
» dans les plus grandes rigueurs du froid, mais celui
» qui est revêtu de Jésus-Christ est suffisamment cou-
» vert contre les injures du temps; vos cheveux sont
» hérissés et mal en ordre, mais Jésus-Christ étant la
» tête de l'homme, de quelque façon qu'elle soit quand
» il s'agit de sa gloire, elle est toujours en bon ordre.
» Cette laideur et cette noirceur qui paroît aux yeux
» des fidèles, de quelle splendeur ne sera-t-elle point
» récompensée! Ces travaux de peu de durée que
» l'on souffre dans le siècle, en quelle longueur de
» temps et de gloire ne seront-ils point changés? »
Et ce sera alors, comme dit l'Apôtre, (*Philipp.* 3.) que *le Seigneur réformera le corps de notre humilité, et le fera semblable au corps de sa clarté.*

« Vous ne devez pas aussi, mes très-chers frères,
» attribuer au désavantage de notre foi et de notre re-

» ligion, qu'étant prêtres vous n'avez pas à présent la
» commodité de célébrer les divins mystères ; puisque
» vous offrez maintenant à Dieu un sacrifice précieux
» et glorieux, pour lequel vous recevrez sans doute une
» récompense inestimable. Puisque aussi, selon les pa-
» roles du Prophète (*Psal.* 50), *l'esprit qui est en tri-*
» *bulation est un grand sacrifice à Dieu, et que le*
» *Seigneur ne méprisera pas le cœur contrit et humi-*
» *lié.* Vous offrez à Dieu ce sacrifice de jour et de nuit,
» en vous sacrifiant vous-mêmes, comme des victimes
» très-pures. C'étoit assurément ce calice de salut, que
» le Prophète vouloit offrir à Dieu en reconnoissance
» des bienfaits qu'il avoit reçus de lui (*Psal.* 115).
» Qui donc ne voudra point boire avec joie et sans dé-
» lai dans ce calice de son propre salut? Qui ne vou-
» dra point avoir de quoi présenter quelque chose à
» son Seigneur et à son Maître? Qui ne souffrira point
» avec générosité et avec constance cette mort pré-
» cieuse, pour plaire aux yeux de celui qui contemple
» du haut des cieux cette bataille, et qui donne se-
» cours aux combattans; qui couronne le victorieux,
» qui récompense avec une bonté toute paternelle ce
» que lui-même nous a donné, et honore ce qu'il a fait
» en nous-mêmes? Enfin, très-généreux et très- fidè-
» les champions de Jésus-Christ, vous avez rendu de
» bons témoignages de toutes ces choses à vos frères,
» accomplissant par vos œuvres, ce que vous leur aviez
» auparavant enseigné par vos paroles, et pour ce su-
» jet vous devez attendre toute sorte de grandeurs en
» la maison de celui qui a dit : *Qui exécutera ce qu'il*

» *aura enseigné, sera grand au royaume des cieux*
» (*Matth.* 5). Car par ce moyen la plupart du peuple
» suivant votre exemple, s'est joint à vous en la con-
» fession de foi et en la couronne de gloire, en sorte
» qu'étant uni avec ses pasteurs par les liens indisso-
» lubles d'une sainte charité, ni la prison, ni les mé-
» taux n'ont pu les séparer de vous. Mais ce nombre
» bienheureux est augmenté par une multitude de
» saintes vierges, lesquelles après avoir mérité le cen-
» tuple dû à leur virginité, l'ont comblé d'un second,
» qui est la récompense de leur martyre, en sorte
» qu'elles peuvent espérer au ciel une double cou-
» ronne. A l'égard des jeunes enfans qui sont en votre
» compagnie, leur vertu est d'autant plus grande et
» plus estimable, qu'elle passe au delà de la portée de
» leur âge par la gloire de leur confession, afin que
» les hommes et les femmes, les vierges et les enfans
» de toutes conditions, apportent de l'ornement, de
» la gloire et de l'éclat à cette heureuse compagnie
» de votre martyre. Combien donc sera grande, mes
» très-chers frères, la force de votre conscience victo-
» rieuse ! combien grande la hauteur de votre âme !
» combien grande la joie de vos cœurs ! Quel sera l'é-
» clat de votre triomphe, vous voyant unis les uns aux
» autres par une commune obéissance aux comman-
» demens de Dieu, vous voyant comme en assurance
» de votre éternité et de la sentence favorable du der-
» nier jour, voyant enfin que vos esprits règnent dès
» à présent dans le ciel, quoique vos corps soient
» captifs sur la terre, et condamnés à la cruelle et

» pénible servitude des mines et des métaux ! » Ces paroles ne sont qu'une petite partie de cette divine épître du glorieux docteur, évêque et martyr, saint Cyprien, duquel je pourrois rapporter plusieurs autres passages sur le même sujet, qui feroient voir au lecteur chrétien quelle gloire et quelle beauté est renfermée sous des choses qui semblent aux yeux des hommes du monde si basses et même peu honnêtes; mais pour éviter un trop long discours, je les passe sous silence. Ceux toutefois qui voudront découvrir la hauteur qui est cachée sous cette bassesse, pourront lire ce qu'a écrit saint Chrysostôme sur ces paroles de l'épître de l'Apôtre aux Ephésiens, où il dit : *Je vous prie, mes frères, moi qui ai été fait prisonnier pour le Seigneur*, etc. ; et là il verra les grandeurs que ce grand docteur remarque en cette captivité; qu'il est plus glorieux et plus avantageux d'être prisonnier de Jésus-Christ, que de faire des miracles, que de ressusciter des morts, que d'être élevé jusqu'au troisième ciel, et même que d'être assis entre les chœurs des anges; ajoutant que sans l'obligation qu'il avoit de résider en son Eglise, il n'auroit jamais eu de repos qu'il n'eût été voir ces chaînes, les embrasser et les baiser. Or j'ai avancé toutes ces propositions pour dessiller nos yeux, afin que plus facilement nous pussions voir, révérer et estimer les injures et abaissemens des saints martyrs dont nous allons faire le récit. Et j'ajouterai une chose qui fait beaucoup à notre propos, savoir, qu'au temps de saint Grégoire pape, l'impératrice lui envoya demander avec grande instance la

tête de saint Paul : à quoi le saint Pape fit réponse, que pour tous les biens du monde il ne voudroit dépouiller la ville de Rome de ce précieux trésor; toutefois que pour sa considération il feroit limer quelque peu de la chaîne avec laquelle ce glorieux Apôtre avoit été détenu au temps de Néron, et qu'il lui enverroit ces limures pour une relique très-précieuse; par où, comme j'ai dit, l'on peut voir l'estime que les saints ont faite des choses que le monde a estimées les plus viles et les plus abjectes; par où aussi l'on peut juger combien il est glorieux et combien il y a de mérite d'endurer des peines, des injures et des oppressions pour l'amour de Jésus-Christ, et combien cela doit être estimé et recherché de ceux qui l'aiment.

§ 2.

J'ai jugé aussi à propos, pour prévenir la pensée de ceux qui mesurent toutes choses à l'utilité ou au désavantage du corps, de leur donner avis, que lorsqu'ils liront ici les tourmens presque inconcevables que les saints martyrs ont soufferts, ils ne doivent point être étonnés, ni scandalisés, ni s'enquérir par une pernicieuse curiosité comment il se peut faire que la providence et la bonté divine ait ainsi abandonné ses élus à la rage des démons et de leurs ministres, les tyrans et leurs bourreaux, sans exercer sur ceux-ci les vengeances de sa justice, par le moyen de la foudre qui les eût écrasés, ou par le moyen de la terre qui les eût engloutis; parce qu'ayant bien compris la

qualité de ces souffrances, ils verront combien il y a plus de sujet de louer ici cette sainte providence, que de s'en plaindre.

Pour bien concevoir toutes ces choses, présupposons d'abord que Notre-Seigneur a deux choses en vue en toutes ses œuvres, savoir, sa gloire et l'utilité des hommes. Nous le voyons clairement dans l'œuvre de la rédemption, laquelle a servi également pour la gloire de Dieu et pour le commun rachat du genre humain. Ces deux choses nous furent annoncées par les anges, lorsqu'en la naissance du Sauveur ils chantèrent hautement : *Gloire à Dieu, et paix aux hommes.* Il faut de plus présupposer que ce même Seigneur, comme très-juste estimateur des choses, fait beaucoup plus de cas du bien et du salut des âmes qui sont immortelles et semblables aux anges, qu'il n'en fait des corps qui sont corruptibles et semblables aux bêtes. Cela (outre plusieurs autres exemples) se voit clairement en la personne de saint Jean-Baptiste, dont l'âme fut sanctifiée et enrichie de tant de grâces avant sa naissance, et qui néanmoins après toutes ces grandeurs, et après tant de faveurs, donna sa tête pour le prix de la danse d'une comédienne. Nous voyons aussi la même chose en la personne de Jérémie, lequel fut sanctifié dès le ventre de sa mère, et néanmoins Dieu permit qu'il fût lapidé à la fin de sa vie.

Notre très-bon et très-sage Maître ayant donc reconnu que la guerre étoit plus avantageuse à son Eglise que la paix, parce que la guerre et la persécution,

comme dit saint Chrysostôme, faisoient des martyrs, et que la paix et la prospérité ne faisoient que des ambitieux, des voluptueux et des lâches, il lui procuroit plus volontiers ce qui lui étoit utile, que ce qui pouvoit tourner à sa honte et à son dommage. Pour preuve de ce que j'avance, je pourrai faire valoir le témoignage universel des saints; mais je me contenterai de citer les paroles d'Eusèbe, (1) auteur très-grave, lequel comme témoin oculaire confirme cette opinion. Voici comment il s'exprime.

« C'est certes, dit-il, une chose qui surpasse de » beaucoup mes forces, que de montrer quel progrès » avoient fait la parole de Jésus-Christ et la doctrine » de l'Evangile en ce temps, et jusqu'à quelle hau- » teur elles s'étoient élevées, comme l'on peut con- » jecturer par ce que je m'en vais dire. Déjà les em- » pereurs romains donnoient à ceux de notre commu- » nion l'autorité de gouverner les provinces, de ren- » dre la justice en plusieurs grandes villes, et permet- » toient à leurs femmes, à leurs enfans et à leurs famil- » les, non-seulement de croire en Jésus-Christ, mais » même de vivre en toute liberté et assurance en l'exer- » cice de leur religion. Tellement qu'ils tenoient pour » leurs plus fidèles serviteurs, ceux qui savoient mieux » garder la fidélité à leur Dieu et à leur loi, et qui » étoient les plus fermes en leur foi. Tel fut ce ver- » tueux et très-célèbre Dorothée, chambellan des » princes, qui acquit la réputation d'une parfaite fi- » délité à ses maîtres, par celle qu'il rendoit à sa re-

(1) Euseb. hist. eccl. lib. 8. cap. 1.

» ligion. En sorte que pour ce sujet il parvint aux rangs
» d'honneur, d'autorité, de faveur et de puissance les
» plus avantageux que l'on puisse espérer à la cour
» des princes. Gorgonius, grand capitaine, fut aussi
» de ce nombre, sans parler de plusieurs autres qui
» étoient du parti de Jésus-Christ, et en conséquence
» honorés et estimés dans les palais des têtes couron-
» nées, puisque les gouvernemens des provinces, et
» les charges de présidens leur étoient confiées en con-
» sidération de cette même fidélité par laquelle ils s'é-
» toient rendus si recommandables. Mais qui pourroit
» dignement exprimer quelle multitude de peuple s'as-
» sembloit dans les églises, principalement aux jours
» des fêtes? Car elle étoit si nombreuse, que les tem-
» ples anciens n'étant plus capables de les contenir, il
» les falloit étendre chaque jour, à proportion de la
» grandeur des villes. En sorte que pendant un long
» temps l'état de l'Eglise étoit en prospérité, et sa
» gloire ne s'étendoit pas seulement sur la terre, mais
» s'élevant par-dessus toutes les choses créées, elle
» prenoit déjà son vol vers le ciel. Il n'y avoit ni envie,
» ni contrariété du démon qui s'opposât à son pro-
» grès; parce qu'elle étoit appuyée par la droite du
» Tout-Puissant; outre que le peuple chrétien se ren-
» doit digne de ses grâces, tant par la constance de sa
» foi, que par sa fermeté à garder la justice. Mais de-
» puis que par la trop grande abondance, et par l'a-
» bandonnement aux plaisirs, les bonnes mœurs ont
» été corrompues, la doctrine a été pervertie, les en-
» vies ont commencé à naître entre les frères, les con-

» traditions, les diffamations des grands contre les
» petits, et des petits contre les grands; ce n'étoient
» que plaintes et qu'accusations, ce n'étoient que con-
» tentions et que querelles jusque dans les palais des
» rois : les uns avec des paroles plus piquantes que
» des flèches, perçoient les cœurs de leurs prochains;
» les prélats faisoient la guerre contre les prélats, et
» les peuples contre les peuples; et tous, sous une ap-
» parence d'amitié, cachant la haine et la tromperie
» dans leurs cœurs, se contentoient de cacher sous le
» masque de leurs douces et flatteuses paroles leurs
» perverses et détestables intentions. De sorte qu'enfin
» les maux augmentant toujours, et la divine provi-
» dence ayant reconnu que la ruine et la désolation de
» son peuple ne provenoit que du mauvais usage de
» la paix qu'il lui avoit donnée, et des favorables trai-
» temens dont il l'avoit honoré, commença, pour
» ainsi dire, à raffermir et appuyer son Eglise, qui
» sembloit menacée d'une ruine prochaine, et permit
» à la vérité que l'état de la religion chrétienne de-
» meurant en son entier, et sans aucune diminution
» de la communauté des Eglises, ceux qui faisoient
» profession des armes, fussent les premiers attaqués
» dans une nouvelle persécution des infidèles, avant
» que le corps de toute la chrétienté fût exposé à la
» puissance et à la rage de ses ennemis. Mais cette vi-
» site de la bonté divine ne fut point capable de les
» faire rentrer en eux-mêmes, et de les ramener à leur
» devoir; tant s'en faut, comme s'ils n'avoient eu au-
» cune connoissance de Dieu, ils ne reçurent point

» ces

» ces châtimens comme venant de sa main; mais par
» un malheureux endurcissement de cœur ils persévé-
» rèrent en leurs crimes, en sorte que ceux mêmes
» qui étoient tenus pour les chefs et pour les conduc-
» teurs du peuple, mettant en oubli les commande-
» mens de leur Créateur, se déclarèrent une guerre
» intestine et domestique les uns aux autres par fac-
» tions, par envies, par rancunes et par bannisse-
» mens, qu'ils procuroient au parti contraire, vivant
» entr'eux plutôt comme des tyrans que comme des
» prêtres; et méprisant la piété et la pureté chrétien-
» ne, ils ne faisoient plus de scrupule de célébrer les
» mystères divins avec des cœurs entièrement sécu-
» liers. » Ce long et ample discours est tiré d'Eusèbe, ensuite duquel il commence à faire le récit de la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien, laquelle sans doute fut permise par notre Seigneur, pour remédier aux maux que la longue paix et la grande prospérité avoient causés, et j'ai voulu le rapporter afin de faire voir que la providence divine paroît avec beaucoup plus d'éclat dans les afflictions et dans les châtimens, que dans les prospérités et dans les délices; et que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle use de cette conduite, mais qu'elle l'a toujours pratiquée. Aussi a-t-il dit dans saint Jean : *Je reprends et je châtie ceux que j'aime* (*Apoc.* 3); et parlant à son peuple par la bouche de son prophète, il lui dit : *Je ne reconnois que vous seuls entre toutes les nations, et pour ce sujet je vous veux visiter par le châtiment dont je punirai vos péchés.*

Ces persécutions ne servirent pas moins à la gloire des saints martyrs, lesquels pour une heure ou pour un jour de peines, acquéroient une éternité de repos, la couronne précieuse du martyre, et une place très-avantageuse entre les chœurs des anges; car comme ils étoient parvenus au comble de ce qu'ils pouvoient faire pour leur Créateur, qui étoit de perdre leur vie, il leur donnoit en récompense en son palais une place très-relevée; et comme ils s'étoient montrés très-fidèles à Dieu par leur constance et par la confession de son nom, aussi leur étoit-il non-seulement très-fidèle, mais aussi très-libéral à leur donner un salaire qui fût proportionné à leur mérite. Saint Jean dans son Apocalypse (*c.* 7.) fait la description de leur gloire, quand il dit: « Qu'il avoit vu une grande » troupe de personnes composée de toutes les nations » et de tous les peuples du monde, que le nombre en » étoit si grand que personne ne le pouvoit compter; » qu'ils étoient tous en présence du trône de Dieu et » de son agneau, vêtus de robes blanches et des palmes en leurs mains, qui chantoient des louanges à » Dieu. Que l'un de ces vingt-quatre vieillards qui » assistent ordinairement devant le trône du Tout-Puissant, lui demanda: ceux que tu vois ici vêtus » de robes blanches, qui sont-ils à ton avis, et d'où » viennent-ils? A quoi il répondit, vous le savez, mon » Seigneur. Et il lui dit: ce sont ceux qui ont passé » par une grande tribulation, qui ont lavé et blanchi » leurs vêtemens dans le sang de l'agneau. C'est » pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et le ser-

» vent jour et nuit dans son temple, et celui qui est » assis sur le trône habite en eux ; dorénavant ils ne » seront plus sujets à souffrir la faim ni la soif, ni ne » sentiront plus les ardeurs du soleil et des étés; parce » que l'agneau qui est au milieu du trône, les conduira » et les menera boire aux fontaines de l'eau de vie, et » essuyera toutes les larmes de leurs yeux. » Voilà ce que dit saint Jean; et jugeons après cela si l'on peut dire que les martyrs soient en danger d'être trompés en leurs espérances, puisqu'avec un travail de si peu de durée ils ont mérité une si grande gloire, et une grâce si favorable, que l'agneau de Dieu, qui est le maître de toutes les choses créées, comme une mère pleine de tendresse, a bien daigné essuyer les larmes de leurs yeux; et pour une peine de peu de momens, leur a donné un repos éternel dans la plus belle partie de son royaume.

§ 3.

Mais qui pourroit expliquer combien Dieu a reçu d'honneur et de gloire par les victoires et par les triomphes de ces glorieux martyrs? Car il y a à la vérité plusieurs manières par lesquelles les créatures peuvent louer et glorifier sa majesté, de quoi nous parlerons ci-après plus au long lorsque nous traiterons des fruits de l'arbre de la croix. Mais à présent nous nous contenterons de dire en peu de mots, que les uns glorifient Dieu avec des psaumes et des voix de louange; d'autres par la pureté et par l'innocence de leur vie; d'autres en s'exposant aux travaux et aux périls pour la

vertu, se confiant en sa bonté et en sa providence; d'autres en souffrant les persécutions du monde pour sa gloire, et en plusieurs autres manières; mais la plus haute et la plus excellente façon en laquelle on le puisse honorer, c'est de souffrir la mort pour son service, et principalement lorsqu'elle est comme multipliée par la longueur et la cruauté des tourmens; parce qu'alors ce n'est pas souffrir une seule mort, mais plusieurs, et semblables à celles que souffroient les martyrs, comme nous verrons ci-après. Or, que ce soit honorer Dieu que de mourir de la sorte, saint Jean l'évangéliste nous l'enseigne, lorsqu'il appelle la mort de saint Pierre en la croix, du terme de *glorifier Dieu et suivre Jésus-Christ*, (*Joan.* 7.) n'y ayant point de plus grande gloire que de suivre le Seigneur, ainsi que dit l'Ecclésiastique. Cela posé, il n'y a point dans toute la nature humaine, aidée et fortifiée par la grâce, de moyen pour honorer son Créateur, qui soit plus relevé que de témoigner non-seulement de parole, mais aussi par effet, que sa bonté, sa gloire et sa majesté sont si grandes et si excellentes, que ses fidèles serviteurs aiment mieux souffrir tous les tourmens que la fureur des hommes et des démons puissent jamais inventer, que de dire ou de faire la moindre chose contre son service. Quelle plus grande foi, quelle plus grande force, quelle plus grande loyauté peut-on désirer d'une créature revêtue de chair? La nature humaine, aidée de tous les plus puissans secours de la grâce, peut-elle s'élever à une plus grande hauteur? qu'est-ce que l'homme peut offrir à Dieu de plus pré-

cieux que sa vie? mais si cette offre est accompagnée de tant de tourmens, qu'y a-t-il de plus estimable? Que s'il est vrai, comme il l'est sans doute, que tous les gens de bien sont ces plantes dont parle Isaïe, lesquelles par la beauté de leurs vertus nous excitent à glorifier Dieu, combien le glorifient plus hautement ces grands arbres cultivés et arrosés par leurs souffrances et par leur propre sang!

Dieu est encore glorifié d'une autre façon par les saints martyrs en ce que c'est lui qui leur donne cette force et cette constance invincible qui les a fait persévérer dans leur fidélité jusqu'à la mort. Et c'est ce que saint Jean nous a voulu faire entendre dans le passage ci-devant allégué, lorsqu'il a dit, *que les martyrs avoient blanchi leurs vêtemens dans le sang de l'agneau*; parce que par le mérite de ce sang précieux, il leur a donné cette grande force et cette grande constance qui a fait qu'ils se sont moqués des tyrans, qu'ils ont méprisé leurs menaces, et se sont joués de toutes les machines de leurs supplices; de sorte que la force et le mérite des souffrances, aussi-bien que la couronne qui leur est réservée, sont légitimement dus à cet agneau très-innocent, qui nous a acquis le mérite de l'un et de l'autre. Mais qui pourra trouver des paroles capables d'exprimer combien est grande la gloire de la puissance, de la bonté et de la providence que Dieu fait paroître en cet œuvre admirable? *Les cieux*, dit David, *prêchent la gloire de Dieu* par la grandeur de leurs vertus et de leur beauté; mais qu'est-ce que cet ouvrage a coûté à Dieu? ni celui-ci, ni tous les autres

ne lui ont rien coûté que ce que le Prophète nous a enseigné par ces paroles : *Il a dit, et tout a été fait.* Il ne lui a coûté que de dire, et tout ce qu'il a voulu a été fait, sans qu'il ait trouvé ni contradiction ni résistance. Mais au fait dont il est question, combien de choses lui résistoient ! combien s'opposoient à lui ! les tyrans, les démons, mille sortes de tourmens lui faisoient résistance; la foiblesse de notre chair y répugnoit, laquelle dans Jésus-Christ même avoit appréhendé la mort; la puissance toute entière de l'amour propre, toutes les forces de la nature, la complexion de l'homme, qui est la plus sensible et la plus ennemie de la douleur qu'il y ait entre toutes les créatures, et qui est si puissante, que souvent il y a eu des hommes qui se sont avoués criminels et dignes de mort, quoiqu'ils fussent innocens, pour éviter la douleur et les supplices, préférant par une vive sensibilité la mort à la douleur. Combien donc a été grande la gloire et la puissance de la grâce divine, d'avoir pu faire que tant de milliers d'hommes, de femmes, de vieillards, de jeunes enfans et de filles tendres et délicates, aient souffert de si horribles tourmens, et le tout avec tant de force, tant de joie et tant de courage, que les tyrans en étoient confus et les bourreaux plutôt las de les tourmenter, qu'ils ne l'étoient de souffrir ! tant s'en faut, ils regardoient les tourmens et les opprobres comme très-honorables pour eux, sachant que leur couronne en seroit d'autant plus proche et plus illustre, que leurs peines seroient plus aiguës et plus violentes. Plusieurs aussi d'entr'eux, comme dit

saint Hilaire, rendoient grâces à Dieu pour les coups qu'on leur donnoit; d'autres se glorifioient de leurs chaînes et de leurs prisons; d'autres présentoient joyeusement leurs têtes au fil des épées; plusieurs sautoient d'eux-mêmes dans les flammes qui étoient allumées pour les brûler; et pendant que les ministres de la méchanceté étoient remplis de frayeur, ils se lançoient dans les brasiers ardens avec une amoureuse et étonnante précipitation; d'autres condamnés à être submergés, se jetoient dans les eaux, comme s'ils eussent dû y recevoir un agréable et salutaire rafraîchissement, et non pas y finir leurs jours de cette vie mortelle, faisant de leurs corps une nouvelle sorte d'holocauste, non par le feu, mais par l'eau. C'étoit de cela que le saint Prophète étoit étonné, lorsque parlant à Dieu, et voyant cette merveille figurée dans le passage des enfans d'Israël au milieu de la mer rouge, il s'écria : *Vous avez, Seigneur, ouvert un passage pour vos troupes dans le sein de la mer et au milieu des eaux; et lorsque ces merveilles parvinrent jusqu'à ma connoissance, je fus saisi de frémissement, et les lèvres de ma bouche se serrèrent.* Ce sont les paroles d'un homme inspiré de l'Esprit de Dieu et par conséquent bien capable de connoître et de juger de cette force admirable, force que ce Seigneur tout-puissant et tout rempli de miséricorde sait donner à ses fidèles, lesquels au milieu de la mer très-amère de leurs persécutions ont trouvé un chemin assuré, et parmi les grandes eaux de leurs tribulations ont découvert la terre pour y passer à pied sec et sans péril;

puisque, comme il est écrit dans les cantiques, la multitude des eaux n'a pu éteindre en eux les flammes de la charité, ni les débordemens des rivières n'ont pu la submerger. La puissance de Dieu fut sans doute admirable, lorsqu'il donna passage aux enfans d'Israël au travers de la mer rouge sans aucun péril; mais elle ne fut pas moindre, lorsqu'il donna la force aux saints martyrs de passer au milieu des eaux de tant de tribulations, sans perdre courage et sans commettre de péché : le premier ne s'est fait qu'une seule fois, mais l'autre s'est fait autant de fois qu'il y a eu de martyrs, qui ne sont pas en moindre nombre que les étoiles du ciel. Qui pouvoit donc mettre fin à une œuvre de cette nature, si ce n'est un Dieu? Qui pouvoit donner à une chair foible et fragile assez de force pour demeurer victorieuse en tant de combats, sinon le bras d'un Dieu? Ceux mêmes qui étoient seulement présens aux martyres des saintes vierges, ne pouvoient s'empêcher, quoiqu'ennemis, d'avoir de la compassion des tourmens qu'ils leur voyoient souffrir, parce que l'énormité des supplices surmontoit la dureté de leurs cœurs, et changeoit leur rage en compassion. Ç'a donc été une gloire très-singulière pour Dieu d'avoir combattu contre toute la puissance du monde et de l'enfer, avec des instrumens si foibles, si délicats et si sensibles, et d'avoir pu par eux triompher de toutes ces puissances. Mais combien a été grande aussi la gloire de ce Seigneur, d'avoir si puissamment aidé ses fidèles serviteurs! et combien grande celle des saints martyrs, d'avoir défendu avec tant de fidélité

l'intérêt de leur maître ! Je confesse, à la vérité, que tous ces esprits sublimes, les anges, les chérubins et les séraphins glorifient Dieu par l'excellence de leur nature, par la splendeur de la grâce et de la gloire qui leur a été donnée, et par quelque œuvre que ce soit, qui la leur a fait mériter ; mais ce n'est pas comme les saints martyrs, par la passion de leurs corps, parce qu'ils n'en ont pas. Plutarque loue principalement Alexandre le grand et l'élève au-dessus des autres monarques du monde, parce qu'il en avoit conquis la monarchie à la pointe de l'épée, au hasard de sa vie, et après avoir reçu plusieurs blessures en diverses batailles, tandis que les autres n'avoient la plupart que des royaumes héréditaires, que leur naissance leur avoit acquis. Nous en pouvons dire presque autant des anges, lesquels ont été créés dans le ciel empyrée, avec ces avantages de nature et de grâce qui leur furent dès lors conférés; de sorte que la gloire dont ils jouissent et jouiront à jamais leur a bien peu coûté. Mais les saints martyrs, par combien de blessures, par combien de tourmens accumulés les uns sur les autres, ont-ils acquis celle qu'ils possèdent ! Il est vrai que ceux-là chantent et annoncent la gloire du Seigneur, par la beauté de la nature et de la grâce qui leur a été conférée ; mais ceux-ci le bénissent par les plaies qu'ils ont reçues en leurs corps pour la gloire de leur maître. Saint Jean nous apprend toutes ces vérités en ses révélations, lorsqu'il dit qu'il ouït *une voix du ciel comme d'un grand tonnerre, comme celle d'une multitude d'eaux, et comme celle de chantres*

qui chantoient sur leurs violes. Or comment se peuvent accorder des voix si différentes, comme celles d'un grand tonnerre, d'une multitude d'eaux, et d'une musique composée d'un concert de violons? Tout cela certes est mystérieux et spirituel; car nous devons entendre par ce grand tonnerre la prédication de l'Evangile, qui a retenti par tout le monde. Isaïe nous l'a enseigné, lorsqu'il a dit: *Nous avons entendu les louanges et la gloire du juste jusqu'aux extrémités de la terre.* Ce juste, sans doute, est Jésus-Christ, auteur de toute justice. Par la multitude des eaux, il faut entendre les tempêtes et les tribulations que les apôtres et les martyrs souffrirent à cause de cette prédication. Par ce concert de violes qui étoient touchées par les martyrs, nous devons aussi entendre la gloire et les louanges qu'ils donnoient à leur Créateur par les tourmens qu'ils souffroient en leurs corps; car de même que les cordes de la viole pour résonner comme il faut, doivent être nettes de toute sorte d'humidité, bandées et étendues sur leurs bois, et par ce moyen servir aux concerts de musique; ainsi les saints martyrs dégagés de toutes les affections des choses terrestres, même de leur propre vie, tirés et affligés par divers tourmens, étendus les uns sur des grils, les autres sur des croix, et tirés sur de gros madriers, qu'étoient-ils autre chose que des cordes de violes, qui rendoient une mélodie très-agréable aux oreilles du Tout-puissant? C'est en vérité sur ces violes que ces bienheureux martyrs chantent et jouent éternellement des cantiques de louange à l'honneur

de leur créateur, publiant sa gloire et la puissance de sa grâce, par le moyen de laquellle ils ont remporté des victoires si signalées pour son amour.

§ 4.

La bonté et la providence de Dieu envers les saints martyrs, est encore particulièrement remarquable, en ce qu'outre la force intérieure de la grâce dont le Seigneur secouroit ses serviteurs, il les aidoit encore par des faveurs visibles et extérieures; car il éteignoit quelquefois les flammes, comme il fit en faveur de sainte Lucie; il guérissoit leurs plaies dans la prison, comme à sainte Marguerite et à sainte Agathe; il les visitoit en leurs cachots, comme sainte Catherine martyre; il leur envoyoit ses anges, qui les consoloient et récréoient de quelque mélodieuse musique, comme il arriva à saint Vincent; aux autres, il délioit leurs chaînes, comme il fit à saint Paul et à Silas son compagnon. Il confirmoit les autres plus vivement en la foi, par les miracles qu'il opéroit par leur ministère, comme saint Laurent, lequel pendant sa prison rendoit la vue aux aveugles. Il consoloit les autres par la conversion de plusieurs de leurs spectateurs, lesquels en vertu des merveilles qu'ils leur voyoient faire, abandonnoient l'idolâtrie, se convertissoient à la foi, et alloient conjointement avec eux au martyre, comme il arriva à ces cinquante docteurs qui furent convertis par la doctrine et par la vertu de sainte Catherine, jusqu'à souffrir le martyre. Il y a une infinité d'autres semblables exemples, quoique je me contente de

faire seulement mention de quelques-uns. Mais bien plus, la bonté de Dieu étoit si grande, qu'il se plaisoit quelquefois d'adoucir la férocité des lions et des bêtes les plus sauvages, en sorte qu'elles ne touchoient pas seulement à ses serviteurs. Et à ce propos je veux faire le récit d'un exemple mémorable de cette merveille, qui causera sans doute beaucoup de dévotion et d'admiration à tous ceux qui en feront la lecture, lorsqu'ils viendront à considérer les soins et les faveurs dont la providence divine gratifie ses élus. Eusèbe la rapporte en son histoire, comme témoin oculaire de la chose, et voici ses propres termes :

« Je ne dis pas une chose sur le rapport d'autrui,
» mais que j'ai vue de mes propres yeux. Les tyrans
» cherchoient de nouveaux tourmens pour les faire
» succéder les uns aux autres. Ils ratissoient premiè-
» rement les corps des martyrs avec des peignes de
» fer, puis ils les exposoient aux bêtes, lâchant con-
» tr'eux les lions, les ours, les tigres, les sangliers et
» plusieurs autres animaux des plus farouches, les-
» quels ils mettoient auparavant en furie par les coups
» qu'ils leur donnoient, jusqu'à leur lancer du feu
» pour les irriter. Tout cela se préparoit contre la va-
» leur et le courage des serviteurs de Dieu; en sorte
» que les hommes, les bêtes et les élémens s'armoient
» de rage et de cruauté pour leur tourment. Un jour
» ils les enfermèrent tout nus dans l'amphithéâtre,
» et après avoir provoqué et excité ces animaux dans
» leurs cavernes, jusqu'à la rage, ils les firent sortir;
» mais soudain ils arrêtèrent l'impétuosité de leur

» course, et faisant un rond autour de la sacrée troupe » des martyrs, ils les mirent au milieu, les environ- » nant de toutes parts. Ayant ainsi fait plusieurs tours » derrière eux, ils sentirent enfin l'odeur de la grâce » divine qui étoit là présente, et qui fit qu'en s'hu- » miliant ils s'éloignèrent de leurs vénérables corps. » Mais la fureur qui s'éteignit dans les bêtes, se re- » doubla dans les cœurs des hommes ; il n'y en eut » aucun qui voulût reconnoître en cela le secours du » ciel en faveur des fidèles, ni qui voulût croire que » la droite du Tout-Puissant les avoit protégés. Au » contraire, ils les firent presser et irriter de nouveau » par des hommes accoutumés à cet exercice. Alors, » pour faire voir qu'elles ne manquoient ni de force ni » de courage, mais que la puissance divine protégeoit » les siens, elles se lancèrent sur ceux qui les irritoient, » et les mirent en pièces ; de sorte que ne se trouvant » plus d'officiers ni de ministres des tyrans qui osas- » sent en approcher, ils commandèrent aux martyrs » de les exciter eux-mêmes et de les provoquer, afin » qu'elles fussent contraintes de dévorer ceux qui les » irritoient comme elles avoient dévoré leurs gouver- » neurs par le même instinct ; mais cela ne fut pas ca- » pable de les faire mouvoir de leur place ; au con- » traire, si quelqu'une s'approchoit des martyrs, dès » qu'elle les avoit touchés elle se retiroit en arrière. » Ceux qui étoient présens à ce spectacle, ne pou- » voient assez admirer comment il se pouvoit faire que » des hommes nus, entre lesquels il y en avoit d'un » âge fort tendre, pouvoient demeurer sans étonne-

» ment et sans crainte au milieu de tant d'animaux si
» farouches; et comment au contraire, levant les mains
» et les yeux au ciel, et le cœur tout rempli de Dieu,
» ils méprisoient non seulement toutes les choses tem-
» porelles, mais leur propre chair; et faisant trem-
» bler de crainte et de frayeur leurs juges, demeu-
» roient la face riante et l'esprit content, en la pré-
» sence de tant de sujets d'appréhension. Mais, ô
» âmes endurcies des hommes! est-il possible que la
» cruauté des bêtes s'attendrisse par la puissance di-
» vine, et que la rage de vos cœurs, à l'exemple des
» bêtes les plus cruelles, ne se puisse fléchir? Les ty-
» rans voulurent après cela éprouver sur quelques
» païens atteints de crimes, si ces animaux leur se-
» roient aussi favorables; mais ils ne leur furent pas
» sitôt présentés qu'ils les mirent en pièces; les uns
» furent déchirés par les lions, les autres par les ours,
» les autres par les tigres; d'autres furent jetés en
» l'air par les cornes des taureaux; mais quoiqu'ils eus-
» sent été poussés, pressés et mis en fureur par le
» sang de ces misérables dont ils venoient de se re-
» paître, néanmoins ils n'osèrent jamais s'approcher
» des serviteurs de Dieu, parce que la puissance sou-
» veraine les conservoit, et qu'ils en étoient environ-
» nés comme d'une forteresse qui ne peut être le
» moins du monde ébranlée par les efforts des hom-
» mes ni des armes. En cela la parole de Dieu se
» voyoit fort bien accomplie: *En quelque lieu que*
» *deux ou trois d'entre vous soyez assemblés en mon*
» *nom, je me trouverai au milieu.* Les tyrans donc

» voyant que tous les stratagèmes de leur cruauté de-
» meuroient inutiles et sans effet, relayèrent ces bê-
» tes et en tirèrent d'autres de leurs cavernes, les-
» quelles ne faisant pas plus de mal aux saints que les
» premières, ils lâchèrent enfin des hommes enragés
» qui se trouvèrent beaucoup plus cruels et plus fu-
» rieux que les tigres, et achevèrent à coups d'épée,
» sans aucune animosité qui eût précédé, ce que les
» lions et les ours n'avoient osé entreprendre, irrités
» par la faim et par les coups. »

Eusèbe fait le récit de cette belle et agréable histoire, laquelle fera voir au pieux lecteur combien devoit être grande la consolation de ces glorieux martyrs, s'il considère les faveurs et les caresses dont la divine providence les gratifioit. L'on rapporte que ces trois jeunes hommes, qui par le commandement de Nabuchodonosor furent jetés dans la fournaise, parce qu'ils n'avoient pas voulu adorer sa statue, voyant que le feu ne leur faisoit aucun mal, leurs cœurs étant enflammés d'un autre feu qui étoit de l'amour de ce Seigneur qui prenoit tant de soin de leur conservation, et qui étoit beaucoup plus puissant que le feu matériel, se mirent à chanter ce beau cantique qui commence : *Que toutes les œuvres du Seigneur bénissent le Seigneur, etc.* (1) par lequel ils invitent toutes les créatures du ciel, de la terre, des eaux et de l'air, à louer conjointement avec eux ce Seigneur, qui daignoit secourir si puissamment ses fidèles serviteurs. Mais que pouvoient moins faire ces saints

(1) Benedicite omnia opera Domini Domino.

martyrs, se voyant environnés de tant de bêtes farouches, sans en recevoir aucun dommage ? quelles grâces, quelles louanges, et quelles bénédictions devoient-ils donner au Seigneur, qui les secouroit et les défendoit si puissamment dans un combat si périlleux ! Avec combien de joie offroient-ils leurs têtes à l'épée des bourreaux, étant bien assurés qu'aussitôt après ce glaive, suivroit la couronne qu'ils tenoient déjà presque entre leurs mains ! Je pourrois raconter encore ici plusieurs autres semblables faveurs que notre Seigneur faisoit à ses martyrs et surtout aux vierges; mais nous en ferons mention ci-après, pour une plus ample confirmation de cette vérité.

CHAPITRE XVII.

De la quatorzième excellence de la foi et religion chrétienne, qui consiste dans la confirmation et le témoignage qu'un nombre infini de martyrs en ont rendu.

Ce que nous venons d'exposer étant comme le fondement de ce qui suit, nous allons traiter de la merveilleuse victoire des martyrs et des témoignages qu'ils ont rendus par ce moyen à la vérité de la foi et de la religion catholique. Pour en bien parler, nous devons remettre en mémoire ces deux cités spirituelles que saint Augustin décrit dans les livres de la Cité de Dieu, qui sont Jérusalem et Babylone, dont les habitans, les

les officiers, et les gouverneurs sont fort différens. Ceux de Jérusalem sont tous les gens de bien, ceux de Babylone sont tous les méchans; le capitaine des premiers est Jésus Christ, et celui des autres est le diable. La Jérusalem céleste est édifiée par l'amour de Dieu, qui porte au mépris de soi-même; et la Babylone terrestre, par l'amour propre, qui porte les hommes à mépriser Dieu pour leur propre intérêt. Or les habitans de ces deux cités vivent dans une guerre continuelle les uns contre les autres; parce que, comme dit Salomon : *Les gens de bien ont les méchans en abomination,* (*Prov.* 29.) comme au contraire les méchans ont les gens de bien en horreur. Et l'Ecclésiastique dit encore : *De même que le mal est contraire au bien, et la vie l'est à la mort, ainsi l'homme juste est contraire au pécheur.* (*Eccl.* 33.) Cette guerre n'est pas nouvelle, car elle a commencé avec le monde, lorsque Caïn tua son frère Abel, sans autre cause, sinon, comme dit saint Jean, parce que les actions d'Abel étoient bonnes, et celles de Caïn mauvaises. (*Joan.* 3.)

Or, chacune de ces deux cités a ses hommes de défense et d'attaque : Jésus-Christ et les siens combattent contre la cité de Babylone; et le prince du monde avec tous ses complices, combat contre Jérusalem. L'esprit est du parti de Jésus-Christ, et la chair est de celui du diable. Celui-là combat pour se rendre sujette et esclave son ennemie, et celle-ci fait tous ses efforts pour étouffer et opprimer l'esprit. La victoire que le premier se propose, est la gloire de Dieu;

et la fin de l'autre est l'intérêt de l'amour propre, au mépris de cette gloire.

L'empire de cette Babylone, qui s'oppose si effrontément à Dieu, s'étant étendu jusqu'aux extrémités de la terre qui sembloit avoir entièrement banni son Créateur de dessus sa face, ayant avec insolence adoré en son lieu le démon ordinairement appelé, et ce semble pour ce sujet, le prince du monde; le Fils de Dieu, poussé d'une juste indignation, à cause de l'outrage qui étoit fait à son Père, et compatissant à l'aveuglement des hommes, descendit pour combattre ce monstre et l'expulser honteusement de son injuste possession. C'étoit ce que les anciens Pères lui demandoient incessamment, comme David, lorsqu'il souhaitoit que *ce Seigneur très-puissant prît son épée et qu'il la mît à son côté pour combattre l'ennemi* (*Psal.* 44); et Isaïe, lorsqu'il disoit : *Lève-toi, lève-toi, et revêts-toi de force, bras du Seigneur, lève-toi comme tu fis jadis et dans les générations des siècles. Quoi donc, n'es-tu pas celui qui as frappé l'orgueilleux et qui as blessé le dragon* (*c.* 52)*?* De sorte que ce prophète par ces paroles demande au Sauveur, que comme dans le commencement de la création des choses il avoit précipité Lucifer du haut de l'empyrée, il le chassât aussi du monde qu'il tenoit sous sa tyrannie. Et ce fut cette victoire que ce même prophète annonça, lorsque parlant des œuvres de ce Seigneur, il dit, qu'il venoit *prêcher au monde une année de jubilé et un jour de vengeance ; le jubilé pour les pécheurs, et le jour de vengeance pour les démons qui trom-*

poient les hommes. (*Is.* 61.) Ce fut ce même jour de vengeance et de victoire qui fut promis aux hommes par le Sauveur, peu de jours avant sa Passion, lorsqu'il dit : *C'est à présent que le monde sera jugé et condamné ; c'est à cette heure que le prince qui le gouverne en sera chassé ; et si je suis une fois élevé au-dessus de la terre, c'est-à-dire mis en croix, j'attirerai toutes choses à moi.* (*Joan.* 12.) C'est cela même que saint Jean vit en esprit dans l'Apocalypse, où il dit, qu'il vit *descendre du ciel un ange qui tenoit en ses mains la clef de l'abîme, et portoit une grande chaîne de laquelle il prit et lia le dragon, vieux serpent, qui est le diable, et qu'il le renferma dans l'abîme et qu'il en scella la porte, afin qu'il ne trompât plus les hommes.* (*Apoc.* 20.) Or cet ange est Jésus-Christ notre Sauveur selon la nature humaine ; lequel par la vertu de sa grâce et par le moyen de ses apôtres et des hommes apostoliques, a chassé du monde cette bête farouche, afin qu'elle n'y fût plus adorée, comme elle l'avoit été auparavant.

Mais voyons quels furent les soldats qui furent choisis par ces deux capitaines, pour servir en cette guerre, et de quelle sorte d'armes chaçun d'eux arma ceux de son parti. Jésus-Christ premièrement, pour cette conquête fit choix de quelques pêcheurs rudes, ignorans et pauvres, hommes sans savoir, sans naissance, sans éloquence et sans aucune autre sorte d'avantage humain. Ils furent armés, non avec des armes de fer ou d'acier, mais avec la faveur et la grâce du Saint-Esprit, accompagnée de toutes les vertus, et princi-

palement de la foi, de l'espérance et de la charité, qui ont Dieu seul pour objet, et ne tendent qu'à sa gloire et à l'accroissement de son empire. Or ces vertus ne furent pas dans ces héros du christianisme en un degré inférieur et semblable à celui auquel peuvent parvenir ceux qui commencent à tendre à la perfection, mais jusqu'au dernier point auquel soient jamais parvenus ceux qui ont atteint le comble de la sainteté. Ce que nous expliquerons le plus clairement qu'il nous sera possible.

Pour bien entendre ceci, il faut savoir que la bonté immense de Dieu traite de telle sorte ses amis en cette vie, lorsqu'il les voit détachés du monde, séparés de toutes les choses charnelles, et devenus entièrement spirituels et divins, qu'il leur présente la coupe d'un vin spirituel, et comme des prémices des biens éternels dont ils doivent jouir éternellement, comme nous dirons ci-après. C'est de cette monnoie qu'il paye le *centuple* pour *l'un* de ce monde, ainsi qu'il l'a promis en son Evangile, faisant des grâces, et donnant des consolations inconcevables à ceux qui pour l'amour de lui ont renoncé à toutes les consolations de la terre. Je dis donc, à propos de ce que je viens d'avancer, que ces trois vertus que nous appelons théologales, auront dans le ciel leurs propres et particulières récompenses, parce que la foi aura la claire vision; l'espérance, la possession; et la charité, la jouissance du souverain bien; outre que Notre-Seigneur fait tant de grâces aux hommes parfaits dès cette vie, qu'ils goûtent quelque ressemblance de la gloire qui

est préparée à ces trois vertus en l'autre. Car leur foi est non-seulement fortifiée, mais encore éclairée par les dons du Saint-Esprit ; en sorte qu'il leur semble, au moins à la plupart, qu'ils ne croient pas seulement, mais qu'ils voient la vérité la plus cachée de tous les mystères de la foi ; de même en est-il de l'espérance de la gloire, laquelle ils tiennent si ferme et si vive, qu'ils se persuadent la posséder. Et l'on dit ordinairement de ces sortes de personnes, que la mort est l'objet de leurs désirs, et la vie l'exercice de leur patience, à cause de la fermeté de cette espérance, laquelle s'est trouvée si grande en quelques-uns, qu'ils promettoient leur faveur aux autres lorsqu'ils seroient au ciel, ce qui a été dit de notre père saint Dominique. Mais pour la charité, qui est la reine de toutes les autres vertus, elle est en eux si enflammée, qu'ils brûlent de l'amour de Dieu, et cela leur cause quelquefois de si grands contentemens, qu'il n'y a point de paroles qui soient capables de les expliquer, parce qu'ils répondent à la récompense de la charité, qui est la vie et la jouissance de Dieu même ; et de là il se forme en eux un si grand désir de plaire à ce Seigneur qui leur a été si doux et si favorable, qu'ils voudroient souffrir pour lui mille sortes de tourmens : aussi est-il écrit de plusieurs martyrs, que d'eux-mêmes (tant ils étoient enflammés par ce feu divin) ils alloient volontairement et sans qu'on les cherchât, se présenter au martyre, comme nous verrons bientôt.

Mais pour revenir à mon propos, voilà les armes dont notre grand capitaine armoit ses soldats, pour-

combattre les puissances et les principautés du monde : une foi si ferme et si éclairée, une espérance si assurée et si remplie de confiance, et une charité si enflammée, qu'il ne s'y pouvoit rien ajouter en cette vie ; ce qui faisoit qu'étant bien confirmés en ces trois vertus, ils étoient assurés qu'après avoir subi cette dernière épreuve, et aussitôt que le fil de l'épée leur auroit tranché le nœud de la gorge ; dans le même instant, dis-je, et sans aucun retardement, ils iroient voir et jouir de cette infinie beauté qu'ils avoient tant aimée, et que leurs âmes seroient en ce moment élevées par les anges avec la couronne du martyre, pour être placées entre les troupes bienheureuses des saints, et jouir d'une éternité de plaisirs et d'une abondance de biens telle, que les yeux ne peuvent voir, les oreilles ne peuvent entendre, l'esprit de l'homme ne peut concevoir aucune chose qui en approche. Qui est donc celui qui n'aura point de courage, étant revêtu de telles armes ? et qui ne combattra point avec plaisir et avec confiance contre toute la puissance du monde ?

§ 1.

Voyons maintenant quels ont été les soldats, et quelles ont été les armes dont le prince du monde s'est servi pour combattre l'armée et le royaume de Jésus-Christ. Saint Jean nous l'a fort bien exprimé en une vision merveilleuse qu'il rapporte en son Apocalypse, en laquelle (pour abréger ses paroles) il dit : « Qu'il » vit un grand signe dans le ciel, qui étoit une femme

» revêtue du soleil, et ayant la lune sous les pieds;
» qu'elle étoit couronnée de douze étoiles, mais qu'elle
» souffroit de grandes douleurs pour enfanter; qu'il lui
» apparut encore un autre signe dans le ciel, qui fut
» un dragon, grand et de couleur rouge, ayant dix cor-
» nes et sept têtes; que ce dragon étoit au-devant de
» la femme, prêt à dévorer son fruit aussitôt qu'il se-
» roit né; qu'elle enfanta un fils mâle qui devoit gou-
» verner les peuples avec une verge de fer. » Or cette femme qui est ici décrite par saint Jean, est reconnue de tous pour la figure de l'Eglise, laquelle est ornée, enrichie et embellie par les mérites et les grâces de Jésus-Christ, vrai soleil de justice représenté par le soleil matériel dont cette femme étoit revêtue. L'Apôtre fait mention de cette sorte de vêtement, lorsqu'il dit : *Vous tous qui avez été baptisés, ne savez-vous pas que par la vertu de ce sacrement vous êtes revêtus de Jésus-Christ?* La lune qui est le symbole du changement et de l'inconstance, et qui est sous ses pieds, nous signifie le mépris que font les saints de toutes les choses de cette vie, qui sont plus muables et certainement plus inconstantes que la lune. La couronne enrichie de douze étoiles qu'elle a sur la tête, nous marque la gloire qui revient à l'Eglise d'avoir été fondée par la doctrine des douze apôtres, lesquels reçurent avant tous les autres les prémices de la grâce, et burent à longs traits dans la source même de la vie. Les grandes douleurs que cette femme souffroit pour enfanter, nous représentent les grands désirs qu'a eus la même Eglise de répandre la foi par toutes les parties

de la terre, et d'engendrer des enfans spirituels à Jésus-Christ son époux Le grand dragon rouge qui étoit prêt à dévorer l'enfant que produiroit cette femme, c'est le démon, prince de ce monde, dont il est dit que la couleur est rouge, pour nous signifier le sang des martyrs, qu'il avoit répandu par l'organe de ses ministres. Les dix cornes qu'il portoit sur sa tête, ont été les dix empereurs romains qui précédèrent l'empire de Constantin, premier prince chrétien, et qui excitèrent les dix persécutions que l'Eglise a souffertes dans ses commencemens. Les sept têtes signifient sept autres persécutions plus obscures, et suscitées par autant d'hérétiques très-rusés, par le moyen desquels ce dragon les excita, et qui étoient en effet plus dangereuses que les premières. Mais quand il est dit que ce dragon avoit la bouche ouverte, et qu'il vouloit engloutir l'enfant que cette femme étoit près d'enfanter, c'est pour nous faire entendre combien grande étoit la rage et la fureur qui poussoit le dragon infernal à éteindre et à bannir du monde le nom de Jésus-Christ.

Nous pouvons donc premièrement par cette figure connoître quels étoient les soldats dont le diable se servoit pour faire la guerre au royaume de Jésus-Christ : d'une part, les empereurs et les plus puissans monarques du monde; de l'autre, les hérétiques raffinés, dont les attaques étoient beaucoup plus dangereuses que celles des tyrans, parce que la persécution de ceux-ci s'attachoit principalement aux corps; mais celle des autres n'avoit point d'autre dessein que

de corrompre la vraie foi dans les âmes par la subtilité de leurs argumens; en sorte que si l'une faisoit des martyrs, l'autre ne faisoit pas moins d'hérétiques.

Les armes dont ce dragon armoit ses supôts, étoient les tromperies et les mensonges, propres et ordinaires à ce père de fausseté, et avec lesquelles il terrassa les deux premiers hommes du monde; car, pour dire la vérité, ne se servoit-il pas de ces mêmes armes quand il persuadoit aux empereurs que les idoles étoient de vrais dieux, que par leur faveur ils avoient assujéti le monde, et en devoient conserver l'empire; que si leur culte venoit à s'éteindre, leur puissance se perdroit en même temps? Et parce que la religion chrétienne, armée de toutes ses forces, renversoit, condamnoit et méprisoit leurs superstitieuses divinités, par lesquelles ils s'imaginoient follement et faussement que leurs empires étoient maintenus dans leur puissance et dans leur splendeur, ils étoient tellement animés contre ses sectateurs, que toute l'attention de leurs esprits, et toute l'application de leurs forces ne tendoient qu'à les bannir et à les exterminer du monde, croyant par ce moyen venger les injures faites à leurs dieux, les apaiser, et obtenir d'eux non-seulement la conservation de leurs empires, mais encore la santé, la prospérité, et l'abondance de tous les biens temporels. Cela se prouve par les lois que l'empereur Maximin fit graver sur des tables de cuivre, contre les chrétiens, (dans lesquelles il commandoit que l'on apprr aux petits enfans à blasphémer contre le Sauveur et que l'on fît pour cela des chansons qui fussent

chantées publiquement par les rues,) et par les raisons qu'il rendoit de l'établissement et de la publication de ces lois; il assuroit, « que depuis que les chré-
» tiens avoient été chassés de son empire, le ciel avoit
» été plus serein, la terre avoit donné ses fruits en
» plus grande abondance, et toutes choses lui avoient
» réussi à souhait. C'est pourquoi, concluoit-il, il ne
» pouvoit y avoir rien de plus avantageux que l'ob-
» servation de ces ordonnances, pour acquérir et con-
» server la faveur des dieux immortels, auxquels on
» ne pouvoit offrir des sacrifices plus agréables, que
» la persécution et l'anéantissement de ces personnes
» abominables (ainsi nommoit-il les chrétiens) en
» tous les lieux où leur majesté étoit adorée. » Et voilà les faussetés dont le père du mensonge abusoit ses ministres, et les armes avec lesquelles il combattoit la naissance et l'avancement de l'Eglise chrétienne. Ce qui nous fait voir combien il y avoit de différence et de disproportion entre les soldats et l'armement de l'un et l'autre parti. Ceux de Jésus-Christ n'étant que de pauvres pêcheurs qui n'avoient pour toutes armes que la foi et la vérité; au lieu que ceux du dragon, des potentats et des empereurs, étoient armés d'imposture et de mensonge.

Les esprits des tyrans prévenus de cette fausse persuasion, n'omettoient aucune cruauté, ni aucune invention de tourmens pour persécuter les chrétiens; car la simple mort étoit trop commune, on leur coupoit la tête, on les brûloit, on les fouettoit en diverses façons, jusqu'à hacher leurs chairs, et à découvrir leurs

os. Ils traînoient les autres et les mettoient en pièces en les liant à la queue de leurs chevaux; ils en attachoient d'autres à de grosses poutres, où ils leur racloient la chair avec des peignes de fer; ils fendoient les autres par le milieu, les mettoient en pièces sur les bancs des boucheries, puis les jetoient à la mer, afin qu'ils fussent dévorés par les poissons. Suétone et Tacite en la vie de Néron rapportent qu'on en exposoit d'autres aux chiens, après les avoir revêtus de peaux de bêtes, afin que les dogues et et les mâtins se jetassent sur eux avec plus de furie. Il y en eut d'autres qui furent exposés tout nus, pieds et mains liés, dans la plus grande rigueur de l'hiver et dans les nuits les plus froides, sur des marais d'eau glacée, où ils passoient un long temps dans les souffrances de ce nouveau tourment, qu'ils enduroient avec une invincible générosité, sans se relâcher tant soit peu de leur résolution, quoiqu'il y eût auprès de ces marais des bains d'eau chaude pour y plonger les lâches qui auroient si peu de courage que d'abandonner un combat si glorieux. Telle fut la passion de quarante soldats, dont saint Basile célèbre le martyre dans une de ses homélies.

Il y a bien plus; car les tyrans ne se contentant pas d'une sorte de tourment, en exerçoient une infinité les uns après les autres, sur les corps des saints martyrs, afin que si les premiers n'avoient pas eu le pouvoir de les vaincre, ils le fussent à la fin par les suivans; et d'autant plus l'espéroient-ils, qu'ils étoient davantage débilités et affoiblis par les souffrances précédentes.

Cela se voit dans la diversité des supplices dont plusieurs saints martyrs furent affligés ; entre autres, saint Laurent, saint Vincent, sainte Agathe, sainte Dorothée, sainte Eulalie et sainte Martine. Nous devons ajouter à ce nombre un saint diacre nommé Clérus, lequel, ainsi qu'il est rapporté en l'histoire de son martyre, fut par sept diverses fois mis sur le chevalet, et enfin décapité après une très-longue et très-cruelle prison. Telle étoit la soif insatiable que les tyrans avoient du sang des martyrs. Souvent aussi leur nombre étoit si grand, que l'on raconte qu'au jour de la naissance de notre Sauveur, qui fut celui du martyre de la sainte vierge Anastase, elle fut envoyée en exil avec douze cents femmes et sept cents hommes aux îles Palmamaries; tous lesquels par divers martyres glorifièrent leur Créateur, et offrirent leur vie à celui qui la leur avoit donnée. Et toutefois cela ne paroîtra qu'un petit nombre, si on le compare aux autres dont nous ferons ci-après mention, et surtout à ces dix mille martyrs et onze mille vierges, qui arrivèrent tous le même jour, couronnés de guirlandes de roses et d'œillets au lit de leur Epoux céleste, *où ils suivent l'Agneau quelque part qu'il aille.*

Ceci est dit en général ; mais parce que cette matière est de très grande édification pour la conduite de nos vies, et digne d'être infiniment admirée, puisqu'elle nous fait voir plus clairement la puissance infinie de la grâce divine, il m'a semblé qu'il seroit à propos de la traiter plus particulièrement, et de raconter les combats et le courage invincible de quelques-uns de nos plus illustres martyrs.

Avant propos sur quelques histoires des combats glorieux de quelques-uns de nos saints martyrs, qui sont rapportées dans les discours suivans.

C'est une sentence de Platon, fort célèbre, que si la beauté de la vertu pouvoit se voir des yeux corporels, elle attireroit à soi tous les cœurs des hommes. Si cette vérité a lieu en quelques vertus, ce doit être principalement en celles qui ont Dieu pour objet et dont le principal office est de l'aimer, de l'honorer, de croire en lui et d'y prendre confiance; parce que celles-là ont l'objet le plus relevé qui puisse être, qui est Dieu auteur et conservateur de toutes les choses créées. Or entre ces vertus celles-là tiennent le premier rang, qui glorifient Dieu au souverain degré. Et c'est de cette sorte qu'il l'est par les hommes qui, pour maintenir la foi, le respect et la fidélité qui sont dus à cette majesté immense et infinie, ne se contentent pas de s'offrir à perdre la vie, mais encore à la perdre par de très-cruels tourmens. Que si toutes les vertus, selon l'opinion que nous avons alléguée, sont si éclatantes, quelle sera la beauté de celle qui sera parvenue à ce suprême degré, qui est le plus grand sacrifice que l'homme puisse offrir et le dernier auquel la grâce puisse élever un homme mortel? Cette beauté est si grande, que selon les paroles de l'Apôtre, elle devient un admirable spectacle, non-seulement aux yeux des hommes et des anges, mais encore à ceux de Dieu même, qui se plaît

infiniment à voir non-seulement combattre, mais triompher la chair qui est foible et infirme, de toute la puissance du monde et de l'enfer, pour son amour. En cela se reconnoît la force de la grâce et l'efficace de la rédemption de Jésus-Christ, par lequel cette grâce nous est donnée. Et parce que ceux à qui Dieu a donné des yeux pour voir cette beauté éprouvent un grand plaisir et demeurent fort édifiés lorsqu'ils lisent les victoires et les triomphes des martyrs, et qu'ils voient cette constance admirable qui a paru dans l'un et l'autre sexe, parmi la fureur et la rage des tourmens, il m'a semblé à propos de m'étendre sur cette matière, afin de donner plus de satisfaction au lecteur chrétien; vu même qu'elle sert d'un des plus grands et des plus forts argumens qui puissent confirmer la vérité de notre foi, qui est d'ailleurs ce que nous avons eu dessein d'établir principalement dans la première partie de cet ouvrage; car il est certain que cette force et cette constance nous donnent un témoignage très-évident de la grâce et du secours de la divinité. Et en effet, sans cet appui, comment auroit pu (par exemple) la sainte vierge Eulalie, à l'âge seulement de treize ans, souffrir tant de sortes de nouveaux et de très-cruels tourmens, si son âme n'eût été toute remplie de Dieu? Que dirai-je encore de la vierge sainte Agathe, laquelle, quoique de naissance très-illustre, et nourrie avec grande délicatesse, s'en alla néanmoins avec autant de joie à la prison, que si on l'eût menée à des noces? Ce fut là qu'elle fut premièrement liée et très-cruellement fouettée, et qu'après qu'on lui eut froissé et tenaillé l'une

de ses mamelles virginales, on la lui arracha jusqu'à la racine. Mais les tyrans, non contens de ce tourment, lui dressèrent une couche de têts de tuiles et de pots de terre cassés, aigus et tranchans, mêlés avec des charbons ardens, afin que ce corps déchiré par les coups de fouets, n'eût pas d'autre lit où il pût prendre son repos. Merveille étonnante! car quel est le cœur qui put inventer une cruauté si nouvelle pour tourmenter un corps si tendre et si délicat? Que dirai-je de la vierge sainte Barbe, que son propre père tenoit prisonnière en une tour, à cause de sa beauté sans pareille? Ce même père, ou plutôt ce bourreau de ses entrailles, troublé du venin de l'infidélité, ayant appris qu'elle étoit chrétienne, l'alla lui-même accuser devant le juge, et la lui mena en personne. Ce juge l'ayant fait dépouiller à l'heure même, la fit déchirer à coups de nerfs de bœuf, jusqu'à ce que le sang découlât de toutes parts. Après cela, toute nue et toute déchirée qu'elle étoit, il la fit jeter en prison, et le lendemain voyant que ce premier tourment n'avoit pu vaincre sa constance, il lui fit appliquer deux torches ardentes aux deux côtés, donner plusieurs coups de marteau sur la tête, et arracher les mamelles. Et même, ce qui est plus révoltant, comme si tant d'horribles cruautés eussent été peu de chose, il la fit encore traîner toute nue par la ville, et cruellement fouetter. Enfin ce détestable juge voyant la force et la persévérance de cette sainte vierge, et qu'il ne lui restoit plus de tourmens à inventer, ni de corps à tourmenter, il commanda qu'elle fût décapitée. La sainte alla

non-seulement avec courage, mais encore avec joie à ce dernier acte de son martyre, dont son propre père, plus cruel que les bêtes les plus farouches, fut, comme j'ai déjà remarqué, et l'exécuteur et le bourreau; et en cela fut confirmée la prophétie du Sauveur, qui avoit prédit, « que les pères conduiroient leurs propres enfans » à la mort à cause de la grande aversion qu'ils au» roient de sa sainte religion. » Et de la sorte cette sainte vierge, épurée par le feu de tant de persécutions, rendit son âme à Dieu, et termina ce cruel et glorieux combat. En tout ceci nous ne devons pas seulement admirer la constance de ces vierges, mais beaucoup plus la joie qu'elles avoient de souffrir, et la liberté avec laquelle elles répondoient et reprochoient à leurs juges leur cruauté et leur infidélité, sans se soucier de les animer davantage contre elles par la liberté de leurs reproches. Or comment se pouvoit-il faire que des vierges si tendres et si délicates pussent surmonter de si grands combats, si elles n'avoient été armées d'une foi invincible, d'une charité très-ardente, d'une force et d'une confiance si assurée, qu'il leur sembloit de voir déjà leur couronne toute prête, tellement qu'elles couroient avec empressement pour la recevoir des mains de leur époux céleste? Nous voyons ordinairement la foiblesse des femmes si grande, qu'il ne faut que leur présenter une épée nue, ou leur faire voir un peu de sang répandu, pour les faire pâmer et les rendre demi-mortes de frayeur; et celles-ci voyant tant d'instrumens de cruauté préparés contr'elles, tant de sang qui découloit de leurs propres corps, non-seulement

seulement ne perdoient point courage, mais au contraire leur joie se redoubloit à tel point, qu'elles rendoient grâces à Dieu de ce qu'il leur faisoit souffrir. Or l'amour de la vie et la crainte de la mort étant des sentimens si naturels dans tous les hommes, et les corps humains étant si sensibles qu'ils ne peuvent souffrir avec patience la piqûre d'une épingle, comment de jeunes filles comme celles-ci eussent-elles pu surmonter tant de douleurs et s'élever par-dessus toutes les lois de la nature, si elles n'eussent eu dans elles-mêmes le propre auteur de la nature? Puis donc qu'il étoit lui-même et le combattant et le vainqueur en leurs personnes, il faut nécessairement conclure que cette foi et cette religion que Dieu même appuyoit par la force de ces témoignages si solides et si authentiques, étoit la véritable et l'infaillible. C'est pour cette raison que nous disons qu'en cela consiste une grande preuve de notre foi. A quoi nous pouvons aussi appliquer fort à propos cette sentence de l'Apôtre, où il dit, « que le foible qui se confie en Dieu est plus fort » que toute la force des hommes, » puisque toute ramassée qu'elle étoit dans la puissance des tyrans, elle n'étoit pas capable de surmonter la constance de ces foibles filles; ceux-là demeurant vaincus, et celles-ci victorieuses.

Nous devons encore considérer en ceci, qu'entre les mystères de notre foi, l'un des plus grands (qui est celui de la mort et passion de notre Sauveur) est très-particulièrement avéré par les victoires des martyrs; parce que comme leur nombre est si grand, qu'il sem-

ble égaler celui des étoiles du ciel, que les inventions des tourmens dont ils sont demeurés victorieux, ont été si étranges, qu'ils font frémir d'horreur tous ceux qui en entendent aujourd'hui parler, et que c'est en cela que consiste la plus grande gloire que toute la nature humaine, fortifiée par le secours de la grâce divine, sauroit rendre à son Créateur; il y a sujet aussi de croire que le Fils de Dieu, qui désiroit si ardemment la gloire de son Père éternel, s'offrit de lui-même à tous les tourmens et à toutes les ignominies de sa passion, afin que les martyrs appuyés et fortifiés par un si grand exemple, combattissent avec plus de courage, voyant que leur Dieu et leur maître étoit entré le premier dans la voie des souffrances, pour leur faire suivre les mêmes traces avec plus de constance et de générosité. C'est donc pour cela qu'encore qu'une seule goutte de son sang précieux et adorable eût été plus que suffisante pour racheter tous les mondes possibles, il voulut néanmoins répandre par la force des tourmens tout ce qu'il en avoit; afin qu'en donnant par son exemple cette grande force et cette admirable constance aux martyrs, il donnât aussi par leur foi et par leur courage, cette grande gloire à son Père éternel. Le désir de cette gloire étoit bien si violent en sa sacrée personne, qu'encore qu'il n'eût point eu d'autre occasion de souffrir que celle-là, il eût souffert pour elle seule, et eût tenu tous ses tourmens pour bien employés, quand même ils eussent pu être plus grands. Cette considération sera beaucoup mieux sentie par ceux qui seront éclairés dans les choses spiri-

tuelles et qui sauront estimer comme il faut le courage et la constance de ces glorieux et illustres guerriers.

Je voudrois maintenant demander à ceux qui perdent le temps à lire des romans et les autres livres de cette nature, ce qui peut les y porter. Ils me répondroient sans doute, que de toutes les actions humaines qui peuvent être aperçues par les yeux, les plus admirables sont celles qui marquent le plus de courage; parce que comme la mort, selon l'opinion d'Aristote, est la plus terrible de toutes les choses terribles, et ce qui donne le plus d'horreur à tous les animaux, il est certain que le mépris et la victoire de cette crainte qui est si puissante dans la nature, causent plus d'admiration dans tous ceux qui en voient les effets, que tout ce qui peut se présenter à leurs esprits. De là vient ce grand concours de personnes aux combats de barrière, aux courses de taureaux, et choses semblables, à cause de l'admiration qu'elles leur causent; et cette admiration, comme dit le même philosophe, est toujours accompagnée de plaisir. De là vient encore que les blasons qui se mettent dans les armoiries des maisons de marque, sont tirés de quelques actions signalées de courage, et non d'aucune autre vertu. Et cette admiration fait un tel effet dans tous les esprits généralement, qu'elle a lieu, non-seulement dans les choses réelles et véritables, mais encore dans les fabuleuses, d'où procède le plaisir que plusieurs personnes prennent à lire les romans. Or puisque le courage des saints martyrs est sans comparaison plus grand et plus admirable que tout ce qu'on a vu de plus héroïque

dans le monde ; puisque, comme nous l'avons dit, il est un spectacle très-agréable pour Dieu et pour ses anges, et que d'ailleurs l'histoire de leurs tourmens n'est ni feinte ni fabuleuse, mais très-véritable; comment les hommes n'auront-ils pas plus de joie de lire ces hautes et importantes vérités, que ces contes fabuleux reconnus pour tels par ceux mêmes qui s'y arrêtent, s'ils veulent avouer ingénument la vérité ? Il est pour le moins très-assuré que les personnes de bon esprit et de jugement sain et entier, seront beaucoup plus satisfaites de la lecture de ces histoires que de celle de ces contes faits à plaisir, ordinairement accompagnés de plusieurs actions déshonnêtes. Et c'est peut-être de cela même que beaucoup de femmes insensées prennent des sujets de vanité, se persuadant follement qu'elles ne méritent pas moins d'être servies que celles pour qui tant de prouesses ont été faites, et tant de célèbres combats ont satisfait les yeux et l'esprit de leurs spectateurs. Mais mon dessein n'étant pas de contenter des appétits si déréglés et si corrompus, mais ceux qui ont le goût sain et entier, c'est à ceux-ci que je ferai grand plaisir et que je rendrai un grand service, en leur racontant ces histoires si utiles et si glorieuses, puisque par elles, comme j'ai déjà dit, la vérité de notre foi est très-solidement et très-authentiquement établie et appuyée. On ne sauroit alléguer contre ces raisonnemens si bien fondés, qu'il y a eu des personnes qui ont autant souffert pour défendre leurs fausses et trompeuses sectes, parce qu'elles ont été en très-petit nombre, au lieu que nos martyrs sont

presque innombrables. L'on ne sauroit non plus nous objecter que nos partisans aient pu être trompés, comme simples et faciles à séduire, puisque parmi nos martyrs nous comptons un grand nombre de prêtres, d'évêques et d'autres grands philosophes, très-versés en toutes sortes de sciences, tels qu'ont été saint Denis et saint Justin martyrs, et plusieurs autres qui ne se fussent pas offerts à la mort, et à une mort accompagnée de tant de tourmens, s'ils n'eussent bien considéré auparavant et connu bien clairement la vérité; la mort n'étant pas une chose si légère, ni si peu importante, que les hommes sages l'aillent chercher aveuglément, sans y avoir bien pensé au préalable, et sans avoir de bons gages et des connoissances très-certaines de la vérité qui la leur fait souffrir.

Mais parce que ce seroit une chose sans fin et contraire à mon dessein que de raconter ici toutes les histoires des martyrs qui ont souffert pendant les quatorze persécutions de l'Eglise, dont j'ai fait mention ci-devant, je me contenterai de faire le récit de quelques-unes qui sont arrivées au temps de trois de ces susdites persécutions, dont l'une est celle de Dioclétien, l'autre d'Antonin, empereurs romains, et la troisième de Sapor, roi des Perses. Je les ai tirées fidèlement en partie de l'histoire Tripartite, et en partie de l'histoire Ecclésiastique d'Eusèbe, approuvées par l'Eglise. J'ajouterai aussi à ces histoires le martyre de sainte Martine vierge; celui de sainte Eulalie, et celui de saint Polycarpe, disciple de saint Jean, parce qu'ils sont très-dignes de parvenir à la connoissance de tous les fidèles.

CHAPITRE XVIII.

Persécution de Dioclétien et Maximien.

La dix-neuvième année de l'empire de Dioclétien étoit commencée, et le mois de mars faisoit espérer aux chrétiens de pouvoir bientôt célébrer la solennité de Pâques, lorsque dans toute l'étendue de la terre furent publiés quelques édits de César, portant que toutes les églises des chrétiens fussent démolies sans aucune exception, tous les livres saints brûlés, que tous les fidèles qui auroient des dignités ou des offices, en fussent privés, et fussent déclarés infâmes. Enfin que si quelqu'un d'eux étoit esclave, il ne pût jamais être mis en liberté. Voilà le sommaire des premières lois qui furent prononcées contre la vérité chrétienne et catholique. Peu de temps après, avec beaucoup plus de rigueur, il fut ordonné que tous les prélats des églises fussent premièrement emprisonnés et contraints par toutes sortes de tourmens à présenter de l'encens aux idoles. Vous eussiez vu alors plusieurs des prêtres de Jésus-Christ combattre avec une merveilleuse constance à la vue de Dieu, des anges et des hommes, lorsque par la cruauté de leurs persécuteurs ils étoient traînés dans les temples pour offrir des sacrifices, à quoi ils résistoient généreusement. Les uns étoient mis en pièces, les autres tenaillés, les autres brûlés avec des lames de fer arden-

tes : ce qui fit pourtant, que les uns lassés de souffrir perdirent courage ; mais les autres persévérèrent constamment jusqu'à la fin. Il arriva même que quelques-uns des persécuteurs touchés de compassion, menèrent les nôtres aux sacrifices de leurs dieux et publièrent qu'ils avoient sacrifié, quoiqu'ils ne l'eussent pas fait ; d'autres encore sans les mener à leurs temples disoient la même chose, et leur faisoient souffrir le blâme et l'infamie d'un péché qu'ils n'avoient pas commis. D'autres étoient retirés de devant les autels demi-morts, et chassés hors des temples. On en tiroit d'autres par les pieds et on les mettoit parmi ceux qui avoient sacrifié, quoique plusieurs protestassent du contraire à haute voix, et qu'ils publiassent qu'ils étoient chrétiens, que toute leur gloire, tout leur bonheur et tout leur contentement consistoit à être et à se dire tels. D'autres conservant une plus grande liberté, protestoient aussi hautement qu'ils n'avoient ni sacrifié, ni ne sacrifieroient jamais ; mais aussitôt les officiers de justice leur meurtrissoient les yeux et la bouche à coups de poing, afin qu'ils se tussent, et les chassoient hors des temples, disant qu'ils avoient prêté consentement à l'idolâtrie ; telles étoient les ruses de nos ennemis, afin que l'on crût au moins qu'ils étoient venus à bout de leur dessein ; mais ils ne demeuroient pas sans réplique de la part des bienheureux martyrs dont nous allons faire voir, autant que nos forces le pourront permettre, le courage et la constance, étant impossible de le faire selon la dignité du sujet.

Comme nous avons dit que le premier feu de cette

persécution s'attacha principalement aux personnes qui étoient constituées en dignité, l'on faisoit une recherche exacte des gentilshommes qui étoient parmi nous, leur déclarant ou qu'il falloit adorer les idoles, ou perdre leur noblesse et leurs priviléges avec la vie. Plusieurs de ceux-ci renoncèrent à ce titre pour l'amour de Jésus-Christ; d'autres, quoiqu'en beaucoup plus petit nombre l'abandonnèrent lâchement pour se conserver une qualité si vaine et si inutile, quand il s'agit de la gloire et de l'éternité. Mais lorsque la flamme se répandit partout et enveloppa les peuples et les prêtres, il n'est pas possible de nombrer les martyrs qui souffroient chaque jour dans les villes et dans les provinces.

A Nicomédie, un seigneur de grande condition et fort illustre, selon l'opinion du monde, n'aperçut pas plutôt l'édit des princes contre les chrétiens, affiché en la place publique, qu'embrasé du feu de sa foi, il arracha le papier, et à la vue de tout le peuple le mit en pièces. Cela se fit en la présence de Dioclétien et Maximien son compagnon à l'empire, lesquels entendant le récit plus particulier de la généreuse et religieuse action de ce brave soldat de Jésus-Christ, à l'heure même le firent mettre à des tortures qui ne sont pas imaginables; mais tous leurs efforts ne purent jamais faire qu'on le vît seulement triste dans ses supplices; au contraire, ayant toujours le visage joyeux et content, n'ayant plus de chairs pour souffrir, son cœur et son esprit se réjouissoient en Dieu, et c'étoit ce qui animoit davantage ses bourreaux,

voyant que toutes leurs armes étoient éprouvées contre lui, sans avoir pu obscurcir la sérénité de son visage. De là ils tournèrent leur fureur contre l'un des compagnons de Dorothée (ainsi se nommoit ce brave champion), qui étoit des gentilshommes ordinaires de la chambre de l'empereur. Celui-ci voyant les cruels tourmens qu'on avoit fait souffrir à ce saint martyr, ne put s'empêcher d'en parler avec beaucoup de liberté; c'est pourquoi il fut traîné en jugement, et reçut l'ordre de sacrifier aux idoles; mais ayant refusé généreusement de le faire, il fut aussitôt chargé de chaînes, son corps déchiré avec des peignes de fer, afin qu'il fût contraint de faire par la force de la douleur, ce qu'il refusoit de faire étant sans blessure, et néanmoins son esprit demeura toujours ferme; l'on frotta ses chairs tout entrecoupées, de sel et de vinaigre; mais ce tourment ne l'ayant non plus ébranlé que les autres, l'on fit mettre des grilles de fer sur le feu en présence du juge, et ce qui restoit de son corps fut couché dessus, pour être entièrement consumé, non pas en peu de temps, mais lentement et à petit feu, afin que sa douleur fût d'autant plus sensible qu'elle dureroit plus long-temps. Le Saint étant en cet état, louoit Dieu tandis que les ministres sacriléges tournoient son corps de toutes parts, espérant à chaque fois de tirer de lui quelque parole de consentement; mais il persévéroit toujours constamment en la confession de la foi, et témoignoit beaucoup de joie par l'espérance de la couronne qui lui étoit préparée. Ses chairs enfin étant toutes consumées sur les bra-

siers, son esprit bienheureux fut délivré des liens de cette mortalité, pour recevoir la récompense de son courage et de sa foi; en sorte que ce bienheureux martyr qui portoit le nom de Pierre, se trouva vrai et légitime successeur du prince des apôtres, tant en son nom qu'en sa constance. Dorothée étoit le maître de celui-ci dans les offices qu'il exerçoit à la cour, parce qu'il étoit grand chambellan de l'empereur; Gorgonius étoit aussi de la même troupe et ne lui cédoit ni en la foi, ni en la grandeur de courage. Et c'étoit par les préceptes de ces saints, et par leurs exemples que tous les gentilshommes de la chambre du prince persévéroient en la religion chrétienne.

Dorothée donc et Gorgonius voyant Pierre leur compagnon pressé de tant de tourmens, et étant poussés par la violence de l'esprit qui les animoit, se mirent à crier à haute voix : Pourquoi, ô empereur, vous contentez-vous de punir en la seule personne de Pierre, un dessein que nous avons tous conforme au sien? Pourquoi est-il seul accusé d'un crime que nous avouons tous hautement? Nous avons tous une même foi et une même religion. Alors l'empereur commanda qu'ils fussent menés devant le juge, lequel après leur avoir fait souffrir presque tous les mêmes tourmens que Pierre venoit d'endurer, les envoya à la potence. En même temps Antime, évêque de la ville, persévérant dans la même confession, reçut aussi la même couronne; et comme un bon pasteur qui savoit bien gouverner ses ouailles, il fut suivi d'une grande partie de son troupeau.

§ 1.

Parmi tant de glorieux et de si généreux martyres, dit Eusèbe, j'estime que l'action que firent deux jeunes garçons, mérite bien d'être racontée. Etant tous deux arrêtés et pressés de sacrifier, ils dirent : Menez-nous aux autels; comme on les y eut conduits, ils mirent tous deux les mains dans les brasiers qui y étoient allumés, et dirent aux assistans : Si nous retirons d'ici nos mains, vous pouvez espérer que nous sacrifierons; persévérant dans cette constance jusqu'à ce que toutes leurs chairs fussent consumées par le feu. Que dirai-je encore de ces trois cents hommes, dont Prudence fait mention dans le martyre de saint Cyprien? Le tyran fit mettre devant eux l'autel de ses abominables sacrifices, et à côté une fosse remplie de chaux vive, les menaçant de les y faire jeter tout vivans s'ils refusoient de sacrifier à ses dieux. Ayant ouï cette parole, ils furent comme agités de la douce violence du Saint-Esprit, et embrasés des flammes de la foi et de l'amour de Dieu; ainsi étant poussés d'un même désir d'acquérir la couronne d'un glorieux martyre, ils coururent eux-mêmes se précipiter dans cette chaux, achetant par une mort glorieuse et passagère, une vie non-seulement plus glorieuse, mais même éternelle.

Or, pour reprendre le temps de Dioclétien, il arriva un jour que le feu prit au palais de l'empereur, et il crut sous de faux soupçons, que les chrétiens en étoient les auteurs; ce qui l'ayant mis en une colère, ou plutôt en une fureur démesurée, il commanda que

l'on mît tous les chrétiens en deux troupes, et que les uns fussent à l'instant décapités, et les autres brûlés. Mais la grâce de Jésus-Christ allumoit dans leurs âmes un feu beaucoup plus puissant que n'étoit celui que la rage avoit allumé dans le cœur de l'empereur; en sorte que les officiers leur ayant demandé à tous s'il y en avoit parmi eux qui voulussent sacrifier, et par ce moyen sauver leurs vies, ils furent tous, tant hommes que femmes, tellement indignés de cette demande, que les uns se jetèrent volontairement dans les flammes, et les autres présentèrent à l'envi leurs têtes au tranchant de l'épée; ceux qui étoient présens, touchés de l'horreur d'un si cruel et si étrange spectacle, furent cause que les bourreaux embarquèrent dans un vaisseau ceux qui restoient de cette troupe si généreuse, et les ayant fait conduire en haute mer, les précipitèrent dans les ondes; leur fureur enragée s'accrut même à tel point, que les corps des serviteurs de la maison royale ayant été ensevelis, ils ouvrirent leurs tombeaux, et jetèrent leurs corps vénérables dans la mer, disant entr'eux : jetons-les avec les autres, de crainte que les chrétiens n'en fassent leurs divinités, et que ces insensés qui ne veulent pas adorer nos dieux, n'adorent nos esclaves.

Encore que l'on exerçât tant de cruautés à Nicomédie, où étoit l'auteur de tant de maux, affamé de la chair des chrétiens, l'on ne se pressoit pas moins à tourmenter les fidèles dans la province de Malte et dans celle de Syrie; les principaux d'entr'eux, et les ministres des églises, étoient enfermés en des prisons

par le commandement de l'empereur; avec eux l'on arrêtoit aussi beaucoup d'autres personnes de moindre condition, tant hommes que femmes. Tellement que de toutes parts on ne voyoit que des sujets de douleur et de pitié; car dès que l'on commençoit à proclamer les édits du prince, aussitôt il se faisoit un profond silence dans les villes, et un grand amas de gens qui étoient jetés dans les cachots. Il ne paroissoit presque pas un seul homme dans les rues, et les prisons en regorgeoient; de sorte qu'il ne sembloit pas qu'on eût arrêté des condamnés, mais que tous les habitans avoient changé de demeure. Les chaînes qui avoient été forgées pour des voleurs, pour des adultères, ou pour des homicides, serroient alors ou le cou, ou les pieds des évêques, des prêtres, des diacres, des lecteurs, ou des saints religieux. Ainsi les prisons n'étoient plus pour ceux qui étoient véritablement criminels; ces sortes de gens n'y trouvoient plus de place. Sur quoi les empereurs étant avertis que toutes les prisons étoient remplies, et qu'il n'y avoit plus moyen d'y loger les criminels, ils y pourvurent bientôt par de nouveaux édits beaucoup plus rigoureux que les premiers, et commandèrent que ceux d'entre les prisonniers qui voudroient sacrifier aux idoles, fussent renvoyés libres, et que ceux qui refuseroient d'y sacrifier, fussent aussitôt mis à mort, après l'épreuve de plusieurs tourmens.

Tels furent les combats que soutinrent en la ville de Tyr plusieurs glorieux martyrs qui s'y étoient réfugiés d'Egypte. Ceux que soutinrent en la même province,

je dis en Egypte, plusieurs autres, poussés du même esprit de charité, ne furent pas moindres. Ces bienheureuses troupes étoient composées d'hommes, de femmes, d'enfans et de vieillards, lesquels méprisant la vie présente, par l'espérance de l'éternité, aspiroient de tout leur cœur à la véritable, qui consiste à voir Jésus-Christ.

Quelques-uns d'eux, après avoir été fouettés, enchaînés, blessés et hachés en diverses parties de leurs corps, furent jetés au feu, d'autres précipités dans l'eau, d'autres décapités, offrant eux-mêmes volontairement leurs têtes au tranchant de l'épée. On en fit mourir d'autres de faim; d'autres furent cloués sur de grosses poutres, entre lesquels il y en eut plusieurs qui y furent attachés la tête en bas. La cruauté qu'on exerça dans la Thébaïde ne fut pas moindre; au lieu de peignes, ou de griffes de fer, on s'y servoit de têts de pots cassés, avec lesquels on déchiroit si cruellement leur chair, qu'elle demeuroit dépouillée de toute sa peau. On traînoit les femmes toutes nues, sans aucun ménagement pour leur pudeur; et avec un nouveau et honteux artifice on les attachoit à un poteau par un pied la tête contre terre, en les laissant des jours entiers en cet état. Il y en avoit plusieurs à qui l'on attachoit aussi les pieds à des branches d'arbres éloignées l'une de l'autre, puis les faisant approcher avec effort, et les lâchant ensuite, elles partageoient par le milieu les corps de ces généreux combattans, lorsqu'elles venoient à reprendre leur place. On exerça toutes ces cruautés, non-seulement durant un peu de

temps, mais même durant les années entières; il ne se passoit point de jour sans qu'on fît souffrir le martyre pour le moins à dix fidèles, et bien souvent le nombre montoit jusqu'à cent, tant hommes que femmes ou enfans.

En ce temps-là je passai par les provinces de l'Egypte, où je vis de mes propres yeux un grand nombre de peuple devant un juge inhumain, qui étoit assis dans un tribunal; il ne faisoit que les interroger l'un après l'autre, et leur demander s'ils étoient chrétiens; le seul aveu étoit tout leur procès, et aussitôt ils étoient séparés et mis au nombre des condamnés; car quoiqu'ils se présentassent tous à lui volontairement, et à l'envi même les uns des autres, et qu'ils confessassent librement leur foi, toutefois ni cette considération, ni celle de la multitude de tant d'innocens qui s'offroient à la mort, n'étoient pas capables d'adoucir la rage de ce cruel tyran. Ainsi étant examinés et condamnés, ils sortirent tous ensemble et furent menés dans un champ près de la ville, destiné pour le lieu de leur supplice; ils ne marchoient pas comme attachés par des chaînes de fer, mais ils couroient comme entraînés par les sacrés liens de la foi. Et de tout un si grand nombre il n'y en eut pas un qui se mît en peine de se sauver, quoique personne ne prît garde à eux; au contraire, ils s'avançoient avec joie, et s'il y avoit entr'eux quelque contestation, c'étoit seulement à qui seroit le premier sous le coutelas du bourreau; les forces manquoient à ces cruels ministres, quoiqu'on les renouvelât souvent; leurs bras se lassoient, et le

tranchant de leurs épées s'émoussoit. Je vis que ces meurtriers s'asseyoient de lassitude, je les vis aiguiser et changer leurs sanglans instrumens, et je vis que le jour manquoit plutôt que les martyrs. Dans tout ce temps il n'y eut pas un seul homme ni un seul enfant qui fît un pas en arrière pour se départir tant soit peu de la fidélité qu'ils avoient témoignée dès le commencement; au contraire, s'ils étoient dans quelque trouble, ce n'étoit que de crainte que la lumière du jour ne s'éteignît avant qu'ils pussent jouir du bonheur de leur martyre. Telle étoit la joie et la confiance qu'ils trouvoient dans la mort présente, étant fortement persuadés que cette mort temporelle n'étoit qu'un passage à une vie bienheureuse et éternelle. Je vis encore, que tandis que l'on tranchoit la tête aux uns, les autres ne demeuroient ni oisifs ni affligés, mais qu'ils chantoient avec allégresse des cantiques de louange au Seigneur, jusqu'à ce que l'heure tant désirée pût arriver, afin que la mort ne les trouvât pas sur la terre en un autre exercice qu'en celui qu'ils alloient continuer à jamais dans le ciel. O chœur de bienheureux chantres, véritablement dignes de respect et de vénération! ô sainte compagnie de braves et généreux soldats! ô admirable couronne et splendeur de la gloire de Jésus-Christ!

Il faut que je parle ici de ce sacré pontife, de ce vaillant capitaine, de cette perle précieuse, la plus belle de toutes celles qui formoient cette couronne, je veux dire de Philcas, évêque de la ville de Thumis; il conduisoit lui-même ce sacré troupeau, il commandoit

cette

cette armée sainte, il ornoit et embellissoit cette admirable couronne. Nous parlerons ci-après de sa glorieuse mort, et de la lettre qu'il écrivit pendant sa prison à sa chère épouse l'église de Thumis. Mais tous ces barbares et cruels bourreaux ne se rassasioient point de toute cette boucherie; car voyant qu'ils n'avoient pu vaincre les martyrs durant leur vie, et voulant donner quelque soulagement à leur rage, ils tâchoient de se venger sur leurs corps après leur mort; ils jetoient les uns dans la mer, afin que les poissons les dévorassent, et brûloient les autres et en jetoient les cendres au vent, croyant par ce moyen qu'ils leur feroient perdre l'espérance de la résurrection, pour laquelle ils étoient morts avec tant de joie. Ils jetoient les autres dans des lieux puans et pleins d'ordure, comme ils firent à la tante du saint martyr Hippolyte, appelée Concorde, et avec elle au corps du glorieux saint Sébastien, qui a été martyrisé deux fois; l'une lorsqu'il fut percé de flèches, et l'autre lorsqu'il fut fouetté si cruellement, qu'à force de coups son âme très-sainte s'envola du lieu des peines temporelles au royaume des plaisirs éternels. Et cette sorte de mépris est une marque de l'excessive rage des païens dans la persécution des chrétiens, et de la furie du démon qui régnoit dans les cœurs des tyrans, voyant que son honneur diminuoit en même temps que la gloire de Jésus-Christ s'augmentoit.

CHAPITRE XIX.

Le martyre de la vierge sainte Eulalie.

Comme c'est sous cette cruelle persécution de Dioclétien et de Maximien, que la vierge sainte Eulalie souffrit le martyre dans la ville de Mérida, n'étant encore âgée que de treize ans, j'ai cru qu'il étoit à propos d'en rapporter ici l'histoire, quoique le poëte Prudence l'ait si élégamment décrite dans un poëme qu'il en a composé. Je parlerai aussi du martyre d'une autre sainte vierge, nommée Martine; et ce martyre, comme nous verrons bientôt, ne fut pas moins admirable que celui de sainte Eulalie, quoiqu'il ne soit pas arrivé en même temps, parce que sainte Martine souffrit sous le règne d'un autre empereur. Dans l'histoire de l'une et de l'autre, nous verrons une glorieuse concurrence entre Dieu et ces saintes martyres; nous verrons ces filles souffrir des tourmens pour son amour, et nous verrons aussi que Dieu leur donne des forces invincibles et fait des miracles en leur faveur. Or, ce qui nous prouve que sainte Eulalie souffrit sous les empereurs que j'ai nommés, ce sont les paroles que Prudence lui attribue, lorsqu'il lui fait dire : Isis, Apollon, Vénus, ne sont rien; et vous, Maximien, vous n'êtes rien vous-même; ces divinités ne sont rien, parce qu'elles ont été faites de la main d'un homme, et vous n'êtes rien aussi, parce que vous les

adorez. Nous verrons dans ce martyre l'un des plus rudes et des plus opiniâtres combats qui se soient jamais livrés ; car d'une part toute la puissance du monde et de l'enfer combat de toutes ses forces, et tous les tourmens qui peuvent tomber sous l'imagination, sont employés par ces cruels ennemis du nom chrétien ; et de l'autre, une jeune fille de condition très-noble, élevée très-délicatement, souffre courageusement le martyre à l'âge de treize ans seulement. Mais quoiqu'elle fût d'un âge si tendre, elle ne laissa pas de demeurer victorieuse dans un combat si grand et si périlleux. Nous verrons encore d'un autre côté la toute-puissance de ce Seigneur, qui déploie la grandeur de son pouvoir et de sa grâce, par le choix qu'il fait des plus foibles sujèts du monde, pour en arracher l'idolâtrie et y planter sa foi ; ce qui est sans doute d'autant plus admirable, que les instrumens qu'il emploie pour un effet si prodigieux, sont plus foibles et plus infirmes.

Pour commencer donc le récit de ce glorieux martyre, je dis que cette vierge naquit à Mérida, de parens nobles et chrétiens ; lesquels dès sa plus tendre jeunesse eurent soin de l'élever en l'amour et en la crainte de Dieu. Croissant tous les jours en cet amour, et montant de vertu en vertu, elle arriva enfin à concevoir de grands et violens désirs de mourir pour cet époux céleste, à qui elle avoit consacré sa virginité. Un jour le juge étant venu à Mérida pour persécuter les chrétiens, et ayant ouï parler de la grande ferveur de cette vierge et de celle de ses parens pour la religion chrétienne, il envoya l'un de ses chariots, afin qu'on

la lui amenât. Elle étoit pour lors retirée dans un lieu appelé Pontian, éloigné de trente-huit milles de cette ville, en la compagnie d'une autre vierge nommée Julie, qui avoit le même dessein. Les ministres du président étant arrivés à la maison, dirent à cette sainte, que son père Libérius et plusieurs autres chrétiens étoient déjà arrêtés, et qu'on la demandoit pour la même cause. Elle reçut cette nouvelle avec beaucoup de joie, animée qu'elle étoit du désir de souffrir pour l'amour de son Sauveur; et ce désir étoit si grand, que si elle eût pu, elle eût fait tout ce long chemin en une heure. Ainsi étant accompagnée de l'autre vierge, elle lui dit : Savez-vous bien, ma chère Julie, qu'encore que j'arrive la dernière, je recevrai néanmoins la première la couronne du martyre? Dès qu'elle fut arrivée à la ville, le juge la fit amener, et elle lui dit d'abord : Pourquoi êtes-vous venu ici, vous qui êtes ennemi de Dieu ? Pourquoi persécutez-vous les chrétiens, et les vierges qui se sont consacrées à mon Sauveur Jésus-Christ? Le juge ayant ouï avec étonnement cette parole, lui repartit avec douceur : Ma fille, il me semble que vous voulez perdre avant l'âge la fleur de votre jeunesse. La vierge répliqua, je n'ai que treize ans, mais pour cela ne pensez pas m'épouvanter par vos menaces; j'ai déjà assez vécu sur la terre pour souhaiter d'en sortir, afin d'aller vivre éternellement dans le ciel. Le juge lui repartit : Ne te laisse point abuser, pauvre fille, à cette vanité; mais approche-toi pour sacrifier à nos dieux, afin que tu puisses éviter les tourmens qui te sont préparés. Après

cela, tu pourras vivre en la compagnie d'un époux noble et riche selon ta condition. Elle lui répondit, j'ai un époux, qui est non-seulement noble et riche, mais même immortel; et c'est Jésus-Christ, le Sauveur de tout le monde. Ce que le juge ayant ouï, il la voulut fléchir et la ramener par des paroles tendres et paternelles : Considérez, ma fille, lui dit-il, votre jeunesse, ayez compassion de vous-même, et offrez de l'encens à nos dieux, pour vous délivrer de la mort. La vierge lui repartit : je suis chrétienne, c'est pourquoi je ne ferai jamais ce que vous me conseillez. Le juge irrité par ces réponses si hardies, la mit entre les mains de l'exécuteur, et lui commanda de la fouetter. Tandis qu'on la déchiroit de coups, elle bénissoit le Seigneur, et maudissoit les dieux et la religion des empereurs. De quoi le juge étant averti, il commanda qu'on la lui ramenât; et considérant sa beauté, il fut touché de compassion; ce qui lui fit dire une seconde fois : Dites-moi, mon enfant, à quoi vous sert votre opiniâtreté? Approchez-vous et sacrifiez aux dieux, au lieu de vous exposer à tant de peines que vous allez souffrir. La vierge lui répondit hardiment : De quoi vous sert-il à vous-même, malheureux que vous êtes, de me faire dépouiller, et me battre de verges, pour me faire abjurer la vérité? vous vous trompez misérablement, votre puissance ne s'étend que sur mon corps; au lieu que celui qui m'a créée a une puissance absolue et sur mon corps et sur mon âme; et afin que vous connoissiez mieux mon dessein et ma résolution, je vous dis hautement, que je maudis de tout mon

cœur vos dieux et vos empereurs. Le juge irrité par cette réponse, fit porter son siége en la place publique, où il fit amener la vierge, pour la faire tourmenter devant lui, et pour cet effet il commanda qu'on allât couper des branches d'arbres toutes pleines de nœuds, et qu'on les fît tremper pour en faire fouetter cette vierge. Sur quoi elle lui dit : Infâme vieillard, ne pensez pas que vos menaces me fassent peur, au contraire elles me fortifient. Le juge l'entendant parler de la sorte, commanda aux bourreaux de prendre de l'huile bouillante et de la lui verser dans le sein; ce qu'étant fait, la vierge se tourna vers lui, et lui dit : Votre huile bouillante ne m'a fait aucun mal; elle n'a fait au contraire que m'embraser davantage de l'amour de mon Sauveur Jésus-Christ, que mon âme a grand désir de voir. Le juge nouvellement irrité par des paroles si généreuses, commanda aux bourreaux d'apprêter de la chaux vive, de jeter la vierge dans cette chaux, et de verser de l'eau par-dessus, afin qu'elle y fût consommée. Alors la vierge lui dit : Que vous puissiez brûler éternellement dans les enfers, puisque vous travaillez si fort à tourmenter la servante du roi des cieux. Ce tourment étant passé, mais la rage du tyran n'étant pas adoucie, il commanda que l'on apportât un pot rempli de plomb fondu, et que l'on couchât la vierge sur un lit de fer, lui faisant voir et considérer l'apprêt de ce nouveau tourment, pour éprouver si la vue ne lui feroit point changer de résolution; mais comme il vit qu'elle y persévéroit toujours, il commanda que ce plomb ainsi

fondu fût répandu sur tout son corps. Dans l'attente de ce tourment, la vierge ayant toujours les yeux tournés vers le ciel, le plomb se gela sur elle et brûla ceux qui le répandoient, sans qu'elle en reçût aucune douleur ni incommodité. Ce que le juge ayant vu, et sa fureur s'en étant de plus en plus augmentée, il la fit fouetter de nouveau très-cruellement, et frotter ensuite ses plaies avec des têts de pots cassés. Après cela, le juge voyant encore que la constance de la sainte ne se relâchoit nullement, il lui dit : Ne pense point à sortir d'ici victorieuse; car j'ai encore d'autres peines bien plus grandes à te faire souffrir, pour venir à bout de ton opiniâtreté. A quoi la vierge repartit : Vous ne me vaincrez jamais; car celui qui combat pour moi, sera mon seul vainqueur. Alors ce barbare commanda que l'on lui mît des flambeaux ardens par tout le corps; et dans la rigueur de ce tourment la vierge se contentoit de dire : mon corps est déjà rôti, mais mon courage n'est pas abattu; faites mettre du sel par-dessus, afin qu'il soit de meilleur goût pour mon époux céleste. Le tyran étonné de ces paroles et beaucoup plus de la grandeur de ce courage, la fit jeter dans une fournaise ardente, avec ordre de ne l'en point tirer qu'elle ne fût entièrement consumée. La vierge dans cette fournaise chantoit des hymnes et des louanges à Dieu; ce qu'entendant le tyran, qui se promenoit autour de cette fournaise, et voyant qu'il avoit enfin épuisé toutes ses cruautés, il avoua hautement sa foiblesse en ces termes : Je pense que nous sommes vaincus, car cette fille persévère toujours dans sa folie, et paroît

insensible à la douleur. Il ne faut pourtant pas qu'elle remporte cette gloire. Que l'on la tire du four, dit-il, qu'on lui rase la tête, et qu'elle soit ensuite traînée toute nue par toutes les places publiques, afin qu'au moins elle souffre cette infamie à la vue de tout le monde. La vierge ayant ouï cette infâme sentence, lui dit : Si je suis déshonorée sur la terre, diffamée, rasée et mise toute nue, celui pour l'amour duquel je souffre tous ces outrages, me vengera des maux que vous me faites souffrir, et vous punira selon votre mérite, comme un tyran qui est ennemi de toute justice. Alors le juge lui dit : Si tu crains cet affront et ce déshonneur, viens sacrifier à nos dieux. Je sacrifie, lui dit-elle, à mon Dieu, qui est le vrai Dieu, des sacrifices de louange. A ces paroles le juge s'écria : qu'on l'étende sur le chevalet de bois, et qu'on lui applique le feu à ses côtés. Aussitôt qu'elle sentit le feu, elle se mit à louer de nouveau son Seigneur, empruntant ces paroles de David : *Seigneur, vous avez éprouvé mon cœur, vous l'avez examiné par le feu, sans avoir trouvé en moi aucun péché.* Prudence rapporte qu'au plus fort de ce tourment, la vierge ayant ses chairs toutes déchirées avec des ongles de fer, disoit hautement : Ces marques, mon Sauveur et mon Dieu, que le fer imprime sur mes membres, sont des caractères qui écrivent votre saint nom dans ma chair, et qui annoncent vos victoires et vos triomphes. Alors les bourreaux ayant épuisé leur malice, s'avisèrent de faire un licou de ses cheveux qu'ils lui avoient coupés, et en ayant fait une espèce de frein, qu'ils lui mirent en la

bouche, ils la traînèrent hors de la ville, au lieu où ils vouloient lui faire souffrir le dernier tourment. Etant là appliquée de nouveau sur le chevalet, elle y fut encore tirée, fouettée et tourmentée par le commandement du juge. Et ce cœur enragé et poussé par les démons, n'étant pas encore assouvi par la rigueur de tous les tourmens que je viens de décrire, commanda que l'on lui brûlât encore une fois les côtés avec des flambeaux ardens. Alors la vierge se tournant vers le juge, lui dit : Pourquoi usez-vous envers moi de tant de cruauté? Ouvrez les yeux et considérez mon visage; remarquez-moi bien, afin que vous me puissiez mieux reconnoître au jour du jugement, lorsque nous comparoîtrons devant Jésus-Christ, mon Sauveur et mon époux, où vous recevrez le châtiment que mérite votre injustice et votre cruauté. Plusieurs de ceux qui étoient là présens, étonnés d'une si longue et si extraordinaire constance en un âge si tendre, en furent tellement touchés, qu'ouvrant les yeux de l'esprit à la vérité, ils reconnurent la puissance de Jésus-Christ qui triomphoit en cette vierge; de sorte qu'abandonnant sur l'heure l'idolâtrie, ils se convertirent à lui. Les bourreaux lui appliquant le feu de tous les côtés, on lui vit ouvrir la bouche, comme si elle eût voulu avaler la flamme qui la brûloit; et par cette même bouche l'on vit sortir cette âme sainte en forme de colombe, qui s'envoloit vers le ciel. Le tyran qui n'avoit pu rien gagner sur ce corps durant sa vie, voulut se venger de lui après sa mort; de sorte qu'il commanda qu'on le laissât durant trois jours exposé

aux yeux et à la vue de tout le peuple pour lui faire souffrir plus d'ignominie; mais la divine providence fit tomber sur ce corps quantité de neige, dont tous ses membres furent embellis, et nettoyés des ordures que les mains sanglantes des bourreaux y avoient laissées. Tellement que ce saint corps qui avoit été brûlé et noirci par les flammes, fut blanchi et rafraîchi par les eaux du ciel. Voilà en peu de mots l'histoire de cette admirable martyre.

CHAPITRE XX.

Histoire du martyre de sainte Martine.

A LA suite de ce glorieux martyre de sainte Eulalie, il me semble que je dois placer celui de sainte Martine, qui n'est ni moins glorieux, ni moins admirable. Ce martyre arriva, comme j'ai dit, sous un autre empereur, appelé Alexandre, pendant le règne duquel l'Eglise souffrit la cinquième persécution. Or, quoique nous ayons sujet d'y remarquer plusieurs choses très-admirables, celle néanmoins qui me semble l'être davantage, est une sainte concurrence entre cette vierge et son céleste époux. Car si d'un côté elle souffre mille sortes de tourmens pour l'amour de son époux, de l'autre aussi Dieu fait une infinité de miracles en faveur de cette épouse.

Cette vierge étoit d'une extraction fort noble, et ses ancêtres avoient exercé les principales charges de

la république romaine, jusque là que son père avoit été consul, ce qui étoit la plus haute dignité de la ville. Après la mort de ses parens, étant demeurée fort riche de biens temporels, elle n'en usa pas pour contenter sa vanité; mais s'étant vouée à Dieu, elle employa toutes ses richesses à faire des œuvres de charité, donnant tous ses biens aux pauvres; ainsi passant sa vie en ces saintes actions, et persévérant dans une grande innocence, elle arma son cœur de courage, et se fortifia contre le dragon d'enfer, qui rode continuellement autour des fidèles, cherchant les occasions de les dévorer. L'empereur qui étoit alors grand persécuteur des chrétiens, envoya Vital, Cajus et Cassius, trois principaux officiers de sa cour, pour faire la recherche des chrétiens, afin de les obliger à offrir des sacrifices à ses faux dieux. Ils rencontrèrent cette sainte fille qui étoit en oraison dans l'une des églises de la ville; ainsi ne leur étant pas inconnue à cause de sa haute naissance, ils s'approchèrent d'elle et lui dirent : l'empereur vous salue, et vous estimant comme le mérite une personne de votre condition, il vous ordonne de venir avec nous pour sacrifier au grand dieu Apollon. La vierge avec un visage riant, leur répond, sans se troubler : attendez un peu, je vous prie, sitôt que je me serai recommandée à Dieu et à mon saint évêque, je m'en irai de bon cœur avec vous. Après ce peu de paroles s'étant remise en oraison, et ayant recommandé à Dieu très-instamment toute sa conduite, elle s'en alla librement avec eux. Comme ils furent arrivés au palais, ceux qui l'y avoient

conduite, firent dire à l'empereur qu'ils avoient amené une jeune fille de condition très-noble, et disposée non-seulement à sacrifier aux dieux, mais encore à persuader aux autres chrétiens de faire la même chose. L'empereur fort satisfait, commanda qu'on la lui amenât, et lui dit : Je suis bien aise, ma fille, qu'étant d'une si haute naissance, et ayant été si bien élevée, vous soyez résolue de quitter ces fausses opinions des chrétiens pour sacrifier au dieu Apollon; je vous promets qu'à cause de celà je vous ferai beaucoup d'honneur, et que je vous comblerai de mes faveurs; à quoi la vierge répondit sans aucune crainte : Commandez-moi plutôt de sacrifier toujours au Dieu vivant, qui par sa toute-puissance a créé de rien tout le monde, afin que par ce sacrifice votre faux Apollon soit confondu et méprisé, et qu'ensuite il ne puisse plus se moquer des créatures qui espèrent et se confient en Jésus-Christ. L'empereur, sans s'arrêter à ces paroles, ayant commandé qu'on la menât au temple afin qu'elle sacrifiât, la sainte lui dit : Que tous les prêtres de votre Apollon, et tous ceux qui l'honorent, y entrent avec moi, et vous verrez combien favorablement mon Dieu tout bon et tout saint, recevra le sacrifice que mes mains lui présenteront; ce que l'empereur ayant ouï, commanda que tous ceux de sa garde, et même tous les autres qui étoient auprès de sa personne, se rendissent au temple avec la vierge, pour voir ce qu'elle feroit. La sainte fille se recommanda à Dieu, s'arma du signe de la croix, et se mit en oraison, laquelle ne fut pas plutôt finie, qu'il se

fit un si grand tremblement de terre par toute la ville, qu'il fit tomber une grande partie du temple d'Apollon, mit en pièce la statue de l'idole, et tua tous les prêtres qui la servoient, avec la plupart des infidèles assistans. L'empereur indigné de ce prodige, et l'aveuglement de son cœur l'empêchant de reconnoître que c'étoit un effet de la vertu du Tout-Puissant, il commanda que l'on outrageât le visage de la vierge en le souffletant, et que sa chair fut déchirée avec des griffes de fer. Les bourreaux exécutèrent sans pitié ce cruel arrêt; mais étant bientôt lassés et affoiblis, ils se mirent à dire et à crier : Quelle merveille est ceci, nous sommes plutôt las nous-mêmes, que ne l'est cette fille que nous traitons si cruellement ! Aussi voyons-nous quatre jeunes hommes fort beaux qui ne cessent point de l'encourager, et qui renvoient sur nous-mêmes tous les tourmens que nous lui faisons souffrir. L'empereur irrité de ces paroles, et voyant les exécuteurs de ses ordres affoiblis de lassitude, les accusoit de lâcheté, et leur disoit mille injures; c'est pourquoi il commanda lui-même que le corps de cette sainte fût élevé et suspendu en l'air, et que ses chairs fussent déchirées avec des pierres pointues; mais la vierge tournant les yeux vers le ciel, disoit : Béni soyez-vous, mon Sauveur Jésus-Christ, qui donnez si libéralement et si abondamment vos grâces à ceux qui mettent sincèrement toute leur espérance en vous. Sitôt qu'elle eut proféré ces paroles, persévérant avec une admirable constance dans la souffrance des tourmens, une lumière descendit du ciel, qui environna huit des

bourreaux qui la tourmentoient ; ces bourreaux étant tombés de frayeur, ils imploroient le secours de la vierge, afin qu'il lui plût obtenir de Dieu leur pardon pour la faute qu'ils avoient commise en la tourmentant de la sorte, puisqu'ils y étoient contraints, et qu'ils le faisoient contre leur gré. La sainte leur répondit avec beaucoup de douceur et de joie : Si vous voulez vous convertir à mon Sauveur Jésus-Christ, et croire de tout votre cœur qu'il donnera à chacun le juste prix de ses actions, vous jouirez sans doute dans le ciel des récompenses qui sont préparées pour ses fidèles serviteurs; mais si au contraire vous tenez une autre croyance, je vous déclare que vous ne pouvez éviter les tourmens éternels qui vous attendent dans l'enfer. Alors tous ces huit, éclairés des divines lumières, lui crièrent à haute voix qu'ils croyoient en Jésus-Christ; et ayant en horreur le cruel office qu'ils exerçoient, ils dirent d'une commune voix à l'empereur : Nous ne voulons plus servir dorénavant ceux que vous appelez vos dieux, et qui en effet ne sont que des idoles, ayant appris par la bouche de Martine, combien grand est le pouvoir du vrai Dieu, et de son Fils Jesus-Christ. Sur quoi l'empereur enflammé de colère, les ayant fait pendre, fit ensuite hacher et découper leurs chairs à coups de couteaux; mais ces tourmens si rigoureux ne tirèrent pas une seule plainte de leurs bouches, ils avoient les yeux seulement tournés vers le ciel. Ayant été ainsi long-temps tourmentés, l'empereur commanda qu'on leur coupât la tête, de crainte que d'autres touchés par leur exemple, ne

se fissent chrétiens. Cette funeste ordonnance ne les ayant point étonnés, ils s'armèrent du signe de la croix, et s'en allèrent gaiement au supplice, envoyant par cette sanglante voie leurs esprits bienheureux au ciel, couronnés de la gloire du martyre.

Le jour suivant la vierge ayant été amenée devant Alexandre, il lui commanda de nouveau de sacrifier aux dieux; mais comme elle ne s'émouvoit point de ce commandement, il la fit dépouiller toute nue, suspendre en l'air, et mettre ses chairs en pièces; mais dans un si étrange tourment, la vierge ne cessoit point de louer le Seigneur, et de là on l'attacha à quatre poteaux, où elle fut très-cruellement fouèttée par deux bourreaux; pendant quoi elle persévéra toujours à bénir son Créateur, et ce tourment fut si long, que sept bourreaux qui se relevoient les uns les autres, se lassèrent en la traitant de la sorte; mais elle ne se soucioit aucunement de tout le mal qu'ils lui faisoient, étant fortifiée par le secours de la grâce divine; au lieu que ces bourreaux demandoient avec grande instance à l'empereur de les dispenser de la tourmenter davantage, parce qu'ils ressentoient eux-mêmes la plus grande partie du tourment. Ce cruel tyran, sans être ému de tant de merveilles, changea seulement de ministres, et en fit venir une quantité les uns après les autres pour continuer à la tourmenter. Un des parens de l'empereur se trouvant présent à ce martyre, et voulant complaire à son prince, lui conseilla de la renvoyer en prison, et de la faire oindre d'huile bouillante pour arroser ses plaies, dont le sang découloit de toutes parts.

L'empereur commanda que cela fût promptement exécuté; et la vierge s'en alloit en prison avec un visage qui marquoit la joie qu'elle avoit de recevoir ce nouveau tourment, dans l'attente duquel elle employa toute la nuit à chanter des louanges à Dieu, et l'on ouït aussi dans la prison d'autres voix qui s'accordoient avec la sienne pour célébrer les mêmes cantiques. Le troisième jour elle fut encore présentée au tyran, qui lui dit, ou qu'il falloit aller promptement au temple et y sacrifier, ou mourir d'une cruelle mort. La vierge alla véritablement au temple, où dès l'entrée s'étant munie du signe de la croix, et s'étant mise en oraison, elle commanda au démon qui étoit dans l'idole de Diane d'en sortir à l'heure même; le démon obéit, et sortit avec grand bruit. Le feu du ciel tomba dessus, qui brûla l'idole, fit tomber une partie du temple, et écrasa plusieurs des prêtres et des autres spectateurs infidèles. Enfin l'empereur effrayé de tant de prodiges extraordinaires, mit la vierge entre les mains d'un de ses présidens, nommé Justin, afin qu'il la tourmentât de nouveau. Et parce que cette sainte lui dit avec beaucoup de foi et de confiance, dès qu'elle fut devant lui : Tourmentez-moi tant que vous voudrez, vous n'aurez jamais le pouvoir de faire que je sacrifie à vos dieux; il la fit suspendre en l'air, et déchirer avec des peignes de fer ses chairs qui étoient déjà toutes meurtries. De quoi n'étant pas encore content, il lui fit ouvrir ses mamelles avec les mêmes peignes, qui n'y laissèrent pas moins de cent et dix-huit ouvertures. Durant tout ce tourment cette vierge ne

ne proféra pas un seul mot, elle avoit seulement les yeux tournés vers le ciel, offrant au vrai Dieu son corps en sacrifice. Le président la croyant morte, commanda que l'on la laissât, mais ayant su qu'il lui restoit encore quelque peu de vie, il lui dit : Martine, veux-tu sacrifier aux dieux, et éviter les nouveaux tourmens que je te prépare? A quoi la sainte répondit : J'ai mon Sauveur Jésus-Christ qui me fortifie, et je ne sacrifierai point à vos dieux abominables. Le président enragé de colère, et tout hors de lui, la fit délier du poteau, et reconduire en la prison par les bourreaux, ne croyant pas qu'elle y pût aller d'elle-même, tant elle étoit déchirée de coups; mais elle eut encore assez de force pour y aller sans aucun support. L'empereur informé de tout cela, commanda qu'elle fût exposée aux bêtes, et menée à l'amphithéâtre, où elle fut présentée à un lion furieux, qui bien loin de lui faire aucun mal, se prosterna à ses pieds. Comme elle vit ce miracle que Dieu faisoit en sa faveur, elle le supplia de nouveau de ne permettre pas qu'elle s'éloignât jamais de son amour. Et parce que le lion ne faisoit que lui lécher les pieds, ayant quitté toute sa fierté naturelle, on la ramena une seconde fois en prison. Et ce lion qui étoit comme l'instrument de la justice divine, ayant épargné une vierge innocente, tua en passant, l'impie Eugenius, qui étoit parent de l'empereur, et qui avoit été l'auteur du mauvais conseil de tourmenter cette grande sainte. Ainsi étant, comme j'ai dit, retournée en prison, quelque temps après l'empereur commanda qu'elle fût encore une fois menée au temple pour sa-

crifier aux idoles. A quoi la vierge répondit, que l'empereur pouvoit faire tout ce qu'il lui plairoit, mais que jamais il n'auroit le pouvoir de la séparer de celui qui étoit avec elle, Jésus-Christ son maître et son Seigneur. A cette réponse il la fit attacher de nouveau pour lui rompre les os, ses chairs étant déjà toutes en pièces. Comme elle étoit en cet état, l'un des ministres qui la tourmentoient lui dit : Martine, reconnois que Diane est une déesse, et nous te mettrons en liberté. Elle lui repartit : Je suis chrétienne, et je ne reconnois que Jésus-Christ. Alors l'empereur ordonna qu'elle fût brûlée, et pour cet effet on alluma aussitôt un grand feu, dans lequel la vierge fut jetée. Mais la divine providence fit tomber une pluie du ciel qui éteignit toute la flamme; et un vent impétueux s'étant élevé au même temps, renvoya le reste du feu sur plusieurs des infidèles qui en furent consumés. L'empereur étonné de ce qu'il voyoit, et l'attribuant à des enchantemens, crut qu'elle cachoit ses sortiléges dans ses cheveux, parce que d'ailleurs elle étoit toute nue. Il la fit donc raser, croyant par là lui avoir ôté toute la vertu de ses charmes; il commença même à se railler d'elle, et la fit enfermer dans le temple de Diane, où elle demeura trois jours entiers sans manger, louant toujours et glorifiant le Seigneur. Au bout de ce temps en ayant été retirée, elle pria Dieu qu'il lui plût la délivrer des misères de cette vie. Enfin l'empereur ayant tant de fois reconnu sa constance, et voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur elle, lui fit trancher la tête. Et par ce martyre, qu'elle souffrit

dans la ferveur d'une ardente oraison, elle alla prendre part à la gloire de son Seigneur et son époux, lequel vit et règne dans tous les siècles des siècles. Adon, évêque de Trèves nous a laissé par écrit l'histoire de ce martyre.

Histoire du martyre de la vierge sainte Anastasie, écrite par Siméon Métaphraste.

Nous trouvons dans les histoires, qu'il y a eu deux saintes vierges du même nom d'Anastasie, toutes deux romaines, toutes deux de grande naissance, mais beaucoup plus illustres et plus recommandables par la sainteté de leur vie et par la confession de la foi. L'une de ces deux saintes fut mariée avec un homme aussi dépravé dans sa foi que dans ses mœurs ; ce qui fit que n'usant pas de la liberté du mariage, elle conserva toujours sa pureté virginale. Après la mort de son mari elle persévéra toujours dans la même résolution, et employa tous ses soins et tous ses biens pour le soulagement des pauvres, principalement pour ceux qui étoient en prison pour la foi; elle les alloit chercher dans les prisons, elle pourvoyoit à toutes leurs nécessités, elle nettoyoit et pansoit leurs plaies, et par ses conseils et ses exhortations elle les portoit à souffrir les tourmens avec beaucoup de générosité ; après leur mort elle ensevelissoit honorablement leurs corps, et avec toute la pompe et l'ornement que la rigueur du temps lui pouvoit permettre; elle employa donc en ces saints et pieux exercices tout le temps de sa vie, jusqu'à ce qu'elle-même alla aussi s'offrir à Dieu en holocauste

et en sacrifice, finissant cette vie mortelle dans les flammes pour la confession de la foi.

L'autre Anastasie fit choix de la vie monastique et solitaire, se dégageant de tous les soins et de toutes les charges du mariage ; mais non contente de la couronne de la virginité, elle y voulut ajouter par un courage véritablement admirable, celle du martyre; ce qui a fait qu'elle jouit à présent dans le ciel de cette double couronne. Cette vierge ayant donc renoncé à ses père et mère, à ses parens et à tous ses biens temporels, s'alla renfermer dans un monastère, où étant instruite par sainte Sophie qui fut sa maîtresse en religion, elle produisit depuis des fruits dignes d'une telle doctrine et d'une telle institution. Le diable envieux d'une si grande sainteté et d'une si grande pureté, lui fit premièrement la guerre, en lui suscitant ses propres domestiques, qui firent tous leurs efforts pour la retirer de cette austérité de vie et de cette rigoureuse retraite ; mais comme elle persévéroit constamment dans sa première résolution, l'ennemi voyant qu'il ne la pouvoit vaincre par cette voie, il en chercha d'autres et fit que ces mêmes domestiques la dénoncèrent aux officiers du juge qui faisoient la recherche des chrétiens, et l'accusèrent d'en être du nombre. Ces officiers en donnèrent aussitôt avis au juge nommé Probus, qui étoit un des principaux ministres du très-cruel Dioclétien, sous l'empire duquel ceci arriva, accusant cette vierge de n'avoir aucun respect pour les dieux, ni pour l'empereur, mais de reconnoître et publier pour Dieu un certain homme

nommé Christ; ajoutant qu'elle avoit d'ailleurs choisi une vie solitaire sans compagnie de mari, et qu'elle enseignoit à plusieurs autres filles cette nouvelle manière de vivre. Sur quoi le président ayant assemblé plusieurs personnes devant son tribunal, commanda que la vierge fût amenée. Les ministres d'iniquité furent aussitôt au logis de la Sainte, et ayant brisé toutes les portes de son monastère, ne demandoient autre chose qu'Anastasie. Sa sainte maîtresse Sophie entendant ce bruit et jugeant bien ce que vouloit dire ce tumulte, pria avec grande instance les archers de lui donner un peu de temps, pendant lequel fondant en larmes et ayant tiré à part la sainte vierge, qu'elle mena secrètement devant l'autel, elle appela Dieu à témoin de ce qu'elle alloit dire; après quoi elle lui parla en cette sorte :

Ma très-chère fille, vous ayant reçue dans ma compagnie dès votre plus tendre jeunesse, je n'ai point cessé depuis le premier jour jusqu'à celui-ci de vous enseigner autant qu'il m'a été possible, tout ce que j'ai cru nécessaire pour le service et l'amour de Jésus-Christ; puisque vous êtes maintenant arrivée à l'âge de la plénitude de ce Seigneur, allez-vous-en vers lui avec joie; car aujourd'hui je vous offre, je vous épouse, et je vous remets entre les mains de votre époux céleste; votre lit nuptial est déjà préparé, et celui qui vous appelle à soi, est fidèle et véritable. Les messagers de cette agréable nouvelle sont déjà arrivés pour vous conduire au palais suprême où votre roi fait sa demeure. Allez donc, ma chère fille, par ce chemin

étroit, et préparez-vous à recevoir le martyre pour son amour, afin qu'ensuite il vous loge dans un lieu spacieux; car il est juste, ma fille, de mourir non-seulement une fois pour Jésus-Christ, mais même plusieurs fois, s'il étoit possible, étant bien raisonnable qu'un Dieu ayant souffert la mort, non pour lui, mais pour nous qui ne sommes que ses créatures, nous l'imitions avec joie dans ses souffrances et dans sa mort; si toutefois il faut appeler mort la perte qu'on fait de la vie pour Jésus-Christ, puisque cette perte est plutôt une joie, un plaisir, une gloire, une splendeur et une lumière beaucoup plus éclatante que celle du soleil. Dans ce palais royal tous les biens sont sans fin, ils sont solides et éternels; c'est pourquoi vous n'avez point à craindre la cruauté des tyrans, ni l'horreur de leur persécution. Car vous devez être assurée d'avoir toujours présent votre époux céleste qui les adoucira, et qui vous assistera de sa grâce; s'il permet que vous souffriez pour éprouver votre foi, il ne vous abandonnera jamais dans vos travaux; la violence de vos douleurs finira bientôt, et incontinent après vous vous trouverez dans une vie toute pleine de consolation, de lumière et de gloire.

A quoi la vierge répondit : Ma mère, la vie dont vous me parlez mérite d'être infiniment désirée et instamment demandée à notre Seigneur, afin qu'il me donne la force de ne point succomber sous la violence des tourmens; parce que si d'un côté l'esprit est prompt, de l'autre la chair est foible. C'est pourquoi je vous conjure de prier notre commun Seigneur,

qu'il lui plaise de m'envoyer des forces d'en-haut, afin que je puisse résister aux douleurs; car étant fortifiée par sa grâce, j'espère de suivre vos conseils, ou du moins de ne les mettre pas en oubli.

A peine la vierge avoit eu le loisir de finir ce petit discours, et de faire ces favorables promesses, que les archers se saisirent d'elle, et l'arrachant des bras de sa bonne mère comme un innocent agneau, lui mirent une chaîne au cou; alors s'acheminant avec beaucoup de joie, elle fut présentée au président. Quoiqu'elle fût devant lui, son âme étoit néanmoins beaucoup plus en la présence de Jésus-Christ son époux, sur qui elle avoit les yeux attachés pour contempler son infinie beauté. Ceux qui étoient là présens admiroient la beauté de son visage, la gravité et la modestie qui paroissoient en toutes ses actions, dans une occasion si difficile. Le juge lui demanda premièrement son nom, et elle lui répondit qu'elle s'appeloit Anastasie, et Dieu m'a suscitée exprès, lui dit-elle, pour vous faire honte à vous et à votre père. A cette réponse si fière, le juge étonné et désirant néanmoins adoucir cette aigreur par des paroles douces, ne sachant pas à qui il avoit à faire, ni quel cœur d'acier il avoit en sa présence, il lui dit : Ma fille, je vous conseille de faire ce que je crois qui vous est le plus avantageux; joignez-vous avec nous et sacrifiez à nos grands dieux; par ce moyen vous pourrez prétendre d'épouser en cette ville quelque personne riche et puissante, chez qui vous trouverez toutes les choses nécessaires non-seulement pour passer la vie, mais même pour la

passer avec honneur, et vous pourrez être une des principales dames de la ville; prenez donc garde à vous, et suivez le conseil qui convient à votre beauté et à votre noblesse; ne vous mettez point en état d'éprouver la fureur de notre courroux, et de sentir quel mal c'est de ne pas honorer nos dieux; car je les appelle à témoin, si je ne suis pas touché de compassion de votre beauté et si j'ai moins de soin et de tendresse pour vous que si j'étois votre propre père; c'est donc par les sentimens de cet amour que je vous conseille ce qui vous est le plus utile. Que si vous ne suivez pas mes conseils, il faudra de nécessité que vous éprouviez que la rigueur de ma colère n'est pas moindre que la douceur de mes paroles, et peut-être vous repentirez-vous en un temps où il vous sera inutile de le faire.

Ces paroles rappelèrent à la vierge les bons et saints conseils que sa bonne maîtresse lui avoit donnés, de sorte qu'elle lui répondit : O juge, Jésus-Christ qui est mon époux fait lui seul toutes mes richesses et toute ma vie; et il m'est bien plus avantageux de souffrir la mort pour lui, que de conserver ma vie; de sorte que pour l'amour de lui je n'estime ni l'or, ni l'argent, ni les autres richesses, non pas même tout ce qu'il y a de plus doux en la vie; tout cela n'a rien de doux ni d'agréable pour moi, parce qu'il est lui seul toute ma douceur, toute ma compagnie et toute ma joie, dans l'espérance que j'ai de le posséder éternellement; c'est pourquoi vos feux, vos épées, vos fers, vos tortures et brisures de membres, vos plaies,

vos fouets et toutes les autres inventions que vous avez trouvées pour nous tourmenter, ne sont pas pour moi des tourmens, mais des délices, parce que je n'ai des yeux que pour lui seul; je souhaiterois de souffrir pour lui, non une seule mort, mais mille encore s'il étoit possible. Ne feignez donc point d'avoir compassion de ma beauté, qui sera bientôt flétrie, ainsi que la fleur des champs; mais commencez hardiment à faire tout ce qui est en votre puissance, et qui dépend de votre cruauté naturelle; car je n'adorerai jamais vos dieux de pierre et de bois.

Le juge irrité par ces paroles, commanda qu'elle fût souffletée, et bientôt après il la fit dépouiller de ses vêtemens en présence du peuple, exposant à la vue de tout le monde une beauté qui méritoit d'être révérée par les anges, et voulant faire honte à une vierge qui n'avoit pas accoutumé d'être vue des hommes. Tandis que cela se faisoit, il lui dit : il faut que tu sois ainsi déshonorée devant les yeux de tout le monde, et le seul moyen de l'éviter, c'est de te résoudre à venir honorer nos dieux; fais-le donc, prends garde à toi et ne flétris point avant le temps la fleur de ta beauté; car si tu ne fais ce que je te dis, personne ne te délivrera de mes mains, ni n'empêchera que je ne te fasse déchirer en mille pièces, et que je ne te fasse servir de pâture aux bêtes. A quoi la vierge répondit : Ce n'est point un déshonneur pour moi, ô mauvais juge, que je sois dépouillée de mes habits, je le tiens au contraire pour mon plus grand ornement; parce qu'après avoir dépouillé le vieil homme, je serai revêtue

du nouveau, c'est-à-dire, je serai revêtue de justice et de véritable sainteté. Ainsi ce n'est point moi qui dois avoir honte, mais c'est toi, cruel, qui dois rougir de ce que l'impiété et la méchanceté dont tu es revêtu, ont pénétré comme l'eau jusqu'au plus profond de tes entrailles. Cependant la vierge ayant un violent désir d'entrer au combat pour la gloire de son martyre, et craignant que si le juge venoit à s'adoucir, il ne lui fît perdre sa couronne, elle ajouta incontinent : Cruel juge, tu me menaces de la mort, me voilà toute prête à la souffrir, et c'est la chose que je désire le plus au monde. Si tu me déchires les membres, si tu me coupes la langue, les pieds et les mains; si tu m'arraches les dents et les ongles, ce sera alors que tu me feras plus de bien; car je me suis donnée et dévouée toute entière à mon créateur : je me dois donc toute à lui, et mon plus grand désir est qu'il me possède, qu'il soit glorifié dans tous mes membres, et qu'ils soient présentés devant son tribunal avec les ornemens de ma confession. Ceux qui étoient présens furent tout étonnés d'un discours si hardi et si généreux; mais le juge laissant à part les paroles, commença de mettre en exécution les tourmens.

Premièrement, il fit planter quatre poteaux en terre, deux d'un côté et deux de l'autre, auxquels il fit attacher les pieds et les bras de la vierge; et son corps étant élevé, il fit faire par-dessous du feu de sarment, où il fit jeter de l'huile, de la poix, du souffre, et en même temps commanda que quatre bourreaux tout à la fois et d'un même effort frappassent à coups de bâ-

tons sur ses épaules ; ce qui fut aussitôt exécuté. La vierge demeura long-temps en cette horrible souffrance ; ses épaules étoient déchirées de coups, ses entrailles étoient embrasées du feu qui étoit par-dessous, ses veines desséchées comme de la cendre, son sang consumé par cette violente chaleur ; ce qui étoit un tourment si terrible, qu'il cause même de l'horreur à l'ouïr raconter. Néanmoins la Sainte ayant un courage véritablement généreux et infiniment élevé au-dessus de la nature, étoit entièrement occupée à l'oraison, rappelant en sa mémoire et répétant de la bouche plusieurs paroles de la sainte Ecriture qu'elle possédoit parfaitement, et par ces saintes paroles et par sa sainte oraison, elle tempéroit la force de ses douleurs, comme par une rosée céleste.

Cette bête enragée qui la tyrannisoit, ennuyée de voir sa constance dans cette sorte de tourment, la fit tirer de là pour la mettre sur une roue, afin d'y être plus cruellement tourmentée ; voulant surmonter ses premières douleurs par ces seconds tourmens. Les maudits ministres de ce maître barbare se mirent par un certain artifice à faire tourner cette roue d'une façon qu'elle brisoit tous les os de la vierge, lui allongeant les nerfs, de sorte que toute la structure de son saint corps étoit démontée et ses membres tout disloqués de leur situation naturelle. En ce temps-là la sainte continuoit d'adresser son oraison au Seigneur, qui pouvoit seul la secourir dans une si cruelle affliction, et lui disoit : Dieu des dieux, Dieu des vertus, Dieu de mon salut, de qui procède ma patience, et en qui gît

toute ma confiance ; ô source de ma force et mon unique refuge ! assistez-moi maintenant, Seigneur, en cette violente affliction ; ô Dieu, qui m'environnez de vertu ! mon Dieu et mon tout, ne vous éloignez point de moi, car je tombe dans la défaillance parmi ces douleurs. Mais, ô secours prompt et admirable du Créateur ! cette prière ne fut pas finie, qu'aussitôt les cordes dont ce saint corps étoit lié à cette machine se lâchèrent, sans qu'il parût sur la Sainte aucunes marques, ni du feu, ni des plaies, ni des tortures qu'elle avoit souffertes.

Ce grand et manifeste miracle ne fut point capable d'émouvoir ce tigre enragé, sa cruauté ne se relâcha pas, parce qu'il étoit trop enivré, et qu'il étoit comme noyé dans le vin de son infidélité; de sorte qu'il fit à l'heure même étendre la vierge toute nue sur un certain chevalet de bois, et commanda aux bourreaux de lui racler et déchirer les chairs avec des griffes de fer; mais elle n'eut pas levé les yeux au ciel, qu'elle en fut si puissamment secourue, que les bourreaux étant lassés de leurs continuels efforts, elle demeura le visage aussi serein et l'âme aussi tranquille que si elle n'eût rien souffert; le tyran hors de lui-même, étoit transporté de dépit, ne sachant plus de quelle sorte il pourroit tourmenter la vierge. On lui voyoit le visage tout altéré, il ne faisoit que se remuer dans son siége, ne pouvant contenir la rage et la fureur dont il étoit possédé. Comme il étoit en cet état, le démon qui l'inspiroit lui persuada de faire couper tout autour les deux mamelles de la vierge ; ce qui devoit causer

une extrême douleur dans ces deux parties si proches du cœur. Mais la vierge qui étoit beaucoup plus enflammée du feu de l'amour divin, que le tyran ne l'étoit du feu de sa rage, méprisoit ces tourmens passagers, pour avoir bientôt une consolation éternelle.

Après cela, le tyran poussé du cruel désir de surmonter par l'horreur de ses tourmens la patience de la vierge, commanda qu'on lui arrachât les ongles des doigts; et comme si elle eût été insensible aux douleurs, elle rendoit grâces à Dieu de l'avoir estimée digne d'être faite semblable à lui, étant compagne de ses souffrances, et maudissoit en même temps les dieux du tyran, les appelant les démons des ténèbres et la tromperie du monde, et leur donnant plusieurs autres noms ignominieux. Le tyran ne pouvant souffrir ces opprobres, commanda qu'on lui tirât bien fort la langue pour la lui couper jusqu'à la racine, et qu'ensuite on lui arrachât les dents. La vierge sans s'étonner ni perdre courage, continuoit toujours à rendre grâces à Dieu, le priant de donner une fin heureuse à son martyre et la guérison à tous les malades qui la lui demanderoient en son nom; on ouït aussitôt une voix du ciel qui dit tout haut, que tout ce qu'elle avoit demandé lui étoit accordé. Son oraison étant finie, elle se tourna vers le bourreau et lui dit : fais ce qui t'a été commandé; et tirant en même temps cette langue qui n'étoit jamais occupée qu'à louer Dieu, elle lui fut aussitôt coupée, les dents arrachées et la bouche changée en une fontaine de sang, dont les vêtemens de l'épouse du Seigneur furent teints et rendus plus précieux que la pourpre de tous les rois.

En ce même temps la vierge se sentant pressée par la soif, et ayant demandé un peu d'eau, elle en reçut de la main d'un chrétien nommé Cyrille, qui n'étoit pas néanmoins connu pour tel. Pour ce petit bienfait il reçut une grande récompense, puisque pour un verre d'eau il acquit la couronne du martyre. Le tyran ayant su que cet homme avoit donné ce peu d'eau à la sainte fille, ne croyant pas que ce fût tant par la compassion qu'il avoit de ses douleurs, que pour être de la même communion et de la même foi, il commanda incontinent qu'on le fît mourir, et en même temps l'ordre fut aussi donné pour faire trancher la tête à la vierge. Tout cela fut exécuté hors de la ville, et son corps demeura quelques jours étendu sur la terre, sans que jamais les oiseaux ni les bêtes l'osassent toucher; comme si ces bêtes eussent eu du respect pour les sacrées blessures que cette vierge venoit de recevoir pour l'honneur du Seigneur, et du maître de toutes les créatures.

Mais depuis, par un effet particulier de la providence divine, le corps de cette sainte fille fut confié à la bienheureuse Sophie, qui avoit eu le soin de l'élever et de l'instruire. En quoi Dieu voulut satisfaire sa demande, et donner à son cœur le repos qu'il souhaitoit; car dès que la vierge fut prise et conduite au martyre, cette sainte mère et maîtresse, frémissant de crainte que la douleur des tourmens ne surmontât sa constance, se prosterna en terre pour demander à Dieu, par l'ardeur de ses prières et par l'effusion de ses larmes, qu'il lui plût donner des forces suffisantes

à sa fille, afin qu'elle ne succombât point sous la rigueur des tourmens. Mais lorsque le martyre de la fille fut terminé avec tant de gloire, un ange envoyé de la part de Dieu, vint délivrer la mère de ces inquiétudes et de cette crainte, par les nouvelles qu'il lui apporta d'une fin si glorieuse et si illustre; la conduisant en même temps au lieu où ces sacrées reliques étoient demeurées avec les ornemens de la confession de sa foi, et les vêtemens précieux de son martyre, qui étoit ce qu'elle désiroit le plus au monde. Alors embrassant ces chères et sacrées reliques, baisant chacun de ces membres, et versant sur eux des larmes de joie en abondance, elle se mit à dire : Ma très-chère fille, ma fille très-aimée, ma fille que j'ai élevée avec toutes sortes de soins dans les exercices de la vertu, dans le silence, dans les travaux; je te rends grâces de ce que tu n'as pas négligé mes conseils, de ce que tu as fidèlement observé ce que tu m'avois promis; de ce que tu t'es présentée devant Jésus-Christ ton époux, ornée du précieux vêtement de la virginité, embellie des glorieuses plaies de ton martyre, et couronnée d'une couronne de pierres très-précieuses; tu fais maintenant ta demeure dans les saints lieux du tabernacle admirable, qui est la maison de Dieu, où habitent avec joie ceux qui seront éternellement en sa présence. Je te prie, ma très-chère et très-aimée fille, et ma mère spirituelle; (car il est juste qu'à présent je t'appelle de ce nom) de me vouloir favoriser de tes soins durant le cours de cette vie, si courte et si misérable, que ma vieillesse

doit bientôt terminer. Rends-moi favorable, je te supplie, notre commun Seigneur, le priant pour moi à l'heure de ma mort. Enfin, cette sainte et religieuse mère, qui savoit si bien enfanter et élever de si dignes filles, ayant embrassé et bien rangé ces saintes reliques, et n'ayant pas assez de forces pour les emporter, ne trouvant même nul moyen pour cela, ce qui la mettoit en une extrême peine et lui causoit une extraordinaire affliction, il survint tout d'un coup deux hommes très-vénérables en leurs habits et en leurs personnes, lesquels prenant en leurs mains les saintes reliques, et les portant accompagnés de la sainte maîtresse, les ensevelirent honorablement auprès de la ville de Rome, pour la gloire de Dieu le Père, et de son Fils unique Jésus-Christ, qui vit et règne au siècle des siècles. Ainsi soit-il.

Au lecteur.

Le fruit que l'on reçoit des histoires des saints martyrs est si grand, si doux et si admirable, qu'outre celles que je viens d'écrire, je ne puis m'empêcher de faire encore part au lecteur chrétien, de la consolation extrême que m'a causée la lecture de celles que je vais raconter. Je viens de décrire le martyre de la très-illustre vierge sainte Anastasie, âgée de vingt ans; celui qui suit sera d'un évêque non moins illustre et de même âge, nommé Clément; et le troisième sera d'un de ses disciples appelé Agathange; et ces deux dernières histoires sont écrites par Siméon Métaphraste. Mais avec cela il me semble aussi qu'il sera

sera bon de rapporter ici ce que Nicéphore, célèbre historien, a écrit du martyre de ce même saint Clément et de son disciple, au livre septième de son histoire ecclésiastique. Voici ses paroles :

Au temps des très-cruels empereurs Dioclétien et Maximien, Clément, évêque de la ville d'Ancyre, et son compagnon Agathange, souffrirent un nouveau genre de martyre, puisque la conquête de leur glorieuse couronne leur coûta vingt-huit années de travail ; de sorte que selon mon jugement, depuis que le monde a été créé, il ne s'est point trouvé de martyrs pareils à ces deux-ci, ni qui aient si avantageusement surpassé ceux qui ont souffert, ou par le feu, ou par le fer, par les pierres, ou sur le bois ; ni ceux qui ont été exposés aux bêtes, ni ceux qui ont enduré des blessures, des fers et des prisons ; je n'en excepte pas ceux qui ont souffert en diverses manières sur la terre, en la mer, ou en l'air ; ceux qui ont été martyrisés par la violence du froid ou du chaud, ni ceux enfin qui ont perdu la vie par quelque sorte de tourmens que ce puisse être ; parce que ces deux martyrs surpassent bien avantageusement tous les autres. Ils furent premièrement tourmentés à Rome et puis à Nicomédie, les tyrans se succédant les uns aux autres ; de sorte que la cruauté des premiers étoit bientôt surmontée par celle des seconds. Les uns s'étudioient à de nouveaux tourmens, et les autres à exécuter ces inventions diaboliques ; mais enfin après les avoir toutes pratiquées inutilement sur ces saintes personnes, et après avoir perdu l'espérance de les pouvoir vaincre, ils furent

contraints de mettre fin à leurs glorieux martyres, en commandant qu'ils fussent décapités. Ce que je viens de dire est tiré de Nicéphore.

Histoire du martyre de saint Clément, et de son disciple saint Agathange.

En l'an deux cent cinquante après la Nativité de notre Sauveur, et sous le règne de l'empereur Valérien, saint Clément vint au monde dans la ville d'Ancyre en la province de Galatie. Ce saint étoit d'une extraction fort noble, et né de parens très-riches; mais son père étoit infidèle, au lieu que sa mère nommée Sophie, étoit catholique et fort pieuse. Le père étant mort dans les ténèbres de son erreur, elle demeura avec ce seul enfant qu'elle nourrissoit à la mamelle. Comme il fut arrivé à l'âge d'être enseigné, la mère employa tous ses soins à l'orner de toutes sortes de vertus; cette bonne mère sentant approcher la fin de ses jours, elle prit son fils, qui avoit déjà atteint l'âge de douze ans, l'embrassant avec beaucoup de tendresse et d'amour, et n'ayant pas moins de passion de le laisser héritier des trésors du ciel, que de ceux qu'elle lui laissoit sur la terre, elle lui parla en ces termes:

Mon fils, mon cher enfant, qui avant que d'avoir vu ton père, t'es vu orphelin; Dieu s'est servi pour ton bien du malheur de ta condition; je t'ai donné ce corps que tu as, et Dieu t'a régénéré par son Esprit; connois ce divin Père, et fais en sorte que tu ne portes pas inutilement le nom de son fils. Sers Jésus-Christ seul, et mets en lui toute ton espérance; car il est

l'immortalité; il est le salut; c'est lui qui est descendu du ciel pour l'amour de nous; qui nous y a enlevés avec lui, et qui nous a faits ses enfans. C'est pourquoi celui qui obéira à ce Maître et à ce Père, surmontera toutes choses, non-seulement les princes et les tyrans qui adorent les idoles, mais aussi les diables qui y font leur demeure. Après avoir proféré ces belles paroles, ayant les yeux tout baignés de larmes, elle commença à prophétiser à son fils ce qui lui devoit arriver dans le cours de sa vie, et lui dit : Je te prie, mon cher fils, par tout les devoirs qui te lient à cette mère qui t'a engendré et nourri, de m'accorder cette grâce, et de rendre cet honneur à ma mémoire, de demeurer toujours ferme et constant en la confession du nom de Jésus-Christ, durant la persécution que je vois toute prête à venir fondre contre son Eglise; et j'espère, mon cher fils, que pour ta récompense, il placera sur ta tête la brillante couronne du martyre. Prépare-toi donc de bonne heure et fortifie bien ton cœur pour ce combat, afin qu'il ne te surprenne point; tu sais que nous n'avons pas à combattre contre de foibles ennemis, ni pour des choses de peu d'importance; mais que nous avons en notre présence de très-puissans adversaires, qui sont les démons et leurs partisans; et l'affaire pour laquelle nous combattons, est ou la vie et la gloire éternelle, ou l'infamie des tourmens éternels. Que leurs promesses, mon cher fils, ni leurs menaces, ne te fassent point changer de dessein; car ne seroit-ce pas une honte, que les soldats des rois de la terre aient bien le courage de souffrir constamment

la mort pour le service de leurs princes, et que nous ne voulussions pas en faire autant pour le service de notre roi immortel, qui est le Dieu du ciel et de la terre, y ayant surtout une si grande différence entre les récompenses des uns et celles des autres; car quel bien peut-on faire à un homme mort, et qui ne sent rien? Mais si nous mourons pour Jésus-Christ, nous recevrons une vie immortelle dans le ciel, en récompense de la vie mortelle que nous aurons perdue sur la terre; et pour des richesses et des plaisirs qui passent en peu de temps, nous serons récompensés par des félicités qui n'ont jamais de fin. Mais que dis-je? n'est-il pas vrai que si nous ne mourons pas à présent, il faudra que bientôt nous payions ce que tous les hommes doivent à la nature? Or, la mort que l'on souffre pour Jésus-Christ, ne doit pas être appelée une mort; parce que l'amertume de ce passage est adoucie par l'espoir de la récompense; et par-dessus tout ce que je saurois te représenter, considère, je te prie, que l'auteur de tout ce grand univers s'est fait homme pour l'amour de nous; qu'étant descendu sur la terre, il a daigné vivre dans la société des hommes; et qu'outre cela, par un effet de sa bonté, qui surpasse toute notre admiration, ce souverain Seigneur a été condamné, souffleté, couvert de crachats, flagellé; et enfin qu'il est mort sur une croix pour l'amour de nous, qui sommes des ingrats et de lâches esclaves. Il a enduré tout cela pour nous, pour notre salut, pour nous ouvrir les portes de son paradis, après nous avoir délivrés de la tyrannie du péché. Qui est-ce

qui voyant qu'il a tant souffert pour nous, sera assez ennemi de la raison pour ne vouloir pas que nous endurions quelque chose pour lui? Vous devez, mon fils, imprimer toutes ces raisons en votre cœur, afin qu'il n'y ait rien qui soit capable de vous séparer de la charité de Jésus-Christ, ni les menaces des tyrans, ni toutes les inventions de leurs tourmens, ni la crainte des rois de la terre; au contraire il faut vous fortifier contre ces attaques, par l'espérance des biens qui sont préparés aux martyrs; et ces biens ne sont autres que les félicités du ciel, que Dieu a proposées pour la récompense du martyre.

Cette bonne mère répétoit chaque jour ces saintes exhortations à ce bon fils, qui étoit déjà mûr avant le temps par sa grande prudence; de sorte que se voyant près de partir de ce monde et de changer de vie, elle lui dit encore : La seule récompense que je désire de toi, mon cher fils, pour toutes les douleurs que j'ai souffertes en te mettant au monde, et les peines que j'ai prises pour ton éducation, c'est d'être glorifiée dans les membres de mon très-cher fils; car je suis près de me séparer de toi, et demain je serai privée de cette vue sensible; c'est pourquoi je te conjure pour la dernière fois, ma lumière, mon cœur et ma vie, de ne me faire point déchoir de la douceur de cette espérance; une femme hébraïque eut le bonheur de mettre sept martyrs au monde, et de combattre avec sept corps; mais tu suffiras seul pour ma gloire, et pour me rendre bienheureuse entre les autres mères. C'est à cette heure que je vais me séparer de toi, et que

mon corps ne sera plus l'agréable objet de tes yeux; mais mon âme sera toujours attachée à la tienne, et ce sera en sa compagnie que je me présenterai avec confiance devant le tribunal de Jésus-Christ, me glorifiant en tes peines, et dans les glorieuses marques des blessures que tu recevras pour l'amour de lui. La bonne mère entretenoit son cher fils de toutes ces choses, et en même temps elle baisoit ses membres, lui disant : Que je suis heureuse de baiser les membres d'un martyr, et les membres qui doivent être présentés à Jésus-Christ en sacrifice ! En proférant ces saintes paroles, baisant, embrassant, et parlant à ce cher fils, elle rendit doucement son âme bienheureuse, après avoir recommandé son esprit à Dieu, et son corps aux mains favorables de son fils.

Alors ce pieux et charitable fils se mit à rendre les honneurs de la sépulture au corps de cette sainte mère, et après avoir satisfait à ce devoir, il embrassa l'état de la vie monastique, commençant à accomplir les exhortations de sa mère, et à quitter le monde, puisque pour Jésus-Christ il devoit quitter la vie même. Etant donc en ce bas âge demeuré sans père ni mère, il prit Dieu pour père, et fut pourvu bientôt d'une seconde mère, qui étoit fort semblable à la première par son nom, sa noblesse, ses richesses et sa sainteté; elle s'appeloit aussi Sophie, et passoit les jours et les nuits en prières. Quoiqu'elle eût fort désiré d'avoir des enfans, elle n'avoit pu néanmoins en avoir; mais la divine providence, qui pourvoit à toutes choses, ne permit pas que dans un âge si tendre

ce bon serviteur manquât de mère; de sorte qu'il lui donna celle-ci; et elle, comme une mère très-sainte et très-sage, élevoit ce nouvel enfant avec autant d'amour, de soin et de tendresse que s'il lui eût appartenu; et lui de son côté lui rendoit les mêmes respects. Ce saint enfant commença bientôt, comme une terre fertile, à produire des fruits de bénédiction. Et dans la Galatie une grande stérilité ayant causé une famine générale, il retiroit les enfans orphelins, et les pauvres qui couroient affamés et nus par les rues; il les habilloit et nourrissoit des libéralités de sa bonne mère, qui fournissoit à toutes les choses nécessaires pour la nourriture des corps; et lui, prenant en partage le soin de leurs âmes, les élevoit en toutes sortes de vertus, en la foi, et en l'amour de Jésus-Christ. Par ces soins et par ces préceptes, il leur fit faire de si grands progrès dans la religion, qu'enfin avec le temps ils vinrent à souffrir avec lui; mais pour Clément, quittant toutes les délicatesses du corps, il se nourrissoit seulement de légumes, et par là il témoignoit l'intention où il étoit d'imiter ces trois adolescens, qui n'usant que de cette sorte de nourriture, se garantirent également et des flammes des vices et de la fournaise de Babylone, qui ne purent leur donner aucune atteinte.

Mais parce qu'il falloit que la lumière ne demeurât pas cachée sous le boisseau, Dieu voulut que celui qui brilloit par l'éclat de tant de vertus, apprît aux autres le chemin du salut; de sorte que par un consentement général de tous les habitans de Galatie, il eut la pre-

mière et la principale charge de proposer la parole de Dieu, et peu de temps après il fut ordonné diacre, puis prêtre ; et au bout de deux ans, n'ayant que vingt ans accomplis, le peuple de cette grande ville voyant la maturité du bon sens et de la vertu qui étoit en sa personne, l'élut évêque. Dès qu'il fut élevé à cette dignité, il redoubla ses soins pour les orphelins; car il leur enseignoit lui-même toute sorte de bonne doctrine ; il leur administroit le saint baptême, de sorte qu'au bruit de cette bonne institution, plusieurs pères des lieux circonvoisins accouroient vers lui, pour lui offrir leurs enfans, afin qu'il lui plût aussi de les enseigner; ce qu'il faisoit avec la même affection que s'ils eussent été ses enfans propres : voilà quels furent les premiers fruits du zèle de saint Clément.

§ 1.

Il est temps maintenant que nous venions à traiter de son glorieux martyre. Il arriva au commencement de l'empire de Dioclétien, lequel, dès la première année de son malheureux règne, envoya à tous les prévôts et présidens de l'empire romain ses édits, par lesquels il leur étoit ordonné de poursuivre et faire disparoître à force de tourmens jusqu'au nom de chrétien, promettant beaucoup de faveurs pour la récompense de ceux qui apporteroient à cela de plus grands soins. Cet édit ayant été mis entre les mains de Domitien, président de Galatie, Clément fut aussitôt déféré et accusé devant lui d'avoir attiré un grand nombre de jeunes enfans à la connoissance de Jésus-

Christ, et de les avoir portés à mépriser le culte de leurs grands dieux. Domitien envoya aussitôt citer Clément, pour comparoître devant lui. D'abord il le voulut gagner par de belles paroles et de feintes promesses; mais le Saint ne fit pas plus de compte de ses honneurs et de ses promesses, que de ses menaces.

Le juge voyant sa constance, leva le masque, et commença de vomir le poison qu'il cachoit dans son cœur; de sorte que faisant dépouiller saint Clément, et le faisant lier à un pilier de bois, il commanda qu'on lui déchirât le corps avec des griffes de fer : les blessures en furent si profondes, et lui arrachèrent tant de chair, que déjà l'on voyoit à découvert la forme des entrailles; et il étoit si couvert de sang, qu'à peine les yeux des assistans pouvoient supporter un si triste spectacle : mais le saint martyr n'en fut ni troublé dans son âme, ni changé en son visage. On ne l'entendit jamais proférer aucune plainte, ni faire aucun de ces gémissemens qui sont ordinaires à ceux qui souffrent; mais demeurant plus ferme et plus assuré que tous ceux qui étoient présens, il sembloit qu'il sentoit moins ses douleurs, que ceux mêmes qui le tourmentoient, tant son esprit étoit occupé à rendre grâces à Jésus-Christ son capitaine, qui lui donnoit la force et le courage de souffrir. Ce tourment ayant duré fort long-temps, les bras des bourreaux en étant lassés, sans que le courage du Saint en fût ni ébranlé ni relâché, le juge résolut d'en venir aux derniers excès de la cruauté. Ne pense pas, lui dit-il, que tu sois assez puissant pour me vaincre ; car si ceux qui t'ont jusqu'ici tourmenté

se sont lassés, je les ferai bientôt remplacer par d'autres, qui acheveront de te dépouiller de tout ce qui te reste de chair, jusqu'à découvrir tous tes os. Il vint donc de nouveaux ministres qui, le traitant comme les premiers, se lassèrent aussi-bien qu'eux.

Le cruel tyran étonné d'un côté de la constance du martyr, et de l'autre étant honteux d'être vaincu par sa fermeté, commanda qu'il fût détaché du pilier; et il se trouva en tel état, que même les bourreaux avoient horreur de le voir : car étant dépouillé de sa chair, il ne lui restoit de la forme d'homme que les seuls ossemens qui étoient tout baignés de sang; cela faisant juger au tyran qu'il ne devoit pas espérer de le vaincre par la force, il tenta de nouveau de le faire par des paroles de douceur, lui disant : Qu'il donnât au moins pour quelque peu de temps du soulagement à son misérable corps, sans se piquer de faire tant de parade de son courage pour une chose si vaine, jusqu'à en vouloir souffrir la mort. Mais le martyr, sans s'arrêter à ces paroles, lui répondit hardiment : Cette mort dont vous me menacez, en me privant de la vie du corps, donnera l'immortalité à mon âme; c'est pourquoi sachant ma résolution, ne vous arrêtez point aux paroles, mais mettez en exécution tout ce que vous voudrez, et n'oubliez rien de tout ce qui vous semble de plus cruel à souffrir. Alors le tyran inhumain, enivré de sa fureur ordinaire, se prit à dire : Cet homme est un animal bien opiniâtre; qu'on l'accable de coups sur le visage et sur la bouche; car sans doute qu'il use de cette liberté de parler à cause que

cette seule partie de son corps est saine. Aussitôt ceux d'entre les bourreaux qui étoient les plus humains le frappoient seulement de la main, les autres ne l'osoient pas seulement toucher, parce que son corps étoit tellement déchiré, qu'à peine il se pouvoit soutenir; mais les plus cruels lui donnoient des coups de pierre sur la bouche. Alors le martyr leur dit : Ceci ne me tiendra jamais lieu de tourment, réputant au contraire à grand honneur de souffrir ce que mon maître a souffert pour moi, aussi-bien que son serviteur saint Etienne, qui a été lapidé par les ennemis de son nom ; de sorte que je trouve du soulagement en ma souffrance par l'imitation de la passion du maître, et par l'égalité de l'honneur de ceux qui sont beaucoup plus grands que moi. Lorsqu'il proféroit ces paroles, il avoit les yeux levés vers Jésus-Christ, son capitaine, auquel il rendoit grâces avec une profonde dévotion. Alors Domitien, perdant l'espérance de vaincre le martyr, commanda qu'il fût reconduit en prison, et que deux hommes l'y portassent à bras, ne croyant pas qu'il s'y pût transporter lui-même, à cause des tourmens qu'il avoit soufferts. Mais ce Seigneur qui affermit les foibles, et qui relève ceux qui sont abattus, ne voulut pas permettre qu'il eût besoin de ce secours, tellement que se dégageant de ceux qui le vouloient porter, il s'en alla à pied à la prison. Le tyran étonné d'une si grande force, dit à ceux qui étoient présens : L'empereur auroit besoin de tels soldats, et qui eussent un semblable courage pour les entreprises difficiles; et je ne souffrirai plus qu'il paroisse devant mon tribunal; je m'en

vais l'envoyer à Dioclétien même : car c'est à lui seul qu'une semblable victoire doit être réservée. Aussitôt il lui écrivit tout ce qui s'étoit passé, et commanda que Clément fût tiré de la prison pour être conduit d'Ancyre à Rome, où étoit Dioclétien. Le martyr se voyant hors de la ville, leva les yeux et les mains au ciel, et dit : Seigneur mon Dieu, qui ordonnez toutes choses pour le bien et le salut des hommes, et qui nous ouvrez plusieurs voies pour nous y acheminer, ayez pitié de cette pauvre ville que vous aviez commise à ma conduite, et assistez les âmes de ses habitans qui croient en vous, afin qu'elles ne tombent point dans les embûches du diable, et qu'elles ne soient point trompées par l'artifice des tyrans; ne permettez point, Seigneur, qu'ils soient chassés de cette ville qui les a nourris et élevés : mais vous qui avez eu la bonté de remettre Jacob dans la maison de son père, après l'avoir délivré des mains d'Esaü, vous qui avez fait que les os de Joseph ont été retirés d'Egypte pour être mis dans la sépulture de ses pères, faites-moi la grâce que je puisse retourner en cette ville qui m'a engendré, et dans laquelle j'ai été élevé jusqu'à cette heure, afin que ce misérable dépôt lui soit conservé. Après avoir achevé cette oraison, il se mit gaiement en chemin.

Clément étant arrivé à Rome, et Dioclétien ayant reçu les lettres qu'on lui en écrivoit, il commanda que Clément fût amené devant lui. Voyant sa mine non-seulement assurée et généreuse, mais encore joyeuse et contente; dissimulant ce qu'il cachoit en

son âme, et surpris d'étonnement des maux qu'on lui avoit fait souffrir, dont le récit lui avoit été fait dans ses lettres, il dit au martyr : Es-tu ce grand Clément qui a témoigné tant de courage et de constance ? Il seroit bien plus raisonnable que ce grand cœur s'employât à des choses grandes, qu'à défendre cette fausse opinion qui provoque notre colère, et attire la vengeance de nos dieux, auxquels tu es redevable de ce courage que tu as, et qui t'ont fait résister à ces grands tourmens que tu as soufferts. Ayant parlé en ces termes au Saint, il fit mettre devant ses yeux d'un côté de l'or, de l'argent, des vêtemens fort riches, des marques des magistratures et des dignités qu'il lui promettoit, et de l'autre, toutes sortes d'instrumens pour le tourmenter, comme des mains de fer, des lits aussi de fer, des roues, des peignes de fer, des grils, des chaudières, des broches à rôtir, des poëles, des chaînes grosses et pressantes, et une multitude d'autres instrumens terribles à voir. Cela étant fait, et regardant le martyr d'un visage doux et favorable, il lui montra les richesses, et lui dit : Je te donne tout ceci, si tu veux adorer nos dieux. Le saint retirant ses yeux de toutes les richesses qu'il avoit regardées avec mépris. et jetant un grand soupir pour ce qu'on venoit de lui dire, répondit : Que vos dieux soient maudits et détruits, et vous avec eux. Alors l'empereur jetant sur lui des regards de colère, et se tournant vers les instrumens des supplices : Ceci, dit-il, est préparé pour ceux qui ont la témérité de blasphémer contre nos dieux; et le martyr répondit : Si vos tourmens

sont à votre opinion terribles et insupportables, et vos dons charmans et magnifiques, que pensez-vous que seront les dons de Dieu, et les châtimens qu'il a préparés pour les méchans? car qu'est-ce que votre or ou votre argent, sinon un peu de boue et de poussière, une matière vile et infructueuse, que les voleurs peuvent vous ravir? et pour vos vêtemens, tout précieux qu'ils sont, qu'est-ce, sinon des excrémens et des baves de vers, étendus en fil, et tissus par des inventions d'hommes barbares? Voilà quels sont vos présens et vos offres; mais au contraire, celles de Dieu sont des délices immortelles et des splendeurs qui ne s'éteignent jamais; elles ne craignent ni les changemens des temps, ni ne connoissent la vieillesse, mais se maintiennent et se conservent toujours dans la fleur de leur première jeunesse et de leur beauté.

Dioclétien répondit à cela : Il me semble, Clément, que tu parles bien, et que tu juges fort mal, puisque tes paroles ne traitent que de l'immortalité, tandis que tu mets ton espérance en un homme mortel, qui est votre Christ, qu'on dit avoir souffert des peines infinies par les mains des Juifs, jusques à en avoir été crucifié. Mais nos dieux sont véritablement immortels et exempts de toutes sortes de chagrins et de toutes sortes de douleurs. Ce que vous dites est véritable, dit le martyr; car comment pourroient mourir ceux qui n'ont jamais vécu, et comment sentiroient de la douleur ceux qui n'ont aucun sentiment?

§ 2.

L'empereur irrité de ces paroles et de plusieurs autres, cessa de parler, pour employer les tourmens; de sorte qu'il fit attacher le martyr à une roue qu'on tournoit impétueusement, et cependant il étoit battu cruellement à coups de bâtons. Lorsque la roue l'entraînoit sous elle, elle lui fracassoit cruellement les os, et lorsqu'elle l'élevoit en haut, les bourreaux l'assommoient de coups; tandis qu'il étoit en ce tourment, il se tourna vers Jésus-Christ, lui disant : Mon Sauveur et mon Dieu, venez à mon aide, et soulagez-moi, s'il vous plaît, de la pesanteur de ce tourment; car les douleurs de la mort m'ont assiégé de toutes parts; secourez-moi pour votre gloire et pour la confession de votre saint nom, pour la confusion de vos ennemis, et pour me donner plus de courage à supporter pour l'amour de vous des douleurs encore plus grandes. Dès qu'il eut achevé cette oraison, la roue s'arrêta, les coups cessèrent, tous les liens se délièrent, et le martyr se trouva remis en sa première santé. Ce miracle convertit plusieurs des Romains qui assistoient à ce spectacle, criant entr'eux : Certainement le Dieu des chrétiens est grand; mais le martyr disoit : Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que vous avez bien voulu que je souffrisse en cette grande ville, et en la présence de tant de gens, pour l'honneur de votre Fils unique, lequel a aussi souffert pour nous, et a donné tout son sang pour nous retirer de la servitude : et aussitôt il nomma par leurs noms tous les

saints de Rome. C'est dans cette ville, dit-il, que saint Pierre a glorifié notre Dieu, que saint Paul a prêché son saint nom, que Clément, qui est mon nom, l'a adoré, et que le divin Onésime l'a confessé. Ceux qui ont ainsi souffert pour lui, sont honorés maintenant par les fidèles, et le seront bientôt par les empereurs mêmes; ce qu'il disoit prophétiquement, pour marquer la prompte ruine de l'idolâtrie.

Ces paroles enflammèrent davantage la colère de Dioclétien, c'est pourquoi il commanda qu'on lui déchirât la bouche avec des pointes de fer fort aiguës, les dents en furent toutes ébranlées, et les mâchoires brisées; mais la voix du martyr n'en fut point pour cela altérée ni la liberté de ses paroles diminuée : les bourreaux lui disant qu'il se tût, il parloit beaucoup plus haut; ressemblant en cela à une statue de bronze qui retentit d'autant plus qu'elle est plus rudement frappée. L'empereur ennuyé de ce qui se passoit, et désespérant de venir à bout du martyr, commanda qu'on le remenât en prison; mais la multitude de ceux que le miracle de la roue avoit convertis, tant hommes que femmes, fut si grande, qu'ils s'en allèrent tous ensemble au même lieu, où s'étant prosternés à ses pieds, ils lui demandèrent avec grande instance le saint baptême, et le Saint, touché du zèle de leur foi, les baptisa tous avec leurs enfans. Sur le milieu de la nuit ils eurent une vision du ciel; ce fut une lumière si grande et si éclatante, qu'elle ne peut pas plus être expliquée par des paroles, que supportée par les yeux : elle éclairoit toutes les ténèbres de cette

cette obscure prison; et au milieu de cette lumière il paroissoit un homme avec un visage riant, revêtu d'un habit resplendissant, lequel s'étant approché de Clément, lui mit entre les mains un pain et un calice, et disparut après cela, laissant toute la troupe muette d'étonnement d'une vision si merveilleuse. Le Saint ayant reconnu que ceci étoit la matière du très-saint Sacrement, après avoir fait son oraison, et prononcé les paroles de la consécration, donna la sainte communion à tous ceux qu'il venoit de baptiser. Après ceux-ci, plusieurs autres venant vers le Saint, et le nombre des fidèles se multipliant chaque jour à tel point, que de la prison il se faisoit une église, les geoliers en donnèrent avis à l'empereur, lequel commanda aussitôt qu'on les surprît tous de nuit, et que s'ils ne vouloient pas renier la foi de Jésus-Christ, on les tuât sans rémission. Tous ayant été arrêtés de la sorte, ils aimèrent mieux perdre cette vie temporelle, que de renier Jésus-Christ qui les avoit créés, aimés et chéris à tel point, qu'il n'avoit pas fait de difficulté de mourir pour eux; de sorte qu'ayant été menés hors la ville, ils s'offrirent au Seigneur, eux et leurs enfans; le sacrifice fut entier, un seul y manqua à cause de la foiblesse de son âge, et ce ne fut pas pour éviter entièrement le combat, mais bien pour être exposé à de plus grandes douleurs; car ce fut l'admirable Agathange, dont nous parlerons bientôt.

Pour Dioclétien, il fit ramener Clément devant lui, et lui faisant connoître qu'il étoit fâché de tout ce qui s'étoit passé, il commença à louer sa constance et à le

traiter avec douceur, pour essayer si par cette voie il pourroit le vaincre ; mais voyant qu'il n'avançoit rien, il quitta cette douceur feinte, et découvrit le venin véritable qu'il avoit caché. Il inventa donc une autre sorte de tourment très-cruel qui lui fut suggéré par un des principaux de sa cour, nommé Amphion ; ce tourment étoit que plusieurs hommes ensemble tiroient les membres du martyr avec un tel effort, qu'ils les mettoient hors de leurs jointures naturelles ; et en même temps quatre bourreaux tout à la fois le battoient à coups de nerfs de bœuf.

Le martyr ayant enduré cet horrible tourment avec une admirable patience, Dioclétien lui dit : Je vois bien, Clément, que tu es fort opiniâtre, mais ne pense pas me pouvoir vaincre ; car je m'en vais te faire déchirer avec des griffes de fer, aussi-bien es-tu de fer, et insensible comme le fer; peut-être que par ce moyen je te réveillerai du profond sommeil dans lequel tu es comme enseveli. Vous dites fort bien, ô empereur, répondit le Saint, que je suis endormi ; car en effet je suis endormi d'un sommeil très-agréable, Jésus-Christ, mon Dieu et mon Sauveur, ayant endormi mes douleurs par l'espérance des biens à venir, et m'ayant donné de la force et du courage pour en souffrir de plus grandes ; mais il me fait aussi veiller, il me rend attentif pour parler avec liberté, pour prêcher et pour annoncer son saint nom. Le martyr ayant proféré ces paroles, aussitôt l'empereur fit cesser les coups, pour le faire élever sur un grand pilier de bois, où il commanda qu'on lui déchirât tout le

corps avec des griffes de fer, tellement qu'il fut dépouillé de toute sa chair; tout son sang fut tiré de ses veines, et il ne lui resta plus que les ossemens comme à un squelette. Le martyr se voyant en cet état, se tourna vers le tyran pour lui dire : Ce que vous déchirez n'est plus mon corps, car je ne sens aucune douleur lorsque vous le mettez en pièces; le corps que la nature m'avoit donné a été déjà consumé par les tourmens passés, sans qu'il en reste aucune partie; ce nouveau corps que vous faites déchirer, m'a été donné par mon sauveur Jésus-Christ; et lorsqu'il sera encore consumé, il m'en pourra donner un autre, car il ne manquera jamais de matière pour cela.

Comme il eut dit ces paroles et plusieurs autres semblables, l'empereur commanda qu'on lui mît aux côtés des torches ardentes qui étoient fort agréables au Saint, parce qu'elles l'éclairoient sans le brûler. L'empereur étant étonné de cette constance admirable, se tourna vers les assistans, et leur dit : J'ai bien jusqu'ici tourmenté et fait mourir plusieurs de ces maudits chrétiens; mais je ne trouvai jamais ni un cœur ni un corps de la force de celui-ci; c'est pourquoi je me résous de l'envoyer à Nicomédie vers Maximien, qui est mon collègue à l'empire; je suis assuré qu'il tiendra pour un prodige ce que cet homme a souffert, et pour moi je ne vis jamais une pareille constance. Ayant dit ceci avec beaucoup d'admiration, il commanda que le prisonnier avec ses fers fût conduit par mer à Nicomédie, pour être examiné par Maximien, auquel il rendit compte par une lettre, de tout

ce qui s'étoit passé, premièrement à Ancyre sous Domitien, et depuis devant lui-même; il lui mandoit que c'étoient des choses qui surpassoient toute la croyance et toutes les forces humaines; ajoutant de plus, que s'il le pouvoit vaincre et l'attirer à sa religion (ce qu'il ne croyoit pas néanmoins) il lui feroit grand plaisir de le lui renvoyer, afin qu'il pût faire valoir cela comme un effet de son adresse et de sa prudence.

§ 3.

Le Saint fut donc tiré de Rome, accompagné d'un bon nombre de fidèles; mais qui pourroit expliquer ce qu'ils disoient, ou ce qu'ils faisoient en sa faveur? les uns se prosternoient à ses pieds; les autres lui touchoient les mains; d'autres embrassoient et baisoient son cou, versant une infinité de larmes très-amères à cause de cette séparation; d'autres s'oignoient de son sang, et touchoient ses plaies sans pouvoir s'éloigner de cet homme illustre, plus fort et plus ferme que le fer même; leur douleur et leurs regrets étoient tels, que les matelots mêmes touchés de compassion d'un si triste spectacle, différèrent leur départ pour donner quelque temps à cette dure séparation. Enfin l'heure du départ étant venue, ceux qui l'accompagnoient ne pouvoient presque se résoudre à le laisser monter dans le vaisseau, croyant que c'étoit leur arracher leurs propres entrailles, que de les séparer d'une si chère et si sainte personne.

Mais le Saint ayant fait son oraison pour la ville et

pour lui, commença son voyage; quels pensons-nous que furent les soins de ce souverain gouverneur de toutes choses, pour la consolation de son Saint en cette navigation? Le jeune Agathange (duquel nous avons ci-devant fait mention, qui avoit été le premier de ceux que le Saint avoit baptisés en la prison, et qui s'étoit néanmoins échappé du martyre des autres) s'étant alors rencontré à Rome, usa de tant d'adresse, qu'il se mit secrètement et se cacha dans le navire. Ayant navigué environ l'espace de deux cents stades, tandis que les matelots étoient occupés à leurs fonctions, et le saint martyr retiré dans un recoin à son oraison, le jeune homme s'approcha de lui, et prosterné à ses pieds, lui dit : Que c'étoit lui qui avoit le premier reçu de sa grâce le baptême dans la prison, qu'il avoit néanmoins fui le martyre, mais qu'il venoit à présent le trouver, inspiré de Dieu pour l'accompagner en ses peines : que fit alors le martyr? Ce fut de le bénir, de l'embrasser, de lui parler avec une extrême douceur, de lui témoigner une plénitude de joie si grande, que son cœur ne la pouvoit presque contenir. Aussitôt il se mit à rendre grâces à Dieu de l'heureuse arrivée de ce jeune garçon, le priant de toute son affection, qu'il lui plût de lui donner des forces suffisantes pour l'accompagner en sa confession : je vous rends grâces, disoit-il, mon Sauveur Jésus-Christ, de ce que vous êtes ma seule aide et toute ma consolation; de ce que vous ne m'abandonnez ni sur la mer ni sur la terre; que vous m'avez défendu toute ma vie; que vous avez relevé mon esprit qui étoit abattu par les travaux, et

que vous m'avez consolé par des moyens qui vous sont mieux connus qu'à moi-même. Quelle consolation, mon Dieu, est-ce que vous venez de me donner, en m'envoyant mon cher frère Agathange, qui par le nom qu'il porte, m'assure de votre faveur, puisqu'Agathange signifie messager de bonnes nouvelles. C'est pourquoi je vous supplie, mon Roi et mon Dieu, de m'accorder cette grâce, qu'il demeure constant et fidèle jusqu'à la fin ; qu'il soit glorifié en vous par la confession de votre foi, et que vous soyez glorifié en lui par la souffrance de son martyre.

Ces deux Saints étoient ainsi jour et nuit en oraison, sans rien manger, n'ayant pris aucun soin de faire provision de vivres, parce qu'ils portoient dans leurs âmes le pain, le vin et l'eau de la grâce qui les nourrissoient. Mais enfin les soldats et les matelots ayant compassion d'une si longue abstinence, leur offrirent à manger ; les Saints leur rendirent grâces de leur bonne volonté, sans néanmoins avoir rien voulu prendre, disant qu'ils espéroient tout de Dieu, qui accomplit bientôt leur espérance, la providence d'un maître si charitable ne pouvant manquer à des serviteurs si fidèles : de sorte que dès la première nuit il leur envoya des vivres par le ministère des anges. Après avoir assez long-temps navigué, ils arrivèrent à Rhodes, où plusieurs de ceux qui étoient dans le vaisseau descendirent à terre pour s'y aller pourvoir de ce dont ils avoient besoin ; les Saints aussi prièrent leurs gardes de leur permettre de mettre pied à terre pour aller à l'église des chrétiens. C'étoit un jour de diman-

che que tous les chrétiens de l'île venoient à l'église, et entr'eux il s'en trouva un qui reconnut Clément; il le fit aussitôt savoir à l'évêque du lieu nommé Photin, lequel sans perdre le temps, accompagné de plusieurs fidèles qui étoient à l'église, s'en vint au port, et ayant très instamment prié de son côté les gardes d'ôter les fers à ces illustres prisonniers et de les laisser venir à l'église, il obtint ce qu'il désiroit; ainsi il les conduisit à l'église, en rendant grâces à Dieu de cette faveur. Aussitôt qu'ils y furent arrivés, il fit ouvrir le livre des Evangiles, et la première chose qu'ils rencontrèrent furent ces paroles du Sauveur : *Ne craignez point ceux qui peuvent tuer le corps et qui ne peuvent pas tuer l'âme.* Ces paroles firent découler dans le cœur des Saints une douceur divine, qui leur faisant lever les yeux et les mains au ciel, leur faisoit faire leur oraison accompagnée de plusieurs larmes de joie; de quoi les assistans étant attendris, ils en versoient aussi beaucoup de leur côté. Ce saint et pieux évêque pria Clément de vouloir célébrer les sacrés mystères; ce qu'ayant fait, il fut vu (au moins par ceux qui furent dignes de le voir) qu'un brasier fort resplendissant étoit sur l'autel, et que plusieurs anges voletoient par-dessus. Ceux qui eurent la grâce de voir ce miracle, se prosternèrent à terre, leurs yeux ne pouvant supporter une lumière si vive et si éclatante.

Le bruit de ceci s'étant répandu par la ville, plusieurs des infidèles accoururent, menant avec eux leurs enfans ou leurs parens malades, qu'ils jetoient aux pieds du Saint; d'autres en lui touchant seule-

ment les mains étoient guéris de maladies incurables; ce qui donna aussi la guérison aux âmes de plusieurs de ces infidèles, en leur faisant par ce moyen connoître la vérité.

Les soldats étonnés de la grande affection que toute cette ville faisoit paroître pour Clément, et craignant que le peuple n'inventât quelque nouveauté pour le délivrer de leurs mains, ils lui remirent les fers et le ramenèrent dans le vaisseau; et le vent leur ayant été favorable au passage de la mer Egée, ils arrivèrent à Nicomédie où étoit Maximien. Ce prince ayant vu les lettres de l'empereur, qui lui racontoient tout ce qui s'étoit passé, et ayant bien considéré la contenance du Saint, en laquelle il n'apercevoit aucun signe de foiblesse, ce qui lui faisoit assez conjecturer combien son courage devoit être grand, il n'osa s'engager à l'examiner; mais ayant pris prétexte de quelque occupation de guerre, il commit l'affaire à un président nommé Agripin. Celui-ci ayant fait amener en sa présence le martyr, il lui demanda s'il étoit Clément, à quoi le Saint répondit qu'oui, et qu'il étoit de plus serviteur de Jésus-Christ; alors le juge commanda aux soldats de lui donner un soufflet, lui disant qu'il se nommât serviteur des empereurs, non du Christ. Plût à Dieu, dit alors le martyr, que tous vos maîtres et vos empereurs s'appelassent serviteurs du Christ, et que tous les peuples le servissent et lui obéissent au lieu d'obéir à vos maudites superstitions. Le juge étant extrêmement irrité de cette réponse, et concevant en son cœur un courroux plus grand que sa bouche ne

pouvoit l'exprimer, se tourna vers Agathange et lui dit: Et toi, qui es-tu, car la lettre de Dioclétien ne fait pas mention de toi? Alors, regardant le ciel et Clément, (car c'étoit de ces deux côtés qu'il attendoit tout son secours) : Je suis, dit-il, aussi chrétien par la grâce de Dieu, et par le moyen de Clément son serviteur j'ai obtenu ce nom bienheureux. Le juge aussitôt fit élever Clément sur un échafaud pour lui faire déchirer les membres; pour Agathange il le fit cruellement fouetter avec des nerfs de bœuf. Clément souffrant tous ces tourmens avec une admirable constance, sans faire attention à ses blessures, étoit en oraison pour lui et pour son compagnon. Le juge pour cette fois fit cesser le tourment, et les ayant remis en prison, commanda que le jour suivant on tînt prêtes dans le théâtre plusieurs sortes de bêtes les plus farouches et les plus cruelles. Cependant les Saints ne perdoient pas le temps dans leur prison, où ils continuoient avec grande ferveur leur oraison; et les anges venant à leur secours, leur donnoient courage et les animoient au martyre. Les autres prisonniers, qui pour d'autres causes étoient détenus au même lieu, voyant la persévérance des Saints en leur prière, et s'étonnant de la vue et de la consolation qu'ils recevoient des anges, se jetèrent à leurs pieds et les prièrent de leur donner connoissance de Jésus-Christ, et qu'ils ne les jugeassent point indignes de la confession de son nom. Les Saints satisfaisant à leur prière, demeurèrent jusqu'à minuit à les instruire et à les exhorter, tellement qu'ils les laissèrent fort bien instruits

et bien confirmés en la foi et purifiés par le saint Sacrement. Alors Clément par la vertu de son oraison ouvrit les portes de la prison et fit sortir tous les prisonniers avec une égale et réciproque joie des uns et des autres, ne restant là dedans que lui seul et son compagnon.

Cette action irrita infiniment le juge, qui commanda que les saints fussent menés au théâtre. Un lion fut lâché premièrement contre eux, qui commença à rugir; les autres lions et plusieurs autres bêtes furent aussi lâchées, mais elles ne leur firent aucun mal; au contraire, elles les regardoient d'un œil favorable, leur léchoient les mains et leur faisoient les mêmes caresses qu'ont accoutumé de faire les petits chiens à leurs maîtres qui viennent de loin. Le juge, surpris d'étonnement et d'admiration, étoit furieux de ne pouvoir vaincre leur constance. Les Saints au contraire prirent sujet d'en glorifier Dieu, disant : Gloire vous soit donnée, Seigneur Jésus-Christ, qui avez adouci en notre faveur la cruauté des bêtes et avez daigné faire pour nous ce que vous fîtes autrefois pour Daniel, lorsqu'il fut jeté dans la fosse des lions; c'est ce que vous faites aujourd'hui pour l'amour de nous, comme vrai Dieu de Daniel.

Le juge plus cruel que les bêtes, ne relâcha pas pour cela de sa fureur; au contraire, il commanda qu'on prît des alênes longues et pointues, et tout embrasées, pour les leur ficher entre les doigts jusqu'au moignon du bras; et non content de cette inhumanité, il leur en fit mettre d'autres sous les aisselles

qui pénétroient jusqu'aux épaules ; mais le peuple qui étoit présent ne pouvant plus souffrir ces cruautés plus que brutales, et d'ailleurs étonné comment les Saints pouvoient sans mourir, résister à tant de douleurs, s'émut de telle sorte qu'il commença à jeter des pierres au tyran et à crier tout haut : Le Dieu des chrétiens est grand. Le juge prit alors la fuite; et les Saints se retirèrent en assurance sur une montagne appelée Pyrami, où enfin le tyran les trouva après les avoir long-temps cherchés. Aussitôt il ordonna que tous ceux qui avoient quelque zèle pour les dieux, courussent vers cette montagne; et lui-même s'y trouva assis dans son tribunal où il fit venir les Saints. Pourquoi, leur dit-il, par vos enchantemens avez-vous ému le peuple contre nous, et l'avez-vous soulevé jusqu'à le porter à médire de nos dieux? Nous n'avons rien fait de tout cela, répondirent les martyrs; mais sans que nous ayons ouvert seulement la bouche, la force de la vérité leur a fait connoître Dieu, et ils l'ont confessé à haute voix comme vous avez vu ; c'est pourquoi si vous avez d'autres tourmens à exécuter contre nous, ne différez point de le faire. Le tyran sans leur répliquer davantage s'avisa d'un nouveau genre de peine, qui fut de faire étendre les deux Saints sur une grande pierre qui étoit sur cette montagne, et de leur faire briser les os avec de gros leviers de bois; cela fait, tout brisés qu'ils étoient, il les fit mettre dans des sacs, attachant à chaque sac une grosse pierre, et en cet état il les fit précipiter du haut de la montagne jusqu'en bas : ils alloient donc en roulant

sans pouvoir s'arrêter, ni s'empêcher de tomber dans la mer qui battoit le pied de la montagne. Ceux qui étoient présens croyoient qu'ils mourroient d'abord, ce qui fit que quelques fidèles allèrent sur le rivage, pour voir s'ils pourroient sauver quelques-unes de leurs reliques. Mais, ô admirable effet de la puissance et de la providence de Jésus-Christ notre vrai roi! Les Saints ayant demeuré long-temps sous l'eau, les sacs vinrent à paroître au-dessus, et s'approchant du rivage, comme on les eut déliés, on trouva que tous leurs membres étoient en leur entier sans avoir été blessés. Et ce bon et charitable Seigneur n'étant pas content d'avoir fait une si grande faveur à ses serviteurs, il leur envoya sur le milieu de la nuit ses anges, afin de les consoler de leurs travaux passés et de leur donner des vivres; de là ils s'en vinrent à la ville, racontant aux fidèles les merveilles de Dieu, et levant les mains au ciel, ils lui rendoient grâces de tout leur cœur.

§ 4.

Le président informé de tout ceci, jugea bien par ses propres expériences qu'il seroit impossible de vaincre les Saints, et que plusieurs même de sa secte voyant tant de miracles se convertiroient, comme de fait il s'en convertissoit beaucoup à Jésus-Christ; de sorte qu'il n'osa pas pousser les Saints plus avant. Il se contenta de faire savoir à l'empereur Maximien ce qui se passoit; ajoutant que les martyrs étoient natifs de la ville d'Ancyre. L'empereur sachant ceci, et ne

voulant plus s'éprouver avec de si braves soldats de Jésus-Christ, se contenta de les renvoyer à leur patrie, recommandant très-expressément cette affaire à un président qui étoit de sa cour, nommé Caricius, lui disant qu'il étoit bien juste que le lieu qui les avoit engendrés, les eût et les jugeât pour les punir. De cette sorte la providence divine accomplit ce que son Saint lui avoit demandé, qui étoit de finir sa vie dans sa patrie, dont il étoit évêque, et après avoir couru tant de terres et tant de mers. Comme le Saint fut arrivé à sa ville, il en témoigna une très-grande joie et se mit à dire : Gloire vous soit donnée, mon doux Seigneur Jésus-Christ, qui avez écouté et exaucé mon oraison, me rendant à ma patrie, et au sépulcre de mes ancêtres; et qui, pour comble de grâce, m'avez donné pour compagnon de toutes mes peines mon cher Agathange.

Les Saints étant conduits devant le président Caricius, il sonda premièrement s'il les pourroit gagner par de belles paroles et par des louanges, et conclut enfin son grand discours en leur disant qu'ils devoient sacrifier à ses dieux, puisqu'autrement ils ne pouvoient éviter beaucoup de nouveaux tourmens. Les Saints lui répondirent : Vous ne devez point nous menacer de tourmens, puisque ceux que nous souffrons pour l'amour de Jésus-Christ sont nos plus grandes délices; nous n'avons nulle compassion de nos corps; mais nous en avons beaucoup de la misère de vos âmes, parce que vous servez des dieux insensibles.

Cette réponse ayant mis le juge en fureur, Puis,

dit-il, que vous vous réjouissez si fort dans les peines, je vous serai fort libéral en cela; et à l'heure même ayant fait rougir au feu un fer pointu, il le fit ficher sous les aisselles des Saints, et leur ayant fait lier bien étroitement les bras, et planter deux piliers de bois en terre, il commanda que Clément fût attaché à l'un et Agathange à l'autre, et les fit cruellement battre en cet état par ses bourreaux sur toutes les parties de leurs corps. Après cela le juge se moquant d'eux, leur demanda s'ils sentoient ces tourmens, et Clément lui répondit par les paroles de l'Apôtre : Plus le vieil homme se détruit et se corrompt, plus le nouveau se rétablit et se perfectionne. Le tyran, non content de tous les maux qu'il leur avoit fait souffrir, commanda qu'on fît rougir au feu un casque, et ainsi tout brûlant, il le fit mettre sur la tête de Clément; aussitôt la fumée de la chair rôtie commença à lui sortir par la bouche, par le nez et par les oreilles; et alors le Saint jetant un grand soupir et appelant Dieu à son secours : O eau vivante, lui dit-il, et pluie de notre salut, envoyez-moi, Seigneur, une goutte de votre rosée; et puisque vous m'avez autrefois délivré de l'eau, délivrez-moi maintenant du feu, et me donnez le rafraîchissement qui m'est nécessaire. Comme il disoit ceci, l'ardeur du fer diminuoit peu à peu; et ceux qui battoient Agathange se lassèrent. Alors le tyran étonné et surpris de crainte de ce qu'il voyoit, commanda qu'on déliât les Saints et qu'on les reconduisît à la prison, dissimulant sous le faux masque de la compassion, le trouble et les inquiétudes de son âme.

Mais cette sainte Sophie, que nous avons dit avoir adopté Clément et lui avoir rendu des offices plus tendres que n'eussent été ceux d'une véritable mère, voyant qu'après un si long temps il étoit retourné en sa patrie, orné de la splendeur et des beautés de sa glorieuse confession, ne pouvoit se contenir, tant sa joie étoit grande, espérant qu'il recevroit bientôt du ciel la couronne qui lui étoit due. Elle vint donc de nuit à la prison, pour embrasser son cher Clément, et répandant sur lui beaucoup de larmes, elle baisoit avec beaucoup de dévotion ses mains et ses pieds, et lui demandoit qu'il lui plût de faire le récit de tous les maux et de toutes les peines qu'il avoit souffertes : le Saint lui ayant tout raconté, elle essuya ses plaies et son sang avec des linges blancs, et lui donna ensuite à manger des vivres qu'elle avoit eu soin de lui faire apprêter en sa maison.

Ce juge ayant perdu l'espérance de pouvoir venir à bout d'une si grande constance, sortit hors la ville, et commit l'affaire à un autre juge des Amessins, nommé Domitien; mais la sainte mère Sophie ne pouvant se séparer de corps d'avec ceux qu'elle tenoit étroitement embrassés dans son cœur, se mit du nombre, et en la compagnie de ces jeunes chrétiens que Clément, comme nous avons déjà dit, avoit baptisés et instruits, et qui l'avoient suivi au dernier voyage. Maximien sachant combien de gens étoient venus en sa compagnie, commanda que s'ils se vouloient séparer de Clément on les renvoyât libres, sinon qu'on les fît mourir sur l'heure. Cette sentence ne fut pas plutôt pu-

bliée, que les soldats entrèrent dans la prison pour l'exécuter; mais quelques efforts qu'ils fissent auparavant pour séparer du martyr tant de généreux disciples, ils y trouvèrent une telle résistance, qu'ils n'en purent jamais venir à bout; ils se jetoient aux pieds du martyr, ils les lui embrassoient avec plus de constance et de prudence qu'un âge si tendre ne sembloit permettre; tellement qu'ils aimèrent tous plutôt mourir, que de se séparer de leur maître. La charitable Sophie poussée par la force de l'amitié qu'elle leur portoit, prit grand soin de la sépulture de ces bienheureux morts, et pour y donner ordre, se sépara avec beaucoup de douleur de Clément, et de son cher compagnon, qu'on étoit près de traduire encore à Amessène, s'assurant bien que Dieu pourvoiroit encore à leur retour dans leur pays. Les martyrs étant arrivés à cette ville des Amessins, ils firent leur oraison très-dévotement à Dieu et avec beaucoup de larmes, afin qu'il lui plût de les secourir en ce nouveau combat. Après cela ils s'en allèrent fort contens devant le juge; ils étoient si éloignés de fuir les tourmens, qu'au contraire ils prétendoient d'attirer à la foi leur propre juge. Et sur cela Clément fit un si beau et si divin discours, qu'Agathange tout rempli de joie se jeta à ses pieds, et puis se relevant lui sauta au cou pour l'embrasser et le baiser au visage, avec beaucoup de respect et de dévotion; mais le tyran aveuglé, et obstiné dans son erreur, au lieu de profiter de leurs bons exemples, et de leurs divines raisons, commença de prendre les armes pour les combattre. Afin d'en

d'en venir mieux à bout, il les sépara l'un de l'autre, espérant par ce moyen de les affoiblir; mais il se trompa, parce qu'encore que leurs corps fussent séparés, leurs esprits néanmoins étoient très-étroitement unis. Le tyran commanda qu'on fît creuser une citerne, et qu'on la remplît de chaux vive, où il fit jeter les saints. A l'embouchure de la citerne il fit mettre des soldats en garde, pour empêcher que de nuit les chrétiens ne les enlevassent, cet insensé ne prévoyant pas que celui qui avoit préservé les trois adolescens dans la fournaise de Babylone, pourroit bien encore donner le même secours à ses serviteurs, comme il fit. Tellement qu'ils demeurèrent un jour tout entier, qui fut un vendredi saint, dans ce mauvais lieu, sans en recevoir aucune incommodité; la bonté divine ne se contenta pas de leur avoir fait cette grâce, elle fit luire toute la nuit suivante une lumière du ciel sur eux; les soldats qui les avoient en garde, et qui eurent le bonheur de voir cette merveille, émus d'un si grand miracle et d'une lumière si éclatante, en reçurent une autre bien plus excellente dans leurs âmes, qui leur imprima un si violent mouvement de la foi, qu'ils se lancèrent eux-mêmes dans la citerne, en la compagnie des saints. Dès que le matin fut venu, le tyran les croyant morts, commanda qu'on allât tirer leurs corps de la citerne, et ils furent trouvés non-seulement vivans, mais encore sains et entiers, et avec un visage joyeux, et les soldats mêmes dont les noms étoient Phégon et Eucarpe, avec eux. Ces deux derniers par l'ordre du tyran furent aussitôt crucifiés, la bonté

divine les ayant voulu honorer, par l'imitation de la mort de Jésus-Christ, de la couronne du martyre. Pour Clément et son compagnon, ils n'avoient pas encore achevé leur carrière, et le tyran commanda qu'on leur levât deux courroies de peau de dessus les épaules, et qu'on les fouettât cruellement. Comme il vit qu'il n'avançoit rien par là, il fit apporter deux lits de fer, où il fit étendre les Saints, avec un grand feu au-dessous, les fit arroser d'huile bouillante, de poix fondue, et de pierre de soufre, ne doutant point qu'en un instant ils n'en mourussent; de sorte qu'il les envoya retirer de ces lits, pour les faire jeter dans la rivière; mais on trouva qu'ils y étoient endormis d'un très-doux et profond sommeil, durant lequel ils eurent le bonheur de voir Dieu accompagné de ses anges, qui leur disoit de ne rien craindre, parce qu'il étoit avec eux. Domitien voyant ceci, étonné de tout ce qui s'étoit passé à sa vue, et ne sachant plus que faire, prit résolution de les renvoyer encore une fois à Maximien, qui étoit venu de Tarse à Ancyre. Les saints reprennent donc ce chemin, accompagnés de plusieurs fidèles, qui s'étoient mêlés parmi les soldats qui les gardoient. Le chemin étoit fort long et fort sec, et si dénué d'eaux, que toute cette troupe souffroit beaucoup de la soif; mais le saint martyr, armé d'une foi et d'une espérance très-vive, fit son oraison à Notre-Seigneur, lequel aussitôt fit naître une fontaine dans ce désert, de laquelle ils furent tous soulagés. Au bruit de ce miracle, tous ceux du voisinage qui étoient travaillés de quelques infirmités, accou-

rurent vers les saints, et le martyr leur rendit à tous la santé, par le seul attouchement de ses mains.

Ce saint considérant les grandes merveilles que Dieu opéroit par son ministère, et les faveurs signalées, aussi-bien que les soins particuliers qu'il avoit de le secourir dans toutes ses nécessités les plus pressantes, alluma dans son cœur une si grande flamme et un si grand brasier d'amour pour lui, et un désir si violent et si passionné de souffrir pour un maître si bon et si fidèle, qu'il fit une très-dévote oraison, afin qu'il lui plût de lui faire cette grâce, que tous les jours de sa vie, il pût souffrir des peines et des douleurs pour l'amour de lui, sacrifiant tous les membres de son corps pour son service. Comme il eut fini son oraison, il lui sembla qu'il ouït une voix du ciel qui lui disoit : Ce que tu demandois, Clément, t'a été accordé; prends courage, et te prépare à passer constamment cette carrière; car en comptant le temps que tu as combattu pour moi, et celui qui te reste encore à combattre, tu passeras vingt huit ans de martyre. Le Saint très-satisfait de cette réponse, s'acheminoit vers Ancyre; mais les soldats qui le conduisoient avec son compagnon Agathange, sachant que l'empereur étoit retourné à Tarse, qui est une ville de Cilicie, ils y conduisirent les deux saints, et les présentèrent à l'empereur. Il commença comme la première fois à les traiter favorablement; il leur adressa de belles paroles, et leur fit de grandes promesses, pensant les attirer par ce moyen à sa fausse religion; mais eux tout au contraire, par d'autres paroles, que l'esprit de Dieu leur

suggéroit, tâchoient de le convertir à la leur, lui prophétisant que les successeurs de son empire seroient bientôt adorateurs du vrai Dieu, qui étoit Jésus-Christ. Maximien indigné de ce discours, et laissant à part plusieurs paroles qui se passèrent entr'eux, commanda qu'on fît une grande fournaise, et que les saints fussent jetés dedans; mais le même Seigneur qui avoit préservé les trois jeunes hommes dans la fournaise de Babylone, préserva encore ceux-ci de telle sorte, que bien qu'ils eussent demeuré un jour et une nuit dans ce grand embrasement, jamais le feu ne put donner la moindre atteinte à ces membres dédiés à Dieu, la créature reconnoissant et honorant les serviteurs de son Créateur. Maximien étonné de cette merveille, et voyant lui-même les saints au milieu de cette fournaise, ayant les mains et les yeux élevés au ciel pour rendre grâces et gloire à Dieu, commanda qu'ils fussent tirés de là, et amenés devant lui, où étant, il leur dit : Je vous prie de me faire au moins ce plaisir de m'apprendre par quelle sorte de charme vous avez pu éteindre la violence du feu? Ce n'est point, lui répondirent-ils, avec des charmes, ô empereur! mais par la seule vertu de ce Seigneur, qui nous a promis et nous a dit : Lorsque vous serez dans le feu, vous ne brûlerez point. Alors le tyran commanda aux bourreaux de les déchirer publiquement, et de les battre jusqu'à la mort. Ceci réussit aussi mal au tyran que le reste; parce que plusieurs des infidèles mêmes voyant d'un côté la générosité de ces cœurs, la liberté dont ils usoient en parlant à l'empereur, leur

courage et leur constance invincible; et de l'autre, considérant que parmi tant de tourmens ils conservoient encore la vie, reconnurent en cela le doigt et la vertu de Dieu; de sorte que tout hautement ils renioient leurs dieux, et se convertissoient à Jésus-Christ. L'empereur ne sachant plus que faire, commanda que tout liés qu'ils étoient, ils fussent reconduits en prison, pour y demeurer quatre ans entiers dans les fers, espérant que le temps et une si longue prison dompteroit ceux que le fer ni le feu n'avoient pu vaincre; les quatre ans étant passés, ils sortirent de leur prison plus courageux que jamais à soutenir la confession de leur foi; l'amour de Jésus-Christ, le désir et l'espérance certaine de posséder bientôt les biens éternels, leur faisant trouver dans la prison les délices d'un palais royal. Maximien sut bientôt ceci; de sorte que n'espérant plus de les vaincre, et voulant faire croire que c'étoient des gens indignes d'être jugés dans un tribunal impérial, il n'eut plus la hardiesse de les interroger. Il en commit donc l'examen à un très-cruel prêtre des idoles, fort accoutumé à tourmenter les chrétiens, et très-industrieux à pervertir les cœurs. Pour l'exciter davantage à exercer toutes sortes de cruautés, il lui fit entendre que si les autres juges avoient été vaincus, c'étoit plutôt par leur propre lâcheté, que par le courage des saints. Ce malheureux ministre de satan ne différa pas à mettre en pratique ce que son maître le démon lui avoit enseigné, attaquant les saints tantôt par des promesses, tantôt par des menaces, tantôt par des paroles de douceur, et

tantôt par des témoignages de bienveillance, leur voulant persuader qu'il avoit du déplaisir des maux qu'ils avoient soufferts. Comme il vit à la fin que tout ceci n'avançoit rien, il leur fit si cruellement battre de verges le dos et les épaules, que toute la chair en étant emportée, on voyoit à découvert leurs os et leurs jointures. Ce tourment étant fini, comme il vit que les saints s'en retournoient d'eux-mêmes en prison, enragé de se voir vaincu, et presque hors de lui, il fallut l'emporter lui-même en sa maison. Les saints s'en allèrent dans leurs cachots, et les fidèles accoururent de toutes parts pour recueillir les reliques des morceaux de chair, et des gouttes de sang qui leur découloit, comme un précieux trésor. Alors le mauvais prêtre avec tous ses artifices et toutes ses tromperies, désespéra de venir à bout des saints. Ce que Maximien ayant su, il se moqua de son prêtre, disant : Est-ce là cet homme que l'on m'avoit tant vanté?

§ 5.

En ce temps-là il y avoit plusieurs officiers de grande condition auprès de l'empereur. L'un de ceux-ci plein de fureur et de rage d'ouïr tout ce que l'on racontoit des saints, pria l'empereur de les lui mettre entre les mains, l'assurant ou qu'il les feroit changer de résolution, ou au moins qu'il les feroit changer de vie : celui-ci fut le huitième tyran. Durant quelques jours il les traita fort doucement, leur faisant entendre qu'il avoit de l'amitié pour eux, et qu'ainsi il vouloit leur donner un conseil important et salutaire. Il les fit donc

venir devant lui, et les reçut en leur disant : Dieu vous garde, hommes chéris des dieux immortels, qui vous tiennent comme leurs enfans bien-aimés ; car ils m'ont souvent parlé en dormant, et m'ont apparu, pour me témoigner qu'ils s'étoient relâchés de la colère qu'ils avoient eue contre vous, parce qu'ils ont espéré que vous changerez de résolution, et que ce sera bientôt ; cela m'a été révélé la nuit passée par le grand dieu Bacchus, qui pour cet effet m'a commandé de vous parler ; vous voyez l'autel dressé, et les sacrifices tout prêts ; approchez-vous donc, et sacrifiez à ceux de qui vous êtes si chèrement aimés. Les saints lui répondirent : Ce que vous dites, ô juge, ne peut être ; car nous ne connoissons ici que deux Bacchus, un de pierre et l'autre de bronze ; et aucun de ces deux ne peut être immortel, d'autant qu'ils n'ont ni vie ni sentiment, et que l'un se peut briser, ou se convertir en chaux, et l'autre se fondre pour être converti en ustensiles de service.

Le tyran voyant que ses artifices ne servoient qu'à faire voir la honte et le défaut de ses dieux, leva le masque de l'amitié, pour découvrir le visage d'ennemi; de sorte qu'il fit faire un lit tout parsemé de pointes de fer fort aiguës, et d'un pied de long; il fit coucher là-dessus Clément, le dos renversé, et commanda aux bourreaux de le frapper sur le ventre et sur l'estomac, avec de gros bâtons, afin de faire entrer à force de bras ces pointes de fer dans ses épaules. Mais ni ce grand tourment, ni toutes ces douleurs si violentes, ne firent point perdre la vie à ce saint homme, par la

confiance qu'il avoit en la parole de son maître, qui lui avoit promis qu'il ne mourroit dans aucun de ces tourmens. Pour son compagnon Agathange, il lui fut jeté du plomb fondu sur la tête, ce qu'il endura avec une constance admirable. Le tyran aussi-bien que ses assistans, étonnés de voir Clément encore en vie, son corps étant tout en pièces, et tellement défiguré, qu'il n'y avoit que la parole qui pût faire connoître qu'il étoit homme, ne croyoient qu'avec peine ce qu'ils voyoient. C'est pourquoi le martyr regardant fixement le tyran, lui dit : Vous connoîtrez maintenant que ce n'est pas seulement notre corps qui combat contre vous, mais que c'est aussi notre Dieu ; puisque par sa providence particulière il ne permet pas qu'après toutes vos cruautés notre âme se sépare de notre corps.

Ce tyran, aussi-bien que les autres, ayant perdu l'espérance de surmonter les saints, donna avis de tout ce qui s'étoit passé à l'empereur, lequel lui commanda de renvoyer les saints en prison; et défendit qu'on ne leur donnât rien à manger, afin qu'au moins il pût ainsi les faire mourir de faim.

Néanmoins ces méchans ne perdoient pas l'espérance de venir à bout de ces saints, quelque expérience qu'ils eussent de leur courage et de leur constance; de sorte qu'un de ceux-ci nommé Aphrodisius, natif de Perse, se trouvant près de l'empereur, lorsqu'on lui apportoit ces nouvelles, crut qu'il n'obtiendroit pas peu de grâce auprès du prince, s'il pouvoit faire réussir ce que tant d'autres mauvais ministres avoient

inutilement essayé ; c'étoit un persécuteur et un meurtrier ordinaire de chrétiens. Pour exécuter son dessein, il invita d'abord les saints à un banquet magnifique, afin de donner quelque soulagement à leurs travaux passés, et les gagner, s'il pouvoit, par la bonne chère ; mais comme ils n'étoient pas moins observateurs de l'abstinence, que des autres vertus, ils lui dirent qu'ils vivoient du pain du ciel ; que ceux qui en mangeoient, n'enduroient jamais la faim, mais qu'ils vivoient éternellement, et que c'étoit au ciel qu'un grand festin leur étoit préparé. Le tyran offensé de cette réponse ; votre festin, leur répliqua-t-il, sera donc la mort avec douleur, et je vous convie à demain matin.

Aussi envoya-t-il dès le lendemain chercher deux pierres de moulin, qu'il fit attacher au cou des saints, et les fit ainsi traîner par la ville ; les uns les déchirant, les autres leur jetant des pierres, tandis que les officiers du tyran crioient à haute voix : Obéissez aux dieux et aux empereurs ; et ceux qui ne le feront pas, seront ainsi traités. Le tyran faisoit tout ceci pour abattre le courage des saints, et pour faire soulever le peuple de la ville contr'eux ; mais son espérance s'en alla en fumée : car les infidèles voyant la gaieté de leurs visages, et la force de leurs corps, qui se conservoient en vie nonobstant les grandes douleurs qu'ils leur avoient fait souffrir, ils les tenoient pour des hommes impassibles et immortels ; tellement qu'ils en quittoient l'idolâtrie, pour glorifier le vrai Dieu, qui donnoit aux siens tant de force et tant de courage. Ce cruel juge ayant perdu toute espérance, aussi-bien

que les autres, en donna avis à l'empereur, lequel n'espérant pas non plus de surmonter leur constance, les condamna à une prison perpétuelle, afin que dans cette langueur ils finissent leur vie.

Pendant le long temps qu'ils demeurèrent en prison, plusieurs autres fidèles endurèrent le martyre; mais les gardes de la prison ennuyés d'une si longue surveillance, s'en allèrent vers un autre nouvel empereur nommé Maximin, qui avoit commencé depuis peu à gouverner l'empire, pour savoir ce qu'il vouloit faire de ces prisonniers chrétiens, qui sembloient être immortels. Le tyran après avoir blasphémé contre ses propres dieux, de ce qu'ils n'avoient pas pu faire mourir leurs ennemis, et demandant d'où ils étoient natifs; comme il lui fut dit qu'ils étoient d'Ancyre, il les envoya à Lucius, président du lieu. Nous voyons en ceci comment Dieu tourna et conduisit tellement les choses, qu'après tant de divers voyages, la prière que Clément avoit faite à Dieu, qu'il pût finir ses jours en son pays, fut enfin accomplie. Comme ils y furent arrivés, le juge sans leur dire une parole les fit mettre en prison, les faisant attacher de telle sorte, qu'ils ne pouvoient se mouvoir, ni seulement étendre leurs jambes. Le jour suivant il fit appeler Agathange, pour lui dire : Je sais bien que ce n'est pas par ignorance, mais par une très-grande facilité et simplicité que tu t'es laissé surprendre à ce Clément; tu dois maintenant tirer profit de ta même facilité, pour faire ce que je désire de toi, afin que tu répondes à la signification de ton nom, en me don-

nant les bonnes nouvelles que je souhaite par le changement de ta religion. Agathange lui répondit : Ce que vous voyez en moi de constance, ne procède pas de simplicité, ni de la facilité que vous me reprochez; car si elle ne venoit que de là, comment aurois-je pu résister à tant de juges, à l'empereur même, et à tant d'inventions de tourmens, par la rigueur desquels on a tâché de nous surmonter, et à tant d'artifices, de promesses et de paroles, dont on a voulu nous abuser? aussi vous ne devez point appeler ma persévérance une facilité, mais plutôt une véritable sagesse, qui fait bien plus de cas des biens éternels, qui ne sont sujets à aucun changement, que de vos biens temporels, qui vont et viennent chaque jour; c'est elle qui nous fait mépriser vos faux dieux, et adorer le vrai Dieu; et c'est pour cela même que nous n'estimons la mort que comme un songe qui passe; de sorte que ce n'est pas le seul Clément qui m'a converti, mais plutôt Jésus-Christ lui-même, qui m'a appelé à lui par la voix de Clément; ce n'est pas lui non plus qui m'a trompé, mais lui qui m'a délivré des tromperies et des erreurs dans lesquelles je vivois; c'est pourquoi je supplie le même Dieu qu'il vous détrompe vous-même, afin que par ce moyen je sois pour vous l'agréable messager de la vérité.

Le juge voyant combien ce premier assaut lui avoit mal réussi, fit mettre dans les oreilles du Saint deux pointes de fer brûlantes, et appliquer à ses deux côtés des torches ardentes; le martyr endura tout ceci fort courageusement, en priant toujours Dieu, et lui di-

sant : Jésus-Christ mon Sauveur, ne permettez point que je sois privé du fruit de vos biens immortels ; mais donnez-moi la force et la patience, afin qu'après avoir fini cette journée de ma confession, vous me mettiez dans la compagnie de votre serviteur Clément, et de tous les autres saints qui ont combattu pour la gloire de votre nom. Notre-Seigneur entendit du haut des cieux cette prière ; de sorte que le juge voyant que tout ce qu'il faisoit ne servoit de rien, il envoya séparément le martyr en un lieu appelé Crypte, où il il lui fit trancher la tête. Cela arriva le cinquième jour de novembre, après avoir combattu contre deux empereurs, Dioclétien et Maximien, et contre les présidens et juges, Agripin, Curcius, Domicius, contre le prêtre des idoles, et contre Maxime, Aphrodisius et Lucius.

Cette pieuse et sainte mère Sophie, qui l'aimoit tendrement, ayant vu la glorieuse fin de son martyre, et se voyant libre des inquiétudes et des craintes dont elle avoit été agitée à son occasion, s'en alla avec grande joie embrasser son corps, et l'ensevelit à l'entrée d'une église qui étoit là auprès. Mais Clément sachant le bonheur de son cher disciple et son fidèle compagnon, ne pouvoit contenir en soi-même toute sa joie, ni assez glorifier Dieu pour un si grand bienfait.

Le cruel tyran ne se contentant pas de tenir le Saint ainsi étroitement enchaîné, comme nous avons dit, avoit encore commandé qu'on lui donnât chaque jour cent cinquante coups sur le visage et sur la tête ; par ce cruel traitement tout son corps, et la terre même

où il étoit assis, étoient trempés de son sang; mais de nuit il vint des anges environnés d'une grande lumière, qui le guérirent de toutes ses plaies. En ce même temps sa sainte mère Sophie, qui aimoit de tout son cœur ce cher fils qu'elle avoit adopté, enflammée du zèle ardent qu'elle avoit pour Jésus-Christ, fit une assemblée de tous ses amis, et de tous les jeunes chrétiens qu'elle avoit nourris et élevés; et entrant dans la prison, délia le martyr et l'enleva. Aussitôt elle le vêtit d'une robe blanche, et se para d'une autre de même couleur en signe de réjouissance, lui mit entre les mains le saint Evangile, et avec grand nombre de chandelles allumées, et de parfums très-odorans, entra avec lui dans l'église, ayant des hommes tout prêts à le soutenir sous les bras afin qu'il pût marcher. Durant ce chemin Clément ayant eu quelque sentiment que Dieu le vouloit appeler à lui, levant une main en haut, parce que de l'autre il tenoit l'Evangile, fit premièrement une oraison pour sa bonne mère Sophie, et ensuite pour ses clercs, et pour son peuple et pour tous ceux qui après sa mort demanderoient quelques grâces en son nom. En cet état il entra dans l'église, tous ceux qui l'accompagnoient fermant avec grand soin les portes, à cause de leurs adversaires. Enfin le jour de l'Epiphanie étant venu, ce saint évêque célébra les sacrés mystères, et donna le saint Sacrement à ceux qui s'étoient préparés à le recevoir, les consolant tous par les paroles de sa doctrine. Comme il les voyoit dans l'appréhension des violences de leurs adversaires, il ranima leur courage, en leur disant

qu'aucun d'eux ne périroit, mais que deux seulement de la compagnie sortiroient avec lui des liens de cette vie; qu'aussitôt la rage et la fureur des infidèles cesseroit, et qu'en leur lieu succéderoit une nouvelle paix dans tout l'empire romain; que toutes les villes et les provinces se rempliroient de la connoissance de Jésus-Christ; que toutes les églises seroient ouvertes, et tous les temples des idoles fermés. Que tous ceux qui les adoroient s'enfuiroient, et souffriroient les mêmes craintes dont les chrétiens étoient maintenant travaillés. Que tout cela arriveroit bientôt, et qu'il y en auroit même de ceux qui étoient présens, qui auroient le bonheur de le voir.

Comme il proféroit ces paroles prophétiques, la sainte Sophie attachée d'une particulière affection aux martyrs, étoit si remplie de joie pour l'amour de son cher Clément, qu'elle mena en sa maison toutes les veuves et les orphelins qui étoient dans la troupe, lesquels elle nourrit l'espace de douze jours entiers; elle en fit de même à tous les survenans; et tous ensemble célébroient la fête du retour de leur saint pasteur.

Cependant le jour du dimanche s'approchoit, qui étoit le jour auquel Notre-Seigneur vouloit appeler à lui son serviteur. Il alla ce même jour à l'église, célébra la sainte messe, et donna la sacrée communion aux fidèles. Au même temps un des magistrats, accompagné de plusieurs soldats, y étant entré avec beaucoup de violence, commanda à l'un de ceux qui le suivoient de trancher la tête à Clément; de sorte que durant son sacrifice il fut lui-même offert à Dieu

en sacrifice. Ceux qui étoient présens, se retirèrent avec beaucoup de larmes; il n'y en eut que deux seulement qui étoient les ministres assistans au sacrifice, l'un desquels se nommoit Christophe, et l'autre Chariton, lesquels, comme le Saint avoit prophétisé peu de jours auparavant, furent sacrifiés avec lui auprès de cette sainte table.

Mais sa fidèle mère sainte Sophie enfermant ce saint corps dans un endroit de sa maison fort assuré, exempte de tous les soins et de toutes les craintes qui l'avoient agitée pendant si long-temps, après avoir fait allumer un grand nombre de cierges, enveloppa ce sacré corps dans un drap fort blanc, et l'ensevelit dans la même église où elle avoit déposé le saint corps de son compagnon Agathange, afin qu'il n'y eut qu'un même sépulcre pour des corps dont les âmes n'avoient qu'une même demeure dans le ciel. Auprès de Clément furent aussi ensevelis les deux diacres qui l'avoient accompagné en son martyre. La bonne et sainte dame assise auprès du sépulcre des saints, répétoit ces tendres et amoureuses paroles : Je vous ai ensevelis, mes chers enfans, en ce lieu secret et caché; mais Dieu vous découvrira et vous ornera de sa gloire, pour récompense des peines que vous avez souffertes pour son amour. Pour moi, la vieillesse m'appellera bientôt en votre sainte compagnie, et je crois qu'elle n'a été prolongée jusqu'ici que pour avoir le bonheur de recevoir vos corps et de les ensevelir. Puis elle ajoutoit avec larmes : Priez, je vous prie, mes chers enfans, le Seigneur pour moi, qui ai été votre nourrice, afin

qu'ayant été ici-bas avec vous, j'aie le bonheur d'être dans le ciel auprès de vous.

§ 6.

Si quelqu'un savoit bien philosopher sur l'histoire de ces deux glorieux martyrs, il pourroit recueillir beaucoup de fleurs d'une excellente odeur dans un si beau jardin, et tirer beaucoup de motifs d'amour et de confiance en cette bonté infinie, qui a daigné fortifier et glorifier si avantageusement ses serviteurs; il y verroit premièrement la grande bonté et l'infinie providence d'un maître très-fidèle à l'égard de ceux qui le servent; il considéreroit combien promptement Dieu vient au secours des siens au plus fort de leurs combats, et combien de faveurs, de caresses et de merveilles il fait pour eux par le ministère de ses anges, les faisant traiter, nourrir et fortifier pour entrer dans de nouveaux assauts. En quoi nous remarquerons, comme nous avons déjà dit, une glorieuse concurrence entre le maître et les serviteurs : ceux-ci souffrant pour lui, et lui, opérant des miracles en leur faveur, et faisant réussir toutes leurs demandes, confondant par ce moyen leurs adversaires, et élevant et glorifiant ses saints. Et bien que ce fût le seul maître qui agissoit en eux, et qui demeuroit victorieux par leur résistance et pour leur gloire, il vouloit néanmoins que tout le mérite des actions tournât à leur avantage; de sorte qu'il les laissoit un peu souffrir, puis il venoit aussitôt à leur secours, l'un pour leur plus

plus grand mérite, et l'autre pour les rendre plus fermes et plus courageux.

Le lecteur attentif verroit la beauté et l'ordre admirable de la providence divine, qui se servoit de la malice des méchans pour l'avancement de sa gloire, non-seulement à cause de celle qu'elle recevoit par la constance de ses saints, mais encore par la conversion de ceux qui embrassoient sa foi, excités à cela par la seule persécution des martyrs : tellement que les mêmes moyens par lesquels les tyrans prétendoient de diminuer le nombre des fidèles, l'augmentoient de beaucoup, comme nous avons pu remarquer dans le récit des histoires que nous venons de donner.

Il pourroit encore faire réflexion sur l'efficace du sang de Jésus-Christ et de sa rédemption, par les mérites duquel il donnoit aux martyrs ces forces surnaturelles et ce courage prodigieux qui leur faisoient supporter avec tant de constance les tourmens les plus cruels. Il y remarqueroit une espèce de concurrence entre la toute-puissance de la grâce et la toute-puissance du monde, si l'on peut user de cette comparaison, parce qu'en ce point le monde se porta aux dernières extrémités par l'assemblage de toutes ses forces et de toutes les inventions de tourmens qui pouvoient tomber, non-seulement sous l'esprit des hommes, mais dans la pensée des démons. Ce ne fut ni pour un jour ni pour un an, que ces Saints souffrirent des peines, mais durant vingt-huit ans entiers; les juges se succédant les uns aux autres, et chacun se piquant de l'emporter sur son compagnon par un plus grand

effet de cruauté; et néanmoins nonobstant tous leurs efforts le champ demeura à la grâce, et toute la puissance du monde fut vaincue, déshonorée, moquée et abattue.

Il verroit encore en ceci combien dangereusement se trompent ceux qui s'excusent d'observer la loi de Dieu lorsqu'ils disent qu'elle est trop difficile et trop pénible, ne considérant pas la force et la vertu de la grâce qui paroît si manifestement dans les martyrs, et que Dieu sera toujours prêt à donner à celui qui voudra faire ce qui est en son pouvoir, sans que cette grâce manque jamais à personne. Il verroit combien seront inexcusables ces gens-là au jour du dernier jugement, lorsque Dieu leur fera voir cette armée innombrable de martyrs, avec les marques glorieuses de leurs souffrances; alors il dira aux méchans : Tous ceux que vous voyez ici ont acquis le royaume des cieux par ces tourmens, et vous n'avez pas voulu seulement l'acquérir par l'observation des dix commandemens. Par ce grand exemple, les fidèles seront encore mieux confirmés dans la foi; car sans parler des autres martyrs, se trouvera-t-il un homme assez insensible pour ne pas voir qu'une force comme celle de ce glorieux saint Clément et de son compagnon, ne se pouvoit trouver dans un corps, ni dans un cœur humain, s'il n'eût été très-puissamment secouru et assisté par la force et par la vertu du bras de Dieu même? Puis donc que c'étoit ce Seigneur qui fortifioit les martyrs en la confession de cette foi, il s'ensuit qu'elle étoit la vraie foi, parce que Dieu ne donneroit

jamais son secours pour une chose fausse, et qu'il ne sauroit être ni fauteur ni témoin d'un mensonge ; mais de plus il admireroit en ceci la grande force de la charité et de l'amour pour Jésus-Christ, s'il venoit à considérer par quelles paroles et par combien d'instantes prières la sainte mère de ce bienheureux fils et fils unique, lui demandoit qu'il pût mourir pour Jésus Christ, et combien de joie ressentit la seconde mère Sophie, lorsqu'elle vit mort et en pièces entre ses bras ce fils qu'elle aimoit si chèrement ; car ce fut pour cela qu'elle invita tous les fidèles à venir se réjouir en sa maison afin de célébrer cette fête ; de sorte que bien loin de prendre le deuil pour la mort d'un fils si tendrement aimé, elle prit au contraire contre l'usage et la bienséance presque de son âge, une robe blanche en signe d'allégresse. Où sont ici les lois de la nature ? où est la véhémence de l'amour maternel pour un tel fils ? On verra encore en ceci combien grand est le mérite de souffrir des tourmens pour la gloire de Jésus-Christ, puisque ces saintes mères préféroient cet honneur à la vie et à l'amour de leurs enfans. Le sage et pieux lecteur voyant cette histoire, pourra recueillir tous ces fruits et pluiseurs autres encore, et rougira sans doute de honte des délicatesses dont il flatte son corps, comme au contraire il se consolera dans ses peines et s'efforcera de souffrir quelque chose pour ce Seigneur, pour l'amour duquel les martyrs ont tant enduré. Enfin il verra combien le péché mortel est un grand mal, puisque pour n'en commettre pas un seul, quoique ce ne fût que pour un bien petit espace de temps, les

martyrs souffroient de si cruels tourmens, bien qu'ils sussent que la crainte des tourmens le leur ayant fait commettre, ils en obtiendroient le pardon aussi facilement que le prince des apôtres l'obtint, lorsque pressé d'une crainte humaine il renia ce même maître.

CHAPITRE XXI.

D'une autre persécution que souffrit l'Eglise sous l'empire d'Antoninus Verus.

En suite de cette grande persécution de Dioclétien, j'en veux rapporter une autre qui arriva au temps d'Antoninus Verus; elle est insérée dans une épître très-dévote, écrite par les chrétiens, habitans des villes de Lyon et de Vienne en France, et contient des choses véritablement admirables. Eusèbe de Césarée l'a rapportée au cinquième livre de son Histoire Ecclésiastique en ces termes :

Lyon et Vienne sont deux villes très-célèbres du royaume de France, situées sur le fleuve du Rhône, dans lesquelles au temps de l'empereur Antoninus Verus, il arriva plusieurs choses mémorables, tant par la cruauté des persécuteurs, que par la généreuse souffrance des martyrs. Je pense que le lecteur me saura gré de lui en donner le récit, ainsi qu'il est contenu en la lettre que les habitans de ces deux villes en écrivirent aux Eglises de l'Asie et de la Phrygie, ainsi qu'il suit.

§ 1.

Les serviteurs de Jésus-Christ, habitans des villes de Lyon et de Vienne du royaume de France, à tous les frères de l'Asie et de la Phrygie, qui vivent dans leur même foi et dans l'espérance de la gloire par la rédemption de Jésus-Christ; la paix, la grâce et la gloire de Dieu le Père soient avec vous, par Jésus-Christ son Fils unique. L'excès de nos souffrances est tel, et la cruauté que les infidèles exercent sur nos martyrs est si grande, que nous-mêmes qui en sommes les spectateurs ne les pouvant comprendre, nous pouvons encore bien moins les raconter par écrit. L'ennemi nous a attaqué de toutes ses forces, espérant que par la terreur de ses épouvantables assauts, il pourroit découvrir quelque petite fausse porte pour entrer dans la citadelle de notre foi. Pour cet effet il a enseigné à ses ministres à tourmenter les serviteurs de Dieu, par l'invention de toutes les méchancetés et de toutes les cruautés qui se peuvent concevoir. Car premièrement ils nous ont chassés de nos propres maisons, ils nous ont interdit l'usage des bains communs; ensuite ils nous ont défendu de paroître en public; et enfin ils ne veulent pas permettre, que ni en public, ni en particulier, non pas même à la campagne, nous soyons parmi les autres hommes. Mais la grâce de Dieu ne nous a pas abandonnés pour cela, au contraire, elle a tellement fortifié les plus foibles d'entre nous, que nous nous sommes moqués de leur puissance. Elle nous a suscité des héros plus forts et plus fermes que

des colonnes, et dont l'exemple nous sert de bouclier. Ces généreux soldats de Jésus-Christ ne se contentent pas de supporter avec une patience admirable les rudes assauts que l'ennemi leur livre; mais ils vont au-devant de lui de leur propre mouvement et s'offrent gaîment aux tourmens et aux injures, jusqu'à faire honte aux bourreaux lassés de les tourmenter, s'imaginant que leur lâcheté les empêche d'arriver au royaume de Jésus-Christ, tant ils sont enflammés du désir d'y arriver. Ils prêchent par leurs œuvres et par la vertu de leurs souffrances, ce que l'Apôtre a écrit : Que toutes les souffrances de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire dont nous jouirons en l'autre. O combien leur constance est admirable, quand un peuple furieux fait entendre autour d'eux les cris de mort ! On diroit que tous les opprobres, toutes les injures dont on les accable sont pour eux des louanges honorables, et ils se réjouissent lorsqu'ils sont menacés de la prison, des verges et des autres tourmens que la cruauté populaire peut inventer. Vous saurez donc, nos très-chers frères, qu'un jour plusieurs de nos frères furent pris par ordre du gouverneur et des magistrats de la ville, et ils furent conduits avec grand tumulte devant le juge, qui ne faisoit que d'arriver de la campagne. Il les traita avec tant d'inhumanité, qu'il n'y a personne qui puisse raconter les diverses peines que sa barbarie leur fit souffrir. Un de nos saints martyrs a été Vectius Epagatus, qui gardoit une très-parfaite charité envers Dieu et les hommes ; toute sa vie et sa jeunesse même avoit été si bien ré-

glée et tellement approuvée et estimée, qu'il étoit préféré à plusieurs graves vieillards, parce que dans sa conversation il n'y avoit aucun sujet de plainte, et que personne ne recevoit aucune oppression de sa part; au contraire, il observoit avec rigueur et exactitude les commandemens et les justices du Seigneur, se trouvant toujours prêt à servir avec joie tous les serviteurs de Dieu. Celui-ci rempli d'un saint zèle et d'une ferveur d'esprit incroyable, voyant combien de cruels tourmens on faisoit souffrir à nos saints, et combien de nouvelles peines on inventoit chaque jour pour déchirer les entrailles des hommes contre toute sorte de justice et de raison, ne pouvant plus supporter une si haute injustice, demanda d'être entendu pour la défense de nos excellens citoyens, et pour répondre à tous ceux qui voudroient nous convaincre de quelque sorte de crime. Mais le juge redoutant l'influence de sa réputation et de son éloquence, ne lui permit pas de parler; et il se contenta de lui demander s'il étoit aussi chrétien. Epagatus ayant répondu généreusement et à haute voix qu'il l'étoit, fut mis aussitôt avec les autres prisonniers. Avant celui-ci le saint prêtre Zacharie, animé d'une parfaite charité, et suivant l'exemple du bon pasteur qui donne son âme pour le salut de ses brebis, avoit souffert le martyre pour la défense de la liberté des fidèles; de sorte que l'un et l'autre suivent maintenant l'agneau en quelque part qu'il aille, dans le royaume des cieux.

Toute l'armée fidèle prenant courage sous de si bons capitaines, s'est résolue de perdre plutôt la vie,

que de faire la moindre brèche à l'incorruptibilité de sa foi. Il est vrai que quelques lâches, qui n'ont été néanmoins qu'au nombre de dix, se trouvant trop foibles pour supporter la pesanteur des tourmens, nous ont causé par leur chute beaucoup de pleurs et de tristesse, et ont ébranlé les cœurs de plusieurs autres que la vertu des premiers avoit animés; c'est ce qui a fait que nous commencions à craindre, non pas les douleurs, mais la fin douteuse et incertaine de quelques-uns, étant beaucoup plus sensiblement touchés des chutes des nôtres que de toutes les plaies que nous pouvions recevoir de nos ennemis. Dans ce malheur il nous est arrivé cette consolation, d'avoir fait chaque jour de nouvelles acquisitions, qui nous ont récompensés de la perte de ceux qui s'étoient laissé vaincre; de sorte que dans nos deux villes, tous les plus remarquables et les plus estimés pour leur vertu, ceux par la sagesse desquels les églises étoient gouvernées, ont été mis dans les prisons. Il est arrivé que entre ces prisonniers on a aussi arrêté quelques serviteurs des nôtres, parce qu'il étoit commandé en général qu'on fît recherche de tous les chrétiens et qu'on les arrêtât; et ceux-ci touchés de la crainte des tourmens qu'ils voyoient exercer sur leurs maîtres, et pressés par les bourreaux, à qui par un conseil diabolique, il avoit été recommandé de les séduire s'ils pouvoient, ont témoigné faussement contre les nôtres, et ont soutenu qu'ils étoient coupables de crimes abominables, disant que nous faisions mourir les petits enfans, que nous les mangions et que nous commettions des im-

puretés qu'il n'est permis ni de dire, ni de penser, et qu'il n'est pas croyable que jamais les hommes aient commis. Cela ayant été rapporté au peuple, il a conçu une telle horreur et une telle aversion contre nous, que tous nous maudissoient, jusqu'à ceux mêmes qui eussent désiré que nous eussions été traités avec moins de rigueur; tellement que tous d'une voix ont commencé à crier contre les chrétiens. C'est alors que nous avons bien compris la vérité et l'effet des paroles que le Sauveur avoit dites : Il viendra un jour que quiconque vous tuera pensera avoir fait une chose agréable au Seigneur. Depuis ce temps-là la cruauté des tourmens qu'on a fait souffrir aux saints martyrs, surpasse tout ce qui s'en peut dire; le diable s'efforçant par la violence de la douleur, d'arracher de quelqu'un des nôtres l'aveu des crimes dont nous étions diffamés. Pour en venir à bout, tous nos ennemis se sont joints avec une égale furie; l'animosité du peuple, du juge, des officiers et des gens de guerre s'est principalement portée sur le saint diacre de Vienne, sur Maturus nouvellement baptisé, mais des mieux confirmés en la foi, sur Attalus, citoyen de Pergame, qui a été la colonne et le soutien de notre Eglise, et sur Blandine, en la personne de laquelle Dieu a fait voir que les choses dont les hommes font souvent moins d'état, sont celles qu'il estime davantage, et qu'une ardente charité donne aux plus foibles la force et le courage. En effet, nous appréhendions tous que Blandine ne succombât, parce qu'elle n'étoit qu'esclave et de fort basse condition, et sa maîtresse même, qui étoit

du nombre des martyrs, étoit dans une perpétuelle crainte qu'un cœur de si basse naissance ne se laissât vaincre aux douleurs, et que la foiblesse de son corps ne fût abattue par les premières attaques. Il en est arrivé tout autrement, et les forces des bourreaux que le juge envoyoit les uns après les autres ont été plutôt abattues que le courage de cette sainte femme; de sorte que s'étant employés depuis l'entrée du jour jusqu'à celle de la nuit à la tourmenter, ils ont été à la fin contraints de se rendre, voyant qu'il ne restoit plus de chairs sur son corps où elle pût recevoir de nouvelles blessures. Mais en cet état, à ce que nous a depuis avoué cette bienheureuse femme, toutes les fois qu'elle prononçoit les paroles de sa confession, disant je suis chrétienne, autant de fois son saint corps recouvroit ses forces perdues, et ses douleurs cessant par sa confession, elle retournoit de nouveau au combat. C'est pourquoi connoissant la vertu de ces paroles, *je suis chrétienne*, elle les prononçoit plus souvent et de meilleur cœur, disant : Oui, je suis chrétienne, et nous ne faisons aucun des maux dont vous nous accusez. Le bon diacre nommé Sanctus, endura aussi des tourmens plus grands que nous ne saurions exprimer, et que la nature humaine ne peut souffrir, et toutefois ce généreux homme tout rempli de Dieu, fit si peu de cas des plus cruels supplices, que lorsqu'on lui demanda de quelle ville, de quelle province et de quelle famille il étoit, jamais il n'en voulut rien déclarer, non pas même dire son nom; seulement à chacune des questions qu'on lui faisoit sur tous ces

chefs, il répondoit, *je suis chrétien ;* tel est mon nom, telle est ma famille et ma patrie, et je ne suis rien autre chose que chrétien. De sorte que la fermeté de son courage étoit le tourment de ses propres bourreaux, qui étoient furieux de ce qu'avec tant de tortures ils ne pouvoient lui arracher la déclaration de son nom ; néanmoins ils lui mettoient des plaques de fer et de cuivre toutes brûlantes sur les parties les plus délicates et les plus sensibles du corps; ils renouveloient souvent ce tourment, tellement que ses chairs étoient toutes consumées par l'ardeur du feu ; mais pour son cœur il demeuroit toujours entier, constant et intrépide, tempérant les flammes du feu par le secours de l'eau céleste qu'il puisoit dans cette source éternelle de la vie, sortie du sacré côté de notre Sauveur; ce n'étoient donc plus des plaies qu'on voyoit sur son corps, on pouvoit plutôt dire que son corps n'étoit plus qu'une plaie, et la figure en étoit tellement effacée, qu'il étoit impossible de le reconnoître : on pouvoit remarquer seulement en lui Jésus-Christ, par la glorieuse confession qu'il faisoit de son saint nom, et par la patience qui le faisoit triompher de tout le pouvoir de ses ennemis. Tous ses compagnons étoient fortifiés par son exemple, et il faisoit voir en sa personne qu'il n'y a rien de terrible pour ceux qui aiment Dieu, et qu'il n'y a point de douleur lorsqu'on la souffre pour le désir du paradis. Néanmoins les malheureux ministres d'iniquité n'étoient touchés d'aucun respect pour la vertu de ce grand Saint ; au contraire, quelques jours après, persuadés qu'en retouchant ses plaies si

profondes et si récentes, il éprouveroit des tourmens plus cruels, ils résolurent de le tourmenter de nouveau, ne doutant point ou qu'il ne consentît à leur infidélité, ou qu'expirant dans les tourmens, sa fermeté même n'abattît le cœur à tous les autres. Mais il arriva tout le contraire; car par les seconds tourmens son corps reprit sa santé et sa beauté accoutumée; et ce que la première cruauté avoit diminué des forces de ses membres, lui fut rendu par la seconde; tellement que les tourmens réitérés ne lui causèrent pas de nouvelles douleurs, mais lui servirent de remède.

Après ceci, ils remirent Blandine, de qui nous avons déjà parlé, pour la seconde fois dans les tourmens; on la croyoit déjà demi-morte, et il sembloit qu'elle eût un pied dans le tombeau. Néanmoins dès qu'elle se sentit touchée des premiers coups, comme s'ils l'eussent tirée d'un profond sommeil, elle éleva son cœur à l'espérance de la félicité éternelle qui lui étoit préparée; de sorte qu'ainsi qu'un orateur qui d'un lieu éminent harangue le peuple, elle commença à dire avec une autorité et une assurance admirable: Combien êtes-vous trompés, vous qui vous laissez persuader que ceux-là mangent des chairs humaines, qui sont si tempérans et si solides qu'ils s'abstiennent même des animaux qui en mangent? Et ayant parlé quelque temps de cette même force, elle fut derechef enfermée avec les autres prisonniers.

§ 2.

Après que l'ennemi eut inutilement décoché toutes ses flèches, et ne pouvant plus inventer de tourmens capables de surmonter la constance des martyrs, il s'avisa de nouveaux artifices pour abattre leur générosité; il les laissa donc languir dans la pouriture d'une très-étroite prison, afin qu'ils y expirassent par la douleur de leurs plaies. Aussi arriva-t-il que plusieurs fidèles dans cette affliction rendirent leurs âmes au Seigneur, qui daigna accepter leur fin glorieuse. Néanmoins dans un si grand besoin l'assistance de la grâce ne nous manqua pas; parce que plusieurs autres, quoiqu'ils n'eussent pas moins souffert, ne laissèrent pas de recouvrer leur santé dans un lieu si contraire. Ce ne fut pas inutilement que leurs cœurs et leurs corps reçurent cette nouvelle vigueur, puisqu'elle leur donna le moyen de porter les autres à la persévérance. Ce qui leur faisoit plus de peine, et leur causoit plus de déplaisir, étoit le mauvais état de ceux qui n'avoient été tourmentés que le jour précédent; parce que la douleur de leurs plaies n'étoit pas encore seulement adoucie, et ils mouroient autant par la puanteur de la prison, que par l'obscurité du lieu dans lequel ils étoient resserrés. Entre ceux-ci fut le bienheureux Pothin, évêque de Lyon, dont la glorieuse passion mérite bien d'être racontée. Il étoit arrivé à l'âge de quatre-vingt-dix ans, privé des forces du corps, comme il est fort ordinaire dans une si grande vieillesse, et presque mort pour toutes les choses du monde, vivant

seulement pour l'amour du martyre. Pour le mener devant le juge, il fallut, je ne dis pas le conduire, mais le porter sur les épaules, étant également affoibli par son grand âge et par ses infirmités; de sorte qu'il sembloit que son âme ne lui fût restée que pour le faire triompher plus glorieusement dans son misérable corps. Ce vénérable vieillard ayant été exposé devant le peuple, tous se prirent à dire d'une commune voix : Ceci est le Christ même. Le juge lui ayant demandé quel étoit le Dieu des chrétiens, il lui répondit : Vous l'auriez déjà appris si vous en étiez digne. Alors tous les assistans s'enflammèrent de rage, et ceux qui étoient les plus proches, se ruèrent sur lui à coups de poing et à coups de pied, sans aucun respect ni de sa dignité, ni de son âge; et ceux qui étoient plus éloignés lui jetoient tout ce qui leur venoit à la main; tellement que celui-là se tenoit coupable, qui n'avoit point en quelque manière offensé le saint vieillard; tous ayant cette opinion que c'étoit le seul moyen de tirer vengeance de l'injure faite à leurs dieux; de sorte qu'ayant été jeté en prison tout meurtri de coups, et déjà demi-mort, il rendit bientôt à Dieu son esprit glorieux.

Dans la plus grande violence de notre affliction la main favorable du Seigneur répandit sur nous de très-grandes grâces, et cela par la seule libéralité divine et par un signalé effet de sa sagesse, qui voulut relever ses fidèles dans leur plus grand abattement. Les persécuteurs ayant exercé contre nous des cruautés qui n'en ont point eu de semblables dans la mémoire de tous les siècles passés, ne se contentèrent pas de nous

jeter dans les prisons ; ils y mirent aussi tous ceux qui par la violence des tourmens , ou par la force des premières questions, avoient renié la foi. Et afin que leurs peines fussent sans consolation , ils n'étoient plus punis commes chrétiens, mais comme meurtriers d'hommes , et comme sorciers. C'est pourquoi ces malheureux ressentoient doublement leurs peines, parce que l'espoir du soulagement par la gloire de la confession adoucissoit les douleurs des fidèles , et la charité de Jésus-Christ, avec la grâce du Saint-Esprit, les réjouissoit dans leur affliction ; au lieu que ceux-ci étoient bien plus cruellement tourmentés par les remords de leurs propres consciences, que par leurs chaînes et par la puanteur des prisons ; de sorte qu'il étoit fort facile de distinguer par le geste et par les yeux les fidèles d'avec les autres. Les saints alloient se présenter ou à l'audience ou aux tourmens avec joie , et dans leur visage il paroissoit je ne sais quoi de divin ; leurs propres chaînes leur servoient d'ornement, et au lieu de l'infection de la prison ils répandoient autour d'eux l'odeur céleste de Jésus-Christ. Les autres au contraire sortoient tristes , baissant la tête , leurs regards étoient sinistres et leurs maintiens si embarrassés qu'ils servoient de risée aux infidèles mêmes , comme des gens sans foi et des lâches , qui après s'être montrés infidèles, ne laissoient pas d'être punis; car après avoir perdu le titre de chrétiens , on leur faisoit souffrir la peine d'homicides et d'adultères , ce que les autres voyant , ils prenoient plus de courage ; de sorte que dès qu'ils étoient présentés, sans hésiter ils déclaroient

qu'ils étoient chrétiens. Peu de jours après notre Sauveur Jésus-Christ les envoya les uns après les autres à son Père éternel, couronnés de guirlandes de diverses fleurs, selon les diverses peines de leurs martyres, afin qu'ils reçussent des mains de leur souverain maître, comme des soldats de grande valeur, les marques et la récompense de leurs triomphes. Car Maturus, Sanctus, Attalus et Blandine furent exposés au milieu de l'amphithéâtre un jour de fête extraordinaire, et les bourreaux pressés par les clameurs d'une populace effrénée, firent de nouveaux efforts pour vaincre la patience de Maturus et de Sanctus, et pour leur ravir la couronne qu'ils étoient près de recevoir; mais leurs cœurs reprenoient d'autant plus de vigueur, qu'ils se sentoient plus proches d'obtenir la palme de leur victoire; ils pensoient déjà la tenir dans leurs mains et la porter haute et levée parmi les anges et les âmes bienheureuses. Tous ces divers tourmens étant finis, et les fêtes achevées, comme ils persévéroient toujours sans relâche dans leur premier sentiment, ils furent assis sur des siéges de fer brûlant, où leurs chairs furent encore déchirées à coups de verges, et consumées par le feu, jusqu'à ce qu'enfin leur tête tombant sous le glaive, leurs âmes invincibles s'envolèrent vers Dieu.

Après cela ils attachèrent Blandine à un tronc de bois, où elle fut étendue en forme de croix, exposée aux bêtes féroces. Se voyant liée à ce bois, elle faisoit d'un visage serein et joyeux son oraison à Dieu, afin qu'il lui plût de lui donner et à ses compagnons

la

la force et la persévérance. L'efficacité de son oraison étoit doublée par l'exemple de son grand courage, et elle sentoit ses propres forces s'augmenter en pensant que ceux qui seront imitateurs des passions de Jésus-Christ, seront couronnés avec lui. Et comme il n'y avoit point de bêtes qui osassent toucher à son corps, ils la remirent une autre fois en prison, comme une personne réservée pour de plus grands combats, et pour fortifier les cœurs de ses frères, qui prenoient courage en voyant qu'une personne d'un sexe foible, et dont les forces étoient déjà abattues, souffroit tant de sortes de tourmens, et demeuroit toujours victorieuse. Pour Attalus, il fut incontinent demandé par les cris du peuple. Il étoit véritablement noble d'extraction, mais sa plus grande noblesse étoit sa bonne vie, et sa constance en la foi de Jésus-Christ. Etant mené dans l'assemblée du peuple, avec un écriteau qui contenoit, *Attale chrétien*, toute cette furieuse populace commença à crier contre lui. Mais le président ayant su qu'il étoit citoyen romain, le renvoya à César, commandant qu'il fût mis cependant en prison sous une bonne garde, jusqu'à ce qu'on eût reçu les ordres de l'empereur, pour savoir ce qu'on devoit faire de lui et des autres chrétiens.

Suite de l'histoire contenue en la même Epître.

§ 3.

Cependant les saints martyrs détenus en prison, ne laissoient pas passer inutilement le temps; mais poussés

par une grande ferveur de cœur, et animés par une foi très-vive, ils encourageoient ceux qui sembloient être les plus foibles; de sorte qu'avant que d'être menés à l'échafaud, ils ramenoient à Dieu plusieurs de leurs frères qui avoient chancelé dans la foi, ou qui l'avoient renié, et l'Eglise mère des uns et des autres voyoit avec une joie inexprimable, la résurrection de ses enfans qu'elle avoit été forcée de rejeter de son sein, et en qui se vérifioient ces paroles si consolantes : Dieu ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. Bientôt les ordres de César arrivèrent, portant que les opiniâtres fussent châtiés, et que ceux qui auroient renié fussent mis en liberté. Aussitôt à un jour assigné, auquel il se tient un marché fameux dans notre ville, le juge dans une fort grande assemblée de peuple fit dresser son tribunal, et fit amener tous les prisonniers. Ce ne fut pas seulement pour exercer sur eux sa cruauté, mais aussi pour tirer une fausse gloire, et faire vanité devant les assistans, de ce spectacle. On vit donc revenir pour la seconde fois les croix, les fouets, les tourmens; et la sentence définitive fut prononcée, que ceux qui auroient la qualité de citoyens romains fussent décapités, et les autres exposés aux bêtes; les uns et les autres se mirent aussitôt à chanter des louanges à Dieu, avec une égale générosité, se réjouissant d'approcher de la fin de leurs souffrances. Plusieurs de ceux qui avoient auparavant renié la foi, et qui n'avoient pas obtenu pour cela leur liberté, comme nous avons dit, se voyant prêts à être délivrés, préférèrent d'être atta-

chés de nouveau avec les innocens agneaux, pour être menés au sacrifice, s'éloignant du troupeau des infidèles pour rentrèr dans la bergerie de Jésus Christ. Le juge prenant connoissance de la cause de chaque prisonnier, il arriva qu'Alexandre, Phrygien de nation, médecin de profession, et personnage également pieux et sage, aimé et agréable à tous, tant à cause de la bonté de ses mœurs, que de sa prudence singulière, se trouvant en la présence du juge, et enflammé de l'amour de Dieu, et du zèle qui le brûloit pour le salut de ses frères, les exhortoit et les encourageoit par de certains signes, et par des mouvemens de main, lorsqu'on les menoit aux tourmens; ce qu'il faisoit si hardiment et si ouvertement, que les aveugles mêmes eussent pu connoître ce qu'il vouloit dire. Le peuple s'en apercevant, entra en une fureur démesurée, et surtout lorsqu'ils s'aperçurent que ceux qui avoient renié la foi revenoient à eux-mêmes. Ils se mirent donc à crier contre Alexandre, disant, que c'étoit par ses conseils que les autres se convertissoient. Le juge lui commanda aussitôt de s'approcher, et lui ayant demandé qui il étoit, il lui confessa d'une voix libre et ferme qu'il étoit chrétien. Et aussitôt sans autre forme de procès il ordonna qu'on l'exposât aux bêtes. Le jour suivant il le fit sortir de prison avec Attale, qu'il fit aussi jeter devant les bêtes, par une lâche complaisance pour le peuple qui le demandoit, et contre l'expresse défense de César. Mais aucun de ces animaux, quoique les plus farouches, ne s'approcha des saints pour leur nuire; ce qui obligea le juge à les faire battre

cruellement de verges, et après leur avoir fait souffrir plusieurs autres tourmens devant le peuple, à leur faire enfin trancher la tête. Durant toutes ses peines, Alexandre ne proféra jamais une plainte, ni une seule parole; mais depuis le commencement jusqu'à la fin, il s'entretint toujours avec Dieu, s'occupant intérieurement à chanter ses louanges, et à lui faire des prières continuelles.

Pour Attalus, on l'assit sur un siége de fer brûlant; et comme ses chairs rôties exhaloient une odeur qui saisissoit l'odorât de tous les assistans, il leur dit : Ce que vous faites maintenant peut s'appeler avec raison manger de la chair humaine, et je ne conçois pas comment vous vous informez avec tant d'inquiétude de ceux qui font en secret le crime que vous commettez en public? Pour nous, nous ne mangeons ni des chairs humaines, ni ne commettons aucun des autres maux dont vous nous accusez. Et comme on lui demandoit quel étoit le nom de son Dieu, il répondit : Ceux qui sont plusieurs en nombre, ont besoin de noms pour être connus; mais celui qui n'est qu'un, n'a pas besoin de nom particulier et déterminé.

Après ceux-ci, et le dernier jour des fêtes, Blandine fut tirée de prison avec Ponticus son fils, qui n'avoit presque pas atteint l'âge de quinze ans. Ceux-ci avoient toujours été présens aux tourmens de tous les autres, afin qu'ils fussent intimidés par l'horreur de ces spectacles. Après les avoir fait venir au milieu de l'assemblée, il leur fut enjoint de jurer par les dieux; à quoi ils répondirent : Il n'y a point de dieux par les-

quels nous puissions jurer; et par plusieurs autres paroles injurieuses, ils blasphémèrent contre ces fausses divinités. Ceci augmenta extrêmement la fureur du peuple contr'eux; tellement que sans aucune compassion, ni de l'âge tendre du fils, ni aucun respect de la vertu et de l'honneur de la mère, il les firent passer par la rigueur de tous les tourmens, les uns après les autres. Alors Ponticus prenant toujours de nouvelles forces, par les exhortations de sa mère, et persévérant jusqu'au bout en la foi du Sauveur, rendit à Dieu son âme très-pure; et la bienheureuse Blandine après tous, comme une véritable et très-noble mère de tant de fidèles, se pressoit de suivre cette belle troupe d'enfans, qu'elle avoit envoyés devant elle à la gloire du martyre, aussi assurée et aussi contente que si elle eût été près d'aller à la couche de son époux, ou si elle eût été conviée à des noces spirituelles. Tellement qu'après qu'on l'eût toute déchirée de verges, étant encore placée sur des grils ardens, elle témoignoit une extrême joie, et telle que si elle eût été à la table de son Roi. On l'exposa après cela aux bêtes, mais aucune n'osa la toucher. Après ceci on inventa encore un nouveau genre de tourment, qui fut de l'enfermer dans un filet, et de la mettre devant un taureau furieux, qu'on avoit auparavant piqué et irrité à ce dessein. Cet animal lui donna plusieurs coups, et la traîna quelque temps par toute la place; elle n'en ressentit néanmoins ni mal, ni blessure; au contraire, elle parut toujours avec un visage content et calme, un cœur ferme et confiant en Dieu, à qui elle parloit sans

cesse dans son cœur. Enfin elle fut menée sur l'échafaud pour y avoir la tête tranchée, non sans grande admiration des malheureux témoins de sa constance, lesquels avouoient tout haut qu'il ne s'étoit jamais vu de femme qui eût tant souffert.

Tout ceci ne fut pas encore capable d'assouvir la cruauté de ces furieux, dont les mœurs barbares et farouches, abreuvées du venin du vieux serpent, ne se pouvoient adoucir; au contraire, la patience des martyrs ne faisoit qu'irriter davantage leur fureur; ils avoient honte que ceux qu'ils tourmentoient avec tant de rage, eussent plus de forces pour souffrir les tourmens, que leurs bourreaux n'en avoient pour les tourmenter. Et ainsi s'accomplissoit ce passage de l'Écriture : Le méchant persévérera en sa méchanceté, et le juste persévérera en sa justice. Ils commandèrent donc par un excès de fureur inouïe, que les corps des martyrs fussent jetés aux chiens, et ils placèrent des gardes jour et nuit, afin d'empêcher que quelqu'un n'allât ramasser leurs os; de sorte que si quelque petite partie des chairs avoit échappé au feu ou à la gueule des bêtes, tout cela, avec les têtes coupées, et les corps mutilés, demeuroit sans sépulture. Il n'y avoit rien que leur inhumanité ne recherchât, pour se montrer plus cruelle contre ceux mêmes, qui ayant quitté la vie, sembloient être en sûreté sous l'asile de la mort; c'étoit pour eux un sujet de joie, et une occasion de glorifier la puissance de leurs idoles, par la vertu desquelles ils disoient qu'ils avoient pris vengeance de leurs ennemis. Que s'il y

avoit quelqu'un parmi eux un peu plus tendre et plus sensible à la compassion que les autres, il disoit : Où est leur Dieu? De quoi leur sert cette nouvelle religion, pour la défense de laquelle ils ont perdu leurs vies? Voilà quelles étoient leurs railleries, tandis que nous étions en pleurs, surtout pour n'avoir pas la liberté d'ensevelir les corps; car ni durant le silence et l'obscurité de la nuit, nous ne pouvions les enlever; ni nous n'avions le moyen de gagner les gardes par prières ni par argent, tant ils avoient pris de soin d'empêcher que nous ne pussions enlever ces tristes reliques. A la fin, après avoir laissé passer quelques jours pour nous ôter toute espérance de posséder jamais ces chers ossemens, ils les firent brûler, et les ayant réduits en cendres, les jetèrent dans le fleuve du Rhône. C'étoit par là qu'ils pensoient remporter une entière victoire sur notre Dieu, et sur ses serviteurs, en nous privant de l'espérance de la résurrection. Car, disoient-ils, ces gens croient qu'un jour ils sortiront de leurs sépulcres; c'est pourquoi étant trompés par cette vaine superstition, ils s'exposent aux tourmens et à la mort : voyons donc s'ils ressusciteront comme ils disent, et si leur Dieu sera assez puissant pour les délivrer de nos mains. Voilà ce qui se passoit en France en ce temps-là, selon le récit qui en est fait dans l'Epître de l'Eglise de Lyon; d'où nous pouvons conjecturer ce qui se faisoit dans les autres provinces.

§ 3.

Suite de la même Epître.

Il me semble qu'il n'est pas juste de passer sous silence ce que la même lettre contient sur la douceur et l'humilité de ces saints martyrs. Après avoir acquis tant de gloire, donné tant de témoignages de leur foi, dompté les bêtes farouches, éteint l'ardeur des flammes, refroidi les lames de fer brûlant, ils se ressouvenoient de l'exemple de Jésus-Christ, qui bien qu'égal à son Père par nature, n'a pas laissé de s'humilier jusqu'à prendre la forme d'un esclave. Suivant cet exemple ils s'humilioient si fort, qu'ils n'osoient pas se nommer martyrs, ni consentir qu'on leur donnât un si glorieux nom. Et si quelqu'un par écrit ou de parole les appeloit de ce nom-là, ils l'en reprenoient, disant qu'un titre si honorable n'étoit dû qu'à Jésus-Christ seul, qui a été seul témoin fidèle de la vérité, qui est le premier ressuscité d'entre les morts, et qui est en même temps le principe et l'auteur de la vie; que si ce nom glorieux pouvoit encore se donner à quelques autres, ce n'étoit qu'à ceux qui par une ferme confession avoient mérité en mourant d'être reçus dans la gloire; mais pour nous, ajoutoient-ils, chétifs et misérables, nous souhaitons de persévérer de cœur et de bouche dans la confession de notre foi. De sorte qu'ils demandoient en grâce à leurs frères, qu'ils les assistassent de leurs prières, afin qu'ils pussent mériter de porter les glorieuses marques de par-

faits martyrs. Leur humilité étoit donc telle, qu'encore qu'ils fussent de vrais martyrs, ils n'osoient pas néanmoins, par respect, s'en attribuer le titre; mais ils parloient d'une manière bien différente aux infidèles; car avec ceux-ci ils faisoient paroître une grandeur d'âme et une générosité invincibles, méprisant leurs tribunaux, et se moquant de tous leurs supplices. Tellement qu'on les voyoit également humbles parmi leurs frères, et magnanimes avec leurs persécuteurs; doux et traitables envers les leurs, autant que fiers et terribles envers leurs adversaires; sujets à Jésus-Christ, et altiers contre le diable et ses ministres; s'humiliant sous la main toute-puissante de Dieu, qui les a relevés et les console maintenant. Ils parloient favorablement de tous, sans accuser personne; ils excusoient chacun, sans condamner qui que ce fût, et ils prioient pour leurs persécuteurs en disant comme saint Etienne le premier martyr : Seigneur, ne leur imputez point ce péché. Tant de vertus ne faisoient qu'enflammer davantage la fureur des démons, pour leur faire une plus cruelle guerre; parce que l'ardente charité qui les attachoit à Jésus-Christ avoit assez de pouvoir pour obtenir qu'ils retirassent des entrailles du serpent infernal ceux qu'il avoit déjà dévorés; de sorte qu'ils se conduisoient envers eux comme des mères charitables envers leurs enfans malades, les caressant, leur témoignant de la compassion, versant pour eux des ruisseaux de larmes devant le Tout-Puissant, afin qu'il leur pardonnât. Car ils n'eussent pas été pleinement satisfaits d'arriver seuls à cet heureux

jour où ils devoient être couronnés dans la cité céleste, et leur triomphe n'auroit pas été complet, s'ils eussent laissé après eux dans la servitude une partie de leurs membres, arrachés et enlevés du camp de l'Eglise par l'ennemi.

CHAPITRE XXII.

D'une autre persécution que les fidèles souffrirent en Perse, sous le roi Sapor, dans laquelle furent enveloppés Siméon, évêque de Séleucie, Ustazades, personnage illustre, et plusieurs autres saints prêtres.

Au temps du bon empereur Constantin, Siméon, évêque de Séleucie, fut accusé faussement devant Sapor, roi des Perses, d'être ami de l'empereur romain, et de lui découvrir les secrets de son état. Ce prince ayant ajouté foi à ces accusations, se contenta au commencement d'imposer de grands tributs sur tous les chrétiens qui vivoient sous sa domination, quoiqu'il fût bien informé que la plupart avoient abandonné leurs biens, et qu'ils faisoient profession d'une pauvreté volontaire. Tellement qu'on avoit établi des receveurs très-rigoureux, afin que les fidèles pressés d'un côté par leur pauvreté, et de l'autre par la tyrannie des exacteurs, abandonnassent la religion chrétienne. La cruauté de ce prince venant depuis à s'augmenter, il employa le glaive contre les prêtres et les

ministres du Seigneur, démolit les églises, et confisqua au profit des peuples, les vases et les autres ornemens qui s'y trouvèrent; ce qui fut cruellement exécuté par les mages. Il fit après cela citer devant lui Siméon, lié de très-fortes chaînes, comme traître au roi et à la religion des Perses. Ce fut en cet état qu'il fit glorieusement paroître son courage et sa magnanimité; car le roi l'ayant fait venir en sa présence, sans autre sujet que pour le tourmenter, non-seulement il n'appréhenda point de comparoître, mais encore il ne lui voulut pas rendre les honneurs accoutumés; ce qui fit que le roi lui demanda en colère, pourquoi il ne lui rendoit pas les respects ordinaires; à quoi Siméon répondit: Jusqu'ici je n'étois pas venu comme prisonnier, pour nier ou affirmer la foi de mon Dieu, et n'y ayant encore rien à contester sur ce sujet, je rendois ce qui étoit dû au roi par les lois du monde; mais maintenant je ne dois plus le faire, afin que l'on ne croie point que le respect que je vous rendrois, soit au mépris du Roi du ciel. Comme il eut dit ceci, le roi commanda qu'il eût à adorer le soleil, lui promettant de très-grandes faveurs, s'il lui obéissoit en cela; et si au contraire il ne le faisoit pas, le menaçant de le faire mourir, lui et tous les chrétiens de son royaume. Les menaces ne l'ayant pas plus étonné que les caresses ne l'avoient amolli, mais persévérant toujours fortement dans le refus d'adorer le soleil, il le fit remettre en prison, croyant que la longueur d'une ennuyeuse captivité l'obligeroit à consentir au commandement qui lui avoit été fait. Pendant qu'on le conduisoit en pri-

son, il rencontra un vieillard assis sur la porte du palais, lequel avoit été gouverneur du prince pendant sa jeunesse, et qui étoit pour lors grand maître de sa maison; il se nommoit Ustazades. Celui-ci voyant passer Siméon par la porte, le salua avec civilité; mais Siméon lui parla fort rudement, et lui tournant le visage avec dédain, le laissa là. Il le traita de cette sorte, parce qu'Ustazades étant chrétien, il avoit consenti depuis peu, par la violence de plusieurs tourmens, à adorer le soleil. Le vieillard touché de ce traitement, dépouilla le riche vêtement qu'il portoit, pour prendre un vêtement de laine, et retourna s'asseoir à la même porte du palais, où pleurant et soupirant, il disoit : Malheureux que je suis, quel traitement doisje attendre de mon Dieu que j'ai si fort offensé, puisque Siméon qui étoit le plus intime de mes amis, m'a tellement méprisé, et m'a si rudement tourné son visage ? Sapor ayant ouï ceci, le fit appeler, pour lui demander le sujet de ses pleurs, et pour savoir s'il lui étoit survenu quelque disgrâce. Ustazades lui répondit hardiment et librement : Il ne m'est rien survenu, ô grand roi, de fâcheux, ni à moi, ni à ma famille; mais plût à Dieu qu'au lieu de ce qui m'est arrivé, toutes sortes de malheurs fussent tombés sur moi, et toutes les adversités qui peuvent affliger les hommes. Je pleure donc parce que je vis, au lieu que je devrois être mort il y a long-temps. Je vois le soleil, que j'ai adoré contre mon intention pour vous obéir, et pour cela je mérite doublement la mort. Premièrement, parce que je vous ai trompé, quoique vous soyez mon

roi ; et puis, parce que j'ai été lâche, infidèle et traître à mon Dieu et à mon Sauveur Jésus-Christ, qui seul doit être adoré dans les corps et dans les âmes. Comme il eut ainsi parlé, il jura par le Créateur du ciel et de la terre, que désormais il ne changeroit plus de sentiment. Sapor étonné de la constance de cet homme, devint encore plus cruel qu'auparavant contre les chrétiens, croyant que cette force et ce courage ne leur pouvoit être inspiré que par des enchantemens ; pardonnant donc pour cette fois au bon vieillard, il tâchoit tantôt par flatteries, et tantôt par menaces, de le ramener à ce qu'il désiroit ; mais comme il ne put rien avancer, Ustazades déclarant tout haut qu'il ne seroit jamais si perdu de sens, que d'abandonner le Créateur de toutes choses, pour adorer une de ses créatures ; le roi extrêmement irrité, commanda qu'on lui allât trancher la tête. Etant attaché au poteau, il pria le bourreau de différer un peu son exécution, jusqu'à ce qu'il pût envoyer dire au roi quelque chose d'important à son service. Ce peu de temps lui ayant été donné, il appela un de ses plus fidèles serviteurs, à qui il dit : Je vous ordonne de dire au roi ces paroles de ma part : Sire, pour comble de toutes les faveurs que j'ai reçues jusqu'ici en votre maison, et que je puis avoir méritées par la fidélité des services que j'ai rendus à votre père et à vous (de quoi je ne veux point d'autres témoins que vous-même) ; par les autres services que j'ai aussi rendus à votre état et à votre maison par le passé, je ne vous demande qu'une seule grâce, qui est, afin que ceux qui ne savent pas la

cause de ma mort, ne croient point que je suis condamné comme traître, ou comme ennemi de mon roi, ou comme l'ayant desservi. Qu'il vous plaise de faire connoître la cause de ma condamnation, et qu'il soit proclamé publiquement, qu'Ustazades n'est puni pour ucaun crime de trahison, ou d'infidélité à son prince; mais pour avoir confessé qu'il étoit chrétien, et qu'il n'a pas voulu obéir au commandement du roi d'adorer le soleil, et de nier le vrai Dieu. Le messager rapporta au roi ces mêmes paroles, et le roi commanda qu'elles fussent ainsi publiées. Sa pensée fut, qu'il pourroit par ce moyen retirer plusieurs de ses sujets du Christianisme, chacun d'eux devant tenir pour certain qu'il ne pardonneroit plus à personne, puisqu'il faisoit trancher la tête à son gouverneur, l'un des plus anciens et des plus affectionnés serviteurs de sa maison et de sa personne. Ustazades prit grand soin aussi que le crieur public expliquât bien hautement et expressément la cause de sa mort; parce qu'ayant adoré le soleil par la crainte de la mort, et ce mauvais exemple ayant intimidé plusieurs chrétiens, il voulut remédier au scandale qu'il leur avoit causé; afin que les mêmes chrétiens entendant publier qu'il mouroit pour la foi, ils se confirmassent par ce moyen en leur croyance, et reprissent un nouveau courage. Voilà comment le vertueux et constant Ustazades finit son glorieux martyre.

CHAPITRE XXIII.

Histoire du martyre de Siméon et de plusieurs autres, jusqu'au nombre d'environ seize mille, qui moururent sous le règne de Sapor, par les malicieuses accusations des mages.

Siméon ayant appris dans sa prison ce qui s'étoit passé en la personne d'Ustazades, en chanta sur-le-champ des hymnes et des louanges à Dieu. Le jour suivant, qui étoit le vendredi de la Semaine-Sainte, jour auquel on célèbre la sacrée mémoire de la Passion de notre Sauveur, le roi résolut de faire mourir Siméon. Il fut donc tiré de prison et mené au palais, mais il parla toujours hardiment de la foi, sans vouloir jamais adorer ni le soleil ni le roi. Dans le même jour il y en eut cent autres, contre lesquels fut prononcé l'arrêt de mort conjointement avec lui : ils furent les premiers martyrisés, et Siméon resta le dernier, afin qu'il fût plus affligé par le triste spectacle de la mort de ses frères. Parmi ce nombre, il y avoit des prêtres, des évêques et des clercs constitués dans des ordres inférieurs. Comme ils furent tous menés sur l'échafaud, le principal des mages y vint, pour leur demander s'ils vouloient vivre en adorant le roi et le soleil; et comme il n'y en eut aucun qui fît choix de la vie sous cette condition, les bourreaux commencèrent à employer leurs épées contre les têtes des saints.

Siméon les fortifioit tous, s'approchant de chacun en particulier, pour leur remettre en mémoire la foi et la certitude de la résurrection, et leur enseigner par le témoignage de l'Ecriture, qu'une mort pour un si bon sujet étoit une véritable vie, et qu'au contraire, de renier Jésus-Christ, c'étoit une véritable mort; qu'ils se résolussent donc à souffrir la mort avec patience, puisqu'après tout ils ne pouvoient éviter que pour un peu de temps la mort de la chair, sans même que la cruauté d'autrui s'en mêlât, parce que c'étoit la fin universelle de tous ceux qui avoient eu la vie, et que personne ne pouvoit l'éviter : qu'après ce passage tous ne parviendroient pas à la vie éternelle, mais que tous rendroient un compte fort exact des jours qu'ils auroient vécu, et des œuvres qu'ils auroient faites en ce monde, et qu'ils seroient récompensés ou punis selon le bien ou le mal qu'ils auroient fait; qu'entre tous les services qu'on peut rendre à Dieu, il n'y en avoit point de plus grand que de mourir volontairement pour sa gloire : c'étoit par de semblables discours que ce brave capitaine encourageoit ses soldats; et ainsi chacun d'eux mouroit bien instruit de ce qu'il devoit faire, lorsque l'heure de l'assaut étoit arrivé. Après que le glaive eut immolé tous ces cent martyrs, il vint enfin fondre sur Siméon. Abacala et Ananias étoient deux honorables vieillards qui avoient été pris, et avoient souffert la prison en la compagnie de Siméon; et comme ils avoient été compagnons de ses peines en la conduite de son Eglise, ils

ne

ne voulurent pas se séparer de lui à l'approche de sa mort.

Entre les autres qui étoient spectateurs des tourmens qu'on faisoit souffrir aux martyrs, Pusicius, l'un des principaux officiers du roi, s'y rencontra : comme il vit qu'Ananias trembloit lorsqu'on le lioit pour lui trancher la tête, il lui dit tout haut : O bon vieillard, fermez un peu les yeux et prenez courage, car bientôt vous verrez la face de Jésus-Christ. A peine eut-il achevé ces mots, qu'il fut violemment enlevé et mené devant le roi, où il fut accusé d'être chrétien, et d'avoir impudemment parlé en faveur des martyrs. Le roi commanda aussitôt qu'il fût tué avec une cruauté étrange, et par des tourmens qui jusqu'alors n'avoient point été ni vus ni ouïs; car il lui fit fendre la tête, et tirer la langue par là.

Cela fait, d'autres accusateurs vinrent dénoncer que sa fille étoit vierge, religieuse et chrétienne, et aussitôt on lui fit souffrir le martyre. Mais comment pourrai-je raconter le nombre des autres martyrs qui souffrirent? car les mages en faisoient une recherche très-exacte par toutes les villes, bourgs et villages; et d'autres s'offroient volontairement, de peur que leur silence ne fît croire qu'ils avoient renié la foi : de cette sorte tous étant généralement massacrés, sans qu'il y eût de pardon pour personne, plusieurs domestiques du roi furent martyrisés, dont l'un fut Azanis, qui étoit son principal et plus cher favori. Le roi s'affligea bien fort de cette mort, et enfin il se relâcha des rigueurs de la sentence qu'il avoit donnée contre

les chrétiens, se contentant de faire mourir seulement les prêtres et les docteurs de la loi de Jésus-Christ. Aussitôt les mages et les pontifes des temples parcoururent tout le royaume, pour faire une exacte recherche des docteurs des chrétiens et des prélats des Eglises. Ils en rencontrèrent beaucoup, et principalement dans le pays des Adiabènes, où il y avoit un fort grand nombre de fidèles : entr'autres ils y rencontrèrent Acepséma, évêque, et un grand nombre de ses clercs; mais ils se contentèrent d'amener l'évêque seul, et dépouillèrent les autres de toutes leurs facultés. Jacques, prêtre de Pont, voulut suivre Acepséma, et il pria les ministres du roi de l'amener lié avec lui, ce qu'ils lui accordèrent. Tandis qu'il fut en la compagnie de ce saint vieillard, il le servoit de tout ce qui lui étoit possible, il pansoit ses plaies, et le consoloit de tout son pouvoir en toutes ses peines, jusqu'à ce que les mages se mirent à le tourmenter cruellement lui-même, pour le contraindre d'adorer le soleil; mais ayant vu sa résistance, ils le remirent en prison. A quelques jours de là, celui qui étoit le principal des mages, vint demander au roi ce qu'il feroit des prêtres et des diacres qu'il tenoit prisonniers, dont le nombre étoit fort grand : il lui fut répondu, que s'ils ne vouloient adorer le soleil, il en fît ce qu'il voudroit. Il le fit aussitôt savoir aux prisonniers, qui répondirent doucement, qu'ils ne feroient jamais à Dieu une si grande trahison, que d'adorer la créature au lieu du souverain Créateur. Sur cela ils furent ous battus de verges, et les uns si cruellement, qu'ils

expirèrent sous les coups. Un de ceux-ci fut Acepséma même, dont le corps fut secrètement trouvé et caché par quelques Arméniens, qui se rencontrèrent alors en Perse, lesquels l'ensevelirent; les autres vécurent encore après les coups, quoique ce fût contre les forces ordinaires de la nature, et ceux-ci furent ramenés en prison : de ce nombre fut Aïthalas, auquel ils tordirent tellement les bras, qu'il sembloit que ses mains fussent mortes; de sorte qu'il falloit que les autres lui missent le manger à la bouche.

En ce même temps souffrirent aussi Marca et Béjor, évêques, avec deux cent cinquante clercs, qui furent faits prisonniers avec eux. Mélisius eut une même fin : il avoit premièrement porté les armes dans les armées de Perse, et s'étant depuis converti à Jésus-Christ, il avoit suivi la vie apostolique. Il fut ensuite ordonné évêque d'une ville de Perse, où il souffrit plusieurs injures et fatigues, et fut souvent fouetté et déchiré de griffes de fer. A la fin voyant qu'il ne pouvoit rien avancer avec aucun des habitans pour leur conversion à la religion chrétienne, affligé extrêmement de la dureté de leurs cœurs, il donna sa malédiction à la ville et la quitta, emportant avec soi seulement un sac, et le livre des Evangiles. Il s'en alla premièrement visiter la sainte maison de Jérusalem, et depuis les moines d'Egypte, avec lesquels il conversa fort saintement, selon les témoignages qu'en rendent les Syriens qui ont écrit sa vie. Quelque temps après, afin que la malédiction qu'il avoit donnée s'exécutât, Dieu permit que les principaux de la ville où avoit été son

évêché, offensassent le roi, ce qui fit qu'il envoya toute son armée avec trois cents éléphans pour détruire cette ville, tellement qu'ils furent contraints de l'abandonner, pour être labourée et semée.

En ce temps-là il survint une grande maladie à la femme de Sapor, et par de mauvais conseils on fit arrêter prisonnière une sœur de l'évêque Siméon, nommée Zarbica, avec une de ses servantes; elles furent accusées d'avoir ensorcelé la reine, et sur cela condamnées à mourir. La sainte fille ne fut pas seulement tentée en sa foi, mais aussi en sa chasteté, parce qu'elle étoit fort belle, et passionnément désirée par les prêtres des Perses, l'un desquels eut l'effronterie de lui promettre la vie pour prix de sa virginité; mais à ses trompeuses et deshonnêtes paroles, elle répondit d'une manière ferme et sévère, ne pouvant souffrir qu'on lui dît des paroles contraires au respect dû à son honneur. A la fin elle souffrit un martyre très-cruel, mais avec une extrême constance, mêlée même de joie; car elle et sa servante furent attachées chacune à un pilier de bois et sciées par le milieu, et l'on fit passer la reine par le milieu des deux piliers pour dénouer le charme. Enfin sous ce malheureux règne de Sapor, plusieurs autres évêques, prêtres, diacres, moines et vierges consacrées à Dieu, et un grand nombre d'autres personnes de diverses conditions, dont le nombre n'étoit guère moindre que de seize mille, combattant généreusement pour la vérité, acquirent la palme d'un très-glorieux triomphe.

Le lecteur pieux et religieux aura ici un champ

très-spacieux pour exercer son entendement, s'il veut considérer la foi et la constance admirables de ces soldats de Jésus-Christ, et la fidélité qu'ils gardèrent jusqu'à la mort à leur Créateur. Mais entre tant de réflexions qui se peuvent faire sur un si grand sujet, je n'en toucherai qu'une seule, qui sera d'avertir les chrétiens qui vivent sans aucun soin de leurs âmes ni de l'observation des commandemens de Dieu, de prendre bien garde à ce qu'ils répondront au jour qu'ils auront à rendre compte devant le tribunal redoutable de ce juge souverain qui les doit juger. Je leur demande pourquoi ils n'ont point voulu acquérir le royaume du ciel par l'observation des dix commandemens de Dieu, puisque je leur fais voir une armée innombrable de martyrs, vieux, jeunes, hommes et femmes, qui n'ont pas fait de difficulté de l'acheter par la mort, et par le déchirement de tous leurs membres.

CHAPITRE XXIV.

Histoire du martyre de saint Polycarpe, disciple de saint Jean, et évêque de Smyrne; rapporté par Eusèbe de Césarée au quatrième livre de son histoire ecclésiastique.

Le glorieux martyre de Polycarpe fut écrit par les fidèles de la ville de Smyrne, à d'autres fidèles, en ces termes : L'Eglise de Dieu qui est à Smyrne, à l'Eglise de Dieu qui est en Philomélie, et à toutes les saintes Eglises catholiques qui sont fondées sur la pierre. Que

le Seigneur multiplie sur elles sa miséricorde, sa paix, et la charité de Dieu le Père et de notre Seigneur Jésus-Christ. Nos très-chers frères, nous avons voulu vous informer de nos saints martyrs, et particulièrement du bienheureux Polycarpe, qui par son glorieux martyre a mis le sceau à ses autres vertus; et après quelques autres paroles, il est dit : Les cruels bourreaux et ministres d'iniquité, pour donner plus de terreur au peuple, ouvroient les corps des martyrs à force de coups de verges qu'ils leur donnoient, lesquels perçoient jusqu'aux entrailles, et découvroient les parties du corps que la nature a cachées plus avant; d'autres fois ils frottoient leurs mêmes corps, après les avoir couchés à la renverse, avec des écailles ramassées au bord de la mer, avec des têts de pots cassés et autres choses fort dures; et ayant ainsi exercé sur eux toutes sortes de tourmens, ils les laissoient seuls afin que les bêtes les dévorassent. Entre tous ces valeureux soldats de Jésus-Christ, le brave Germanicus se signala particulièrement; car par la vertu de la grâce divine, il surmonta toutes les craintes de la foiblesse humaine. Le gouverneur l'ayant voulu premièrement attirer par des paroles, lui représentant la fleur de sa jeunesse, et l'exhortant à avoir compassion de lui-même, il provoquoit tout au contraire et excitoit la bête qui étoit préparée pour le dévorer, comme s'il eût voulu faire honte à la mort, qui sembloit ne l'oser attaquer, désirant de tout son cœur sortir promptement des prisons de cette misérable vie. Or, comme par la mort de cet homme

illustre en sainteté et en courage, toute la troupe des chrétiens se fortifioit de plus en plus dans le mépris de la vie, et tout le peuple qui etoit présent demeuroit ravi d'étonnement, il s'éleva un grand cri : Que les infidèles meurent, et qu'on cherche Polycarpe. Sur ce bruit on entendit une grande rumeur parmi le peuple; et Polycarpe sachant que tout le peuple s'étoit élevé contre lui, il ne s'en troubla point du tout, ni ne changea aucunement la sérénité de son visage, qui étoit grave et tempéré, comme il étoit très-modéré en toutes ses actions; en cet état il étoit résolu d'attendre tous les événemens dans sa ville même, comme un homme de grand courage; néanmoins fléchissant aux prières de ses amis, il se retira dans une petite maison voisine. Etant là avec quelques-uns de ses plus intimes amis, il ne s'occupoit de jour et de nuit qu'en de continuelles oraisons, priant Dieu pour la paix des églises, en quelque part du monde qu'elles fussent, comme il avoit accoutumé de faire durant tout le cours de sa vie. Trois jours avant qu'il fût pris, il vit de nuit en dormant, que le chevet de son lit se consumoit par la flamme; s'étant éveillé là-dessus, il dit à ceux qui étoient présens, que le songe qu'il venoit de faire, l'assuroit qu'il sortiroit bientôt de cette vie par les tourmens du feu pour la confession de la foi. Comme il sut depuis qu'on le cherchoit, à la prière de ses frères il passa encore en un autre lieu, où bientôt après arrivèrent les officiers de la justice. D'abord ils rencontrèrent deux jeunes garçons, l'un desquels ils fouettèrent jusqu'à ce qu'il leur eût découvert où étoit Polycarpe;

ils entrèrent par ce moyen sur l'entrée de la nuit en la maison, et le trouvèrent dans une chambre haute où il reposoit; il eût pu facilement passer dans une autre maison, mais il ne voulut pas le faire, disant : Que la volonté de Dieu soit faite. Il sortit donc pour recevoir ceux qui venoient pour le prendre, et les appela avec un visage joyeux et des paroles douces, de quoi ils demeurèrent étonnés; mais ils le furent encore davantage lorsqu'ils vinrent à penser, quels sujets il pouvoit y avoir d'arrêter un homme si vieux, si grave et de si grande autorité. Le saint vieillard fit aussitôt servir la table pour ses ennemis, les traittant comme s'ils eussent été ses hôtes et ses amis. Il leur fit donner des viandes en abondance, leur demandant pour toute reconnoissance une heure de temps pour faire son oraison, ce qui lui fut accordé; et il fit sa prière rempli de tant de splendeur de la grâce divine, que tous ceux qui étoient présens en étoient ravis d'admiration; et ceux mêmes qui avoient la commission de le prendre, avoient de la douleur du commandement qu'ils avoient reçu, de conduire à la mort un personnage si vertueux et de si grande dignité. Il recommanda à Dieu en son oraison (comme s'il eût offert un sacrifice au Seigneur) tous ceux dont il se put alors souvenir, et toute l'Eglise catholique répandue par le monde. Le temps qui lui avoit été donné étant expiré, il sortit monté sur un âne, et fut ainsi mené à la ville en un jour de fête. En arrivant, le préfet de la paix, nommé Hérodes, et son père Nicétas, l'allèrent recevoir; et l'ayant fait descendre de son

âne, le mirent dans leur chariot, l'entretenant de bonnes paroles, et lui disant : Quel mal y a-t-il de dire que César est un dieu, et en cette qualité lui offrir des sacrifices, pour vivre après cela en assurance? Il écouta cela premièrement sans dire mot, mais voyant qu'ils continuoient, il leur dit : Que sert-il de perdre le temps? je ne ferai jamais ce que vous dites. Voyant donc qu'ils n'avançoient rien par cette voie, ils entrèrent en colère, et le jetèrent si rudement hors du chariot, qu'il se blessa un pied; mais comme s'il n'eût pas senti cette injure, il s'achemina avec une merveilleuse tranquillité au tribunal où on lui avoit ordonné de se rendre. Comme il y arrivoit, il se fit un grand bruit de gens qui accouroient, et au même temps on ouït une voix du ciel, qui disoit : Prends courage, Polycarpe, et achève hardiment. Plusieurs ouïrent la voix, mais personne ne vit, ni ne put discerner qui l'avoit prononcée; néanmoins tout cela n'empêcha pas que le peuple ne témoignât de la joie des tourmens que l'on vouloit faire souffrir à Polycarpe. Comme donc le président lui demanda s'il s'appeloit Polycarpe, il lui répondit qu'oui. Et alors le président lui dit, comme il avoit fait auparavant : aye égard à ton âge, et prends compassion de ta vieillesse et de tes cheveux gris; change d'avis, confesse la divinité de César, et blasphème contre Jésus-Christ. Polycarpe répondit alors au président : Il y a quatre-vingt six ans que je sers Jésus-Christ, sans que j'en aie jamais reçu de mal; comment puis-je maudire et blasphémer contre mon Roi et mon Seigneur, qui m'a créé, et qui m'a jusqu'ici conservé la

vie? Comme après cela on le pressoit encore avec violence de jurer par la divinité de César. Peut-être, dit-il au président, que vous pensez acquérir de l'honneur en me faisant condescendre à votre volonté; et c'est pour cela sans doute, que vous faites semblant de ne me pas connoître? Je vous dirai donc avec liberté qui je suis; je suis chrétien. Et si vous désirez que je vous fasse mieux connoître les conditions d'un chrétien, donnez-moi un temps et une audience pour vous l'expliquer. Le président lui dit, explique-t-en au peuple, et Polycarpe lui répondit : Il me suffit de vous le dire, parce qu'on nous a enseigné de rendre honneur et respect aux princes et aux juges qui nous commandent, dans les choses qui ne sont pas contraires à la vertu; mais pour le peuple insensé, je n'ai que faire de lui rendre compte de ma vie, ni de ma croyance. Le président lui dit : Ne sais-tu pas que j'ai des bêtes toutes prêtes pour te faire dévorer, si tu ne te repens bientôt, et si tu ne changes d'opinion? et il répondit : Elles peuvent venir quand vous voudrez, mais je ne changerai jamais de volonté; ce seroit un bien mauvais repentir d'abandonner le bien qu'on a commencé de faire. C'est à vous que le repentir seroit utile et avantageux, si vous quittiez le mal dans lequel vous avez si long-temps persévéré, pour vous convertir à la vraie justice. Le président lui dit encore : Si tu fais si peu de compte des bêtes, et si tu crois qu'elles ne soient pas capables de te faire changer, je te ferai consumer par le feu. Vous me menacez d'un feu qui s'allume en une heure, et s'éteint en aussi peu de temps; parce

que vous ne connoissez pas la force des flammes de l'enfer, à la rigueur et à l'éternité desquelles tous les méchans, comme vous, seront condamnés. Mais pourquoi délibérez-vous si long-temps? faites-moi promptement venir l'un ou l'autre, comme vous le trouverez mieux. Polycarpe en donnant de si fortes et de si prudentes raisons, sembloit être baigné de consolation, par la confiance qu'il avoit en Dieu; tellement que le président demeuroit étonné de la joie qui paroissoit en son visage, et de la constance qu'il montroit en ses paroles. Il commanda donc sur l'heure à un crieur public, de proclamer à haute voix que Polycarpe avoit par trois fois confessé qu'il étoit chrétien. Toute la multitude du peuple entendant cela, se mit à crier et à dire avec beaucoup d'indignation : C'est le père et le docteur de tous les chrétiens de l'Asie, et le destructeur de nos dieux; c'est lui qui enseigne publiquement qu'il ne faut ni sacrifier aux dieux, ni les adorer; et ayant dit cela, ils commandèrent à Philippe, garde des lions, de lâcher un lion contre Polycarpe; mais il répondit qu'il n'avoit plus cette charge. Ils changèrent donc d'avis, et tous d'une voix se mirent à crier, qu'il fût brûlé tout vif, afin que la vision qu'il avoit eue du feu qui brûloit le chevet de son lit fût accomplie. Cela fut promptement exécuté, tout le peuple portant le bois et le sarment des bains et des autres lieux publics, pour en faire sur l'heure même un bûcher. Alors le vieillard délia sa ceinture, dépouilla ses vêtemens, et tâcha de déchausser ses sandales qu'il n'avoit jamais déliées, parce que c'étoit la coutume des fidèles et

des personnes religieuses, de se déchausser à l'envi les uns les autres. Et Polycarpe en ceci, et en toutes les autres choses qui regardoient sa personne, avoit toujours été extrêmement honoré et respecté de tous ses frères. Comme les bourreaux le vouloient attacher avec des cloux à un pilier de bois, il leur dit : Laissez-moi, je vous prie, car celui qui m'a donné la force de m'offrir à être brûlé, me la conservera bien encore dans les flammes sans me mouvoir; de sorte que sans se servir des cloux, ils se contentèrent de lui lier les mains derrière le dos. Tellement que comme un innocent agneau choisi dans le troupeau, il s'offrit à Dieu en sacrifice agréable, priant toujours Dieu au milieu même des flammes, en ces termes : Grand Dieu, Père de votre cher Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, par lequel nous avons eu la connoissance de votre majesté suprême, Dieu des anges et des vertus célestes, et de toutes les créatures, mais particulièrement maître et seigneur de tous les justes de quelque nation qu'ils soient descendus, lesquels vivent tous en votre présence! Je vous bénis, mon Dieu, de m'avoir conduit jusqu'à cette heure bienheureuse, en laquelle je dois être fait participant des peines des martyrs, et de la passion de votre Fils, pour jouir avec lui, et avec eux par la résurrection, de la vie éternelle; par la grâce de votre Saint-Esprit, je m'offre aujourd'hui avec eux à vous, Père Eternel, en sacrifice, puisque vous avez accompli en moi votre volonté, ainsi que vous l'aviez ordonné de toute éternité, et que vous me l'aviez déclaré depuis peu de jours; car

vous êtes le Dieu de vérité, en qui il n'y a ni fausseté, ni mensonge. Pour cela, Seigneur, je vous loue, je vous bénis et glorifie, avec l'éternel pontife Jésus-Christ votre Fils très-cher et agréable, par lequel et avec lequel vous êtes glorifié avec le Saint-Esprit, dans l'infinité des siècles, ainsi soit-il. Comme il eut fini ces paroles, et le feu étant allumé par des hommes dignes des flammes éternelles, nous vîmes des merveilles, au moins tous ceux que Dieu trouva dignes de les voir; il y a encore plusieurs personnes vivantes que Dieu semble réserver pour en rendre témoignage à ceux qui ne les ont pas vues. La flamme demeura long-temps élevée sur le corps du martyr, ondoyant comme les voiles d'un navire enflées par le vent. On y voyoit le corps du saint martyr, non comme une chair brûlée, mais comme de l'or resplendissant, et bien purifié dans son creuset. Après ceci nous sentîmes une odeur merveilleuse, comme de l'encens sur des brasiers, ou d'un autre parfum très-odoriférant. C'est pourquoi les ministres d'iniquité voyant que ses chairs ne se consumoient point, ils commandèrent aux bourreaux de s'avancer pour lui passer l'épée au travers du corps, puisque le feu avoit perdu contre lui toutes ses forces. Cela fut aussitôt exécuté, et il en sortit une si grande abondance de sang, que la flamme en fut éteinte; ce qui causa un merveilleux étonnement à tout le peuple, voyant tant de choses admirables, et tellement favorables à tous les nôtres. Telle fut et la vie et la fin de l'admirable et très-vénérable saint Polycarpe, maître apostolique, prophète, et évêque de l'Eglise de Smyrne;

des paroles prophétiques duquel nous avons déjà vu en grande partie l'accomplissement, et les autres s'accompliront dans leur temps. L'ennemi de tout bien, et l'adversaire capital de tous les justes, n'ayant pu empêcher que ce saint martyr ne fût couronné pour la gloire de sa confession et de ses vertus singulières, fit au moins tellement ses efforts, que ses reliques furent refusées aux nôtres, qui les souhaitoient infiniment, afin de les ensevelir. Pour cet effet il poussa Nicétas, père d'Hérode qui étoit juge, d'aller vers son fils, pour le prier de ne permettre point, quelque chose qu'on lui pût dire, que le corps de Polycarpe fût enterré, parce que les chrétiens pourroient peut-être quitter le crucifié pour adorer celui-ci. Le capitaine romain voyant l'obstination des infidèles, fit mettre le corps au milieu de la place, où il fut brûlé; tout ce que nous pûmes faire, fut d'en amasser quelques ossemens, qui avoient passé et s'étoient purifiés par le feu. Nous les tenons plus chers que les perles les plus précieuses, et nous les avons inhumés avec toute la solennité et le respect qui nous a été possible; depuis ce temps-là jusqu'à ce jour nous célébrons par la grâce de Dieu des fêtes solennelles avec beaucoup de joie, et en grande et bonne compagnie; mais surtout au jour de son martyre. Nous en faisons de même lorsque nous célébrons la mémoire des autres saints martyrs, qui ont souffert avant lui, afin que les courages de ceux qui viendront après eux se fortifient, pour imiter la constance et la vertu de ceux qui les ont précédés. Tout ceci est écrit dans l'Epître que nous avons

alléguée du martyre de Polycarpe. Il y a ensuite une relation des autres martyrs, mais principalement de douze, qui étoient venus de Philadelphie à Smyrne, aussi-bien que de Métrodorus, prêtre, qui avoit suivi l'hérésie de Marcion, et qui s'étoit converti à la vraie foi, lequel fut brûlé. Mais entre les autres on fait grande estime de Pionius, et de la merveilleuse constance qu'il garda en toutes les réponses qu'il fit aux questions du juge, aussi-bien que des puissantes exhortations qu'il fit au peuple pour le porter à embrasser notre foi; il s'opposa toujours sans aucune crainte à toutes les violences des juges, enseignant et disputant même sur les tribunaux; ce qui fortifia merveilleusement ceux qui étoient ébranlés par la présence et par l'autorité des magistrats; dans la prison il encourageoit au martyre tous les frères qui l'alloient visiter, et souffrit enfin des tourmens très-grands, par lesquels il arriva à la couronne du martyre; car il fut attaché avec des cloux, et mis sur des brasiers ardens. Ce fut le commencement de la vie bienheureuse qui l'attendoit, et la fin de cette malheureuse qu'il alloit quitter.

CHAPITRE XXV.

Considération sur les glorieux combats et les signalées victoires des SS. martyrs dont nous venons de parler.

Il est à propos maintenant de philosopher sur les glorieux combats que nous venons de raconter, afin de connoître par là la vérité et la fermeté de notre sainte

foi, la vertu de la grâce divine, et l'efficace de la rédemption de Jésus-Christ. Car ce fut par elle que ces braves guerriers combattirent et vainquirent si glorieusement. De là nous pouvons et devons tirer de grands exemples de patience, et de confusion tout ensemble de notre délicatesse; et reconnoître de bonne foi l'erreur dans laquelle nous vivons, puisque nous ne voulons pas seulement acheter la gloire éternelle par l'observation des commandemens de Dieu, les saints martyrs l'ayant acquise par des massacres horribles de leurs corps, hachés et mis en pièces.

C'est une opinion commune des philosophes, que l'admiration des choses remarquables qui survenoient dans les œuvres de la nature (comme les éclipses du soleil, de la lune et autres choses semblables) fut la cause qui porta les esprits des hommes à philosopher, et à rechercher les causes de ces nouveautés, et que les ayant trouvées ils en firent une science; parce que la science n'est autre chose que la connoissance des effets par leurs causes. Or, dans ces martyres que nous venons de raconter, il y a de si grands sujets d'admiration, qu'il n'y a point d'homme si insensible qui ne demeure étonné, voyant cette manière de souffrir; car en effet quelles personnes a-t-on jamais vues depuis le commencement du monde, qui aient souffert avec tant de courage, avec tant d'assurance, avec tant de joie! Qui peut-on comparer à ces généreux chrétiens qui ne craignoient pas de provoquer leurs juges, et qui avoient un si grand désir de souffrir, que souvent ils s'offroient eux-mêmes au martyre? Que si cela étoit arrivé seulement

ment chez quelque nation barbare et brutale, qui fût sans appréhension de la mort, il ne seroit pas si étrange; mais cette persécution s'étendit généralement sur toutes les nations et sur toutes les villes du monde, et principalement sur les plus célèbres et les plus polies, comme étoient Rome, Alexandrie, Antioche, Nicomédie et les autres semblables. Que si en cette persécution l'on avoit seulement vu souffrir des hommes forts et vigoureux, l'admiration seroit encore moindre; mais ici nous avons vu tourmenter des vieillards décrépits, des enfans d'un âge fort tendre, des femmes sans nombre, des filles nobles et délicates, et dans leur plus grande jeunesse, sans faire difficulté de montrer leurs corps tout nus en présence de tous les peuples; ce qui leur étoit sans doute beaucoup plus sensible que la mort. Aristote dit que la mort est la plus terrible de toutes les choses terribles, et qu'elle est généralement et également en horreur à tous les animaux que Dieu a créés; et néanmoins l'homme la craint beaucoup plus que les autres, parce qu'il a les chairs plus délicates et l'imagination plus vive pour craindre le danger; le sentiment de la douleur plus vif, parce que par la mort il perd non-seulement la vie, mais aussi avec elle tout ce qu'il possède. C'est pourquoi si un homme vient à être condamné à mourir (quoique ce ne soit qu'à un simple genre de mort, comme d'avoir la tête tranchée, etc.) néanmoins il n'y a point de peine, point de péril, point de dépense à quoi il ne s'expose; il n'y a point de chemin où il ne s'engage, quoique ce fût de faire tout le circuit de la mer ou de

la terre; il quitteroit même de bon cœur sa maison, ses biens, sa femme et ses enfans, pour l'éviter, parce que la nature le pousse et le porte à cela. Or il y avoit certainement quelque chose de plus terrible que la mort, sans comparaison, qui étoit cette multitude de tourmens que les tyrans inventoient pour vaincre la constance des martyrs, parce que leur intention n'étoit pas de tuer, mais de tourmenter; non de faire souffrir une mort, mais plusieurs; non-seulement d'affliger une partie du corps, mais généralement tous les membres. Et comme le corps humain est si sensible, qu'il ne faut que bien peu de chose pour lui donner des sujets de douleur, combien grandes ont dû être celles que les tyrans leur faisoient souffrir, poussés d'un côté par le diable qui occupoit leurs cœurs, et de l'autre par leur propre honte, et par le dépit qu'ils avoient de se voir surmontés par des vierges foibles et délicates, employant tous leurs esprits à inventer mille tourmens pour affliger un seul corps!

Ceci étant très-vrai, quelle merveille est-ce de voir que les femmes, les filles tendres et délicates couroient aux tourmens comme à des noces; qu'elles se pressoient à l'envi pour soumettre les premières leurs têtes au tranchant de l'épée des bourreaux, et qu'il y avoit une espèce de jalousie et de concurrence à qui souffriroit plutôt, comme on dit que la vierge Euphémie se plaignit de ce qu'étant d'extraction noble, néanmoins on en avoit martyrisé d'autres plutôt qu'elle? Quelle sorte de gens sont donc ceux-ci? Où trouverons-nous en eux les lois de la nature? où découvri-

rons-nous la force de l'amour propre, ou l'aversion naturelle de la mort que toutes les créatures craignent? Ces corps-là n'étoient-ils point de la même condition que les nôtres? n'étoient-ils point aussi sensibles? Qu'est-ce que vous pouviez découvrir, ô glorieux martyr, lorsqu'au plus fort de vos peines vous étiez plus fort que vos propres peines, lorsque dans votre captivité vous étiez plus libre que ceux qui vous tenoient captif; lorsqu'étant par terre, vous vous trouviez plus élevé que ceux qui vous tenoient sous leurs pieds; étant lié, plus dégagé que ceux qui vous lioient; et étant jugé, moins abattu que ceux qui vous condamnoient? Vos plaies vous sembloient des fleurs et des roses, le sang qui découloit de tout votre corps un manteau royal de pourpre, et votre martyre un sacrifice très-agréable que vous offriez à votre Créateur. Et vous, ô vierge très-tendre et très-délicate, qui vous a armée de cette grande force qui vous rend plus forte et plus ferme que le fer? qui a fait que votre corps étant déchiré en mille pièces, votre foi néanmoins est demeurée en son entier; et qu'après que vos chairs ont été consumées, votre vertu n'a en rien diminué? Votre corps a pu être déchiré et écorché, mais votre âme n'a pas été vaincue; la substance a défailli, mais non pas la patience. Les histoires ne peuvent assez louer le courage d'un soldat romain qui eut la constance de tenir pour un peu de temps le bras sur un brasier ardent; combien en revanche leur pouvons-nous citer de milliers d'hommes et de femmes de toutes conditions et de tous âges, lesquels n'ont pas donné un bras,

mais tout le corps, pour être rôtis sur des grils, après avoir été écorchés par des griffes de fer ! et cela n'a pas été pour un petit espace de temps, mais jusqu'à la fin de la vie. Est il possible qu'une chose si nouvelle, et qui ne s'étoit jamais vue dans le monde, n'eût pas quelque cause nouvelle d'où elle procédât? Est-il possible qu'une chose si extraordinaire ne procédât pas d'une cause extraordinaire? Comment se peut-il faire qu'une chose qui est si fort au-dessus de la nature, n'ait pas une cause surnaturelle, puisque selon l'opinion des philosophes, les effets doivent avoir des causes qui leur soient proportionnées? Et que peut-il y avoir qui soit davantage au-dessus des lois de la nature, que cette volonté de souffrir? Comment est-il possible qu'une jeune fille de treize ans, telle qu'étoit sainte Eulalie, pût souffrir tant de sortes de tourmens inouïs avec tant de courage, avec tant de constance, et ce qui surpasse tout le reste, avec tant de joie et de contentement, si elle n'eût reçu une assistance particulière du Saint-Esprit? Comment eût-il été possible qu'une mère, telle que fut sainte Félicité, et une autre nommée Simphorose, eussent pu voir chacune déchirer devant leurs yeux sept de leurs enfans; et que les mères mêmes eussent eu le courage de les animer à souffrir, pour souffrir aussi elles-mêmes, après avoir repu leurs yeux d'un si étrange spectacle? Combien devoit être grande leur foi ! combien grande leur lumière ! Où s'étoit alors retiré ce grand amour que les mères ont pour leurs enfans, pour de tels enfans et en si grand nombre? Le patriarche Abraham fut tout

prêt à sacrifier un fils unique qu'il avoit, et Dieu estima tellement sa piété et son obéissance, qu'il lui promit de lui donner pour récompense autant d'enfans qu'il y avoit d'étoiles au ciel : si ce fut une chose de si grand mérite, que l'offre que fit ce patriarche d'un seul fils à Dieu, quel sera le mérite d'une mère qui lui offre sept enfans, et qui peut consentir qu'ils soient tous mis en pièces devant ses yeux pour l'amour de Dieu? Si le patriarche mérita si fort d'avoir pu surmonter l'amour qu'il avoit pour un seul fils, quel sera le mérite d'avoir pu surmonter l'amour maternel pour sept enfans, puisqu'il n'y a pas de doute que dans le cœur de la mère il n'y eût un amour particulier qui correspondoit à chacun des sept enfans? Que si encore on loue si hautement la mère des sept Machabées, qui fortifioit ses enfans à souffrir le martyre, en quoi doit-on moins estimer ces mères du nouveau Testament, qui ont fait la même chose? Et s'il est vrai, comme il n'en faut pas douter, que cette mère n'eût su boire ce calice sans une faveur particulière de Dieu, comment pourrons-nous nier que celles-ci n'aient eu la même grâce? Sénèque assure qu'il n'y a point d'homme qui puisse être véritablement vertueux sans une assistance particulière de la divinité (1). Et Cicéron soutient qu'il n'y eut jamais d'homme extraordinairement vaillant, qui ne fût inspiré et assisté de Dieu. Or, quelles vertus, quelles générosités peut-il y avoir dans le monde, qui puissent aller de pair avec cette admirable foi, cette constance, cette grandeur d'âme, et

(1) Nulla mens bona sine Deo est. *Seneca.*

cela dans des cœurs de mères et de filles? Et si ces vertus, selon le témoignage de ces philosophes, ni ces grandes actions ne se pouvoient exercer sans une particulière faveur et inspiration du ciel, comment est-ce que des sujets si foibles que ceux que nous venons de dire, eussent pu exécuter des choses plus grandes sans comparaison? (Car il est très-vrai que toutes les actions héroïques dont il est fait mention dans les histoires profanes, ne sont presque que des ombres et de la fumée en comparaison de celles-ci). Que diroient donc, ou qu'est-ce qu'écriroient ces deux grands auteurs, si cette matière leur étoit tombée en main? de quelles paroles, de quelles figures, de quelles sentences, de quelles pointes, de quels exemples et de quelles comparaisons n'auroient-ils point amplifié et rehaussé ces vertus si admirables? Sénèque emploie plusieurs feuillets de ses écrits à louer la réponse de Stilbon le philosophe, lequel, après le sac et la destruction de sa ville natale, enquis par Démétrius s'il avoit perdu quelque chose en ce pillage, répondit que non, parce qu'il avoit en soi tous ses biens, entendant par cette sorte de biens la philosophie, de laquelle il ne pouvoit être dépouillé. Que feroit cet auteur, s'il avoit entrepris d'écrire et de louer la constance admirable de nos vierges au milieu de tant de tourmens, pour ne pas violer la foi qu'elles devoient à leur vrai Dieu? c'est aussi pour cette raison que j'ai dit au commencement de ce traité, que j'avois de la peine à m'engager en cette matière, parce que je prévoyois combien sa dignité surpassoit la foiblesse de mes paroles, parce que les foi-

bles d'esprits, comme dit saint Jérôme, ne doivent pas s'attacher à de grandes matières ; car lorsqu'ils l'entreprennent, ils sont en danger de tomber sous leur charge au milieu du chemin : et plus les choses que l'on veut louer sont grandes, plus s'affaisse celui qui ne trouve pas des paroles pour les expliquer.

Ce qui est encore plus admirable, et qui découvre mieux le pouvoir de la grâce, c'est de voir que cette vertu et cette force se sont trouvées dans une sorte de gens les plus corrompus pour l'ordinaire, et les plus vicieux qui soient au monde, tels que sont les soldats et les gens de guerre ; car il est certain qu'un grand nombre de ceux-ci ont été martyrisés en diverses parties du monde. Nous avons naguères fait mention de quarante qui furent condamnés à un genre de mort bien extraordinaire, qui fut de mourir de froid ; mais cela étoit bien peu. Une autre fois, par le commandement de Maximien, une légion entière fut martyrisée, et la légion étoit composée de six mille six cent soixante-six soldats ; sur quoi il faut bien remarquer que ce tyran, pour ne pas diminuer si fort son armée, commanda que de dix seulement on en tuât un, afin de donner de la crainte aux autres, ce qu'il fit par deux diverses fois ; mais ces glorieux soldats de Jésus-Christ contestoient entr'eux à qui seroit le premier à recevoir la couronne du martyre. Voyant donc que pour cela ils ne se relâchoient pas de leur fermeté, il commanda que tous ceux qui restoient fussent mis en pièces par l'armée, ce qui fut exécuté. Qui est-ce après ceci qui ne donnera point gloire et louange à Dieu, et qui n'en-

trera point en admiration pour un tel martyre? O gloire de Jésus-Christ ! ô gloire de la grâce de son Evangile, qui transforme des pierres en enfans d'Abraham, et qui parmi des soldats a fait des martyrs et des saints ! car s'ils n'eussent été tels, ils n'eussent pas souffert le martyre, et il falloit nécessairement qu'ils aimassent Dieu plus que leur vie, puisque pour l'amour de lui ils donnoient leur vie : quoiqu'ils fussent dans l'armée parmi des soldats infidèles et idolâtres, ils furent assez fermes non-seulement pour conserver la sincérité de la foi, mais aussi le feu de la charité et de la pureté de la vie. O combien est-ce que l'Apôtre avoit raison de dire, qu'il ne se lassoit pas de prêcher l'Evangile, puisque la vertu et la puissance de Dieu y étoit contenue pour sauver ceux qui croyoient en lui !

Mais la chose va bien plus avant, et du temps de l'empereur Adrien une seule légion ne fut pas condamnée, mais dix mille soldats souffrirent le même genre de mort qu'avoit souffert le Seigneur pour lequel ils souffroient. Tous ensemble en un même jour reçurent la même couronne. Combien fut glorieux ce jour auquel on vit entrer ces dix mille braves guerriers, portant chacun les palmes de leurs triomphes en main, et les marques de leur Rédempteur dans cette cité céleste ! Quelle réception devons-nous penser qui leur fut faite ? avec quels chants, avec quelles acclamations de joie et de louanges furent-ils reçus ? quels embrassemens leur furent donnés par les esprits bienheureux, lorsqu'ils les reçurent en leur sainte compagnie, et qu'ils les présentèrent devant le trône de ce Seigneur

pour l'honneur duquel ils avoient combattu si généreusement? Si les Romains déployoient tant de magnificence lorsqu'un de leurs capitaines revenoit victorieux ou de quelque ville importante, ou de quelque province considérable, et si l'on avoit accoutumé d'abattre quelques pans de murailles de la ville pour recevoir le vainqueur, lorsque lui-même venoit dans un char de triomphe accompagné de toutes sortes de nations; quelle doit être la magnificence des fêtes qui se célèbrent dans le ciel, lorsque dix mille héros y arrivent ensemble, non pas vainqueurs d'une ville ou d'une province, mais de toutes les puissances du monde et de l'enfer? Cela véritablement se peut dire, mais non pas s'exprimer avec la dignité qui est due à un si grand sujet.

J'ajouterai à ceci une autre chose encore plus digne d'admiration, rapportée par l'auteur qui a écrit le théâtre des villes du monde. Il dit qu'en la seule ville de Lyon, qui est au royaume de France, dix-neuf mille citoyens y furent martyrisés, et que l'abondance du sang répandu fut si grande, que la rivière qui y passe en fut teinte; cela même la fit changer de nom, et aujourd'hui on l'appelle Saône, retenant le nom de ce précieux sang dont elle fut presque grossie. Telle et si grande étoit la fureur que ce dragon infernal inspiroit dans les cœurs des empereurs, pour chasser et extirper du monde le nom de Jésus-Christ, et telle fut la force et la confiance des martyrs en la confession de la foi.

Pour revenir à mon discours, et pour conclure

cette matière, je dis qu'un des plus grands témoignages de la vérité de notre religion est de voir qu'une multitude infinie de personnes de tous âges, de tous états et de toutes conditions, ont sacrifié leurs vies pour la confession de cette vérité; et plus les tourmens qu'ils ont soufferts pour cette cause ont été cruels et rigoureux, plus ce témoignage a de force, et plus on reconnoît clairement qu'il étoit impossible que des corps humains eussent pu subsister parmi tant de tourmens ajoutés les uns sur les autres, s'ils n'eussent été pourvus des armes de la foi, de l'espérance et de la charité, que nous avons proposées au commencement, et s'ils n'eussent été fortifiés et assistés d'une grâce très-particulière de Dieu. Or, puisque Dieu les assistoit de la sorte en la confession de cette foi, il s'ensuit que non-seulement les martyrs sont par l'effusion de leur sang témoins de la vérité de notre religion, mais que Dieu en est aussi témoin par sa faveur et par son assistance.

De là il s'ensuit encore deux autres choses qu'il est très-important de savoir : l'une est celle que nous avons naguères remarquée, que l'Evangile a été prêché, et que le royaume de Jésus-Christ s'est répandu par toutes les nations du monde, ainsi que les prophètes l'avoient annoncé, puisque partout il y a eu un si grand nombre de martyrs; l'autre, que les mœurs et la vie des hommes devoient être réformées à l'avénement du Fils de Dieu, c'est-à-dire, que de farouches et de brutaux qu'ils étoient durant le culte des idoles, ils devoient devenir purs et saints. Ce qui pa-

roît non-seulement en la sainteté de ces milliers de moines qui florissoient durant ce temps-là en toutes sortes de vertus, mais aussi en cette constance admirable des martyrs, parce qu'il étoit impossible qu'ils n'eussent été ébranlés par ces furieuses tempêtes, s'ils n'eussent été fondés sur cette ferme et solide pierre de l'amour et de la crainte de Dieu. Cela se connoît par ce que nous voyons chaque jour, et que nous ne pouvons voir sans larmes, qui est le grand nombre de chrétiens qui renient tous les jours la foi, lorsqu'ils se voient en captivité dans la terre des infidèles. Ils ne le font pas de crainte de souffrir les mêmes tourmens qu'enduroient les martyrs, mais seulement par l'horreur qu'ils ont de la captivité, et par le désir de vivre avec plus de liberté. Or, comme la foiblesse de ces misérables nous fait comprendre la foiblesse et les mauvais fondemens de leur vertu, puisqu'ils ont été si facilement ébranlés; de même la force inestimable et la constance invincible des martyrs nous font voir au contraire la fermeté et la solidité de leur courage, qui ne put être vaincu par tant et de si violentes attaques, réitérées les unes après les autres.

FIN DU TOME SECOND.

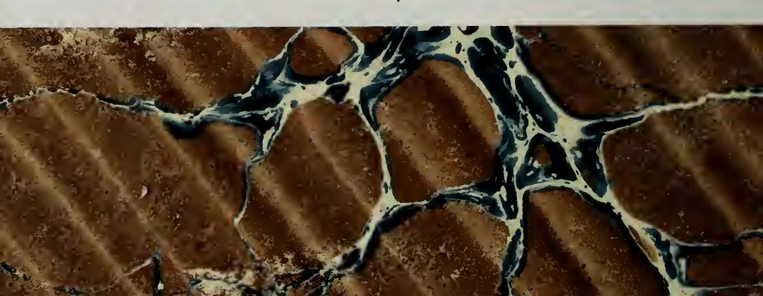
TABLE
DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.




a39003 001910792b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 07 05 16 5